N° 690 38e Année Tome CXCIV 15 Mars 1927

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | *Etranger*....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Convaincu que la stabilité monétaire était liée à la stabilité politique, M. Poincaré a déclaré que la stabilisation légale lui semblait impossible avant la fin de cette législature. Dès lors, les achats pour compte étranger se sont raréfiés, une reprise des valeurs comme celle qui se produisit notamment en Belgique, aussitôt après la stabilisation légale, ne pouvant plus être de ce chef escomptée chez nous à brève échéance. D'autre part, l'abstention de la clientèle est toujours aussi grande, de telle sorte que notre marché semble voué à l'abandon, nonobstant une extraordinaire abondance de disponibilités ; voilà où nous ont conduits les excès de la fiscalité, responsable en majeure partie du manque d'initiative du public français.

Nos Rentes se sont un peu raffermies ; les obligations de la Caisse d'Amortissement se maintiennent aisément au-dessus de 500 ; le coupon du 1[er] avril sera de 15 fr., montant minimum fixe, plus 2 fr. 50 revenu variable minimum, plus 1 fr. de majoration due au développement des ventes de tabac, donc au total 18 fr. 50, ce qui donnerait 37 fr. pour l'année entière. Les Bons 7 o/o 1927 émis à 462 fr. 50 se négocient à 465 et 467 fr. Fonds russes toujours calmes. Fonds bulgares à coupons payables en florins en forte avance ; fermeté des Fonds serbes et roumains.

Nos principaux titres bancaires se sont vigoureusement redressés. Comptoir d'Escompte, Société Générale, Banque Nationale de Crédit s'adjugent d'assez fortes plus-values ; les variations sur les banques étrangères qui ne dépendent pas de l'allure des devises sont insignifiantes, mais des valeurs comme le Crédit Foncier Egyptien, la Land Bank ont bénéficié d'une hausse assez vive.

Nos chemins de fer, le Métropolitain, le Nord-Sud, sont plus hésitants et faiblissent légèrement, ainsi que les valeurs de navigation. Dans le groupe des constructions mécaniques, les dispositions sont plus favorables, meilleure tendance également des valeurs minières, grâce à la reprise des cours du cuivre et de l'étain. Affaires de zinc plus hésitantes ; la Vieille Montagne, le zinc de Silésie entre autres, abandonnent la majeure partie de leur avance riante. Au compartiment électricité, les cours sont généralement soutenus. Tendances indécises de la plupart des sociétés de constructions électriques ; on relève toutefois dans ce groupe la plus-value des Constructions électriques de France avec un marché élargi.

Au marché en Banque, on ne relève que d'insignifiantes fluctuations sur les valeurs de pétrole. Le marché des caoutchoutières subit des modifications pleines d'inconstance, mais se sont toutefois comportées de façon satisfaisante ; celui des valeurs coloniales reste bien achalandé. Grande fermeté des mines d'or sud-africaines ; aux diamantifaires, la tendance est indécise, voire même lourde.

LE MASQUE D'OR.

Bi 3

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier

BULLETIN FINANCIER

Les grandes valeurs françaises ont subi quelques réactions au cours de cette quinzaine, t le fait n'a d'ailleurs rien de surprenant, si l'on songe qu'elles venaient de fournir ıe assez belle étape à la hausse et qu'il fallait bien consolider les résultats acquis ınt de s'engager plus avant. D'autre part, l'émission des Bons du Trésor 7 0/0 à inze ans ne pouvait que contribuer à donner du calme à notre marché et le rendre régulier dans ses tendances. Quant aux valeurs internationales, les variations du change sont si étroites qu'elles sont beaucoup moins recherchées par l'arbitrage, les cours de la livre n'exerçant plus sur elles qu'une influence minime.

Après une progression ininterrompue de trois semaines, nos rentes ont subi des réalisations qui leur ont fait perdre quelques points dans l'ensemble, mais alors les cours ainsi obtenus ont semblé avantageux et le compartiment de nos fonds nationaux a fait preuve de beaucoup de résistance. En fonds d'Etats Etrangers, les Russes sont restés calmes dans l'attente de nouvelles propositions concernant le règlement de la Dette russe ; les Fonds Ottomans et particulièrement les Fonds Chinois se sont raffermis. Très bonnes dispositions également des Fonds Mexicains, malgré quelques réalisations.

Le groupe de nos grandes banques a cédé un peu de terrain, ce qui ne saurait surprendre après sa récente envolée ; sa fermeté n'en reste pas moins complète, la publication prochaine des comptes de 1926 devant faire apparaître, on n'en saurait douter, des résultats intéressants, qui se traduiront en maints cas par des augmentations de dividendes. Les actions du Comptoir Lyon-Alemand sont inscrites à la cote du terme depuis le 5 février et s'avancent à 894. Les banques étrangères ont un marché incolore sans aucune tendance générale.

Les progrès importants réalisés par les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer sont par la suite à peu près annulés par des réalisations ; bonne tenue des valeurs françaises de transport ; marché des valeurs de transport maritimes peu actif, mais assez résistant.

Une légère reprise des métaux a redonné du ton aux valeurs minières, les transactions se faisant plus nombreuses sur les valeurs de cuivre, de zinc et d'étain principalement ; ces dernières, telles Tekkah, Kinta et sa filiale les Etains de Malaisie, enregistrent de fortes plus-values. Fermeté de nos grands charbonnages, malgré la légère ıisse sur le prix des charbons, qui ne saurait empêcher les Sociétés de réaliser importants bénéfices. Au groupe indo-chinois, avance des Charbonnages du Tonkin, recul de Dong Trieu. En valeurs d'Eaux et Gaz, les transactions sont peu animées.

Aux valeurs diverses, l'Agence Havas clôture en excellente tendance, ainsi que Didot-Bottin et quelques valeurs de chaux et ciments. Valeurs sucrières et d'alimentation bien disposées ; valeurs d'hôtel plus hésitantes ; un peu de faiblesse en valeurs de grands magasins. Quelques réalisations d'acheteurs en bénéfice pèsent sur les valeurs de produits chimiques, sans les entamer toutefois profondément. Reprise d'activité sur les pétrolifères et les valeurs de caoutchouc. Après avoir enregistré quelques progrès, les mines d'or et de diamants se replient au-dessous de leur niveau d'il y a quinze jours.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier

WELLS ET DIDEROT

—

I am Man..... The Thought of the world.
The Research Magnificent, p. 66.

...... Now wary, now wild as a cat in thundery weather, a most uncertain player always.
The world of W. Clissold, t. III, p. 885.

Quand le « voyant » de M. H. G. Wells, enfermé au pays des aveugles, veut se marier, le plus savant des Anciens de l'endroit prétend d'abord le guérir, c'est-à-dire l'aveugler : « Ces choses bizarres, dit-il, qu'on appelle les yeux... sont, dans le cas de Nuñez, malades au point d'affecter son cerveau. Ils sont extrêmement distendus ; en conséquence son cerveau est dans un état constant d'irritation et de distraction. » Puisqu'il s'agit ici d'un conte symbolique, je crois bien que M. H. G. Wells est atteint au plus haut degré de cette magnifique maladie ; son esprit est sollicité à la fois par mille objets dont chacun de nous n'aperçoit que ceux qui sont autour de lui.

Et voici maintenant Diderot peint par lui-même :

La tête d'un Langrois est sur ses épaules comme un coq au haut d'un clocher : elle n'est jamais fixe dans un point ; et si elle revient à celui qu'elle a quitté, ce n'est pas pour s'y arrêter...

Tout ce qu'on a depuis écrit sur lui ne vaut pas ce mot-là, pas même l'anathème que lui jeta Brunetière : il y a des

esprits pour qui une foi fixe est une servitude, et qui aiment le vertige (1). Eh bien, M. Wells, comme Diderot, aime le vertige.

Or, on a souvent remarqué que, depuis la fin du XVIIIe siècle, l'humanité semble engagée dans une aventure extraordinaire, en proie à un vertige de puissance dont on ne saurait prédire la fin : catastrophe ou nouvel et imprévisible état d'équilibre, à moins que le mouvement ne se poursuive en s'accélérant indéfiniment. Cet esprit d'aventures, c'est bien celui qui inspire Benham, le héros de la *Recherche Magnifique*, qui l'exalte et le fortifie contre la douleur, contre la peur originelle et le rend surhumain tout comme le Dieu des chrétiens faisait des martyrs, tout comme son « démon » faisait de Socrate, et de Nietzsche l'esprit de Zarathoustra. « Mais le moderne créateur de valeurs n'atteint jamais le temps d'une pause. » Il ne peut pas reprendre haleine, il ne désire pas le faire, car son bonheur est dans l'action. Ce vertige de l'aventure est l'essence même, l'originalité propre du génie encyclopédique, avant tout inductif et, en ce sens, plus intuitif que rationnel (2).

Le « Tono-Bungay » est un composé légèrement toxique que Penderovo, un ancien pharmacien failli, lance avec son neveu Georges à la conquête du monde ; et le plus fort, c'est qu'à cette entreprise, qui n'est qu'une escroquerie, viennent s'accrocher des affaires solides et sérieuses, comme au système de Law ses tentatives d'exploitations coloniales. Et d'ailleurs si, d'un point de vue positif, le système de Law et le Tono-Bungay sont des escroqueries, ce ne sont peut-être, au point de vue historique, que des anticipations

(1) Brunetière citait Bacon : *Sunt qui cogitationum vertigine delectantur, ac pro servitute habent fide fixa aut axiomatis constantibus constringi.*

(2) Dans son récent ouvrage, *Science and the modern world*, M. A. N. Withehead a clairement montré que l'esprit de la Renaissance et du XVIIIe siècle, loin d'opposer un nouveau système rationnel à l'ancien système religieux, émanait d'une confiance irrésistible en l'expérience, désorganisatrice de toute conception purement rationnelle de l'univers.

caricaturales. L'épopée de la publicité écrite par Wells dans son roman reproduit exactement les phases successives du grand drame de 1716-1720.

Dans le *Monde de W. Clissold*, le frère aîné du narrateur reprend les propres termes de la prophétie de l'aventurier écossais, mais il la transpose et la généralise. De Law à Dick Clissold, en passant par Penderovo, nous faisons le tour du concept moderne du crédit. Penderovo nous le montre sous sa forme la plus pure : il fait littéralement sortir un monde de rien ; c'est le rêve irréalisable, mais c'est aussi le schéma essentiel.

Certes, comme nous allons le voir, Diderot et Wells ont soutenu leur palais féerique d'une armature scientifique et on a pu tenter d'expliquer leur œuvre par une croyance positive. Mais la croyance en la valeur de la science n'est après tout qu'un acte de foi en la vie ; comment comprendre sans cela qu'elle ne se brise pas aussitôt contre le déterminisme hideux ? La science n'est devenue puissante qu'en devenant expérimentale ; alors seulement elle a été pour la race humaine cet aliment des dieux qui précipite et rend ininterrompue la croissance. L'expérience, qui ne fait que déplacer, devient, par la foi et la continuité, créatrice. Le secret du succès de Penderovo, c'est d'avoir cru que la publicité pouvait *créer des valeurs à partir de rien*, qu'elle les régissait. De même, Dick Clissold déclare à la fin d'un banquet d'advertisers : « Nous décrétons ce qui sera connu et ce qui ne le sera pas, ce qui existera et ce qui n'existera pas. » Qu'est-ce que la matière que les hommes ont à brasser ? Rien que du connu et du banal, tout comme les éléments du Tono-Bungay. Ce qui lui donne son infinie variété, ce qui la rend désirable et nouvelle, c'est la publicité que lui fait l'évolution, seule véritable créatrice.

Dès que cette notion d'évolution est entrée dans le champ de la conscience humaine, c'est-à-dire au temps de Diderot, *advertiser* profond et tenace, la vie a pris une couleur inconnue et le vertige a commencé. Sans doute la vertu

originale de la publicité apparaît le plus clairement dans le domaine monétaire où l'on voit se rejoindre les deux sens du mot spéculation. Spéculer, ce n'est pas seulement faire une entreprise financière, c'est échapper à l'emprise de la matière, jouer le jeu de la libre concurrence, de la puissance pure, débarrassée de tout étalon de valeur, tangible et constant. *Weak as we are*, répète Clissold ; *those others are weaker*. C'est un acte de foi, une conviction *à priori* : faibles comme nous sommes, nous sommes plus forts que les autres.

Mais la supériorité de Penderovo ou de Clissold aîné sur Law ou tel financier contemporain consiste à avoir substitué à la monnaie la matière brute même, à avoir effacé sa valeur ancienne et à lui en avoir donné une autre, arbitraire et changeante. C'est bien un miracle, le miracle de l'évolution.

Ceci montre suffisamment quel risque d'erreur on court à réduire à une seule ligne continue la pensée et la carrière d'un Wells et d'un Diderot (3).

Pour cette sorte de géants, s'il est vrai que « tout s'écoule » (πάντα ῥεῖ), il ne l'est pas moins que, comme le dit aussi Héraclite, « la guerre est la mère de toutes choses (πόλεμος μήτηρ πάντων) ». Le flux des événements n'est qu'une éternelle guerre où, à tout instant, il y a une partie du moi qui annule l'autre, un torrent de discontinuités pressées l'une contre l'autre ; vue de très haut, la vie animale apparaît comme une lutte à mort perpétuelle ; vue de près, mais dans l'ensemble, on croirait plutôt à une coopération d'individus et de mouvements, à une interdépendance d'organismes ; vue du dedans, c'est une série de courtes explosions. Telle paraît bien être, en tout cas, la nature du génie : une série d'explosions dont la fréquence fait disparaître aux yeux du monde l'essentielle discontinuité.

(3) C'est le seul reproche qu'on pourrait faire au livre de M. Guyot sur Wells, d'ailleurs si clair et si vivant (1920), et à l'ouvrage admirablement documenté et si complet sur la pensée de Wells de M. Connes (1925).

Mais Wells et Diderot n'ont pas en commun que la forme du génie ; les conditions d'éclosion et de développement de leurs œuvres respectives sont comparables. Venus tous deux du peuple, ils ont eu tous deux l'amour du travail de cabinet au commencement de leur jeunesse ; chacun d'eux, à côté de solides études, un peu bousculées de part et d'autre, est un autodidacte, notamment en matière politique et philosophique.

Ils méprisent tous deux la pure littérature, tout en restant à l'affût des nouveaux talents et prêts à leur donner un coup d'épaule. Mais surtout ils ont un point commun, c'est d'avoir vers l'expérience scientifique le même élan de foi. A travers Leibniz et Lucrèce, Diderot devine l'évolutionnisme. Wells le retrouve dans Huxley. Physiologie et psychiatrie les ont semblablement séduits ; à près de deux siècles de distance, les conversations de Diderot et de Bordeu et celles de Wells et de Jung font le tour des mêmes questions.

En vain dira-t-on que cette ressemblance s'explique par des circonstances extérieures et un courant d'idées semblables. Je crois qu'il y a davantage : une similitude de tempérament. C'est leur tempérament qui les conduit au journalisme, leur goût du risque, de la vie, du nouveau, leur goût aussi de servir : leur commun dévouement au corps social, à l'humanité prise telle qu'elle est au temps où ils vivent, et malgré la tentation d'en rire à laquelle ils ne résistent que rarement, le désir avoué, vociféré, mais toujours sincère, de lui consacrer l'énorme bouillonnement de forces qui est en eux et qui déborde dans tous les genres littéraires ou philosophiques.

Il faut qu'il parle, répète M. Lanson de Diderot..., c'est le moins égoïste, le plus désintéressé des hommes, pourvu qu'il se dépense. Il a traversé son siècle constamment dans la fièvre, emballé, débordé, jamais las, grisé de l'incessante fermentation de son cerveau, et plus il disait, plus il avait à dire.

Diderot, penché naturellement vers les choses extérieures, ne prend conscience de sa personnalité, ne nous la révèle que par contre-coup. Ses rêves les plus profonds baignent en pleine vie sociale ; pour lui, comme il l'écrivait si maladroitement à Rousseau, il n'y a que le méchant qui vit seul. De tels esprits qu'on accuse avec tant d'injustice de n'être que des échos, des traducteurs, sont peut-être les plus puissants créateurs, si l'on entend par création la faculté de donner à une matière quelconque une valeur nouvelle. A proprement parler, l'esprit humain ne saurait rien créer ; et s'ils ne sont pas de ceux qui vont chercher la matière première, s'ils la prennent déjà préparée, ils sont du moins ceux qui la rendent assimilable non seulement à l'intelligence, mais aux mœurs, à force d'enthousiasme, à force de réclame ; malgré le bruit dont ils s'entourent, leur courage est aussi désintéressé que révolutionnaire ; s'ils font parfois figure de partisans autant que de prophètes, ils ne seront jamais les clercs d'aucune Eglise.

Bien entendu, Wells et Diderot ne sont pas semblables en tous point. L'un est français et de la seconde moitié du XVIIIe siècle, et l'autre a commencé d'écrire vers 1890 ; dans sa conception même d'une république mondiale industrialiste, il demeure essentiellement Britannique. Entre eux la différence la plus apparente est dans le développement de leurs œuvres respectives, si variées toutes les deux. Celle de Diderot est en quelque sorte disposée en profondeur. La censure et sa méthode de travail le forçaient à ne mettre au jour en son temps qu'un certain nombre d'écrits ; même ses articles de l'*Encyclopédie* ont souvent deux versions ; mais cependant simultanément, il déchargeait son cœur et son imagination philosophique dans ses petits papiers et sa correspondance. Au contraire, si Diderot est à triple fond, Wells est à triple détente : on dirait une fusée dont chaque éclatement fait jaillir une flamme d'une couleur nouvelle qui va s'épanouir en gerbe, plus haut que la précédente.

Il ne saurait ici être question de donner une idée des quarante ou cinquante livres de M. H. G. Wells.

M. Guyot et plus récemment M. Connes les ont énumérés et en ont fourni une minutieuse et intéressante chronologie. Toutefois, il est indispensable de rappeler l'ordre général dans lequel cette œuvre considérable s'est développée. Après la période d'études où il faut relever un très important article intitulé *La Redécouverte de l'Unique* (*Fortnightly Review*, juillet 1891), et noter en 1893 son *Text Book of Biology*, écrit en collaboration avec R. A. Gregory, on entre en 1895 dans la période des romans d'aventures philosophico-scientifiques, qui prennent parfois un caractère prophétique, avec *La machine à explorer le Temps* et *La Merveilleuse visite*, etc. Puis viennent *L'Ile du Docteur Moreau* (1896). *L'homme Invisible* (1897), *La Guerre des Mondes* (1898), *Quand le dormeur s'éveillera* (1899), *Les premiers hommes dans la lune* (1901), *La Dame de la mer* (1902), *Place aux géants* (en anglais : *la Nourriture des Dieux*, 1904), etc. Du reste, le pur roman d'aventures réapparaît de temps en temps, — exemples : *La guerre dans les airs* (1908) et, dans le recueil de contes en tête duquel figure *Le Pays des Aveugles*, cette extraordinaire prévision des tanks, *Les cuirassés de terre* (1911). Mais dès 1900, *L'amour et M. Lewisham*, d'une part, et *Anticipations*, d'autre part (1901), amorçaient, le premier la série des romans psychologiques, le second la série des études de politique et de métaphysique. Le premier grand roman psychologique, *Kipps*, en 1905, paraît la même année que *Une Utopie Moderne* qui contient, semble-t-il, les traits essentiels de la pensée de Wells, quoique encore assez nettement sous l'influence fabienne. En 1903, *L'humanité qui se fait* est un essai pédagogique et sociologique. En 1908, *Premières et dernières choses*, rééditées en 1919, sont un essai philosophique. Puis viennent : en 1909, l'admirable *Tono-Bungay* où se mêlent harmonieusement roman d'aventures, roman d'amour et théories politico-sociales ; et,

Ann Veronica où le roman psychologique devient une étude de la question sexuelle et du féminisme. Après un retour à la fiction pure avec *L'histoire de M. Polly*, il gardera cette forme dans *Mariage* (1912), *Les Amis Passionnés* (1913) et même *La Recherche Magnifique* (1915), un des plus significatifs ouvrages de Wells, car on y retrouve également les thèmes de l'*Utopie Moderne* et le rêve d'une aristocratie nouvelle. Puis, nouveau tournant, en 1916, Wells publie *M. Britling y assiste du commencement à la fin* (improprement traduit : *M. Britling commence à voir clair*). Et dès lors, le pacifisme très particulier de Wells va devenir la pierre angulaire de son édifice métaphysico-politique. *Dieu l'invisible roi* (1917), *L'âme d'un évêque* (1917), *La flamme immortelle* (1919) etc., procèdent de cette même inspiration. En 1925, réapparition du roman féministe avec le *Père de Christine Alberte*.

Enfin en 1920, l'esquisse d'une *Histoire Universelle*, énorme compilation à forme encyclopédique, fait toucher du doigt la similitude des intentions de Diderot et de Wells. On a souvent reproché à l'*Encyclopédie* d'être une machine de guerre ; mais Diderot n'a jamais prétendu à l'impartialité critique ; il y a une double profession de foi en tête de son énorme ouvrage. Aussi bien l'œuvre de Diderot serait-elle impossible à composer aujourd'hui où les branches de toutes les sciences se sont infiniment ramifiées. Dans la complexité des questions, l'unité du dessein se perdrait sans cesse et on ne voit pas qui prendrait la responsabilité d'une pareille tâche ; mais ce qu'on ne peut plus faire en un seul bloc, le journalisme et l'english-novel permettent de le tenter par fragments. Il y a en effet dans l'œuvre d'un Wells une encyclopédie dispersée, mais c'est une encyclopédie mouvante. Au lieu de la douzaine d'in-quarto rangés au XVIIIe siècle, immobiles comme une forteresse, voici la machine d'H. G. Wells (je ne dis pas le système) qui avance puissamment avec un cliquetis provocant d'images et d'étincelles ; et elle est parvenue à un tournant décisif.

Dans le dernier grand ouvrage de Wells, nous la découvrons transformée, et cette fois, semble-t-il, entière ; c'est *Le Monde de William Clissold* (1926).

M. H. G. Wells nous y conte l'histoire d'un homme d'affaires anglais, de toute sa famille et de ses relations. Clissold père, grand brasseur d'affaires lui-même, s'est suicidé à l'issue de l'audience où il avait été condamné pour je ne sais quel abus de confiance lié à une banqueroute frauduleuse. Les fils Clissold ont donc eu non seulement à se faire une place dans la vie, mais à se refaire un nom.

L'aîné, Dickon, devient un *advertiser*, un incomparable agent de publicité ; le cadet (qui est le narrateur) devient un industriel, un producteur après avoir été tenté par la science pure. Tel est le thème. Mais s'il donne lieu à un roman au sens ordinaire du mot, on trouve à côté, ou plutôt en dessous, la personnalité de M. H. G. Wells lui-même. Certes, nous ne sommes pas en présence d'une autobiographie (et du reste quel romancier pourrait écrire une autobiographie, même s'il le voulait ?) ; mais on admire dans cet ouvrage un nouvel et très curieux effort de M. H. G. Wells pour se rapprocher par l'imagination du centre de sa personnalité et peut-être de la personnalité de l'homme moderne. S'il y a quelque chose de purement personnel dès les premiers romans d'aventures de M. H. G. Wells, s'il est un peu tel de ces hommes qui partent pour la lune, s'il participe au triomphe et au délire de l'*Homme Invisible*, il y a de plus en plus d'images de lui dans les romans psychologiques comme *Kipps* ou autres. Le seul fait de passer de la pure fantaisie à ce genre réaliste marque un premier effort de mise au point : déjà dans *Kipps*, ce qui auparavant n'était qu'image fuyante et presque extérieure tend à se préciser en souvenir. Si nous ouvrons maintenant *La Recherche magnifique*, nous y trouvons un des plus intéressants dédoublements de la personnalité (Benham-Prothero) que l'histoire littéraire ait offerts (On pourrait en rapprocher le dédoublement de Musset en deux contraires com-

plémentaires : Cœlio-Octave, des *Caprices de Marianne.*)

Mais dans *le Monde de W. Clissold*, c'est bien cette fois un univers entier, un soleil avec ses planètes et leurs satellites, dont chacun a une atmosphère propre et dont l'ensemble constitue une unité mouvante, que M. H. G. Wells nous a décrit. Tout bien considéré, et la part faite de la fable, nécessaire au récit, cet effort est comparable à celui d'un Rousseau dans ses confessions, ou d'un Proust dans *A la recherche du temps perdu.* Plus un génie est puissant, moins ses premières créations ressemblent au sujet qui les a fait naître, plus il les projette loin de lui. L'inévitable *bovarysme*, condition de toute création artistique, persiste jusqu'au bout ; mais au fur et à mesure qu'on avance, l'auteur fait de plus en plus ressemblant, parfois malgré lui.

Quoi qu'il en soit, le *Monde de W. Clissold* est un essai de roman pour ainsi dire intégral.

> Ce livre, dit la notice préliminaire, qui contient des discussions religieuses, historiques, économiques et sociologiques, qui exprime des accès d'humeur et des états de doute, est de toutes façons présenté comme un roman, comme l'histoire de l'aventure d'un homme — corps, âme et intelligence, — à travers la vie.

Eh bien, je le regrette, mais on ne peut tout à fait l'accepter pour un roman ; je le tiens pour une épopée : qu'on en dise ce qu'on voudra, M. Wells a la tête épique. Le reproche lui a été fait de n'avoir point créé de caractères, c'est-à-dire de ne pas limiter ses personnages, mais c'est précisément pour cela qu'ils vivent d'une vie intense. En réalité, les personnages de Wells pourraient être groupés par familles : Clissold, Benham, M. Britling, M. Barnstaple, sont cousins, de même Ann Veronica, Marjorie, Lady Mary Justin et Christina Alberta, de même aussi Prothero et Chitterlow. Mais, derrière eux, il y a les dieux qui leur sont propres, et qui, dans les grandes occasions, prennent la parole à leur place. En son dernier ouvrage, M. H. G. Wells a posé ouvertement sa formule ; et le troisième tome de Clissold, discussions sur la religion, sur

l'éducation, sur l'humanité qui se fait, sur l'amour et la femme, est consacré à ce qu'on pourrait appeler le Combat des dieux. Comme dans les épopées homériques, ce combat des dieux est intimement mêlé à la vie quotidienne des Héros. Pourtant ils les dépassent de toute leur spiritualité ; ainsi, au sommet des batailles d'Homère, les hommes s'effacent pour laisser combattre leurs soutiens mystiques : Athèné contre Arès, Poseidon contre Apollon. Parfois même M. Clissold appelle l'esprit conservateur Vishnu, l'esprit révolutionnaire Siva, l'esprit du progrès Brahma. Ce symbolisme à forme hégélienne peut paraître naïf, il est un clair exemple de la poésie wellsienne : son inspiration n'est proprement ni psychologique, ni politique, ni lyrique, mais épique.

Seulement, ici, nous retrouvons Diderot : les dieux de Wells sont des dieux strictement sociaux ; ils ont les attributs des professions humaines. Le théâtre de Diderot fait une large place au caractère professionnel, et sur ce point ses théories étaient plus nettes encore que son œuvre. Le prospectus de l'*Encyclopédie* et les articles techniques que s'était réservés Diderot, montraient bien l'importance qu'il attachait à la profession et au métier. Mais chez lui, comme chez M. H. G. Wells, technique et profession restent subordonnées à l'idée générale du mieux-être et de l'accroissement de la production. La faucille, le marteau et la machine ne sont pour eux que les attributs des dieux, non pas les dieux. Ainsi Diderot et Wells se sont posés les mêmes questions de la même manière, et tout railleurs, tout emportés qu'ils sont l'un et l'autre, ils ont adoré les mêmes idoles.

Maintenant, puisque je vois bien qu'on ne peut y échapper, il faut aborder de front la théorie wellsienne de l'évolution, non seulement parce que là se trouve l'apparent secret du charme, du ton de la vie particuliers au grand romancier anglais, mais parce que cette théorie a servi de

base à la plus intéressante de ses constructions politico-sociologiques, je veux dire son utopie d'une aristocratie nouvelle. En effet, dès l'abord, il est bon d'ajouter à la notion d'évolution (4) une autre idée, à la vérité peu claire, qui est celle de sélection : « *Weak as we are, those others are weaker !* » C'est le cri de guerre des Clissold, poussé par Clissold aîné, l'*advertiser* encyclopédiste, l'admirateur de Northcliffe. Mais il faut interpréter cette phrase. Wells est le meilleur vulgarisateur du pragmatisme et il a été influencé par Nietzsche ; il est foncièrement anticollectiviste ; mais d'autre part il est industrialiste au sens saint-simonien du mot, et il a été fabien. S'il entonne à tout propos l'hymne à la production et l'hymne à la publicité, il n'en a pas moins transformé le principe darwinien du *Struggle for life* : sa pitié s'est trouvée d'accord avec son sens pratique pour repousser l'élimination des faibles comme un gaspillage inutile de force. En pénétrant dans la morale sociale, le principe darwinien devient préventif : ce qu'il faudrait, c'est empêcher les faibles de naître, et quand ils sont nés, les fortifier en les utilisant méthodiquement. J'entends bien que cela est vrai surtout du monde de W. Clissold, et que le narrateur est un industriel ; mais dès l'*Utopie Moderne*, c'est une aristocratie des *producteurs* que Wells a décrite comme l'aristocratie type. Les samouraï sont avant tout des serviteurs de la société ; le dogme essentiel de leur religion, c'est que l'homme est présumé bon : donc, la production, qui est fonction des besoins et des désirs humains, est le devoir le plus impérieux. Non point par esprit de justice (mot vague et théologique), mais par la volonté de puissance, les grands producteurs, qui sont aussi les plus conscients des hommes, se solidarisent en groupe aristocratique où peut accéder tout individu capable de se soumettre à la règle sévère de la production. La pensée de Wells n'a pas été tout d'abord aussi clairement industria-

(4) Pour l'explication de la pensée de Wells, voir, outre M. Connes, M. René Séguy (*Mercure de France*, 1912).

liste, elle l'est devenue de plus en plus en se rapprochant des faits ; mais dès le début, il semble bien que le grand problème ait été, pour lui, d'accorder l'instinct de puissance et le désir britannique d'ordre matériel. Toujours, il a opposé, à l'individu tyrannique et destructeur, l'aristocratie des producteurs, en sorte que cette aristocratie fondée sur la force et les vertus du soldat, en devenant internationale, écartera la guerre comme un gaspillage, et luttera contre la douleur qui entrave l'action. Cette conception sociale, on la retrouve dans toutes les œuvres de Wells, plus ou moins cachée, et jusque dans son dernier article sur la Chine (5), où il s'efforce de voir dans le Kuo-min-tang une première réalisation de sa *Modern utopia*.

L'évangile de la force et celui du bonheur ne sont pas aussi brutalement réconciliés que je viens de le faire dans la république universelle de M. H. G. Wells ; cette réconciliation est cependant ce qui le préoccupe le plus fort, comme ç'avait été aussi le souci dominant de Diderot philosophe.

Cette conspiration publique (*open conspiracy*) des hommes de bonne volonté, pour constituer la classe des samouraï, c'est le parti des philosophes encyclopédistes. L'article *philosophe* dans l'*Encyclopédie* donne une idée des hommes supérieurs, tels que Wells les conçoit. On sait que le mot philosophe n'a pas du tout pour Diderot le sens d'esprit spéculatif; le philosophe de Diderot, comme le Samouraï de Wells, respecte la loi par amour de la Société. Tous deux ont le sentiment profond que « la raison est à leur égard comme la grâce est à l'égard du chrétien » ; ils repoussent tous deux l'idée du péché originel, mais ils ne sont pas rousseauistes, ils sont au contraire essentiellement « volontaires ». Sans doute Diderot n'a-t-il pas aussi clairement que Wells le pragmatiste aperçu les dangers de l'idéalisme, du rationalisme, et la nécessité de la subordination des vertus intellectuelles à certaines vertus morales. Mais en même temps qu'il ne jugeait le philosophe que par sa

(5) *Progrès civique* du 8 janvier 1927.

valeur sociale, il montrait que l'intérêt social était de se conformer aux règles édictées par le philosophe. (Cf. la hiérarchie sociale dans l'*Utopie moderne*.) La tribu des cacouacs, comme on appelait les encyclopédistes, a été la caricature de ce que Diderot voulait qu'elle fût. Ce n'a pas été une classe de Samouraï, non. Ce ne fut guère qu'un clan et même un petit clan (le salon des d'Holbach faisant prévoir celui des Verdurin), mais ce petit clan avait établi dans ses frontières l'égalité des sexes, le mépris des droits de la naissance et des privilèges de l'héritage ; surtout, il a eu pour *totem* le Progrès.

Entre l'idéal du despote éclairé et le providentialisme du suffrage universel, les encyclopédistes et Diderot entre tous ont édifié une théorie du gouvernement par l'oligarchie intellectuelle. Diderot s'exprime peut être plus vaguement que M. H. G. Wells, qui n'a pas reculé devant des exposés méthodiques, variables sinon contradictoires dans le détail. L'*Utopie Moderne*, le plan du *Nouveau Machiavel*, les idées de Benham, celles de M. Clissold sont, au fond, similaires. Mais si les cinq ou six doctrinaires de chacun de ces romans devaient rédiger ensemble un simple manifeste, il leur serait difficile de tomber d'accord sur la forme. Quel curieux dialogue politico-social on écrirait en se servant des personnages de M. H.G. Wells!

Quant à nos pauvres cacouacs du XVIIIe siècle, malgré leur génie, ils ont fini par arriver au pouvoir : nous avons eu Turgot d'abord, et ensuite les Girondins avec l'inestimable Condorcet. (En effet, les Girondins, en dépit de leur démocratisme, étaient foncièrement partisans du gouvernement des lumières et des hommes vertueux, ils se faisaient de la République une idée antique, par conséquent purement oligarchique.) Sans doute le girondinisme est-il la plus dangereuse des illusions pour un Samouraï, mais

(6) Pour assister à l'évolution de la pensée de Wells sur ce point, il faut lire notamment, après son *Utopie Moderne*, *Le Nouveau Machiavel*, *La Recherche Magnifique*, *Banstaple chez les hommes dieux*, *M. Britling* et surtout *Le Monde de W. Clissold*, 3e volume.

c'est un mal difficile à éviter, qui s'attache à l'esprit du progrès lui-même sous chacune des formes nouvelles qu'il revêt ; c'est pour y échapper que la pensée politique de M. H. G. Wells se déplace et qu'il y a une révolution en puissance entre l'*Utopie Moderne* et la *Recherche Magnifique*, et une autre contre Benham et M. Clissold. Chacun de ces héros vit dangereusement selon la formule de Nietzsche, et, malgré la tournure systématique de leur esprit, dans une atmosphère de création perpétuelle, par conséquent de désordre.

Entre Diderot et Wells, a pris place toute une lignée industrialiste, notamment Saint-Simon et Fourier. Mais Diderot et Wells se rejoignent, car, plus que tous les autres, ce sont des antidéductifs, des biologistes. Il faut rappeler ici la célèbre page de Diderot, qui fait date dans l'histoire des idées, intitulée « Rêve de Mangogul (7) ou Voyage dans la région des hypothèses », qui oppose l'Expérience à la métaphysique et où l'on voit la première croître à vue d'œil jusqu'à devenir un énorme colosse devant lequel Platon s'enfuit. Rapprochons-en ces autres lignes de Diderot :

La philosophie rationnelle... dit hardiment : on ne peut décomposer la lumière ; la philosophie expérimentale l'écoute et se tait devant elle pendant des siècles entiers, puis, tout à coup, elle montre le prisme et dit : « La lumière se décompose (8). »

Quoi de plus pragmatiste ? Voici maintenant du Wells :

La philosophie hindoue et la philosophie grecque me paraissent l'une et l'autre obsédées à l'excès par un traitement objectif de certaines conditions nécessaires et préliminaires de la pensée humaine, le nombre, la définition, la classe et la forme abstraite. Mais pour moi, ces choses sont simplement des conditions inévitables de l'activité mentale, des conditions regrettables plutôt que des faits essentiels. Les forceps de notre esprit sont des instruments imparfaits qui écrasent quelque peu la vérité en s'en saisis-

(7) *Bijoux indiscrets*, chapitre XXXII.
(8) *De l'interprétation de la nature.*

sant. C'est de cette difficulté que Platon toute sa vie se préoccupa d'une manière peu concluante (9).

Diderot comme Wells sont invinciblement attirés par les sciences naturelles. L'éminent professeur à la Sorbonne, M. Daniel Mornet, a récemment mis en valeur les *Eléments de physiologie* de Diderot, dans lesquels se trouve, dit-il, son originalité propre. Le goût pour les sciences naturelles implique généralement une croyance instinctive à l'objectivité du monde des faits. M. Wells en a convenu en propres termes :

On peut se demander si l'on perçoit, si l'on se rappelle, ou si l'on interprète les faits exactement, mais la conviction qu'il existe des faits indépendants de notre interprétation et réfractaires à notre volonté demeure invincible (10).

C'est à cette même conviction que se réduit le matérialisme de Diderot ; c'est aussi à ce principe qu'il faut rattacher le dédain de Wells, son incompréhension résolue des termes négatifs : « Quand vous parlez de l'Absolu, vous ne me parlez de rien (11). » Mais cette intuition, cette confiance en leurs sens que les rectifications scientifiques n'ébranlent pas, s'accompagnent bientôt de l'idée de l'interdépendance de tous les êtres ; Diderot dit :

Tous les êtres circulent les uns dans les autres, par conséquent toutes les espèces... tout est en un flux perpétuel... tout animal est plus ou moins homme, tout minéral est plus ou moins plante ; toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis en nature... toute chose est plus ou moins une chose quelconque, plus ou moins d'un règne ou d'un autre (12).

Wells écrit de son côté :

Un esprit nourri d'études anatomiques est naturellement pénétré de l'idée du vague et de l'instabilité des espèces biologiques...

(9) *Du scepticisme de l'instrument.*
(10) *Premières et dernières choses.*
(11) *Du scepticisme de l'instrument.*
(12) Diderot : *Rêve de d'Alembert.*

on passe d'une espèce à l'autre par gradations insensibles ; or, j'estime que cela est vrai dans tous les domaines (13).

Interdépendance dans l'espace, continuité dans le temps, voilà le transformisme et l'évolution qui apparaissent. Transformistes, mais non pas déterministes, tels sont Diderot et Wells; leur commun scepticisme de l'instrument logique les arrête sur la pente mécaniste. Le pragmatisme a sauvé Wells du mécanisme, comme le darwinisme l'a sauvé du socialisme. Il resterait à montrer comment Wells, plus nominaliste encore que Diderot, est toujours tenté d'opposer à son nominalisme intransigeant un nouveau réalisme ; la divinisation du Progrès est le dieu limité de Wells. Ce dieu, capitaine de l'humanité, destiné à satisfaire l'instinct religieux de l'homme, est peut-être le plus curieux personnage de l'œuvre de M. H. G. Wells.

On pourrait multiplier les rapprochements entre Wells et Diderot ; il suffira de signaler deux points particuliers où ils s'accordent complètement. M. Clissold déclare :

Le *birth control* est tout à fait essentiel ; bien plus, il est fondamental, dans la conception d'une nouvelle phase de la vie humaine que la république mondiale inaugurera... Tous ceux qui sont pour ce contrôle sont avec moi et essentiellement pour le monde nouveau ; tous ceux qui sont contre sont contre la révolution du Progrès (14).

Des déclarations analogues se retrouvent dans la correspondance de Diderot ; elles sont en harmonie avec ses indignations contre le libertinage et la prostitution, non moins qu'avec ses idées sur la liberté sexuelle (*supplément au voyage de Bougainville*. Cf. *Clissold*, t. II). Mais c'est surtout à propos de l'éducation que les opinions de Wells et de Diderot sont semblables. Telle page du *Plan d'Université pour le Gouvernement de Russie* (Diderot) trouve un écho amplifié, modernisé, dans la cinquième partie du *Monde de M. Clissold*. Mettre l'enfant directement au

(13) *Premières et dernières choses*.
(14) *Le monde de M. Clissold*, t. III, p. 693.

contact des faits, de ces faits extérieurs, générateurs d'énergie humaine, c'est l'idéal des deux philosophes, ce qui ramène une fois de plus l'attention sur leur inébranlable confiance dans la méthode des sciences de la nature. (Cf. la très intéressante étude de Wells sur Sanderson.)

En pédagogie comme en toute autre matière, on est ébloui par l'admirable optimisme d'H. G. Wells, aussi incurable sans doute que celui de Diderot. Alors qu'il était persuadé de travailler pour la paix sociale en même temps que pour le mieux-être commun, Diderot était l'esprit le plus révolutionnaire de son temps. M. H. G. Wells, lui, sait bien qu'il est un grand révolutionnaire. La boîte à musique du Royal Grand-Hôtel, que Kipps fait résonner cruellement aux oreilles aristocratiques et bourgeoises, est un carillon symbolique. Mais M. Wells croit, si l'on peut ainsi parler, à la Révolution sans larmes, c'est-à-dire sans inutile gaspillage de vies et de forces, et surtout sans régression sociale.

Si consciencieux que soit l'effort de M. Clissold pour se décrire tout entier, en lui, comme en tout homme fort, les profonds motifs d'action et de pensée baignent dans l'inconscient ; mais, utilisant ses révélations et les interprétant, ne pouvons-nous tenter de pénétrer au-dessous de son horizon visible, vers les sources mêmes de son optimisme ? Quoiqu'il soit nietzschéen, à aucun moment le πάντα ῥεῖ d'Héraclite ne le conduit au labyrinthe de l'éternel retour. Parfois, une légère lassitude seulement, qu'une retraite de quelques jours en Provence, pour croire un instant à une beauté qui serait immobile, suffit à dissiper. Diderot non plus n'a jamais senti profondément le dégoût du mouvement perpétuel. Deux ou trois jours à la campagne, la rencontre, que dis-je, une lettre de M[lle] Volland ou de Grimm, un quart d'heure d'attendrissement, et le moteur tournait plus vite que jamais. L'optimisme de Wells et de Diderot est cause et non conséquence de leur évo-

lutionnisme, c'est une fonction de leur esprit et de leur corps. Cette faculté de rebondissement, j'allais dire de résurrection, l'extravagant neveu de Rameau en donne une caricature, et si cette puissante fripouille attire la sympathie, que dire du Chitterlow de *Kipps*, du Prothero de la *Recherche Magnifique*, de Clissold aîné, de tous ces Panurges anglo saxons qui sont bien la plus réjouissante invention de M. H. G. Wells.

Cet optimisme congénital est pur, il n'est pas tendu, mais il se colore d'ironie et de pitié, caractère essentiel de l'humour de Wells (15). Pour bien le comprendre, il faut le rattacher à l'affectivité. Examinée sous cet angle, l'œuvre de Diderot présente trois aspects distincts. Le premier, qui est celui de la morale courante, vaguement teintée de l'épicurisme de la Régence ; le second, qui est celui de l'attendrissement et de l'émotion artistiques avec ce délicieux faux goût de Greuze et des jardins anglais, bref, celui du sentimentalisme pré-romantique; le troisième enfin, qui est celui de la sensualité pure, considérée comme principe de la bonté et de toutes les grandes actions et surtout pensées humaines. Dans l'œuvre de M. H. G. Wells, la période du roman sentimental et psychologique rappelle souvent le second aspect de la morale de Diderot ; et quand il aborde la question du féminisme et la question sexuelle (même si l'on ne tient pas compte de la récente influence freudienne), on retrouve la généreuse audace de Diderot, qui voudrait ôter à l'amour les cruautés et les injustices de la jalousie, en faire un pur ressort social, en même temps que l'apothéose de l'individu. Mais ce rêve se heurte directement au fait. M. Clissold a de vigoureux renoncements et de terribles révoltes contre l'éternel féminin. *I must do without women*, se répète-t-il en partant pour l'Assemblée de la S. D. N. à Genève, qui, soit dit en passant, le déçoit fort ; mais, quelques jours plus tard, il rencontre Clementina, avenue des Champs-Elysées, et

(15) Cf. chez Diderot : *Est-il bon, est-il méchant ?*

s'éprend d'elle. Ainsi, ce problème-là reste sans solution, sans proposition de solution dans l'œuvre de M. H. G. Wells, comme celui du mariage de Panurge. Il y aurait toute une étude à écrire sur la femme dans le roman de Wells. Je dis la femme, et non pas le féminisme, car il y a discordance entre la notion d'égalité sexuelle d'Ann Veronica (et peut être de H. G. Wells) et son expérience sentimentale et esthétique. Si l'on répond qu'égalité ne signifie pas identité, qu'est-ce que cela veut bien dire, et quelle commune mesure trouver entre ce qui est essentiellement différent ?

Dans *le Monde de W. Clissold*, la recherche magnifique de la femme Samouraï paraît un peu abandonnée. Des beautés chères à M. Clissold, la première, Clara, représente l'amour juvénile et l'image païenne de sa fraîche sensualité ; la seconde, Sirrie Evans, la tendresse romantique avec les longs voyages, sans oublier la mort par consomption ; la troisième, Helen, Vénus tout entière dans sa splendeur et son insociabilité ; enfin, la quatrième, Clementina, l'amour humble et fervent, le don total et voluptueux de soi, l'amour féminin incompréhensible au mâle.

Mais le problème du désir dépasse la question féministe. Si Benham, le courage, est parti à la recherche du progrès, Prothero, l'intelligence, court après la sensualité. Parties d'un même point, leurs routes vont sans cesse s'écartant l'une de l'autre, et c'est comme le déchirement d'un seul corps, car l'intelligence sensuelle et la volonté consciente sont indissolublement liées, et Benham sans Prothero n'est rien qu'une idée-force, quelque chose d'inhumain qui n'existe pas. La passion, heureuse ou non, est la terre qui nourrit le génie ; en cela Wells et Diderot sont romantiques. Mais ils ne se soucient pas de cultiver leurs émotions pour elles-mêmes, n'ayant pris au désir et à l'instinct que ce qu'il faut de simplicité neuve pour le combat social. Qu'importe alors que, comme Benham ou Clissold, le prophète de la république mondiale meure sottement dans une

émeute sans portée ou un accident d'automobile ; il est mort sans renoncement à la vie, sans regard en arrière, comme un stoïcien qui croirait à l'utilité des choses extérieures.

Ce stoïcisme, si curieusement mêlé de passion, adossé à l'amour de la vie, on le retrouve antérieurement à Wells et à Diderot dans une seule œuvre qui, comme par hasard, est une épopée et une farce écrite par un médecin.

Les romans de Rabelais, dont les géants ne sont pas si loin qu'il semble de ceux de Wells, avaient aussi mangé l'aliment des dieux. M. Polly, qui avait lu Rabelais, lui doit peut-être cette force latente qui lui permet de rompre brusquement avec la vie qui l'a trompé et, après avoir brûlé sa maison pour partir, si l'on peut dire, en beauté, d'aller ailleurs chercher l'aventure et trouver le bonheur. Nous touchons ici au centre de la création wellsienne. Dans le désir lui-même il est quelque chose de plus intime que l'instinct de vivre, il y a ce qui fait l'originalité de la personne, sa manière propre d'entrer en contact avec les choses.

La puissance créatrice d'un Wells ou d'un Diderot, si semblable qu'elle soit à une fonction vitale, a cependant besoin d'un point d'appui extérieur pour s'exercer. Ce qui distingue tel poète ou tel artiste, voire tel philosophe ou tel savant, des autres, c'est le choix intuitif de cet appui. Sans être ni l'un ni l'autre de purs artistes, Wells et Diderot sont avant tout des gens pour qui le monde extérieur existe, pour qui l'abstrait pur n'existe pas ; et l'essence même de leur fantaisie sera une donnée concrète; en eux le merveilleux sera du quotidien. Mais tandis que la fantaisie de Diderot le conduit de plus en plus vers la vie réelle, transposée dans un art quelconque, vers le théâtre ou les arts plastiques, au contraire, la fantaisie de Wells, partie du merveilleux scientifique, s'oriente de plus en plus vers la métaphysique ou le lyrisme pur.

Sans dire que la raison de cette différence est dans la nationalité, voyons comment Wells a traduit sa tendance propre. Dans ses premiers romans, il obtient la sensation du merveilleux en montrant directement comment le déplacement de telle ou telle partie de notre monde crée un monde nouveau. En ce sens, tous ses romans font penser à la découverte de cette fameuse cavorite, mystérieuse substance dont la propriété essentielle consiste à ne pas être astreinte aux lois de la pesanteur. Il s'ensuit que tout ce qui est placé au-dessus d'une partie quelconque de cette substance ne subit plus l'attraction terrestre et que la découverte de Cavor crée, dans l'atmosphère terrestre, une sorte de cheminée, une issue directe vers les espaces interplanétaires. C'est dans la soudaineté de la solution de continuité que réside la révélation du merveilleux, aussi bien que du comique.

Lire de haut *la Guerre des Mondes*, *Tono-Bungay* ou les pages qui donnent à Kipps son héritage imprévu, cela ne peut qu'amuser et parfois faire rire, les conditions bergsoniennes du comique étant réalisées ; mais qu'on lise de plus près ces mêmes pages, et l'on voit soudain se dresser devant soi la chère forme du rêve réalisé, on touche du doigt le *nouveau*, l'objet pur.

Le merveilleux a changé de figure bien souvent dans Wells ; mais c'est toujours par un choc que se révèle son irruption dans notre monde. Ainsi, quand la fortune tomba sur Kipps, ce fut sous la forme de Chitterlow à bicyclette, qui lui fit voir trente-six chandelles. Prenons quelques exemples : c'est d'abord la chute des Marsiens sur la tranquille petite lande anglaise ; ce sont aussi les éclats de voix de l'homme invisible ; puis, en ... rant dans le roman psychologique ... ce de Kipps, calicot ... etite fortune ... nce de jour- ... ent en un ... de la vie,

le moment du toast à Kipps, par ses camarades, le temps du pétillement d'une coupe de champagne : « Ce fut vraiment bon de leur part, et pénible aussi qu'il n'y ait pour eux tous un éclair de chance. » Et, le frisson de pitié passé, on a quelque mal à se reprendre (*pull together*).

Voici encore l'apparition de la jeune fille, en haut du mur contre lequel est adossé M. Polly, imprévisible et trompeur mirage ; voici les rendez-vous des amis passionnés, voici enfin le mysticisme pur, la petite porte dans le mur, dont on a rêvé dans sa jeunesse, et qui ouvre sur la mort (16). A partir de là, le merveilleux quitte le roman proprement dit, Wells commence sa métaphysique ou plutôt sa mystique ; il écrit notamment *Dieu l'invisible roi*, il écrit les premières pages de *La Recherche Magnifique*.

Mais en W. Clissold le merveilleux prend une dernière forme, celle du passé : c'est un souvenir d'enfance, quelques feuilles d'or sur une eau calme. « On dirait que le monde entier s'est arrêté de vivre, que Dieu est présent, ce Dieu dont ils parlent tant dans les églises. » On a dit que Wells était tourné vers l'avenir ; au vrai, c'est vers l'action ; toutes ses pensées, toutes ses lectures, tous ses souvenirs se transforment automatiquement en possibilités qui tendent à se réaliser, à s'extérioriser tout de suite ; même les souvenirs d'enfance de M. Clissold sont attachés directement à sa vie active. Le merveilleux wellsien est toujours semblable à la sirène, à cette *sea-lady* égarée dans un milieu bourgeois de la traditionnelle Angleterre ; il apporte avec lui l'odeur du sel, le parfum mystérieux et vivifiant de la haute mer, qu'il fait entrer dans l'activité sociale de tous les jours.

Un grand homme politique français a appelé la vie : la plus extraordinaire aventure. Ce sentiment est, à mon sens, le vrai secret du charme de Wells, et je ne pense pas moins

(16) *Le Pays des Aveugles*. Ce conte, *la Porte dans le mur*, et le suivant sont parmi les plus curieux de l'œuvre de Wells ; c'est, avec *la Dame de la mer*, l'aspect mélancolique du merveilleux wellsien.

à ses romans scientifiques qu'à ses épopées de l'homme moderne: *Kipps*, *Clissold* et *La Recherche Magnifique*. En dépit du dénouement fâcheux de la *Dame de la mer*, la sirène Aventure est, chez Wells, presque toujours propice en restant dangereuse. Nous retrouvons ici l'optimisme. Le soleil mystique n'éblouit pas ses héros, il surgit, pour ainsi dire, derrière eux ; c'est leur ombre qu'il projette sur les choses nouvelles, au lieu que, comme autrefois, ce soit le dieu dont la stature domine. Autour de l'œuvre de Wells, le merveilleux a tourné ; il ne sert plus à l'auteur que de tremplin pour sauter en pleine aventure vivante, tel M. Barnstaple qui, par hasard, franchit au détour d'une route l'imperceptible abîme creusé entre deux mondes qui s'ignorent. Il subsiste du mysticisme dans ce goût de l'ailleurs, et comme quelque chose de la tendance à la fugue chez les adolescents, mais c'est surtout le bond du géant hors du monde des habitudes ancestrales, la joyeuse révolte de Gargantua enfant. A l'appel du souffle mystérieux qui guette tout homme de cœur *derrière* les choses quotidiennes, le héros wellsien répond non par une prière ou un chant lyrique, mais avec un ardent cri de guerre ; son élan est celui du trois-quarts aile qui vient de recevoir le ballon. Il s'élance en pleine vie pratique, entraînant son lecteur où il lui plaît d'aller : en Europe, en Amérique, en Chine, dans Mars ou dans la lune, dans le passé ou dans l'avenir, dans la philosophie, la pédagogie, le féminisme, le pacifisme, dans le journalisme enfin, et qui sait où ?

ARNAUD DANDIEU.

ROMANTISME

— Cette maison-ci, Seigneur, cette blanche villa qui jaillit du cœur des arbres, au faîte d'une colline d'où j'aime à regarder la plaine s'embraser sous l'incendie des soirs et le satin de la mer s'émouvoir délicieusement du baiser des aurores, — cette maison qui recèle des trésors d'art, des faïences, des plâtres, des marbres, des cèdres en dentelle, des panneaux d'émail rehaussés d'épigraphie et des murs fleuris d'arabesques proclamant la gloire d'Allah, — cette maison où je suis venu abriter ma vieillesse frileuse et passer dans la méditation, avec mes livres et mes pinceaux, les quelques jours qui me restent à vivre, elle est le site, le cadre, le témoin mélancolique mais ennobli de ce qui fut autrefois un admirable amour.

Elle vous plaît, dites-vous? Combien plus quand vous saurez son histoire, la saveur et la grâce de l'ancienne gloire qui l'enchanta! Alors, sur le marbre des cours, au long des terrasses et des galeries, le bruit de vos pas se fera plus discret, votre marche s'alentira et tout comme moi, Seigneur, vous vous surprendrez à écouter si ne s'y échangent des mots de flamme, des serments et des baisers. Comme à moi, l'illusion de vos yeux viendra restituer les formes et les couleurs qui s'y jouèrent dans le lointain passé; et rires, parfums, musique, par le silence où soupire la brise, où palpite la feuille et chantonne la fontaine, tout cela reviendra tinter à votre oreille et vous étreindre au plus secret de l'être.

Meilleur, avec des rythmes de courage au fond de la poitrine, avec une volonté d'actions loyales et belles ins-

crite en votre esprit, tel vous rendra cette maison, la mystérieuse contagion qui émane de ses pierres. Et si quelque jeune amour, protégeant votre chair d'être une loque inutile, vous illumine de sa joie, si quelque belle douleur ou quelque grande passion vous a marqué de son sceau béni, nul doute que vous ne la sentiez ici s'exaspérer magnifiquement et jusqu'au paroxysme. Car tout ce passé que je vais vous dire viendra s'ajouter à votre sentiment propre, faire plus fougueux votre élan, plus avide votre soif et lasse votre satiété. Votre destin serait-il de souffrir? Alors vous trouverez ici des désespoirs, des fureurs et des sanglots plus tragiques que n'en surent inspirer Venise et Wagner, ces deux sources de nos plus vastes nostalgies. Pour rien au monde enfin, vous ne sauriez être vil ou médiocre ou quelconque. Puisque c'est un endroit d'élévation, un lieu sanctifié, encore tout peuplé de gestes qui ont valeur d'exemple...

Une maison qui a des souvenirs, oui, Seigneur, c'est bien le meilleur mot qui la puisse dépeindre avec exactitude, et de toutes celles que vous distinguez d'ici, la seule qui soit de la bonne époque et de pur style, la seule authentique et qui tranche nettement sur les autres, toutes amoindries d'ajoûts bourgeois, modernisées pour le confort des touristes, ces boutiquiers, dans Londres, New-York ou ailleurs enrichis au commerce des tissus, des conserves ou de la quincaillerie.

Des jardins?... Certes oui... Trois hectares : un parc, des serres, des champs de roses, un pourpris sauvage où la nature se débraille à sa guise. Des arbres fruitiers de toutes les espèces et les fleurs les plus rares réunies à grands frais. Pas de potager, non. Du luxe et de la beauté; des fleurs, seulement, des fleurs, des couleurs et des parfums : toute la gloire des roses et la splendeur ornementale des plus précieux feuillages. Un cadre pour artistes, celui que je fus, celui que vous êtes...

Mes raisons de vendre?... La fatigue, une subite vo-

lonté de voyage, de retraite... Le prix? Oh, n'en parlons pas, nous n'en pourrons discuter que plus tard, lorsque vous aurez vu...

Passez, je vous prie, Seigneur, et daignez regarder la féerie qui vous entoure. Du XVIe siècle, ceci, du XVIe siècle, entendez-vous?... Contemporains des Barberousse, ces murs, ces tuiles vertes, ces faïences et ces arcatures, contemporains de Charles-Quint!.. Les boulets que déléguèrent ses escadres durent y mordre à maintes reprises, comme ceux de Juan d'Autriche et ceux de Duquesne, beaucoup plus tard. C'est dire que nulle part, hormis peut-être quelques mosquées, hormis Tlemcen et Kairouan, vous ne trouverez vestiges aussi antiques et aussi respectables.

Ses vicissitudes, comment les savoir? Elles furent trop nombreuses! Séditions, révoltes, on peut supposer que les mille tumultes dont se désordonna la vie des Barbaresques lui infligèrent leurs meurtrissures. Les incendies ont noirci ses murailles, les mousqueteries ont éraflé ses plâtres, le sang des exécutions a poissé ses dalles et celui des assassinats, en larmes rouges, s'égoutta des plafonds.

Tantôt le prince l'hérita de quelque trop riche personnage qui venait de perdre sa vie avec ses biens; tantôt il en gratifia un ami, un serviteur ou quelque femme aimée. D'autres fois il la vendit, sûr de pouvoir la reprendre quand il jugerait bon. Et par ces patios, ces chambres, ces galeries et ces hammams, avec leur cour, leur harem et leurs troupeaux d'esclaves, vécurent ici des deys, des ministres, des capitaines de la mer. Mais de tous les hôtes qu'elle abrita nul n'est resté plus justement célèbre que cette Lella-Smina dont je vous demande d'écouter l'histoire...



— Prenez place, Seigneur. Isolé dans la paix des arbres, ce reposoir vous est tout indiqué. De là votre regard em-

brassera librement le serein paysage, la mer sans limite, la ville confuse et cette frise des coteaux plaquée sur l'or du soir. Nul endroit plus propice pour évoquer notre amoureuse, l'héroïne du drame d'exquise sentimentalité dont l'ensorcelante magie triomphe autour de nous. Puisque c'est ici qu'elle a vécu, puisque c'est à cette même place où nous sommes assis et qui était alors le jardin des femmes, c'est-à-dire un jardin au milieu d'un jardin, qu'elle ébaucha l'aventure qui devait la rendre immortelle.

Avec toutes les précisions nécessaires, le récit en est tout au long écrit dans Eddamini, tome I, pages 75 et suivantes. D'après son historiographe, je rapporte qu'elle était d'une beauté extraordinaire et telle qu'on en voit peu, d'une chair pétrie sur le moule des dieux, claire comme la datte, ardente et tout embrasée par les effluves d'un sang impétueux. Sans épuiser son charme, ni même le définir, la poétique arabe pourtant si riche accumule en son honneur ses épithètes et ses images. Avec des hanches opulentes, la joue lisse, la bouche humide et rouge comme la fleur de la grenade, l'œil verni de la gazelle et des cheveux plus noirs que l'aile du corbeau, elle avait la flexibilité du palmier, de longues jambes cambrées et des seins d'une neige éblouissante.

A peine au sortir de l'enfance, on l'avait mariée au Khaznadjar Ahmed, cauteleux vieillard dont les colères l'effrayaient et dont les transports vite usés ne savaient l'émouvoir. De l'humble maison qui l'avait vu grandir, elle était passée sans joie dans ce fastueux palais et, devenue entre les femmes du maître celle qu'il aimait le plus, elle avait calmement accepté les hommages des serviteurs et, dans la résignation, les baisers de son vieux mari. Pour peupler le vide et la solitude de sa vie, elle avait prié Dieu de lui donner un fils. Mais le Miséricordieux, dont les desseins la vouaient à des gloires plus hautes, ne se laissa point fléchir. De telle sorte qu'avec

les saisons girant au ciel, avec le soleil des jours et la lune des nuits, les mois et les années tombaient au gouffre des temps morts sans que nul frémissement de vie ne s'éveillât en elle. Comme toutes les autres joies, pour lesquelles semblait pourtant faite cette beauté si magnifique que nul homme n'aurait su la voir sans la convoiter aussitôt, ce réconfort modeste de la maternité lui resta interdit. Et dans l'atonie, sans élan, indifférente, aussi peu défendue que la fleur sur la branche, ainsi cette Lella-Smina accomplissait-elle le quotidien devoir de vivre et de servir son Khaznadjar d'époux.

Donc, sa prunelle au noir éclair voilée de mélancolie, un pâle sourire aux lèvres et la tristesse en elle comme le ver dans le fruit, chaque jour, à l'heure où le soleil au déclin irise l'eau du golfe, Lella-Smina venait s'asseoir dans le jardin des femmes. Comme à présent, l'endroit était parfaitement désert, mais plus limité, mieux barré d'obstacles le rendant inaccessible à tout autre qu'au maître. Les mêmes pergolas offraient leur accoudoir, les mêmes sentiers circulaient par les charmilles, les mêmes terrasses plantées de cyprès découpaient les mêmes clairières d'air libre, et des mêmes treilles s'abattaient en tournoyant les corolles des jasmins et les pétales que la brise détache du cœur fané des roses. Autour d'elle, les arbres, les fleurs et les frissons du ciel, les jeux obliques du soleil, le roucoulement des colombes et l'aigre cri du paon clamant son éternel repentir d'avoir introduit le serpent dans le jardin d'Eden; — autour d'elle les sons et les couleurs et le silence tissaient l'apaisement d'un songe et d'un mirage. Alors elle oubliait le Khaznadjar, sa chair vétuste et son esprit chagrin, et de regarder la mer où comme des ailes volent des voiles, de contempler la sinuosité des lignes où s'inscrivait ce paysage de prestige et les sonores colorations dont les pinceaux du soir magnifiaient le coutumier décor des plages, des bois, des rocs et des rugueux remparts qui entou-

raient la ville, elle se laissait glisser à l'engourdissement de ne plus penser, de ne plus savoir, de ne plus souffrir. Au centre géométrique de cet espace en fête, comme si eussent convergé vers elle tous les effluves, toutes les ondes et tous les reflets, elle sentait son être se dulcifier, sa douleur s'abolir et ses regrets se fondre à croire qu'elle devenait une autre ou s'éveillait à une vie nouvelle. J'indiquerai que ce phénomène psychique du dédoublement de la personnalité lui était facilité par sa tradition musulmane. Innocente du péché d'orgueil, la créature n'y éprouve pas le besoin de blasphémer le ciel, d'opposer son infortune à l'insolente allégresse dont la création se pare quelquefois.

★

— Or, un jour que pareillement résignée elle prenait ainsi part des biens que Dieu dispense, un événement se produisit, un fait partout ailleurs insignifiant, qui la bouleversa avec intensité. Sous cette terrasse où elle songeait, comme vous-même à présent laissant errer son regard au ciel ou sur la mer, une voix se prit à retentir, jeune et fraîche, aux riches sonorités caressantes; une voix qui phrasait sur un air langoureux les paroles d'une chanson d'Espagne. Emue, surprise, le torse plein de soupirs et l'eau chaude des larmes au coin de la paupière, elle écouta ce cri enflammé de passion exhaler, en des mots qu'elle comprenait mal, des sentiments qu'elle comprenait très bien.

Qu'une femme jeune et belle qui n'a pas d'amant, é dont les nuits sont vides et le cœur sans emploi, co naisse pareil trouble à écouter monter d'un jardin mystère et dans la langueur du crépuscule le chant ja d'une âme inconnue, cela ne saurait vous étonner. Au ne suivrai-je pas l'historiographe Eddamini quand, p expliquer le saisissement de Lella-Smina, dans leque ne voit qu'horrible défaillance, il lui suppose une orig

étrangère, la montre en proie au rappel d'un passé oublié, gisant dans l'inconscient, et assaillie par des souvenirs que la chanson d'amour, tout d'un coup, lui aurait permis de localiser. Trop empressé à établir la prépotence du racial et du religieux sur l'éternel humain, ce Musulman fanatique insinue en effet qu'elle devait être Espagnole, en son âge le plus tendre amenée en Afrique par des pirates et élevée comme enfant du pays. Ce soir, elle aurait eu la brusque révélation de sa race, de son sang et de sa patrie. Nous repousserons la diminution qu'il lui inflige; ce que nous continuerons d'admirer en elle, c'est la beauté du désordre passionnel et la vertu du seul amour. D'ailleurs l'argument du sophiste ne résiste pas à l'examen. La valeur du philtre musicien, l'exaltation dont il nous enlève et cette illumination de toute notre substance à laquelle il aboutit sont trop bien établies qu'il faille en discuter. Par lui, Orphée séduisit Eurydice et Faust Marguerite. Par lui se justifie le trouble inopiné de Lella-Smina, par lui s'explique que, se levant subitement, elle soit venue s'accouder au balustre pour découvrir dans les profondeurs du mystérieux jardin l'homme qui chantait ainsi. Mais la voix baissa, décrut, se perdit dans l'éloignement. Et à travers le rideau des roses et des jasmins, elle ne discerna rien.

Elle revint le lendemain et les jours qui suivirent. La troisième fois, à l'heure où s'allonge sur le sol l'ombre démesurée des arbres, elle écouta la romance renaître, s'épancher autour d'elle et suspendre sur le paysage, devenu de musique, ses notes passionnées :

> Dame de mes amours, étoile de mes nuits,
> O toi vers qui s'en vont les ailes de mes rêves...

Redressée après qu'elle eut reconnu la parfaite solitude du lieu, à petits pas nonchalants et le plus innocemment du monde, elle s'achemina vers cette pergola d'où l'œil plonge dans les jardins. Peu après, sans que personne pût suspecter son attitude, elle aperçut le musicien.

Grand, droit, bien fait, d'une musculature qui lui parut imposante, mais d'un visage qui lui sembla régulièrement banal et sans caractère, bien qu'il eût d'abondants cheveux bouclés, des yeux verts comme la mer et une moustache couleur de miel, c'était un prisonnier, quelque esclave chrétien, acquis depuis peu sur le Badistan ou attribué en part de prise au Khaznadjar. Le torse nu, un lambeau de toile autour des reins, il procédait au travail d'arroser les plantes, ouvrant une fosse au pied des arbustes pour y vider l'eau qu'il allait quérir avec une cruche dans le bassin voisin. Il chantait sans souci qu'on pût l'entendre, comme le rossignol et le chardonneret font dans leur cage. Quand il s'inclinait pour manœuvrer sa pioche, sa voix s'assourdissait, mais relevé il modulait à plein souffle son ardente cantate :

De quelle éternité payer l'heure si brève
Où prendre dans mes mains ta beauté comme un fruit!...

Peut-être Lella-Smina eut-elle à ce moment quelque désillusion. Un esclave, ne trouver qu'un esclave où sa prompte imagination, nourrie de contes improbables et de légendes, n'avait point dû manquer de situer, pétri de gloire et ruisselant d'une beauté d'archange, un merveilleux cavalier, convenons qu'il y avait de quoi la décevoir. Pourtant, après le premier mouvement, continuant de le suivre du regard, elle découvrit que ni la grâce, ni la force, ni l'élégante souplesse ne lui faisaient défaut. En plus de ses étranges yeux verts et de sa moustache de moisson mûre, il avait de hautes jambes rondes et gonflées par le jeu des muscles, un torse large et profond, un cou aux attaches puissantes où l'effort de ses bras faisaient saillir en cordes les veines et les tendons. Au cours de sa marche, quand il passait dans les rayons du dernier soleil, sa chair se patinait de chauds reflets et il semblait alors une de ces statues, une de ces figurations impies qu'au mépris des commandements les infidèles taillent dans le marbre. Sans doute ses traits

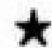
lui parurent-ils vulgaires, sa face trop ronde, dénuée de cet allongement aristocratique des lignes qui marque la noblesse du sang et la fatigue, par usure et raffinement, des races exténuées. Un barbare sans ces longs cils filtrant le long regard des noirs yeux en amande, un barbare à l'œil candide et frais, couleur de la mer, et où se marquaient tous les mouvements d'une âme neuve, véridique et sans ruse. Vulgaires, ses traits? Peut-être était-ce de les mal voir et de trop loin? Et quelle saine vigueur, quelle joyeuse force! De là à évoquer par contraste la débilité maritale, la chair flasque et le profil de vieille chèvre de son vieil époux, il n'y avait qu'un pas. Je pense que Lella-Smina fut vite à le franchir.

Puis d'autres motifs intervinrent : la compassion, la pitié. Quoi, sous un ciel étranger, isolé de tout ce qu'il avait aimé, dépaysé, meurtri et réduit à ce métier misérable d'arroser les plantes, cet homme peut-être riche, illustre et savant parmi les siens?... Quelles souffrances devait-il endurer, de quelles mortifications son orgueil et sa chair devaient-ils saigner! Sa patrie et son ancienne gloire, peut-être était-ce tout cela qu'il pleurait à la fois. Et ne devait-il pas lui apparaître incomparablement plus malheureux qu'elle n'était elle-même, lui dont les regrets se concrétaient en réalités douées de l'existence : sa mère, sa maîtresse, sa fortune, tandis qu'elle ne pouvait se réclamer d'aucun objet et lamentait à vide, sa fièvre, sa tendresse et ses désirs n'ayant de nom, de forme et de visage?... Mais ce qui l'incita à la plus large sympathie tout en la maintenant dans le même indescriptible état de désordre intérieur, ce fut l'appel exercé sur sa sensibilité par cette voix chaude et colorée dans le soir languide pleurant du mal d'amour.

Pour décrire l'horreur de la solitude et l'inextinguible soif qui calcinait ses veines, nous pouvons supposer que le musicien sut trouver des accents convaincants et terribles. Car, pensivement inclinée vers ce point de l'espace

où sa forme venait de se fondre et sa voix de s'éteindre, Lella-Smina demeura longtemps immobile sous l'emprise du charme. C'est bien plus tard et à l'ombre tombée qu'elle rentra. Si personne de son entourage n'en sut rien reconnaître, il n'en existe pas moins qu'un changement total venait de s'accomplir en elle et qu'elle était toute prête d'aimer le jardinier. La nuit, dans ses rêves, c'est lui qu'elle revit, c'est lui dont elle entendit la voix chaleureuse et bien timbrée :

Dans un baiser de feu pour boire sur ta bouche
Le souffle de ta vie!...



— Il ne convient pas que nous nous attachions à suivre pas à pas et par tous ses méandres le sentiment de cette femme, puisque cette relation d'un phénomène qui n'est ni rare ni précieux, mais bien au contraire abondant et banal, d'être trop détaillée risquerait d'être oiseuse.

Du reste le fait importe ici plus que le commentaire; l'acte a tellement de signification qu'il n'est aucun besoin de le traduire et qu'il suffit de l'exposer. Or, l'acte consiste en ceci que Lella-Smina retourna chaque soir écouter le ténor d'amour, se griser de son appel et s'échauffer au point que, perdant toute mesure, elle osa finalement ce geste adorable et fou de jeter à cet esclave une rose, et son cœur...

L'aventure est de celles qu'on ne peut admettre sans défense, tant elle paraît invraisemblable. Quoi, dira-t-on, une femme musulmane, épouse d'un puissant ministre et au temps du fanatisme le plus agissant, faire preuve d'une légèreté aussi inconcevable, se compromettre jusqu'à risquer sa vie? Telles sont pourtant les choses, telles il nous faut les accepter. A quelque temps de là, comme notre homme, dans le même équipage et clamant la même romance, procédait au même labeur d'arroser les arbres,

dans ce chemin de ronde où il passait, une rose s'abattit à ses pieds. Il leva aussitôt la tête et découvrit Lella-Smina. La stupeur le sidéra. Sans la décrire ni rien préciser de ces charmes sur lesquels nous ne possédons que des données incomplètes et les images peu limitantes, du reste fatiguées par un immémorial usage, de la poétique arabe, je vous ai dit qu'elle était très belle, d'une beauté tout ensemble magnifique et singulière, étrange et souveraine. D'immenses yeux d'un feu sombre, une bouche dont l'éclat rendait encore plus laiteuse l'extrême délicatesse de sa face de pur ovale, et les voiles qui ceignaient sa tête et les joyaux qui paraient son cou, ainsi vue d'en bas et se découpant sur l'or liquide du ciel, il est acquis qu'elle produisit sur lui une impression ineffaçable. Peut-être crut-il à quelque Vierge pour lui descendue des hauteurs célestes. Muet de saisissement, la tête dressée, il demeurait inerte, cloué au sol et ne pouvant détacher sa vue de la miraculeuse apparition. Dans ses yeux, outre la surprise et l'extase, lut-elle l'éclair du désir et cette flamme d'un amour dont sa vie était veuve et son cœur languissant, il faut le croire, puisque rompant son immobilité, elle arracha une autre rose, la baisa et la laissa tomber, souriante, ses paupières abaissées et sa pâleur accrue.

La cruche roula au sol, l'eau répandue sur le chemin. C'est que l'esclave s'était rué pour ramasser la fleur, c'est qu'il dressait ses bras implorants, le visage pétri d'une joie farouche, sa gorge pleine de paroles volubiles et rauques. Elle eut peur tant il lui parut déraisonnable et fou, et craignant aussi que quelqu'un l'ait pu voir, tout d'un coup tremblante, pleine du mortel regret de son imprudence, elle se détacha du balustre, se rejeta en arrière, sans force et le cœur en déroute. Personne! Ni le Khaznadjar redouté, ni les ennuques, ni même les mégères, parentes ou lointaines femmes délaissées que les maris sur l'âge commettent à surveiller leurs

maîtresses plus neuves. Mais sous la terrasse, à quatre mètres en contre-bas, des mots pressés, une plainte hachée de sanglots et de baisers, et dans les lierres qui tapissent les murs, du bruit à croire qu'il s'essayait à l'escalade. Elle prit la course, son logis regagné juste à point pour accueillir le ministre, ce jour-là plus tôt qu'à l'ordinaire revenu de la ville.

Le lendemain, par prudence, elle préféra ne pas s'éloigner. Elle vaqua par les cours et les galeries, rêvassa au creux des divans, devant les tables chargées de plateaux où monte, près des volutes des théières, la pyramide des fruits et des gâteaux. Pourtant sa pensée ne se détachait pas de l'arroseur de plantes. Que faisait-il à cette heure, le misérable? Et n'allait-il pas commettre quelque insigne folie, aussitôt payée de sa vie? Ou la trahir, révéler le geste dont elle l'avait honoré? Quelle imprudence! Et fallait-il qu'elle eût perdu toute conscience pour s'exposer ainsi!...

Alors elle frissonnait d'imaginer le sort affreux qu'elle eût subi et aux accusations dont elle s'accablait succédaient les fermes promesses et les serments définitifs. Jamais plus elle ne retournerait là-bas, jamais plus elle ne reverrait cet homme...



— Il était parfaitement inutile qu'elle retournât. Car cette même nuit et les deux qui vinrent après, l'image du chanteur peupla ses rêves. Si bien que, le quatrième soir, n'y tenant plus, elle reprit le plus naturellement du monde la route du jardin. Son cœur battait avec violence et la crainte la dévastait, mais elle n'en laissait rien voir, procédant comme à l'accoutumée d'une marche régulière et sa bouche tenant en réserve, pour le cas d'une brusque rencontre avec son époux lui-même ou l'un quelconque de ses espions, le plus candide des sourires. Le profond silence des jardins l'oppressa douloureusement.

Plus de chanson ni de clapotis d'eau dans les bassins; à peine des cris d'oiseaux, la fuite rapide d'une bestiole, le murmure des arbres au rythme lent des brises. Parti, mort, l'esclave?... Un désolation très sincère la poigna, amplifiée de toute la mélancolie de l'heure, des ors lointains du soleil, du regret de la lumière, si belle de mourir et qui désertait le monde. Elle tomba sur un banc, les jambes rompues, l'âme pleine d'une noire désespérance, la même autrefois connue, mais avivée, plus cruelle d'apporter aux pourquoi dont elle s'interrogeait la réponse d'une vision, d'un profil, d'une image : celle de l'esclave arroseur de plantes. Mort, parti?...

Tandis que les dernières rougeurs du couchant achevaient de s'éteindre dans l'altitude, sous elle les jardins développèrent leurs perspectives déjà obscures. Des arbres, des massifs, des fleurs en taches, le crissement métallique des feuilles sous la passée du vent. Et personne, non personne... Elle s'apprêtait à se retirer quand le bruit traînassant d'un pas la retint. A travers le cloisonnement latté d'une treille, elle regarda. En bas, l'homme venait soudain d'apparaître, le front bas, marchant dans l'accablement d'une fatigue extrême. Passant sous la pergola, il s'arrêta, leva la tête. Elle s'épouvanta de reconnaître combien il avait changé en si peu de temps, si triste, la face amaigrie, l'œil fiévreux. Reparti, il vida sa cruche au pied d'un arbre, s'en retourna, s'en revint. Ses gestes violents, quoique précis, dénotaient la fureur contenue, la rage froide d'un être qui veut encore croire à sa raison et fait effort pour lui obéir. Parfois des imprécations lui échappaient, âpres blasphèmes dont il devait maudire le ciel; ou bien un soupir gonflait sa poitrine; ou bien il précipitait sa marche, dessinait des mouvements incohérents et frénétiques. Et chaque fois son visage se redressait vers ce balcon d'espace d'où il avait vu Lella-Smina le dominer.

Après quelques instants, balançant curieusement et

comme seule sait le faire l'âme ondoyante d'une femme entre la peur et la joie, tout ensemble bienheureuse et terrifiée d'avoir suscité une telle passion, elle s'apprêtait à se retirer quand deux bras l'avaient brutalement emprisonnée. Alors une force irrésistible la couchait, une haleine chaude brûlait son cou et sans qu'elle y comprît rien, un immense orage l'enveloppait d'un surhumain bonheur. Et quand elle avait rouvert les yeux, une vague silhouette s'effaçait dans l'éloignement, des pierres meurtrissaient sa chair lasse, les crapauds entamaient leur complainte et sur l'eau du ciel flottaient les gemmes bleues des premiers astres.

C'est à la course, inconsciente, ivre encore de la foudroyante révélation et parfaitement insoucieuse de se trahir qu'elle pénétra chez elle. Personne pourtant ne décela rien de son secret si mal gardé.

☆

— Le blême fantôme de la peur s'installa sous son front. Il lui semblait que tous savaient son infamie et que tout d'elle-même, sa voix et son regard, sa marche et sa pâleur, ses silences subits ou la brusque montée de sang qui rosissait sa face, proclamait sa déchéance.

Elle feignit d'être malade, le fut réellement, tremblante, l'oreille tendue à tous bruits, usant ses jours dans la plus retirée de ses chambres. Pourtant, comme rien ne se modifiait de son existence, qu'elle lisait le même respect au visage des serviteurs et les mêmes attentions aux gestes du Khaznadjar, elle se ressaisit, se rassura, domina le trouble qui altérait sa santé. Dans le cadre des anciens jours, comme si rien n'eût été changé, elle commença de revivre le souvenir délicieux. Elle revoyait le parc, le soir charmeur; à sa taille elle sentait se nouer une étreinte, à sa bouche se joindre une autre bouche et son cœur contre un cœur inconnu, se fondre de tendresse. Avec un sourire, dès l'ombre, elle écoutait les notes graves des cra-

pauds préludant à leur concert nocturne; au ciel son regard allait reconnaître les mêmes astres amis qui brillèrent cette fois-là : premiers aspects renaissants du monde, au sortir du songe enchanté, lorsqu'elle avait repris ses sens.

Se souvenir et regretter, en cela consistait tout son bonheur; dans cette minute inoubliable et morte tiendrait désormais toute sa joie. Car la seule pensée que l'aventure pourrait avoir un lendemain et qu'il ne tiendrait qu'à elle de la recommencer redressait d'indignation cette femme après tout vertueuse, innocente de son crime et qui avait si peur. C'est de loin qu'elle regardait les jardins, de loin qu'elle écoutait les murmures dont ils bruissent, la plainte musicale des fontaines, le chuchotement des brises et si ne venait point d'y retentir quelque voix mâle et langoureuse attestant le ciel d'un trop beau rêve. De ce côté-là, jamais plus ses pas ne s'égarèrent et aux heures mauvaises où la fièvre menaçait de l'induire en tentation, c'est dans la compagnie des autres femmes et des enfants qu'elle trouva un refuge et le courage de se faire violence.

Ainsi s'enfuirent les jours, les semaines et les mois, dans ce décor que vous pouvez très bien constituer de la vie arabe : longues flâneries, parlotes, joies enfantines, somnolences par la pénombre et minuscules incidents domestiques. Puis l'annonce d'une nouvelle, insignifiante en soi, mais qu'elle accueillit avec un avide intérêt, donna bientôt prétexte aux anodines causeries des femmes. Un esclave dont le Khaznadjar escomptait une riche rançon, au contraire de tout ce que l'on attendait de lui, venait d'abjurer l'erreur chrétienne et d'embrasser la loi de Mahomet. Dans le palais du dey où le ministre, du reste assez mécontent, avait dû le conduire, celui-ci prononçait par trois fois la parole rituelle : « Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète. » Alors le dey lui imposait le turban, signe extérieur de sa nouvelle croyance, lui of-

frait un sabre, lui donnait le baiser de paix, le baptisait d'un nom d'Islam et lui concédait, verbalement d'abord et par cédule ensuite, tous les privilèges dévolus aux sectateurs d'Allah : le droit d'être soldat, capitaine, fonctionnaire, prince ou roi, toutes les ambitions permises à cet homme désormais libre de valoir ce qu'il valait, d'exercer ses vertus et de triompher selon ses talents. L'abjuration avait revêtu l'habituel cérémonial solennel et public : devant la foule assemblée, le renégat avait piétiné l'image du Christ, prononcé l'acte de foi et réclamé de ses frères le bénéfice d'être leur égal. Revenu avec le Khaznadjar furieux d'avoir perdu sa rançon, mais tenu de n'en rien laisser voir et contraint de simuler la plus grande bonté, l'esclave restituait l'argent qu'il avait coûté et se retirait d'un pas rapide, dans son costume nouveau, repassant sans se retourner le seuil jadis franchi dans la honte, au bruit des chaînes et sous l'injure des coups de fouet. On disait qu'il s'était fait marin, soldat de pont à bord d'un vaisseau corsaire en instance de départ.

Lella-Smina ne put douter que ce fut là son amant et rien n'empêche de croire, le cœur brûlé d'une flamme, qu'elle eut la merveilleuse divination de l'avenir. Un fait insolite, ignoré des mœurs musulmanes, la confirma dans cette certitude.

Oui, deux nuits après, tandis que l'angoisse la tenait éveillée, sur le silence de la campagne elle entendit s'élever le chant d'amour, les mots tour à tour ruisselants de langueur molle ou vibrants de frénésie que déléguait vers elle, à son usage, la belle voix aux inflexions chaudes et colorées de l'ancien arroseur de plantes, son maître d'une minute inoubliée :

Pour le bonheur rêvé de reprendre en mes bras
Ta beauté que j'adore
Et pour l'apaisement que mon cœur ne sait pas
De ta voix que j'implore...

Sur la paix nocturne longtemps se broda le déroule-

ment de ce beau cantique. Murmurants aveux, larmes et prières et fiévreux appels, et le supplice de la chair martyre et l'incessante dévoration de l'âme, la tristesse sans borne d'un mal à jamais sans espoir et aussi la triomphale effusion d'une joie que nulle autre félicité ne saurait égaler, la sainte douleur et la sublime élévation dont la passion agrandit l'être, sur toute l'étendue du registre, depuis les notes basses et qui gémissent jusqu'à celles qui éclatent en lumineux chant de coq, tout cela s'inscrivait en onduleuses arabesques, tout cela, cependant qu'elle écoutait, à demi-dressée sur son lit, tendue et secouée d'une inexprimable agitation, tout cela se balançait devant elle en girandoles de gestes, en images de feu qui lui étaient autant de souvenirs, de regrets et d'espoirs :

Pour l'âcre volupté de boire sur ta bouche
Le souffle de ta vie!...

Mais elle s'effondra, plus morte que vive. Brutal et cinglant, un coup de feu venait de retentir avec fracas, déchirant cette étoffe de la nuit où la voix musicienne dessinait sa fresque passionnée. Mort, le chanteur, mort?... Elle haleta, pour mieux entendre inclinée sur cette fenêtre grillagée par quoi son logement prenait jour sur une cour intérieure. D'autres femmes paraissant sur la galerie, inquiètes, prolixes des paroles que leur arrachait l'effroi et croyant déjà à une attaque ou à une sédition, elle se mêla à leur foule, profita du désordre pour se couler jusqu'au moucharabieh d'où l'on a vue sur la campagne.

Par delà le mur d'enceinte, sans bruit ni souffle, là-bas, un noir néant, un silence opaque et sépulcral. Plus devinés que vus, des amas d'arbres, des feuillages en toisons, des champs sous la nuit : un imprécis paysage de noirceur et de vide. Et là, autant qu'elle pouvait juger, nulle présence humaine, nulle plainte, nul appel. Mort, le chanteur, mort?... Quelle tristesse fut la sienne et quel

désespoir l'écrasa, il n'est pas interdit qu'on l'imagine. Et dans l'instant même où elle reconnaissait que le Khaznadjar venait d'arriver, attiré par ce tumulte inopiné et se dépensant à tranquilliser ses femmes, plus lointaine à présent la voix reprit sa romance interrompue, la voix renaquit, allègre, dans sa gutturale rudesse espagnole, soulignée d'une énergie dont Lella-Smina était seule à percevoir le véritable sens :

Dame du fol amour, maîtresse que j'adore,
Pour le bonheur sans fin de te ravoir encore
Je reviendrai, je reviendrai!...



— Je reviendrai! De ce mot se consola désormais Lella-Smina. Sans trop y croire ni espérer bien fermement en ce retour d'où ne résulteraient pour elle que les pires malheurs, mais parce qu'elle y voyait le gage que quelqu'un vivait pour elle et la certitude de n'être pas tout à fait seule au monde. Il reviendra! Sans douter que telle fut la volonté d'un être qui lui avait déjà magnifiquement prouvé sa sincérité en reniant son Dieu pour elle, elle songeait aux obstacles sans nombre qui les séparaient : son mari, la barrière des conventions.

Certes elle l'eût suivi, partageant sa pauvreté, avec joie lui sacrifiant tous les biens dont elle avait l'usage et toutes les richesses qui l'entouraient d'un décor de fête perpétuelle. Même cela, la rigidité des traditions l'interdisait : du vivant de l'homme auquel elle appartenait au même titre qu'un bœuf ou un cheval, enlèvement ou fuite, ce serait un scandale inouï, sans exemple et qui leur vaudrait à tous les deux une mort ignominieuse. Et même si le Khaznadjar disparaissait, il n'était pas écrit que les amants se pussent rejoindre, tellement cette union disparate aurait provoqué la désapprobation générale et suscité le mépris public.

De ces considérations particulières, pour ainsi dire

d'ordre social, s'autorise l'historiographe Eddamini pour affirmer qu'à nul moment Lella-Smina ne s'arrêta avec complaisance à cette pensée que son mari pouvait mourir. A plus forte raison devons-nous croire que pas une fois ne vint l'effleurer l'horrible idée de l'assassiner. En tout cas, après le coup de feu dont nous la vîmes tant s'émouvoir, s'il est probable qu'elle sut ne rien trahir des sentiments de son cœur et des vagabondages de son esprit, le fait matériel indiscutable demeure que le plus complet silence se referma sur sa personne, la vérité c'est que jour après jour s'usa la vie, cependant qu'alternaient les saisons et qu'avec la lune et le soleil tournaient au ciel les ans qui passent.

Car des années passèrent, oui, des années, deux ou trois, peut-être plus, durant lesquelles rien ne lui parvint de l'extérieur. Sans nullement nous étonner qu'elle soit restée fidèle à ses beaux souvenirs, puisque la claustration quasi-complète à quoi l'Islam astreint les femmes, de prohiber toute aventure et toute divagation nouvelle, la forçait bien de se rabattre sur la seule joie qu'elle eût connue, on peut concevoir la morne désespérance et l'incurable lassitude dont elle se consumait. Rien n'empêche au surplus qu'on reconstitue l'atmosphère, qu'on rétablisse des yeux de l'esprit le cadre à la fois splendide et monotone sur lequel s'estompèrent ses attitudes de machinale indifférence et son profil de douce tristesse résignée : une cage, — plus lugubre encore d'être dorée, la cage où l'oiseau rêve d'une liberté infiniment plus belle de n'être pas connue. Sur le même rythme autour d'elle s'accomplissaient les gestes de la vie familiale et sociale, les baptêmes, les naissances, les deuils, les solennités rituelles et les réjouissances de caractère purement civil. Et rires, chants, douceâtres plaisirs enfantins dont se payaient les si nombreuses femmes du si vieux Khaznadjar, elle en prit la part qu'il fallait; quand elle se sentait lasse au delà de ses forces, se réfugiant dans la

longue immobilité des songeries interminables et chaque matin trouvant mystérieux réconfort à se répéter la promesse fatidique : « Il reviendra... »

Maintenant l'heure du soir la voyait régulièrement s'arrêter ici, s'asseoir sur ce banc du jardin des femmes, s'accouder mélancoliquement à ce balustre ou parfois cueillir à cette treille quelque flamboyante rose dont se jouaient ses doigts et dont l'odeur la faisait soudain pâlir. Là, les charmilles, les buissons, les sentiers; sur sa tête le même ciel sonore des mêmes clartés ou étoilé des mêmes astres que la prodigieuse lenteur de leurs révolutions rendait sans fin pareils, comme immobiles à jamais. Elle s'émouvait, son cœur tout à coup trop grand dans sa poitrine, suffocante et ses yeux chauds de larmes. Jardin, comme vous oubliez! La plainte de la créature transitoire et qui passe, le grand thème de l'universel écoulement des êtres sur l'immuable fond de l'éternelle nature, pourquoi cette femme d'une sensibilité si fine et d'une âme pareillement enrichie d'une si belle douleur ne l'eût-elle exprimée?

De cette colline, dominant l'immense approfondissement du paysage, elle contemplait la ville et les campagnes; sur la mer, selon la saison si calme ou si sauvage, elle regardait nager les voiles, plus encore les vaisseaux au retour que ceux qui cinglent vers le large. Ou bien elle tendait l'oreille, victime d'une méprise, croyant vraiment entendre le chant d'autrefois, imaginaire et qui ne tintait que dans sa mémoire. Et toujours revenue s'incliner sur la surplombante pergola d'où elle avait découvert l'arroseur de plantes, elle demeurait songeuse, les yeux perdus, regardant sans voir, redressant une image abolie et refaisant une présente réalité de ce qui n'était qu'un souvenir.

Où était-il l'esclave?... Et reviendrait-il jamais?...

★

— Soudain, autour de Lella-Smina s'écroula la forteresse de silence où elle était recluse. Rentrée chez elle sur la fin d'une lourde journée, elle connut l'émouvante surprise, dans la chambre où elle couchait et sur le coussin même où elle posait sa tête, de découvrir une rose rouge, une rose en tous points pareille à celle autrefois jetée par elle. L'ayant tournée et retournée et tout à fait fixée sur sa provenance, elle s'efforça de reconnaître par quelles voies mystérieuses lui parvenait cette fleur. Des servantes, interrogées sur-le-champ, elle ne sut rien tirer. On ne savait pas, on n'avait rien vu. Par discrétion et de peur que la nouvelle ne fût aussitôt connue du Khaznadjar, elle ne put s'enquérir avec l'insistance qu'elle aurait voulu. Trois jours après, à la même place, en relief de pierreries sur une plaque d'émail persan et montée en bijou à volonté broche ou agrafe de ceinture, elle trouvait encore la même rose symbolique. Nul, non plus, ne sut répondre à ses questions, ni les vieilles qui procèdent par équipe aux corvées du nettoyage, ni les autres, plus plaisantes, attachées à son service et dont le métier principal consistait à prévenir ses désirs. Sous toutes les formes, les signes s'accumulèrent ainsi d'une présence mystérieuse. Plus tard, à la chien-loup, dans la grisaille crépusculaire où le fil blanc ne se distingue plus du fil noir, quelqu'un lui parla d'une voix sourde et lointaine, présumée féminine : un être en partie masqué par un lattis enrubanné de verdures et pour le reste si soigneusement empaqueté de voiles qu'on ne pouvait lui prêter de nom, d'âge ou de sexe.

— Un homme, susurrait cette voix, un homme riche et puissant qui pense à vous, qui vit pour vous... Un capitaine, un raïs que vous connaissez bien... Il vécut ici autrefois, il y compte revenir bientôt... C'est lui qui m'envoie aux fins que vous ne soyez surprise, ni ne vous

écartiez de la prudence encore nécessaire. L'heure viendra, c'est la parole que j'ai mission de dire et de redire...

La voix s'était éteinte, frissonnant murmure; sur l'air noir, avant de s'y résorber, un temps très court, une ombre s'était découpée.

Lella-Smina crût à quelque domestique inconnue d'elle, à une de ces habituelles matrones qui se chargent contre rétribution, souvent par plaisir plus que par intérêt, de verser dans l'oreille des femmes les mots tentateurs, caressants ou perfides que jugent bon de leur faire tenir les gens de l'extérieur.

Eut-elle raison ou tort, personne ne l'a su. Car l'énigmatique émissaire disparut sans plus laisser de traces, tous les indices et tous les signes interrompus qui, chaque jour et sous toutes les formes, tramaient aux yeux de la prisonnière un conventionnel mais expressif langage.

Une nuit enfin elle fut brusquement réveillée de son sommeil. Dans la chambre où le doux éclairage de la veilleuse venait de le céder à une obscurité complète, la porte restée ouverte et deux formes l'encadrant du double éclair des poignards prêts à s'abattre, assis à même le lit où elle gisait, à bouche contre oreille elle écouta lui parler un homme qu'elle ne voyait pas :

— Lella-Smina, me revoici, Lella-Smina, mon cher amour...

Des bras l'avaient enlacée, une bouche ardente avait bu sa bouche. Puis inerte et croyant rêver, elle l'entendit lui raconter sa pathétique histoire.

CHARLES HAGEL.

(*A suivre.*)

CHAUDIÈRE

—

BIOXYNE : blanc
DEL OSO : rouge

Grands feux alternés : blanc-rouge
au-dessus de la cuve où bout
bouge et se brouille
la poussière soufrée de cette place — confluent
de coulées noires soufrées de lumières.

FEU ROUGE
FEU BLANC

Bioxyne — dents blanches
Feu des dents blanches
mâchoire de feu blanc.
Del Oso : ivresse rougeoyante d'un ours géant
avec qui trinque et danse
bombant la hanche
une fille d'Espagne en châle de danse.
Ours rouge. Feu blanc.

IL NOUS FAUT UNE BONNE POÉSIE SANS FLEURS
TAILLÉE A COUPS DE HACHE
OU DE SCIE MÉCANIQUE.

Brève et brillante : éclair
de scie mécanique
qui découpe et débite
à la minute
des cubes de chair

authentique
pas de cache-cache
des cris véridiques
pas de soupirs qu'on s'arrache
avec un lent crève-cœur.
Une poésie tout en heurts
une poésie en fer, en fer, en fer,
féroce éclair
de scie mécanique
en pleine chair
Ah! . . . .

UNE POÉSIE EN GROSSES LETTRES.

En grosses lettres de feu : le nom de l'auteu
homme en grosses lettres,
et qu'on puisse coller sur les murs
son portrait et sa caricature
haute de dix mètres
afin que chacun puisse le reconnaître.

COMME L'OURS ROUGE.

Vague poussière rouge
dans une cuve
noms anonymes
que le feu ranime
à grands coups de pelles et d'effluves.
Le nom de l'auteur et le millésime
et que ça ne dépasse pas le millésime.
Place Clichy. Cuve de feu. Abîme.

★

ANNONCES LUMINEUSES
NAGEOIRES DE FEU.

Nageoires de feu
qui se meuvent

battant par instants
dans le monstrueux
fallacieux
fleuve
de feu
intermittent.

NUIT DE PARIS.

Paris.
Paris jusqu'aux collines
de l'autre côté de la ville
brûle et reste sombre.
Nuit.
Nuit de feu stérile,
étendue d'ombre
déchirée par les cris des trompes
percée du feu
en coups de phare
des annonces commerciales.
Des feux, des phares.
Pas de lumière.

★

POSSESSION :
J'APPARTIENS
AUX LUMIÈRES.

Aux lumières? Non. Au feu
au feu
des annonces violettes, roses, bleues.
La lumière?
Rien à faire.
Tournez. Sautez.
On n'a pas le temps de s'arrêter
On n'a pas le temps de réfléchir
On n'a pas le temps de tout saisir
Il n'y a plus de points de repère.

TOURNEZ
LUMIÈRES

Brille,
Vertige
de la nuit aveugle.
Sur les façades
cascades qui brûlent
rampements de pieuvres
qui soulignent
des chiffres et des signes...
Brille, brûle,
Cligne, scintille,
Brûle, brille,
Prestige, vertige...
Ombre jaune des rues,
Phares des théâtres et des dancings,
reflets de feu sur le fleuve,
perspectives pointillées des grandes avenues.
Reflets de chaudière.

REFLETS DE CHAUDIÈRE
FLAMMES ÉCHAPPÉES

Flammes commerciales.
J'appartiens à Paris
à ses cris
à ses fumées
à ses derboukas, à ses phares
à ses dents claires —
Flammes de chaudière
par bouffées...
Forces happées.

RONFLEMENT
DE LUMIÈRES
VIBRANTES

Incohérentes
à vos rangs.
O flamboiements!
Torrent plus fort que les lumières
et qui les prend
dans son torrent
torrent fait de toutes les lumières
torrent de feu tournant
en rond.

TOURNEZ!

Tournez, petites têtes d'hommes
petites boules mangées de fantômes
tournez petites échines
que l'instinct stimule et mord
Tournez petites têtes
honnêtes
tournez comme dans la machine
à arrondir les pilules.
Elles tournent, elles se bousculent
la danse les tord
l'instinct les brûle.
Ah! De bonnes machines
à triturer les corps
à arrondir les têtes!
Tournez.

★

DANCING. TOURNEZ.

Tournez. Tournons.
Où êtes-vous bons chevaux de bois
des soirs de banlieue

qui trottiez sans orchestrion
et sans milliers de coups de poing lumineux,
qui tourniez pour Verlaine
au temps des provinces et des banlieues
dans les fêtes foraines
d'autrefois?
Ondes. Téléphone. Boîtes à galène.
A nous de rire.
Dancing; poêle à frire.

PETITES TÊTES COUPÉES.

Dancing. Tournez,
étourdies,
petites têtes coupées
candides petites têtes arrondies
par le frottement de la danse,
petites têtes pipées, happées
par la cadence,
et possédées
et possédées
par le feu de toutes les lumières.
Et vous, hanche à hanche,
continuez, continuez
chairs prisonnières
chairs martelées par la cadence
continuez, tournez, tournez
sombres corps sans tête, effrénés,
enchaînés à la cadence.

AU RYTHME DES PIANOS PIÉTINÉS.

Chairs — nerfs; nerfs — chairs
cahots obstinés
Crescendo!
Au rythme de chaudière

des banjos
et des pianos piétinés.
Tournez.

★

JE REGARDE.

Je regarde, possédé,
et plus amer et plus âcre
que toi, là-bas, mon camarade,
là-bas, en noir vêtement démodé,
tache d'encre dans une marge,
qui t'écartes
la bouche baissée
et regardes
les couples passer
cercle sans fin, lente poussée
croupes lentement balancées

Et plus joyeux et plus fou
que vous
libres danseurs fous
payés pour vos pirouettes et vos sauts
et que vous
nègre boxeur du piano
nègre saccadé
du banjo

Et plus sceptique et plus ardent que tous.
Et possédé.

★

POSSÉDÉ.
IL EST L'HEURE DE REMONTER MA MONTRE.

Dancing. Smoking.
Il est l'heure de remonter ma montre.
Il ne faut pas confondre.

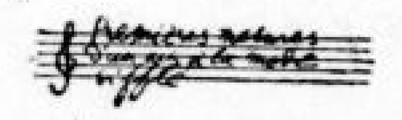
Ce sont d'autres secondes.
Ma montre a passé la ligne.
Elle commence une nouvelle journée.
Une journée s'est fanée
mais la montre sait que le temps
est une chose ronde
comme la destinée
et qui tourne, enchainée
hallucinée
par le cercle sans fin du cadran.

Dancing. Tous les cercles s'allument.
Madame met un diadème et se parfume
et prend son éventail pourpre de plumes
Et nous
— noir et blanc —
Nous avons mis un costume
qui échappe aux mesures du temps.
Il est pour nous tous pareil
ce n'est pas un costume de journée
ni un costume de sommeil.

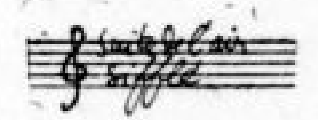
ETERNITÉ DU DANCING.
ÇHAUDIÈRE.

Tous les cercles s'allument
Ma montre a passé la ligne
Un costume
pour l'éternité du dancing
et de la chaudière
qui continue à tourner.
Tournez, tournez, continuez
enchainés, obstinés,

Cercles de feu et de lumière.



La ronde chante : A la chaudière A la chaudière
comme à l'éternel cabaret de l'Enfer
qui ouvre le gouffre rouge de sa bouche
A Montmartre là-haut
Sous les feux brusques de l'ours rouge.
Banjo!



DEL OSO. OURS IVRE. FEU ROUGE.

Lac Léman, 18 juillet 1924.

FERNAND DIVOIRE.

SOUVENIRS DE MON COMMERCE

GEORGES BRANDÈS PARMI NOUS

—

Regarder le passé, c'est mon affaire. Et quel meilleur moment y consacrer que celui même où l'un de nous cesse de vivre, et à son propos? Il me faut retourner à près de vingt ans en arrière pour retrouver le début de mon amitié avec Georges Brandès; à trois ans, pour le revoir pour la dernière fois à ma table, et y rencontrant notre André Gide. Nos relations ont eu quelques épisodes piquants, d'autres vifs et plaisants. Mais le principal fut profondément humain et émouvant. Le drame cruel passé, la guérison de Brandès accomplie, lui-même, dix années après, en 1922, jugeait très bien qu'il y avait été « parfaitement ridicule ». C'est que, en dix années, notre observation rétrospective peut devenir singulièrement perspicace sur nous-mêmes. Au contraire de cette perspicacité, ce serait une faute de regarder derrière soi avec le désir de faire revivre, de façon nécessairement factice, des émotions et des sentiments éteints, et principalement s'ils ont été profonds et graves. L'amour, l'amitié sont d'éblouissantes surprises, et trahirait leur richesse celui qui voudrait s'élever contre le courant glacé qui va vers ce passé et le noie. Je ne suis pas de ceux qui s'attristent. Georges Brandès, averti (et par l'expérience d'une longue vie, et concurremment par le mordant d'une intelligence rarement trompée) sur la valeur toute factice des sentiments humains, rirait sous terre, si quelqu'un, ayant échangé avec lui les sentiments d'une affection véritable, n'en reconnaissait pas chez eux deux, après coup, la précarité, et tout ce qu'ils ont pu comporter d'accidentel

et de momentané. Il faut voir clair, et justement dans les moments où la disparition d'un ami nous incite à tâcher de nous rapprocher de lui : que ce ne soit pas sur les misérables expédients du chagrin. Que les disparus n'aient pas à nous tenir pour plus errants qu'ils ne consentiraient d'être eux-mêmes en la même circonstance. Et donnons donc ainsi un exemple excellent à ceux qui nous survivront.

J'ai parcouru les feuillets qui me restent de mon rapprochement avec Georges Brandès. Ce sont ses lettres nombreuses, vivantes, étincelantes, mordantes, dramatiques, ou voire, fulgurantes d'anathèmes et de traits (1).

(1) On en trouvera quelques courts fragments au cours de cet article; d'autres fragments, je les ai insérés dans la forme dialoguée sous laquelle ils sont la meilleure partie de l'interview de Brandès dans le recueil du reporter bien connu Frédéric Lefèvre : *Une heure avec...* (Tome II, N. R. F. 1924); et j'ai ajouté une page de description physionomique. Mais l'ensemble considérable des lettres de Georges Brandès ne sera publié que plus tard.

Au surplus, voici le croquis et les fragments prêtés à M. Lefèvre :

S'il faut s'attacher au pittoresque personnel de Georges Brandès, je note cet aspect de bourgeois honorable avec de larges revers blancs au gilet, des manchettes rondes et très empesées, trop apparentes et qui, parfois, se jettent encore en avant des manches de la jaquette, à la faveur de certains gestes. Ainsi, dans ce geste fréquent qui, lorsqu'il évoque le passé, lui fait porter de belles mains, un peu tremblantes d'extrême sensibilité nerveuse, autour de ses yeux et de son front comme pour les bloquer et concentrer en lui sa pensée, ou comme pour protéger d'un tunnel favorable l'arrivée de sa mémoire dans les fonds les plus reculés de sa vie; ou encore pour défendre sa spéculation spirituelle contre l'invasion de préoccupations trop extérieures ou trop indignes de lui.

— La jeune littérature française me paraît presque toute à présent archicatholique et déjà depuis la conversion de Verlaine, de Brunetière, de Bourget et de Barrès. Paul Claudel donne aujourd'hui le ton à votre littérature et c'est le même ton.

Dans l'année 1903, j'étais (avec un Hollandais, m'a-t-on dit) le premier qui écrivis sur Claudel. J'avais été frappé par les drames contenus dans l'*Arbre*. Nous étions en correspondance suivie quand il était consul en Chine. Je lui reprochais ses vers (qui, d'après moi, ne sont pas des vers); il les défendait naturellement avec enthousiasme et éclat. A présent, il est devenu ultramontain, réactionnaire, chef d'école catholique en poésie et je ne trouve pas de sens commun dans des œuvres comme l'*Otage*. Il me paraît aussi inactuel de défendre le catholicisme que de l'attaquer. Pour un homme comme Elémir Bourges, Claudel est le plus grand poète de la terre. Je ne le trouve même plus intéressant. Je suis étonné de voir votre indulgence pour l'*Otage*. Peut-être que cela fait de l'effet au théâtre, mais l'idée de la pièce me semble peu naturelle. Claudel pourrait s'appuyer avec plus de sens sur votre grand philosophe du moment, Bergson.

Je regarde la métaphysique comme les plus hautes mathématiques et les *Odes* de Pindare : c'est une architecture hardie et instructive bâtie dans les nuages. Je dois avouer que je n'aime pas votre Bergson; au fond, il

Les incidents de notre liaison y reparaissent; sa qualité variable aussi selon les époques, plus ou moins vive, plus ou moins intime, plus ou moins confiante. Cela, dans l'ensemble, se rattache aux événements les plus importants de la vie de Brandès au cours de ses seize dernières années, au moins parmi ceux qui se rapportent, de quelque manière, à notre pays. Mais, je veux pérorer le moins possible.

Les bords de la Seine furent toujours mauvais séjour pour Georges Brandès dans son âge avancé. Pourtant, son amour pour notre pays est patent dans son œuvre, qui lui est en grande partie consacrée. Il y revint toujours, de sa plume et de ses pas, malgré les amertumes cuisantes qu'il y rencontra. Dans ses souvenirs de jeunesse, il qualifie la France de sa « seconde patrie ». Plus récemment (1922), hélas, il jurait de n'y revenir jamais... Mais ne tint pas son serment...

Il faut distinguer entre le génie français à travers les âges et constant, l'émulation qu'il donne, la consommation spirituelle qu'un homme extraordinaire comme Brandès a pu en faire, la religion qu'il a pu en avoir, oui, il faut distinguer entre cela et le contact personnel de Brandès avec ceux qui en ont été pour lui les personnifications contemporaines. Au surplus, la longue vie de Brandès, et comme il commença très tôt de connaître nos grands hommes, cela laisse déjà apercevoir la difficulté qu'il a pu ressentir à concilier les impressions successives qu'il a eues dans son concert avec des groupes de valeur si différente que Taine et Renan, d'une part, dans

est ennemi de la raison et toutes les théologies pourront s'appuyer sur lui.

— J'ai reçu le livre que vous avez eu la grande bonté de m'envoyer. Oui, tout cela est un peu élémentaire et démodé, mais vous ne pouvez pas juger quel bienfait c'est pour moi de lire sur Michel-Ange quelques essais écrits par des *Français*, après avoir lu quelques dizaines de livres faits par des Anglais, des Allemands, des Scandinaves sans style, mais pleins de pudeur. Le français reste et restera toujours pour moi la langue des hommes artistes et des hommes libres.

Ainsi, même ce mauvais livre qui me vient de votre main est un *bienfait* (29 déc. 1919).

sa jeunesse, et France et Clemenceau, d'autre part, dans son âge mûr et dans sa verte vieillesse. Convenons, à ce coup, qu'il fut plus favorisé de connaître les deux anciens, que d'être l'ami des deux seconds, au moins mesurés sur la qualité des caractères et des valeurs respectives de philosophes et d'écrivains. Nous devons considérer dans quel enthousiasme il passa en France certaines années de sa jeunesse, puis, comme il y prit, au cours du temps, et progressivement, une grande déconvenue, voire la plus significative défaite. Cette expérience n'est pas peu lorsqu'elle s'est poursuivie chez un homme aussi valeureux que Georges Brandès, parmi le jeu d'une intelligence critique tellement extraordinaire. Il sied d'interroger les conditions entre cet attrait premier et ce désaccord final.

On voudrait mener ce court texte-ci et ses documents fragmentaires, en sorte que les informations soient prises à la source originale de l'homme dont on traite, dans sa personne et dans son commerce immédiat avec nous. La difficulté que nous rencontrons pour la connaissance de ses ouvrages est celle même qui nous arrête tous ici vis-à-vis de lui : son dialecte original nous reste ignoré. Nous ne pouvons l'approcher que dans des traductions anglaises ou allemandes. Brandès a toujours maudit cette irréductible barrière entre lui et nous. Ainsi est-il de son *Shakespeare*, par exemple, que nous sommes les seuls à n'avoir pas dans notre langue, « son *Shakespeare*, a écrit M. Henri Albert (2), qu'il semble considérer comme son ouvrage le plus original. Œuvre capitale, en tout cas, où est tentée, pour la première fois, l'analyse psychologique de toutes les pièces du grand Anglais ». Enfin, la somme de son immense labeur, nous ne pouvons la connaître. Il m'écrivait :

C'est un malheur pour moi que le travail de toute ma vie est inconnu en France. Mais c'était peut-être inévitable, puis-

(2) Préface aux *Essais choisis* de Georges Brandès (Renan, Taine, Nietzsche, Ibsen, etc.), Mercure de France, 1914.

que une si grande partie de mes efforts ont eu pour but la civilisation du Nord Scandinave, qui n'intéresse personne hors de l'Allemagne, l'Angleterre et les pays slaves. Mon vrai public a toujours été le monde slave.

Sans doute, personnellement, dans la mesure du possible, et avec l'affectueux concours polyglotte et critique d'un mien ami, ai-je pu souvent toucher à certains points de ses écrits où je voulais m'informer. Mais il est vrai, pourtant : si une amitié étroite ne m'avait lié avec Georges Brandès, quoi donc me rendrait assez averti pour écrire de lui publiquement? C'est donc sans me parer d'une connaissance littéraire véritable de fond, que je rends compte ici de ce que je sais, et de ce que je pense à son sujet. Je pourrais laisser cette quasi-ignorance dans la demi-ombre; mais, je saurais mal puiser à d'autres sources que celles qui sont en moi-même. Ma mémoire, ma correspondance, mes réflexions privées, mon souci d'envisager, de comprendre et de montrer Brandès selon le titre de cette révision, tel est exclusivement ce que porte ma plume.

Dans mes vues essentielles, l'homme est bon pour lui et ses proches, pour ses ébats immédiats; état duquel le commerce moderne international est le plus actif adversaire. Le caractère israélite de Brandès, son destin psychologique, sont — d'ailleurs magnifiquement, — au contraire, attachés à la propension excentrique internationale. Son besoin de diffusion, d'expansion, de mélange ailleurs qu'au lieu de sa naissance et de sa tradition nationale, tout cela est spécifiquement juif. Il perd son assise forte en tâchant — vainement — à s'attacher ici ou là. En France, sa personne a toujours eu quelque chose d'hétérogène. Une barrière est toujours restée fermée entre le grand Scandinave et nous. Deux raisons à cela, l'une personnelle et qui, à mon avis, résiderait dans la considération qu'il avait de lui-même comme météore, et cela, malgré sa simplicité et sa bonhomie apparente;

la seconde, venant de la race, serait son caractère expansif, inquisiteur, assimilateur. Ces deux raisons, augmentées l'une de l'autre, cela faisait de lui un spectacle plutôt propre à exciter la défiance instinctive qu'à provoquer les ouvertures de la sympathie abandonnée.

On trouve dans les *Souvenirs* de Georges Brandès (3) le récit de son premier contact avec la France. C'est là qu'il qualifie la France de sa « seconde patrie ». Ces souvenirs vont de sa première enfance jusque vers la trentaine : famille, école, voyages en France, Angleterre, Suisse, Italie. Le premier voyage et séjour de Brandès à Paris a eu lieu en 1866-67. Le deuxième, en 1870; il quitta Paris pour la Suisse et l'Italie, vers la fin d'août 70. Ses impressions parisiennes ne sont pas sans intérêt — surtout pour les gens de la génération précédente. Il y parle longuement du Théâtre Français; puis de ses relations avec Taine, Renan, Philarète Chasles. Le volume est avec portrait de Brandès, tout jeune homme; il paraît avoir été joli garçon. Deux petits épisodes sentimentaux à Paris : l'un avec une Demoiselle qui lui donna des leçons de français (proche parente de l'écrivain catholique Ernest Hello, que certains considèrent comme un génie), l'autre avec une jeune fille appartenant à une riche famille cosmopolite. L'un et l'autre épisode semblent bien n'avoir pas dépassé les limites du flirt, — surtout si l'on tient compte de ce que l'auteur, en général, n'affecte pas une modestie exagérée.

Ensuite, la terre de France n'a plus été douce à Georges Brandès, au moins dans son plus grand âge. Des malheurs qu'il y rencontra, ce furent ses amis Anatole France et Georges Clemenceau qui en furent les artisans. Celui-là apporta la défaite dans son être même, dans sa vie personnelle, au temps de la paix; celui-ci, avec la férocité du pamphlétaire, aggravé du patriote en armes,

(3) *Recollections of my Childhood and youth*, Londres, 1906. Ce titre semble bien indiquer (il n'y a aucun avant-propos) qu'il ne s'agit pas d'une traduction, mais d'une édition première.

expulsa bruyamment le grand Danois qui voulait garder son libre arbitre, son indépendance nationale. Nous verrons, tout à l'heure, les contre-coups, à ces exactions cruelles commises par les deux compagnons français du cours de sa vie, dans la santé, le cœur, la pensée et dans l'humeur de Brandès.

Un point serait à examiner tout d'abord. Comment expliquer que, justement, les deux personnages français, qui furent les plus grands amis de Brandès, étaient justement, comme lui, illustres entre tous? Probablement qu'Anatole France ni Georges Clemenceau ne sont pas arrivés à sa connaissance comme ceux dont il m'écrivait (*26 juin 1912*) : « Critique, j'ai été toute ma vie un magnète qui attirait les fous et les folles d'orgueil artistique, les gens qui se regardent comme de grands inventeurs et qui cherchent un héraut (*sic*), et rien ne me satisfait et m'amuse comme ceux qui entrent chez moi et me disent : « Je ne viens pas pour moi, mais pour vous. » C'est bien pénible pour un astronome si après ma mort on sera forcé de dire : Il ne s'est pas aperçu d'une étoile de *premier rang* qui pendant sa vie brillait sur le ciel! » Comment se fait-il que la comédie dramatique en deux actes, que je montrerai tout à l'heure, et qui représente si parfaitement, en un raccourci frappant, la situation douloureuse de Brandès vis-à-vis de la France, pourrait s'appeler : *Les trois Augures?*

Il faut évidemment constater que le rapprochement entre les trois hommes célèbres eut certainement pour principal et premier mobile un besoin de convergence de leurs vanités; le sentiment attractif d'un triumvirat dont chacun des membres se sentait dépasser, de beaucoup, la mesure commune aux humains. Cela ne pouvait être, certes, une condition favorable à la validité, à la solidité des sentiments réciproques ayant une base aussi suspecte. Cette remarque nous permettra de ne pas nous étonner de la cacophonie générale qui advint de ce

concert triangulaire, sorte d'attraction entre astres qui laissaient, bien loin en-dessous de leur conjonction, les pauvres humains. Mais, vienne entre eux une circonstance bien favorable à une réciproque dégradation, et chacun, comme la hyène enragée, tâchera à déchirer les autres. Dans cette affaire prévisible et qui s'accomplit, ce fut Brandès qui fut dévoré; d'abord par le Renard, puis par le Tigre. Et voici : le plus féroce des deux ne fut certainement pas celui que l'on pourrait croire.

Un quatrième personnage, quelque bouffon naturellement industrieux dans l'art de tisonner les cœurs et d'en recueillir les cendres, se trouva là, par hasard, à l'heure des désagrégations et des déchirements. Circonstance fortuite à laquelle nous devons de connaître les échos profonds de certains troubles caractérisés chez la victime, et qui éclatèrent, écrasant le Danois parmi le trio de dieux. Ce quatrième personnage était un obscur faiseur de portraits, et qui ne voulait rien entendre, que de prendre ses modèles à sa guise, sans autre souci que d'en témoigner exactement. Il avait, avec cela, une inquisition singulière, couverte par des manières d'Arlequin sentimental et léger. Logé un peu à Paris comme une araignée dans sa toile, sa réputation était peu étendue, mais il était, à approcher, assez dangereux pour qui se risquait à son contact. Ce singulier jettatore ne se nourrissait que de cœurs palpitants ou décomposés. Il avait d'instinct le pouvoir de les rencontrer justement lorsqu'ils se trouvaient en ces états, ou bien, sinon, de les rendre tels. Rompu lui-même d'expériences psychologiques et de défaites du cœur, il en trouvait le synchronisme dans celles d'autrui. Georges Brandès ne manquait jamais, au cours des quelque seize ans qu'ils se sont connus, de prévenir ce bizarre commerçant aussitôt qu'il arrivait à Paris et d'arranger qu'ils se rencontrassent. Brandès n'ignorait pas les qualités pernicieuses de son ami :

Savez-vous, lui écrivait-il, que vous êtes une machine bien

compliquée, plus compliquée que nous autres pauvres mortels qui ne sommes pas simples. Vous êtes si jeune et vous avez les instincts et (je pense) les ambitions de la jeunesse, vous êtes autrement délicat et en même temps assez cruel, versant des corrosifs sur les mimoses de vos sentiments, et cruel aussi envers les autres.

Cet ami singulier, c'était moi.

Un portrait, que j'avais fait de lui, fut loin de le satisfaire :

Est-il possible que vous me voyiez comme vous m'avez immortalisé dans le *Mercure* (4)? Certes je ne me suis jamais imaginé d'être l'Apollon du Belvédère; mais je ne me voyais pas tellement laid et tellement quelconque. Je vous assure que mon oreille est assez petite et bien formée, et vous me donnez le visage large et l'oreille d'un criminel. Quand vous me reverrez un jour, vous ferez la découverte que j'ai un long cou florentin et pas du tout l'aspect apoplectique...

Il me recommandait :

Ne me croyez donc pas doux! Je suis un homme que le mépris suffoque presque. Je suis extrêmement pessimiste, je ne me fie à personne. Je déteste assez vigoureusement.

Vers 1912, Georges Brandès reçut en plein dos, de la main d'Anatole France, le trait le plus cruel de sa vie. Dans son ébranlement, Georges Brandès le cynique, le voltairien, laissa déborder son amertume auprès du consolateur imprévu que je pouvais être.

Ce fut une circonstance fortuite, malheureuse pour lui, et tout à coup une confiance alors de désespéré, qui détermina que je le pus secourir. Sur l'accident au fond il n'importe aujourd'hui. Il s'accomplit sur une de ces trahisons qui changent d'importance selon les latitudes, et pour lesquelles Paris ne sait guère que rire. Bref, Brandès fut, par son ami, culbuté dans la plus sombre défaite. Je transcrirai ici seulement quelques stigmates de sa douleur :

(4) 16 juin 1911.

... J'étais malade et je le suis un peu encore, mais la maladie n'était pas la cause pour laquelle je quittais subitement, brusquement Paris.

La cause en était tout autre; l'autre chose était le prétexte que je donnais.

La cause en est l'événement le plus horrible qui m'est arrivé de ma vie. Je perdais la tête, toute possibilité de dire un mot à personne.

... Mais ce sur lequel j'avais bâti ma vie de tous les instants, est sombré.

Je ne puis pas rester ici (5). *Travailler m'est impossible.* Je dois partir, mais je ne sais pas où aller. Je suis subitement devenu un homme blessé mortellement. Je ne puis pas même lire un journal.

Toute ma vie a été un combat acharné. J'ai eu, et j'ai des ennemis presque sans nombre. Rien ne m'a jamais fait une impression. J'ai tout vaincu. Je me croyais invulnérable.

... Tout me faisait défaut. C'était fini. Pire que la mort. C'est pour cela que je partais brusquement (*10 mars 1912*).

Vous devez me regarder comme à demi fou, puisque moi, qui est le moins familier des hommes, je vous ai écrit le secret le plus pénible de toute ma vie. Mais c'est que le coup me venait d'une manière si brusque, si imprévue, que j'ai perdu tout équilibre, toute raison.

Je m'imaginais qu'il était mon meilleur ami; à chaque occasion, même publiquement, il précisait : « Je vous aime et je vous admire »; sa dernière lettre à moi finit même avec ces paroles. Encore le 23 février il me le disait. Et il l'a dit et redit (*23 mars*).

Bien des remerciements pour votre bonne lettre qui néanmoins me paraît un peu froide, en comparaison de celle qui me touchait le cœur à tel point que j'oubliais toute réserve, et comme un fou ou un demi-fou, à mon propre étonnement, vous confiais le secret le plus douloureux de ma vie.

Je le sens fort bien, vous vous étonnez de moi; mais c'est que vous ne me connaissez pas. J'ai malheureusement gardé la sensibilité de ma première jeunesse. J'avais, comme je vous ai dit, depuis beaucoup d'années, mis toute mon existence sentimentale sur une seule carte, et j'ai perdu.

Je ne vous fatiguerai plus de mon histoire, qui doit vous

(5) Copenhague.

paraître fort banale; mais rien n'y est comme vous le supposez. Depuis un mois et demi, je n'ai pas dormi une seule nuit sans dormitifs; je n'ai pas pu travailler une seule heure, et depuis trois jours je suis dans mon lit avec une phlébite très grave, qui me tiendra longtemps alité.

Je devais passer les premières 3 semaines du mois de mai en Angleterre, parlant à Londres, à Oxford, aux différentes Universités du pays de Galles, de Manchester, d'Edinburgh, etc..., j'ai dû télégraphier partout l'impossibilité où je suis de tenir mes engagements, frappé d'une maladie incalculable, qui a tourmenté toute ma vie.

J'ai vu, à Paris, un instant votre ami Remy de Gourmont. Nous avons échangé quelques répliques. C'est un homme — ce que moi je ne suis plus ou à peine (*14 avril*).

... Certes, il ne peut pas être à ce degré *coquin* qu'il ait menti ainsi en pleine conscience depuis le premier jour comme un vulgaire menteur qui emploie tous les moyens.

Croyez-moi, ce n'est pas mon habitude d'entretenir les autres de mes soucis personnels. J'en suis très éloigné. Mais je suis dans une crise si violente qu'on perd (comme vous le dites si bien) son *masque* (*26 août*).

Mon inflammation de veines est éteinte. Je suis depuis plusieurs jours hors lit; aujourd'hui je dînerai à la campagne. Depuis 3 nuits (les premières depuis plus de 2 mois) je n'ai pris aucun dormitif; malgré que j'ai dormi peu et mal, poursuivi par des visions affreuses, mon cerveau peut de nouveau fonctionner. Je veux me relever; je n'étais pas créé pour rester anéanti, et vaincu par un sort contraire, pas même par la double trahison, la moins prévue (*15 mai*).

Il a mis ses doigts dans la roue de mes destinées. A présent, il est prudent, indifférent.

Ne protestez pas quand je vous loue, vous m'avez rendu un fier service en me montrant de l'intérêt à un moment où la vie s'arrêtait en moi et où je plongeais dans un désespoir affreux (*25 mai*).

C'est étonnant : nous nous comprenons, et vous avez de l'amitié pour moi malgré tout ce qui nous sépare. Moi, j'ai été franc, je me suis ouvert vis-à-vis de vous comme devant personne; je ne connais au contraire presque rien de votre vie intime, encore moins de vos secrets. En m'intéressant à vous, je voudrais vous connaître entièrement. C'est le monde

renversé qu'un homme âgé (en détresse) s'est tourné à un homme tout jeune, lui montrant sa blessure. Le contraire arrive tous les jours et m'est arrivé souvent. De notre cas je ne connais pas d'exemple.

Merci de votre caractéristique subtil de cet homme que je ne parviens pas à déchiffrer. Il a agi envers moi avec une fausseté indigne, mais singulièrement, avec des remords. Encore hier il m'a envoyé (comme antérieurement) son dernier livre, un livre du reste admirable, que j'ai lu dans la *Revue de Paris* (*16 juin*).

Pardon de la mauvaise écriture. J'écris toujours au lit, j'avais une grave rechute, parce que je m'étais levé le 18; j'ai eu force douleurs, mais il paraît que je pourrai quitter le lit dans une huitaine. Je parais guérir et je suis très vigoureux quant à ma santé générale. Il n'y a pas en moi de décrépitude (*26 juin*).

Depuis plus d'un mois je n'ai rien écrit, je n'ai pas pu. C'est comme si la volonté se fût arrêtée en moi. Aussi je n'ai pu me résoudre en rien. Bien portant, je suis comme les neurasthéniques qui ne se résolvent jamais. Singulier état et bien nouveau pour moi.

Après avoir passé trois mois au lit, je suis à peine guéri et me trouve dans l'abominable état qu'on appelle la convalescence. Voulez-vous connaître mon fidèle portrait? C'est un de ces tam-tams chinois tellement sensibles qu'ils laissent échapper tout un concert, lorsqu'une mouche vient les heurter en passant. Et cet hiver le sort a frappé durement sur le tam-tam, l'a même foulé aux pieds.

Ce traitement a rendu le tam-tam muet.

J'ai perdu tout l'été, dont j'aurais voulu passer des semaines chez vous. Hors d'état de faire un plan d'avenir, je me sens comme paralysé de la volonté!

Mais, cher ami, assez de ces lamentations, peu dignes d'un vieux monsieur. Je vous serre les mains et je vous aime bien (*24 août*).

Mon dessein, ici, est seulement de signaler les deux grands écueils où, en France, Brandès a naufragé. J'écarte donc le récit des circonstances des séjours de Brandès à Paris avant 1914, et au cours desquels j'eus la joie de le mettre en contact avec certains de nous qu'il désirait ou

revoir ou connaître : Léon Bailby, Philippe Berthelot, Paul Fort, Duhamel... et d'autres...

La guerre survint, et avec elle le désaccord considérable entre notre pays et Georges Brandès. Clemenceau, à son tour, eut tôt fait de bondir à la gorge de son ami danois. On sait comme cela se fit : un retentissant article de Clemenceau : « Adieu Brandès! » mettait au ban de la France et son ancien ami et le Danemark.

Nous avons feuilleté à la Bibliothèque les deux volumes formés de recueils d'articles de Brandès sur la guerre :

1° *Verdenskrigen* (La guerre mondiale), Copenh., 1916, 335 pages. (Nota : le vol. *n'était pas coupé!*)

2° *Der Friedenschluss* (La conclusion de la paix), Gotha, 1920.

Une remarque préalable, qui s'impose :

Brandès vise à l'impartialité, et croit l'atteindre. Mais, c'est bien l'homme au monde le moins prédisposé à l'impartialité, — avec son tempérament passionné, ses convictions ardentes, son sémitisme inné et déclaré. Cela apparaît déjà dans ses œuvres purement littéraires.

Ces deux volumes manquent aujourd'hui d'intérêt en eux-mêmes, traitant d'actualités périmées et peu agréables à se remémorer. Puis, on y retrouve (sous une forme meilleure) tout le fatras d'internationalisme, d'humanitarisme, de socialisme, etc., qui traîne dans les discours ou feuilles de l'*Internationale* (non moscoutaire).

Brandès s'efforce incontestablement de faire balance égale. Il n'y a pas à douter de sa bonne foi quand il croit avoir pour la France des sympathies égales à celles qu'il a pour l'Allemagne. Mais, forcément, il connaît mieux celle-ci, et il est plus sensible à ses côtés plausibles. Ne connaissant la France actuelle que par ses lectures et par des fréquentations dans des milieux spéciaux, restreints, il ne respire pas son atmosphère générale. Par un défaut d'optique — général chez tous ceux qui se mêlent de

juger l'étranger, sans une initiation complète (6) — il attache une importance exagérée à l'influence de la Presse, des écrivains (Barrès, Péguy, Ernest Psichari). Quand, par exemple, dans un chap. de *Verdenskrigen, sur la Jeunesse française en 1913,* il la considère comme animée, en majorité, de tendances belliqueuses, il ignore ou oublie que les élections générales de mai 1914 ont témoigné d'une opposition à la loi de 3 ans, qui n'eût guère tardé à être abrogée. Si l'on épluchait, tendancieusement, ces deux volumes, on pourrait en extraire, soit des déclarations nettement allemandes, soit d'autres nettement françaises. Mais l'un ou l'autre procédé serait faux. Et nous n'avons pas regardé d'assez près (il y faudrait beaucoup de temps et d'application) pour déterminer chimiquement la proportion exacte entre ces deux éléments. Voici les extraits qui m'ont paru le plus intéressants :

Lettre ouverte à G. Clemenceau, 28 février 1915 :

Cher ami, votre mot sur les Danois — que vous avez qualifiés de nation *sans orgueil* — a causé chez nous beaucoup d'irritation et m'a personnellement affligé.

Suit un appel à leur vieille amitié pour l'engager à rectifier (*Verdenskrigen*).

Sur ce point, je suis d'accord avec Brandès; le mot de Clemenceau était impardonnable — et nuisible à notre cause.

Réponse à G. Clemenceau, mars 1915.

Ma sympathie pour la France a été exprimée tant de milliers de fois dans mes écrits, qu'aucun homme un peu sensé ne saurait la mettre en doute...

... Il résulte de toute ma manière de penser et de sentir que je désire voir la France et la Belgique libérées des troupes ennemies. Pour le surplus, puisque vous me demandez, d'une façon si pressante, quels sont mes vœux, je vous dirai sincèrement qu'en cette occasion, comme en toutes autres de la

(6) Ce qui est le cas, par parenthèse, des commentateurs d'aventure, en France, de Georges Brandès.

vie, je ne m'adonne pas à faire des vœux, aussi peu qu'à adresser des prières aux puissances célestes. Je regarde les rapports des choses et je m'efforce de les comprendre. Quand vous me demandez qui a raison, vous simplifiez tellement ces rapports qu'il m'est tout à fait impossible de vous suivre. Je désire, par exemple, tout bonheur et toute prospérité au peuple français; mais la victoire des Alliés implique en même temps celle de la Russie, et je considérerais comme un des plus grands malheurs pour la civilisation que le gouvernement russe pût se dresser avec des palmes dans la main (*Verdenskrigen*).

Dans *Friedenschluss,* je note un passage où il voit : du côté allemand la *Brutalité*, la confiance dans la force, la tendance à considérer comme un crime toute résistance à son hégémonie; du côté des Alliés l'*Hypocrisie,* car, tandis qu'ils prétendent combattre pour le droit et la liberté des peuples, ils oppriment beaucoup plus de millions d'hommes que ne le fait l'Allemagne. (Pour la France, il spécifie comme opprimés les *Algériens-Tunisiens* (*sic*) et les nègres, etc.)

Bref, une conclusion certaine, c'est que Brandès subjectif, impulsif, superficiel en documentation, ne possède pas les qualités strictes de l'*historien.*

Clemenceau, en reprochant au Danemark de n'être pas entré dans la guerre, a commis une injustice et une absurdité auxquelles n'a pu s'associer aucun homme autorisé ou simplement réfléchi. Le Danemark eût été écrasé aussitôt, sans profit. (En quelques heures la flotte et l'aviation allemande auraient détruit Copenhague.) Je me rappelle avoir lu, autrefois, l'observation très judicieuse que le Danemark nous était plus utile par sa neutralité, soit parce que les Allemands étaient obligés de respecter (plus ou moins) ses eaux et détroits, soit parce qu'il pouvait contribuer au ravitaillement des Alliés.

Contrairement à ce qu'a écrit Brandès, il me paraît invraisemblable qu'en 1864 la France ait entraîné le Danemark à la guerre; elle était, d'avance, bien résolue

à ne pas intervenir — empêchée qu'elle était, notamment, par le Mexique qui absorbait une bonne partie de ses ressources militaires. D'ailleurs, le Danemark ne fit que *subir* une guerre *défensive,* qu'il ne pouvait éviter à moins d'une capitulation déshonorante. Tout ce qui est vraisemblable, c'est que le Danemark eut l'espoir et l'illusion que l'Angleterre, la France, la Russie, la Suède ne resteraient pas sourdes à ses appels.

A priori, il me semble vrai que, malgré son danisme et son cosmopolitisme, Brandès devait — inconsciemment peut-être — pencher plus ou moins vers l'Allemagne. Sinon, il eût été ingrat. C'est à l'Allemagne qu'il doit sa réputation. C'est, en somme, le seul pays (en dehors du petit Danemark) où il ait été connu et apprécié par le public. Toutes ses œuvres y ont été traduites, à plusieurs éditions; beaucoup même y ont été publiées (en allemand) simultanément, antérieurement peut-être, aux éditions danoises. Il s'est fixé à Berlin de 1877 à 1883, à un moment où son radicalisme politique et religieux lui attirait des désagréments en Danemark. Il a été le collaborateur assidu des principales revues allemandes.

Je vois que ses Essais sur Carrel, sur A. France, n'ont pas été traduits en français, mais en allemand. Et, c'est d'après l'édition allemande que Marius Topin a traduit, en 1902 seulement, un unique volume des *Courants littéraires*. Duquel il m'écrivait ceci :

Je crains que vous serez malcontent de moi. Mon livre sur le Romantisme en France a été écrit 1880 et édité 1882, il y a donc 42 ans. Néanmoins j'aime ce livre et regarde surtout les chapitres sur Balzac, sur Stendhal, sur Mérimée comme extraordinaires. Le livre qui a été édité ici en 5 éditions, en Allemagne en une douzaine, en Angleterre et Amérique en un nombre d'éditions inconnu à moi, est dicté d'un enthousiasme juvénile pour la France et son école romantique doit vous déplaire. On a édité en France une édition sans ma permission, mutilée, traduite d'une édition pirate allemande. Je ne connais rien du tout de Lasserre. J'ai entendu son nom;

on m'a dit qu'il était hostile à Rousseau (comme moi) et aux romantiques (contre moi) (*14 avril 24*) (7).

Bref, ne devant rien à la France, ou très peu, Brandès *n'a pas excédé son droit strict* de citoyen neutre, d'écrivain international. Mais il eût pu ne pas s'étonner qu'en

(7) Feuilletons la préface de Victor Basch à la traduction de l'*Ecole Romantique en France* par A. Topin (Berlin-Paris 1902), où il résume *Les grands courants de la littérature contemporaine*, de Brandès.

Mot dit par Jules Lemaître à Brandès : « Mais on vous connait très bien à Paris : seulement on vous y appelle *Marthe.* »

« En 1871, Brandès commence à l'Université de Copenhague ses fameuses Conférences sur les *Courants directeurs de la Littérature au XIXe siècle*, qui formèrent le grand ouvrage en 6 volumes qui est le titre le plus solide de Brandès à la notoriété européenne.

« Le fondement théorique de l'œuvre est la conception critique de Taine. L'histoire littéraire est une œuvre de psychologie, une étude d'âmes. « Plus, dit Brandès, les sentiments exprimés dans l'œuvre d'art sont importants, plus les pensées généreuses et compréhensives, plus les caractères individuels et représentatifs, plus la valeur de l'œuvre est considérable, plus elle vous montre distinctement ce qui, à un moment donné de l'histoire, agita les âmes. »

Conception historique et psychologique de la critique, profondément différente de la *conception esthétique*, qui est tout aussi légitime; pour celle-ci une œuvre d'art est un tout, valant par elle-même, sans contact avec son milieu. (Gœthe a donné le modèle d'œuvres purement esthétiques : *Iphigénie — Divan*, qui n'ont rien de commun avec la vie allemande.)

« Mon ambition, dit Brandès, est de donner par l'étude de certains groupes et de certains mouvements dominateurs de la littérature européenne l'esquisse d'une psychologie des premières années du XIXe siècle. »

Trois des six volumes sont consacrés à la France (deux à l'Allemagne, un à l'Angleterre).

1° *Littérature de l'Emigration* : Chateaubriand, Mme de Staël, Senancour, Nodier. (Brandès n'aime pas Rousseau, sentimental, religieusâtre, dont la réaction emprunte le masque pour l'opposer à Voltaire.)

2° *La Réaction en France* : Bonald, de Maistre, Chateaubriand, Lamartine, Hugo (à ses débuts).

3° *L'Ecole romantique en France* : André Chénier, Hugo, Musset, Vigny, G. Sand, Balzac, Mérimée, Gautier, Sainte-Beuve, Stendhal.

De ce dernier volume, Basch dit qu'il manque un peu de plan, que les personnages y apparaissent et s'y succèdent un peu au hasard, que la forme en est trop tendue et trop *trépidante*. On est étonné de ne pas rencontrer Lamartine dans ce tableau, et d'y rencontrer Mérimée et Stendhal qui sont plutôt des ancêtres du réalisme...

Les réserves de Basch sont d'autant plus significatives qu'il est Juif, socialiste, internationaliste, mais il est esthéticien — et, de plus, spirituel et courtois.

Brandès parait admirer beaucoup le romantisme français, qu'il considère « comme une littérature puissante et merveilleuse », comme « une guerre d'indépendance ».

Il conclut ainsi son livre : « On peut dire sans exagération que l'Ecole romantique française est la plus grande école littéraire qu'ait vue notre siècle. »

(En somme, — ceci est une remarque personnelle, — Brandès, malgré de louables accès d'impartialité, de pur esthéticisme, a une forte tendance à juger les œuvres d'après le rapport qu'elles ont avec ses idées positivistes, radicales, anticléricales.)

France, à l'époque surtout, on ait mal pris la chose. Récemment encore, et malgré ses explications, je crois qu'il ne pouvait prétendre à regagner entièrement les sympathies, même parmi les gens qui ont le mieux gardé leur sang-froid et leur objectivité. Sa mention de Barrès parmi les responsables de la guerre était maladroite — et faite très à la légère, car c'était exagérer singulièrement l'influence qu'a pu avoir Barrès. — Je crois aussi que l'histoire la plus impartiale, la mieux documentée, sera loin de réduire, autant qu'il le fait, les responsabilités de l'Allemagne, je ne crois guère douteux, comme j'ai écrit plus haut, que Brandès *penchait pour l'Allemagne*. Encore une fois, je ne discute pas son droit, je trouve même que cette tendance était très naturelle de sa part, alors que l'Allemagne est, à tant d'égards divers, en quelque sorte, son second pays.

Ceci dit, je veux faire encore entendre sa voix familière :

Copenhague, 11 février 19.

En revoyant votre écriture après tant d'années, mon cœur a battu comme le cœur d'un jeune homme en recevant une lettre d'une femme aimée. J'étais si ému que je ne pouvais pas la lire tout de suite. Je pensais à tout ce que vous avez été pour moi il y a sept ans quand j'étais malheureux.

Depuis, bien des fois j'ai voulu vous écrire, mais ma dernière carte était restée sans réponse (8) (je ne savais pas qu'une lettre de vous s'était perdue). Votre séjour pendant la guerre m'était inconnu. Clemenceau m'avait tant dénigré que je n'étais plus sûr de l'amitié d'aucun Français, et je me taisais.

Enfin, j'ai lu cette lettre, et je me sens accablé de tristesse. Nos meilleurs amis sont malades, et nous n'en savons rien. Vous avez tant souffert, et je ne vous ai pas même envoyé un mot de sympathie.

Cette guerre, qui a causé tant de malheurs, vous a donc aussi frappé dans la force de votre jeunesse et de votre talent. Je ne peux et ne veux pas croire que votre maladie soit si

(8) Du 30 novembre 1914.

pernicieuse que votre faiblesse actuelle vous fait penser (bien que vous gardez toujours l'espoir). Mais en tout cas vous êtes cruellement attaqué et je suis loin de vous, impuissant à vous être d'une utilité quelconque. J'en suffoque.

Si vous me faites l'honneur de me dire que vous avez gardé toute votre amitié pour moi, croyez bien, mon ami, que votre souvenir est toujours resté vivant et fort en moi. Je sens envers vous une profonde reconnaissance. Quand j'avais perdu l'équilibre spirituel, vous m'avez réconforté, votre amitié a été mon soutien. Comment cela s'oublierait-il?

Merci encore de ne pas avoir douté de moi. Les dessous de l'attaque de Clemenceau me sont encore inconnus. Il y a là une influence qui m'échappe. Nous avions été pendant 17 ans les amis les plus intimes; nous n'avions pas de secret l'un pour l'autre. Et subitement il se croit trompé par moi; il pense que pendant toutes ces années (où nous avions vécu les étés dans la même maison, mangé tous les jours deux repas ensemble) je lui aurais montré un visage qui n'était pas le vrai, et cela parce que j'ai protesté quand il a appelé les Danois *un peuple sans fierté!*

Mais que vous et le splendide Verhaeren me sont restés fidèles, cela console.

Pendant la guerre j'ai beaucoup travaillé, n'ayant pu voyager. J'ai publié 8 volumes, 2 sur Gœthe, 2 sur Voltaire, 2 sur Jules César, un volume d'essais, et un volume sur la guerre mondiale.

Vous avez dû travailler de manière plus dure et plus utile, et vous avez fait le sacrifice de vos forces, tandis que moi j'ai gardé ma santé à laquelle vous avez la bonté, même souffrant, de vous intéresser. Ma maladie me tourmente de temps en temps; mais elle est assez bénigne.

Cela me déchire le cœur de vous savoir faible et couché. J'ai été moi-même fort malade dans le temps; je suis resté deux fois couché pendant six mois, je sais combien cela affaiblit. Néanmoins j'ai gardé mon courage et j'ai guéri, même d'inflammation pulmonique. Ainsi vous guérirez pour sûr. Dans l'ancien temps on désespérait de guérir les lésions. A présent on revient de cette maladie comme de tant d'autres.

Cher, cher Rouvère (*sic*) au revoir en France, que nous aimons tous les deux.

Copenhague (pour le moment à la campagne), 20 juin 19.

Mon cher ami, dont j'ai la dernière fois écrit le nom d'une orthographie négligée (comme si je fus une dame du XVIIIe siècle) votre lettre m'a fait de la joie, et je veux espérer le mieux pour votre santé.

Je ne connais que de *nom* l'endroit célèbre où vous vous êtes réfugié, célèbre par sa colonie de peintres du temps de ma première jeunesse. Mais, n'est-ce pas, c'est dans la forêt de Fontainebleau, et à présent, au moment où le printemps devient été, vous devez vous trouver dans les meilleures conditions pour guérir.

Je suis pour quelques semaines à la côte près de Sund à Hornbeck où je prends tous les jours un bain de mer bien salé; j'ai ici quelques connaissances et l'on passe les jours en se promenant, se baignant, et en travaillant un peu. Seulement les hôtels, ou à vrai dire les *auberges,* sont inhabitables. On joue du piano, qui est bien un des pires instruments de torture que le diable ait inventé — pour un être qui désire penser et écrire. La cuisine n'est pas parisienne, et la plupart des vins si mauvais que chers. Néanmoins l'air est ici adorable, et le ciel qui change à tout instant est réjouissant.

A cet instant tombe une pluie d'été longtemps désirée, ce qui m'empêche de sortir et de me baigner. J'emploie donc ces minutes à vous redire combien je vous aime. Je connais la sensation, que vous devez avoir, d'être rendu à la vie, je l'ai connu après longues maladies. On est faible, mais on jouit de tout.

Au cours des nombreuses attaques qui lui furent portées de France, durant ses dernières années, Brandès, qui revint pourtant parmi nous, écuma de dépit, submergé par ces excès constants d'exécration. De ce dépit furieux et mordant ses lettres des dernières années sont chargées. En vérité, la France a été pour Georges Brandès une terre ingrate; car la culture française n'a pas eu au XIXe siècle de pionnier aussi acharné ni aussi puissant à la glorifier et à la répandre hors de nos frontières.

Le procès de Georges Brandès n'est d'ailleurs pas terminé. Les commentateurs du lendemain de sa mort sont toujours et mal informés de son œuvre, et soumis à des

dispositifs encore de guerre. Redresser les erreurs évidentes et les affirmations péjoratives ou ravalantes, gratuites, qui voudraient couvrir, en l'écrasant sans débat, la personnalité morale et littéraire de l'ami d'Ibsen, de Nietzsche, de Taine, de Renan, cela serait dans l'état actuel des choses un travail considérable. Simplement, j'ai voulu indiquer que, chez nous, Brandès, après avoir trouvé dans sa jeunesse l'émulation au contact de nos anciens, n'avait conçu ensuite au commerce des célèbres contemporains français, ses amis, que les raisons du désespoir le plus caractérisé de sa vie, et une indignation exaspérée.

On se tromperait pourtant, si l'on prêtait à ces circonstances qu'elles auraient eu le pouvoir de faire échec à son esprit élancé, à son rire caustique. Elles ont, sans doute, plutôt augmenté la récolte substantielle de sa vigoureuse expérience. Il fut opéré et mourut, j'en réponds, dans la plus cordiale satisfaction d'avoir vécu intégralement et passionnément.

ANDRÉ ROUVEYRE.

BEETHOVEN EN FRANCE

— Mais, qu'est-ce donc que ce monsieur Beethoven ? Il n'est pas de l'Institut et tout le monde en parle, disait un jour au jeune Berlioz le vieux loup de mer de Pingard, concierge-huissier de l'Institut (Pingard Ier, qui mourut en 1828), avec qui l'élève de Lesueur faisait d'interminables conversations sur l'Afrique ou la Polynésie...

— Non, répondit Berlioz, il n'est pas de l'Institut. C'est un Allemand.

Certes, une telle ignorance n'est plus de mise aujourd'hui, même au bout du Pont des Arts ; et, depuis la pièce de M. Fauchois, il n'est plus un lecteur de journal qui ignore le nom de Beethoven et ne sache qu'il fut un musicien sourd contemporain de Napoléon, auteur de sonates et de symphonies, et non d'opéras comme Gounod, Massenet ou Puccini (1).

Ce n'est que lentement, au cours de tout un siècle, que Beethoven n'ayant qu'à peine abordé le théâtre, comme avaient fait Mozart et Weber, conquit, en France, la gloire et la vénération réservées aux génies, et cela grâce aux efforts d'une infime minorité d'admirateurs convaincus, voire fanatiques, suivis par la troupe élégante de ceux qu'on appelle aujourd'hui les snobs et qu'on désignait alors par le mot de *fashionables*.

(1) Quand je dis que la pièce de M. Fauchois a fait connaître le nom de Beethoven au grand public français, je le dis sans ironie ni exagération. Le drame de *Beethoven* est de 1909. Deux ans auparavant, on donnait au théâtre Sarah-Bernhardt une matinée au profit de ce monument à Beethoven dont il est dit quelques mots à la fin de cette étude. Le soir même, un machiniste du théâtre, parlant à un de ses camarades, lui dit : « Cet après-midi, on a donné une matinée pour un nommé Botevan... » J'ajouterai pourtant que j'ai constaté, au début de cette année même, une ignorance à peu près égale dans des milieux ...officiels!

Si l'on observe le travail de pénétration de la musique étrangère en France, au XVIIIe siècle, on constate que l'audition et l'édition s'entr'aident, s'engendrent mutuellement, celle-ci remplaçant peu à peu, pour la musique instrumentale surtout (2), la copie manuscrite d'autrefois, grâce à l'emploi de plus en plus fréquent de la gravure, qui permettait de diffuser les œuvres hier encore inconnues des amateurs.

C'est par l'édition surtout et presque exclusivement, que Beethoven pénétra d'abord en France, à l'époque du Consulat. La première mention de son nom étrange, qu'on orthographiait rarement sans faute, se rencontre dans la *Correspondance des amateurs musiciens* du citoyen Cocatrix, qui parut de 1802 à 1805. Jusque-là, il semble avoir été tout à fait ignoré. A cette époque, Haydn, ce maître « toujours piquant et original, quelquefois sublime » (3), avait éclipsé tous les petits maîtres, tous les précurseurs, de Paris, d'Italie ou de Mannheim, jadis applaudis au Concert spirituel des Tuileries. Aussi le concert dit « de la Loge olympique » lui avait-il demandé, en 1784, six Symphonies restées célèbres sous ce nom. Dans la musique de chambre, Ignace Pleyel s'était acquis une renommée non moins universelle, mais qui fut moins durable. Quant à Mozart, leur contemporain, que pourtant le théâtre avait rendu célèbre, il était encore à peu près ignoré à Paris. On commençait cependant à entendre des airs de ses opéras dans les concerts, en attendant que les Italiens, sous l'Empire, lui fissent enfin la place qui lui était due, au théâtre.

Les œuvres de Beethoven, n'étant ni dramatiques ni italiennes, ne furent donc connues d'abord que par des annonces d'éditeurs et de marchands de musique. L'un de ceux-ci était son compatriote, Nicolas Simrock (né à

(2) La musique dramatique étrangère ne l'était pour ainsi dire jamais. Depuis près d'un siècle et demi, le premier opéra italien gravé fut l'*Orfeo* de Gluck, et il le fut à Paris, en 1764. Les premières symphonies de Haydn parurent la même année, à Paris encore.

(3) *Journal de Paris*, 22 mars 1808.

Mayence en 1750), qui avait fondé à Bonn, vers 1790, un commerce de musique, puis une maison d'édition appelée à une grande prospérité. Homme entreprenant, N. Simrock avait débuté en publiant, à Bonn, en même temps que Nægeli à Zurich, la première édition allemande du *Clavecin bien tempéré* de Bach, puis les partitions ou réductions de piano des opéras, des concertos, du *Requiem* de Mozart, des symphonies de Haydn, et avait fait graver quelques œuvres de son jeune ami, le fils du *tenorist* Johann van Beethoven. Plus tard, il éditera, soit d'original, soit de seconde main, un certain nombre de ses grands ouvrages.

Camarade d'orchestre de Beethoven à Bonn, Simrock était corniste. L'un de ses frères, Heinrich, de quatre ans plus jeune que lui (il était né à Mayence en 1754), était également corniste, et c'est en cette qualité d'abord que nous le trouvons à Paris, au début de la Révolution ; l'*Almanach des spectacles*, de 1791 à 1793, le mentionne à l'orchestre de quatre théâtres parisiens : Opéra, Louvois (ou des Amis de la Patrie), Beaujolais et Montausier. L'année suivante, 1794, H. Simrock fait partie de la musique de la Garde nationale, embryon du Conservatoire de l'an III, où il est, dès la création, professeur de solfège, puis de cor (1800) ; il quitta cet établissement à la réforme de 1802. Comme beaucoup de musiciens de ce temps, il était à la fois maître et marchand de musique. Son magasin était situé presque au coin du boulevard, au 373 de la rue du Mont-Blanc (ex-chaussée d'Antin) probablement au même n° 20, où il devait mourir, en 1839, âgé de quatre-vingt-cinq ans (4).

H. Simrock débitait donc à Paris les éditions publiées ou entreposées par son frère, fort bien placé à Bonn, devenu sous-préfecture de Rhin-et-Moselle, pour servir de trait d'union musical entre l'Allemagne et la France. C'est à

(4) D'après l'acte de décès conservé aux Archives de la Seine. Cf. Constant Pierre : *B. Sarrette* (1895), et *le Conservatoire national de musique et de déclamation* (1900).

lui qu'il faut faire honneur d'avoir été le principal et l'un des premiers importateurs en France des éditions de Mozart et de Beethoven ; on peut le constater en parcourant les annonces du journal du citoyen Cocatrix (5) ; à côté du corniste marchand de musique, on lit, en effet, des annonces, moins importantes, du harpiste Nadermann, qui représentait l'éditeur suisse Nægeli, d'Imbault, et de la veuve Duhan (6). Combien de temps ces honorables marchands de papier réglé ont-ils mis à écouler ces partitions, que les collectionneurs se disputent aujourd'hui ?...

Mais dans le corps du journal, on ne découvre qu'une seule fois, et de façon incidente, le nom du compositeur rhénan, dans une lettre datée « des bords du Rhin, le 12 pluviôse an XII », sur les amateurs de Bonn. « Parmi eux, écrit ce correspondant de Cocatrix, — N. Simrock probablement, — je distingue M. Ris [Ries père], aujourd'hui fermier, autrefois chef de l'orchestre de l'Electeur. M. Ris

(5) H. Simrock annonce le 26 ventôse an XII (17 mars 1804), le 10 germinal (31 mars) et le 14 (4 avril), les « Sonates pour forte-piano, œuvre 2 jusqu'à 30, à divers prix », des « airs variés, marches funèbres sur la mort d'un héros pour le forte-piano », et de la « musique nouvelle comme Concertos, Septuors, Quintetti, de Beethoven » ; le 6 thermidor (25 juillet), trois « Sonates pour piano forte, avec accompagnement de violon par Beethoven, œuvre 30, livr. 1, 2, et 3, dédiées à Alexandre Ier. Prix 3 liv. 10 s. ». La *Correspondance* publie même une « annonce analytique » de cet œuvre dès le 6 juin, qui n'est qu'une traduction d'une critique allemande, de l'*Allgemeine musikalische Zeitung*. Les numéros du 22 août et du 15 septembre signalent encore (s'adresser au bureau du journal) les trios œuvre 1er, livr. 1, 2 et 3, parus chez André à Offenbach ; « deux préludes dans les 12 tons majeurs et mineurs pour l'orgue ou le piano, œuvre XXIX (*sic*) » et le 3e grand Quintetto [op. 29].

(6) Le 6 août et le 18 septembre 1803, Nadermann annonçait un « nouvel ouvrage intitulé *Répertoire des Clavecinistes* » (de Naigueli), qui « formera une collection de sonates d'autres pièces pour le Piano sans accompagnement, composées par M. Beethoven et par d'autres auteurs allemands qui ne sont point encore connus en France ». C'est cette première édition des deux premières Sonates, op. 31, qui mit leur auteur dans une belle fureur. Le 8 octobre, la veuve Duhan mettait en vente le « Grand Trio », œuvre 3. Imbault, le 11 pluviôse an XII (1er février 1804), annonçait les « 1er et 2e Grands Quintettes ».

Sieber, le beau-père de Habeneck, dut jouer, lui aussi, un certain rôle dans l'introduction de la musique allemande en France. D'après Sauzay, pendant la Révolution et la Terreur, les violonistes Guénin, Navoigille et plus tard Baillot et Rode, Delamare et Baudiot et d'habiles amateurs se réunissaient chez Sieber « qui recevait d'Allemagne les manuscrits des maîtres dont nous parlons [Haydn, Mozart, Beethoven] ». (A. Sauzay, *Etudes sur le Quatuor*, Paris, 1861, p. 24, note 1.)

a été un des plus célèbres violons de l'Allemagne, et Beethoven qui a été intimement lié avec lui, et qui est actuellement maître de chapelle à Cologne [un erratum rectifie : Vienne], le regrette tous les jours (7). »

Nul programme, nulle critique ne citent encore le nom de Beethoven : les concerts de la rue de Cléry, alors assez en vogue, ceux de l'Académie de musique, qui se tiennent 21, rue Louis-le-Grand, aussi bien que les soirées d'artistes, l'ignorent. Ce n'est qu'en 1807 qu'il paraîtra pour la première fois aux « exercices publics » des élèves du Conservatoire.

Cependant, il y eut une autre cause qui contribua, à l'époque, à propager la musique allemande en notre pays ; ce furent les échanges, parfois un peu rudes, comme de nos jours, qui se faisaient entre la France et l'Europe centrale.

La guerre, presque incessante depuis 1792, avait initié quelque peu les Français à l'art et à la littérature de l'étranger. Tout le monde, écrivait Castil-Blaze dans le *Journal des Débats* du 30 octobre 1821, tout le monde se souvient d'avoir entendu les airs de la *Zauberflöte* et surtout le ravissant duo du *Mariage secret*, chantés par des virtuoses à moustaches, accompagnés le plus souvent par le cliquetis des verres et les frappements des talons ferrés... Si la réputation de Mozart, immense en Allemagne, au moment où elle était circonscrite dans l'enceinte de notre Conservatoire, a conquis si rapidement la France entière, nous le devons peut-être à l'armée de Sambre-et-Meuse. Elle avait vu, entendu et traînait, dans son bagage, les sublimes partitions de *Don Juan* et de la *Flûte enchantée*. »

Des musiciens chargés de mission, comme Kreutzer, qui connut Beethoven à Vienne en 1798, des soldats, des administrateurs mélomanes, comme le baron de Trémont (qui lui rendit visite en 1809, et l'avait décidé, assure-t-il, à venir à Paris) (8), s'étaient intéressés plus ou moins à ces

(7) *Correspond. des amateurs*, 14 pluv. an XII-4 févr. 1804, col. 88-89.
(8) On voudrait pouvoir nommer aussi Stendhal, mais ce grand mélo-

musiques, nouvelles pour leurs oreilles, et si ignorées des théâtres et concerts de Paris.

« Ce sont des Français, écrit Michel Brenet, Rode, Lamare, Baillot, Mme Bigot, au retour de Russie ou de Vienne (9), Louis Adam, Mme de Montgeroult, et de tout

mane n'avait d'oreilles que pour les musiques d'Italie. Tout ce qu'il connut de Beethoven, qu'il ne cite pas une fois, c'est le ballet de *Prométhée*, chorégraphie de Vigano. Vigano pour lequel il professait une admiration presque exclusive, Vigano représentait pour lui, avec Canova et Rossini, les trois génies de l'Italie, au début du XIXe siècle.

(9) Baillot, allant en Russie, vit Beethoven en 1805, un peu avant l'entrée des Français (13 novembre) et la première de *Fidelio*, qui eut lieu le 20. Les événements le retinrent en Russie, ainsi que le violoncelliste Lamare, jusqu'en 1808. Il reparut à l'Odéon le 17 janvier 1809.

Hurel de Lamare voyagea aussi en Allemagne et en Russie, de 1801 à 1808. A son retour, il donna également à l'Odéon un concert qui eut peu de succès (avril 1809). Il ne reparut plus en public. Il se maria en Normandie en 1815 et mourut à Caen le 27 mars 1823, âgé de 51 ans. On a, sous son nom, des concertos qui sont en réalité l'œuvre d'Auber; Lamare ne s'en cachait pas d'ailleurs.

Rode, qui alla en Russie en 1801 et revint à Paris en 1808, fit, comme Lamare, une dernière apparition à l'Odéon, à son retour. Il voyagea de nouveau à partir de 1811, dans toute l'Europe centrale, et se fixa à Berlin en 1814; il s'y maria. Mais il revint mourir en France au château Bourbon, près de Bordeaux, sa ville natale, le 25 mars 1830. Il était né en 1774. L'hiver de 1812-1813, Rode connut Beethoven, qui composa pour lui la Sonate de violon op. 96, mais la dédia à l'archiduc Rodolphe. Cette Sonate fut exécutée chez le dédicataire, le 29 décembre 1812. Beethoven avait donc connu les plus illustres violonistes français de son temps : Kreutzer, Baillot, Rode. Plus tard, le 29 avril 1822, il vit le fameux Alexandre Boucher, le sosie de Napoléon.

Mme Bigot de Morogues (née Kiéné; sa mère était originaire de Neuchâtel en Suisse), née à Colmar et morte à Paris (1786-1820), était la femme du bibliothécaire du prince Rasumowsky. M. Bigot, descendant de réfugiés français, était né à Berlin. Sa jeune femme, pianiste, jouait admirablement la musique de Beethoven qui, de son côté, était un de ses admirateurs. C'est chez elle qu'il arriva, fuyant de chez le prince Lobkowitz, pour ne pas avoir à jouer devant des officiers français. Il portait dans son sac de voyage, trempé, l'autographe de la Sonate op. 57. Il parait que Mme Bigot la lui joua immédiatement. Le précieux manuscrit est aujourd'hui à la Bibliothèque du Conservatoire de Paris. Les Bigot revinrent en France en 1809; le mari fut employé aux Affaires étrangères et fit en cette qualité la campagne de Russie. Fait prisonnier à Vilna en 1812, il fut gardé en Russie, quoique employé civil. Sa femme donna des leçons pour vivre en attendant son retour. Elle mourut en 1820. Elle avait rédigé un journal qu'il serait intéressant de connaitre; le baron de Trémont en a conservé une page dans la notice qu'il a consacrée à cette sérieuse artiste, l'une des premières qui fit connaître en France les Sonates de Beethoven. Ce journal pourrait, croyons-nous, se trouver en Suisse, dans la famille de Mme Kiéné. Peut-être cette note aidera-t-elle à le faire découvrir?

Mme de Montgeroult, élève de Reicha, fut une pianiste également appréciée, vers la même époque. Le baron de Trémont lui a consacré une notice inédite. La comtesse de Montgeroult publia, vers 1820, un *Cours complet pour l'enseignement du forte-piano*. Née à Lyon, le 2 mars 1764, elle mourut à Florence le 20 mai 1836. Elle était élève de Hüllmandel, comme la mère de Gounod.

jeunes gens, Habeneck, Boëly, qui s'éprennent des créations de Bach et de Hændel, de Mozart et de Beethoven, les jouant pour eux-mêmes d'abord, et dans le recueillement d'une étude pleine d'une intime et profonde émotion » (10).

Enfin, il y eut, par un retour d'infortune, l'invasion de 1814-1815 et l'occupation qui suivit. Si nous en croyons Schindler, que nous retrouverons tout à l'heure à Paris, c'est à cette époque que Habeneck aurait connu la *Symphonie héroïque* (la troisième, en *mi bémol*); or, elle avait déjà été essayée aux Concerts d'élèves du Conservatoire (5 mai 1811). Ce fut, en tout cas, vers cette époque que Habeneck étudia la Symphonie en *ut mineur* : nous verrons plus loin le premier usage qu'il en fit.

§

Quels musiciens non dramatiques les professionnels avaient-ils en estime vers le début du XIXe siècle, que pensaient-ils des œuvres de « musique pure » et que pouvaient-ils penser de Beethoven ? Il suffit de feuilleter le second volume de l'*Encyclopédie méthodique* (*Musique*), paru en 1817, vingt-trois ans après le premier, par les soins de de Momigny, pour s'en rendre compte.

Au mot *Sonate*, de Momigny ne cite que Kozeluch, Pleyel, Clementi, Cramer. Mais au mot *Septuor*, il signale « une Sérénade [de Beethoven] dans laquelle M. Baillot a développé plusieurs parties de son grand et admirable talent pour le violon, dans une de ses *Séances musicales* ». « Les meilleurs ouvrages de M. Van Beethoven, ajoute-t-il à l'article *Trio*, sont peut-être les *trios* pour le piano et deux autres instruments. Ces derniers sont presque toujours le violon et le violoncelle, comme les plus faciles à réunir et les plus propres à remplir convenablement cet objet. » Enfin, au mot *Symphonie*, de Momigny écrit simplement que « M. Van Beethoven s'est exercé dans la

(10) *Le Correspondant*, 25 mai 1916.

symphonie ainsi que dans le quatuor et la sonate ; il montre partout un grand musicien, mais il manque souvent de naturel et de ce beau et grand savoir que l'on remarque dans les vrais modèles qui sont Haydn et Mozart. »

Ainsi jugeait on Beethoven, vers 1815, parmi les musiciens. Baillot, revenu de Russie en 1808, ayant commencé son apostolat au mois de décembre 1814, avait dû révéler, dans ses *Séances musicales* citées par Momigny, quelques trios et quatuors, ainsi que le fameux Septuor, destiné à une célébrité, à une popularité presque exclusive (11). Mais avant lui, son véritable « inventeur » parisien fut certainement Habeneck.

Fils d'un musicien au régiment de Penthièvre, originaire de Mannheim, François-Antoine Habeneck naquit à Mézières (Ardennes), en 1781. Premier prix de violon du Conservatoire en 1801, il devenait dès l'année suivante directeur des « exercices publics des élèves » (fondés en 1800), d'où devait sortir la célèbre Société des Concerts.

Il y a bien trente-huit ans, déclarait-il à l' « ami de Beethoven » en 1841, que j'appris à connaître les premiers Quatuors de Beethoven, et que je les jouai avec mon ami Philipp et autres, sans en être particulièrement impressionné. Bientôt après, nous reçûmes les *Première* et *Seconde Symphonies*, que nous essayâmes avec un petit orchestre. De tous les artistes qui nous ont entendu exécuter ces ouvrages, Méhul fut le seul dont ils recueillirent l'approbation ; les Symphonies surtout furent l'occasion qui poussa Méhul à écrire des compositions analogues : il en fit trois, dont une mérite et a remporté beaucoup de succès (12).

Du 22 février 1807 jusqu'en 1828, Habeneck ne dirigea

(11) D'après Fétis, les collaborateurs de Baillot furent, à l'origine : Guynemer (violon), Tariot et Saint-Laurent (alto), Lamare et Norblin (basse). Plus tard, ce furent : Vidal, son gendre Sauzay, Urhan, Mialle, Norblin et Vaslin. Les séances furent interrompues de 1815 à 1817, années pendant lesquelles Baillot voyagea. Elles reprirent en avril 1818. De 1822 à 1824, pendant la direction Habeneck, Baillot fut chef d'orchestre de l'Opéra, et dirigea en cette qualité les Concerts spirituels. Il fut premier violon au même théâtre, de 1821 à 1831. D'après Sauzay (*Etudes sur le Quatuor*, p. 136, note 1), « ce fut par le Quatuor en *ut dièze mineur* (le 14e) que Baillot voulut initier son public à ces nouvelles œuvres ».

(12) Schindler, *Beethoven in Paris*, p. 3.

guère que les deux premières Symphonies, soit au Conservatoire, soit aux Concerts spirituels qui, sous la Restauration, se donnaient à l'Opéra, pendant la semaine sainte. On appréciait particulièrement l'*andante* « surtout charmant » de la seconde Symphonie en *ré*, « et il règne dans le reste un caprice et une originalité dont le dérèglement ne peut prévaloir contre le charme d'émotions nouvelles, quelles qu'elles puissent être (13) ».

Or cet « *andante* si original » (14) n'était autre que l'*allegretto* en *la mineur*, de la VII° Symphonie, qu'on y intercalait, les amateurs des Concerts spirituels n'ayant pas apprécié le *larghetto* de la seconde Symphonie.

Les critiques de l'époque reflètent évidemment l'opinion des premiers auditeurs des deux Symphonies alors connues :

Cet auteur souvent bizarre et baroque, déclare Cambini, dans un éphémère journal musical, *les Tablettes de Polymnie*, étincelle quelquefois de beautés extraordinaires. Tantôt il prend le vol majestueux de l'aigle ; tantôt il rampe dans les sentiers rocailleux. Après avoir pénétré l'âme d'une douce mélancolie, il la déchire aussitôt par un amas d'accords barbares. Il semble voir renfermer ensemble des colombes et des crocodiles (15).

Aussi vagues, mais moins pittoresques, sont les autres critiques du temps (on sait qu'il faut arriver à Castil-Blaze, en 1820, pour trouver, dans la presse quotidienne, autres choses que de la littérature, à propos de musique) ; ainsi, le *Journal de Paris* du 7 mai 1811 écrit après l'essai de la troisième Symphonie (l'*Héroïque*) :

La Symphonie de Bethowen (*sic*), exécutée avec beaucoup de chaleur, a été vivement applaudie. C'est une pièce tout à fait originale, remplie de mouvement, de contrastes pittoresques, et dans laquelle le compositeur a su faire le plus heureux emploi des instruments à vent et des timbales.

(13) *Courrier des Théâtres*, 26-27 mars 1826.
(14) Fétis, *Revue musicale*, mai 1827, n° 259.
(15) *Tabl. de Polymnie*, mars 1811, p. 310-311.

Le *Courrier de l'Europe et des Spectacles*, du même jour, est encore moins précis :

Le dixième exercice a présenté aux amateurs de la Symphonie une des plus belles productions en ce genre de Béthowen. C'est un génie qui ne ressemble ni au sublime Haydn, ni au riche et fécond Mozart, mais qui peut être placé après eux pour son mélange grandiose, agréable et varié de mélodie et d'harmonie qui constitue le *genre symphonique*.

Cambini, dans sa revue, reprenant ses comparaisons imagées, estime que Beethoven, « doué d'un génie gigantesque, d'une verve brûlante, d'une imagination pittoresque », n'a pas craint de frayer les « quelques sentiers escarpés et raboteux, environnés de précipices dans lesquels le bon goût et la pureté d'école pouvaient s'ensevelir à chaque instant », sentiers que lui ont laissés ses deux illustres prédécesseurs, Haydn et Mozart. « Il prit le vol audacieux de l'aigle et franchit avec impétuosité tout ce qui s'opposait à cette marche rapide. » Après ces images un peu incohérentes, Cambini en vient à la Symphonie en *mi bémol*: elle est, dit-il, « la plus belle qu'il ait composée; excepté quelques germanismes un peu durs, dans lesquels la force de l'habitude l'a entraîné, tout le reste offre un plan sage et correct, quoique rempli de véhémence ; de gracieux épisodes se rattachent avec art aux idées principales, et ses phrases de chant ont une fraîcheur de coloris qui leur appartient en propre (16). »

Quoi qu'en dise Schindler, que nous allons citer, l'*Héroïque* avait donc été essayée à Paris, dès le 5 mai 1811. Ce furent ensuite un « finale de Symphonie » (le programme du 21 mars 1819 ne précise pas lequel), puis les ouvertures de *Prométhée* et de *Fidelio* (1814 et 1824). Entre temps l'activité du Conservatoire s'était ralentie, la Restauration ayant réduit les exercices publics à un ou deux par an jusqu'en 1823.

(16) *Ibid.*, mai 1811, p. 374.

§

Selon Schindler, après les deux premières Symphonies, il y eut un temps d'arrêt jusqu'en 1815, quand M. Paris, employé d'administration de l'armée prussienne d'occupation, vint à Paris en cette qualité ; amateur de musique et connaisseur, il chercha à y connaître les musiciens vivants ; il s'attacha avec prédilection aux deux Allemands, Urhan et Stockhausen. Celui-ci, sur la recommandation expresse de M. Paris, fit venir la *Symphonia eroica*, et Urhan et Stockhausen, ces deux vaillants artistes, en parlèrent à Habeneck qui, longtemps plus tard, en fit faire une répétition. Après le premier mouvement, tout le monde éclata de rire, de même après le second, et il ne fallut pas peu de persuasion pour que l'orchestre achevât la Symphonie. Ainsi furent condamnées toutes les œuvres de Beethoven à Paris, et comme M. Habeneck semblait avoir perdu courage et même n'avoir que peu compris la chose, il fallut remettre à plus tard toute nouvelle tentative d'éveiller d'abord seulement dans un petit cercle d'artistes le goût pour cette musique, et attendre l'époque d'un progrès dans l'éducation, avant d'oser renouveler cette expérience.

Ici, il faut rappeler que ce qui doit avoir causé ce découragement, même chez les gens les plus éclairés, c'est ce jugement que Cherubini, à son retour de Vienne, où il avait assisté à la première représentation de *Fidelio* (*Léonore*), portait sur Beethoven. De l'ouverture, par exemple, Cherubini disait aux artistes parisiens qu'*il n'en avait pas reconnu un instant la tonalité principale, à cause de sa confusion* : jugement que plusieurs des artistes de là-bas [de Paris] lui reprochent encore aujourd'hui avec amertume, et ne peuvent oublier, malgré le complet revirement d'opinion du vieux maître sur l'idole musicale du Paris d'aujourd'hui. Nous voyons par cet exemple de Cherubini qui, pendant son séjour à Vienne, n'a eu que d'amicaux rapports avec Beethoven (il m'en a assuré moi-même, et sa femme garde encore vivace le souvenir de mainte anecdote sur Beethoven), comment les contemporains même les plus éclairés jugent le puissant lutteur et pionnier de l'Ecole moderne ; et nous pouvons nous étonner ainsi d'autant moins des insolences répandues sur Beethoven par la critique d'alors...

Les années passèrent, sans que le nom de Beethoven parût sur

aucun programme parisien, et, s'il arrivait qu'on employât quelque part comme bouche-trou un morceau de ses Symphonies, il ne résultait de cette bêtise qu'une insolence impie. C'était l'époque où Beethoven devait entendre parler des quadrilles et des danses qu'on faisait là-bas de sa musique, comme je l'ai fait remarquer, pages 220 et 221 de mon livre sur Beethoven (17).

Aux pages que cite Schindler de sa biographie de Beethoven (1re édition), il est dit, en effet, que Beethoven avait entendu dire que « là-bas [à Paris] comme en Allemagne, la faute en était à l'inexacte métronomisation à laquelle on se tenait jalousement, jusqu'au jour où parut le *right man* en la personne de Habeneck, qui découvrit le seul mal dans sa racine, et, dès lors, enseigna que l'« *Effetto !* » rossinien n'avait plus rien de commun avec la grandeur et la dignité des poèmes beethovéniens » (18).

Cette situation, aussi affligeante que scandaleuse, continue Schindler dans *Beethoven in Paris*, engagea ce digne M. Sina, qui, en sa qualité de second du quatuor Schuppanzigh [à Vienne], est connu depuis cette glorieuse époque, à faire, d'accord avec l'avisé M. Urhan, une dernière tentative en faveur de la musique de Beethoven, en adressant à M. Habeneck une lettre anonyme dans laquelle M. Sina attirait son attention sur la Symphonie en *ut mineur*, y glissant plusieurs remarques importantes la concernant, ainsi que sur d'autres œuvres de Beethoven de ce genre, dont il connaissait un grand nombre, pour les avoir jouées sous la direction du maître lui-même. Habeneck demanda la partition de la Symphonie en *ut mineur*, que M. Urhan trouva par bonheur à la Bibliothèque royale et, après d'assez longues hésitations, on en fit une répétition qui réussit à souhait ; mais, à une seconde épreuve, les esprits des musiciens commencèrent à s'éclairer, et bientôt la lumière rayonnante de la vérité jaillit des harmonies de cette œuvre gigantesque et illumina leur esprit. On revint vite aux trois premières Symphonies et l'on fut généralement étonné de n'en avoir pas reconnu immédiatement les innombrables beautés harmoniques et mélodiques ; mais on ne se

(17) Schindler, *Beethoven in Paris*, p. 3-6.
(18) Schindler, *Beethoven*, Münster, 1840, p. 220-221.

dissimulait pas que, pour entendre complètement l'*esprit* de la langue beethovénienne, un long temps devrait encore s'écouler (19).

Le récit de l' « ami de Beethoven » appelle quelques rectifications. La première cause de l'abandon, non seulement de Beethoven, mais de tous les maîtres, fut la cessation, à partir du mois de juin 1814, des exercices des élèves, véritables concerts symphoniques, qui, depuis 1802, s'étaient donnés dans différentes salles, avant la construction par Delannoye, en 1811, de la salle de la rue Bergère (elle n'avait pas encore la décoration « pompéienne » second Empire que nous lui connaissons). La Restauration, qui n'aimait pas beaucoup le Conservatoire, création révolutionnaire, avait d'abord eu l'intention de le supprimer, réservant ses tendresses à l'Ecole de musique religieuse fondée par Choron ; et l'un de ses premiers actes fut de réduire les concerts à un exercice par an (elle les rétablit au nombre de six, en 1823.) D'autre part, des droits exorbitants pesaient, comme de nos jours, sur les concerts (on ne prélevait pas moins du quart de la recette brute au profit des hospices), rendant presque impossibles toutes autres manifestations musicales un peu développées. La vie symphonique était donc à peu près limitée aux trois ou quatre concerts spirituels que donnait l'Opéra à Pâques, à partir de 1818. A la tête de ces concerts de l'Académie royale de musique, pour lesquels la petite salle Louvois suffisait généralement, on trouve encore Habeneck, chef d'orchestre de l'Opéra de 1816 à 1846, sauf une interruption de trois années pendant lesquels il fut lui-même directeur (1822-1824) et passa la baguette à Baillot. Le premier concert spirituel, le 16 mars 1818, débuta par une ouverture de Beethoven.

Le public des concerts spirituels entendit donc la première Symphonie, puis (en 1821) la seconde avec l'*allegretto* de celle en *la*, « pour faire passer le reste », comme dit Berlioz, et qu'on demandait à grands cris : elle fut don-

(19) Schindler, *Beethoven in Paris*, p. 6-7.

née ainsi trois fois en 1826 ! L'année suivante, on avait bien répété l'*Héroïque*, mais sans passer à l'exécution, et l'on reprit encore la Symphonie en *ré*.

En outre, les concerts, dirigés par Baillot, avaient fait connaître une nouvelle ouverture, l'oratorio du *Christ au mont des Olives* (*sic*, 3 avril 1822 et 24 mars 1823), repris la dernière année de ces Concerts, en 1828 (et fort médiocrement), et le *Benedictus* de la Messe en *ut*.

Quant aux quadrilles ou contredanses en quoi l'on transformait certaines œuvres de Beethoven, il faut entendre évidemment ces mots au figuré : Beethoven se plaignait des mouvements erronés que l'on donnait à ses Ouvertures et Symphonies. Mais peut-être avait-il entendu parler de certain *pasticcio* du répertoire de l'Opéra, inscrit sous le nom de « Habeneck et divers auteurs », *le Page inconstant*, représenté avec succès le 18 décembre 1823. Ce « ballet anacréontique » en trois actes avait d'abord été imaginé, en 1787, par Dauberval à Bordeaux, où *le Mariage de Figaro* avait été interdit à la comédie. « Ce qu'on ne peut pas dire, on le... danse », avait dû penser Dauberval. Aumer, en 1805, reprit ce scénario, sur une musique quelconque, à la Porte-Saint-Martin, puis, étant devenu maître de ballet à l'Opéra, il eut l'idée, avec le concours de Habeneck lui-même, son directeur, de le reprendre tel quel, mais avec la musique de Mozart, plus connue en 1823 qu'en 1805, grâce aux Italiens. Et c'est ainsi que, depuis l'ouverture, reproduite en entier, on retrouve pendant ces trois actes, mis sous l'invocation de Chérubin, un grand nombre de pages des *Nozze di Figaro* : on y remarque même, invention webérienne, des rappels de thèmes (ancêtres des *leimotive* wagnériens), heureusement choisis par l'arrangeur, et qui caractérisent notamment Chérubin, le Comte et Figaro. Mais Habeneck n'avait pas fait que des emprunts copieux à Mozart ; il en avait fait aussi à Gyrowetz et, dès le premier tableau, à Beethoven lui-même ! Un seul emprunt, mais d'importance: le formidable majeur du finale de la Sympho-

nie en *ut mineur*, encore inconnue à Paris, qui accompagnait la fin du repas chez le comte Almaviva ! Pour le rendre plus brillant, ce finale, Habeneck, — qui supprimera au Conservatoire les contrebasses dans le *scherzo* — y avait ajouté une partie de harpe, instrument romantique par excellence ! Ce fut la première apparition de Beethoven dans un ballet de l'Opéra; la seconde aura lieu un peu plus tard, dans l'*Ile des pirates*...

§

La mort du « célèbre compositeur » fut connue à Paris vers le 5 avril 1827. Le *Moniteur*, qui avait reçu de Vienne, deux mois auparavant, la nouvelle que Beethoven était « atteint d'une hydropisie qui fait craindre pour ses jours » (5 février), annonça le 9 avril : « Le célèbre compositeur Bethowen (*sic*) vient de mourir à Vienne dans un âge assez avancé. » Le *Journal des Débats*, plus vite informé, imprima la nouvelle dans son numéro du 6 avril, en donnant, par erreur, la date du 26 février. Trois jours après, il ajoutait cette information :

La *Gazette d'Augsbourg* contient la lettre suivante, sous la rubrique de Vienne, 30 mars :

« Les obsèques de Beethoven ont eu lieu hier au milieu d'une foule immense, qui ressent profondément sa perte. MM. Grillparzer, Castelli et le personnel des théâtres ont accompagné à l'église et au champ de repos le convoi, que suivoit une file innombrable de voitures. »

Cette lettre nie que Beethoven ait été réduit à un état voisin de la misère. « Si cela eût été, ajoute son correspondant, qui ne se fût empressé de voler au secours de ce célèbre compositeur, dans un pays où les arts sont aussi encouragés et où l'on n'a pas besoin de recourir à la générosité anglaise ? »

Castil-Blaze, dans le même journal, ne consacre que le 1er juin quelques lignes d'un de ses feuilletons à Beethoven. Mais Fétis, dont la toute jeune *Revue musicale* avait, dès ses débuts, donné une biographie du « compositeur cé-

lèbre » (pp. 114-120), Fétis, citant, lui aussi, et plus longuement, la *Gazette d'Augsbourg*, ajoutait ce judicieux commentaire :

Nous ignorons les circonstances qui ont guidé Moscheles [qui vivait alors en Angleterre] dans la pensée d'ouvrir une souscription à Londres en faveur de Beethoven, mais nous sommes persuadés qu'il ne l'a pas fait légèrement. Il se peut que le gouvernement de l'Autriche éprouve aujourd'hui quelque honte d'avoir laissé dans l'abandon et presque dans le besoin un artiste tel que Beethoven ; mais cet abandon n'a pas été moins réel. Il est certain que cet oubli avait déterminé Beethoven à accepter en 1809 la place de maître de chapelle de Jérôme-Napoléon, roi de Westphalie, et que l'archiduc Rodolphe et les princes Lobkowitz et de Kinski lui firent une pension de 4.000 florins pour l'en détourner... (20).

Quoi qu'il en soit, on ne peut dire que l'événement fit grande sensation, sauf dans une petite fraction du monde musical parisien. Rossini accaparait bien trop l'attention des *dilettanti* et du public fashionable avec son *Moïse*, qui fournissait des feuilletons entiers aux critiques musicaux. Les prochains Concerts spirituels de l'Opéra (13, 14, 15 avril) tinrent à honneur, cependant, de donner trois œuvres de Beethoven ; Habeneck y dirigea une fois de plus la Symphonie en *ré majeur*.

La Symphonie de Beethoven, aussi belle que bien exécutée, écrit le *Moniteur* du 17, demanderait peut-être un orchestre double ; c'est un ouvrage conçu pour un très grand nombre d'exécutants, et qui a besoin de masses puissantes.

Les deux autres œuvres étaient le *Benedictus* et le chœur final du *Christ au mont des Oliviers*.

Ces trois morceaux étaient en situation, ajoute le rédacteur du *Moniteur* ; ils ont paru être, de la part de nos artistes, un hommage à la mémoire du grand homme dont les arts pleurent la perte récente. Beethoven est mort dans un état voisin de l'indigence, et les cités de l'Allemagne se disputent aujourd'hui ses

(20) *Revue musicale*, avril 1827, p. 238-239.

reliques. Telle est, depuis le commencement du monde, la destinée du génie.

Le même rédacteur note le « froid accueil » fait, cette même année, aux symphonies de Haydn, à celles de Mozart et à ses ouvertures.

Habeneck, qui venait de lui rendre cet hommage, aimait Beethoven « en fanatique », comme l'a rappelé d'Ortigue, et ces succès partiels ne pouvant le contenter, il dut déployer beaucoup de patience, de ruse même, pour atteindre le but qu'il se proposait, depuis le jour où il avait eu la révélation du génie : faire connaître Beethoven, ou tout au moins ses Symphonies, et sa musique de chambre transformée en Symphonies (21) ! Lorsque, dit d'Ortigue, il eut quitté la direction de l'Opéra pour reprendre le bâton de chef d'orchestre,

toujours en proie à son idée fixe, que fait Habeneck ? Profitant d'une solennité chère aux musiciens, il se déguisa en amphitryon, et décocha à une trentaine de ses collègues une invitation à venir dîner le jour de la Sainte-Cécile. Il y avait là une anguille sous roche. L'invitation portait ces mots : *On fera un peu de musique*. Un peu ! A bon entendeur, salut ! Ces mots voulaient dire : « C'est bon, mes gaillards, vous serez sous ma férule, vous n'oserez souffler mot, et vous en passerez par où il me plaira. »

Plus favorablement disposés dans un salon que dans la salle de l'Opéra, où le travail des répétitions n'est pas toujours divertissant, raconte l'un des acteurs de la scène, le corniste Meifred, nous trouvâmes que ces deux symphonies (l'*Héroïque* et celle en *la*) contenaient quelques morceaux assez bien, et qu'étudiées convenablement, rendues par un orchestre plus complet, il n'était pas impossible, malgré un bon nombre d'incohérences, de longueurs et de divagations, qu'elles produisissent leur effet (22).

On peut dire que la création de la Société des Concerts du Conservatoire remonte à cet après-midi du 22 novem-

(21) Le Septuor et des fragments de Quatuors.
(22) D'Ortigue, *Journal des Débats*, 9 nov. 1856, *Les inventeurs de Beethoven.*

bre 1825. Dès lors, Habeneck poursuivit son projet avec ténacité. D'autres essais eurent lieu, en 1827, chez le facteur Dupont, rue Neuve-des-Petits-Champs, et en dernier lieu chez Habeneck, ou plutôt chez son beau-père, Sieber dont la maison d'édition musicale était installée rue des Filles Saint-Thomas, 21, près de la Bourse. Multipliant ses démarches, renversant les obstacles que Cherubini, entre autres, directeur de l'Ecole royale de musique, ne pouvait manquer de lui susciter (23), Habeneck fondait enfin la Société, le 15 février 1828, obtenait de la surintendance de la maison du roi l'autorisation d'occuper la grande salle de l'Ecole, et le dimanche 9 mars à deux heures, dirigeait son premier concert : le premier morceau était la *Symphonie héroïque* ; redemandée d'enthousiasme, elle fut reprise, quinze jours plus tard, dans une seconde séance consacrée « à la mémoire de Beethoven » et comprenant en outre : le *Benedictus* de la Messe en *ut*, le premier morceau du Concerto en *ut mineur*, par Mme Brod, pianiste, le quatuor de *Fidelio*, chanté par Mmes Cinti Demoreau, Nélia Maillard, Alexis Dupont et Levasseur ; le Concerto de violon, par Baillot (première audition à Paris), et *le Christ aux Oliviers*, avec Mme Cinti, Adolphe Nourrit et Levasseur comme solistes.

(23) On ne manquera pas d'objecter que Cherubini était président de la Société, — comme l'ont été ses successeurs, en leur qualité de directeur de l'Ecole. Mais il le fut à son corps défendant. Quelques lignes de lui-même l'indiquent nettement. Berlioz ayant demandé la salle pour donner un concert le 23 mai 1828, M. de La Rochefoucauld fit consulter Cherubini, qui répondit : « Ces concerts et les répétitions qu'ils ont occasionnées, ayant apporté quelque relâchement dans les études des élèves, à cause de l'absence forcée des professeurs et d'une grande partie des classes, il est temps que je rétablisse l'ordre accoutumé pour l'enseignement; et si l'on continue à donner des concerts à l'Ecole royale, je ne pourrai réorganiser aussi promptement que je le désire la tenue des classes. Je dois également vous faire observer, monsieur le vicomte, qu'il ne faudrait pas, à l'avenir, prodiguer aussi souvent la salle des exercices soit à des étrangers, soit à des élèves ou autres artistes; car cette salle devrait être spécialement consacrée aux séances musicales données par les élèves. » (Archives nationales. O³, 1813.) Berlioz, rapportant au vicomte, le 12 mai, un entretien avec Cherubini, lui prête ces paroles : « Au reste, ces concerts dérangent les classes et font perdre leur temps aux élèves... Je veux faire démolir l'amphithéâtre qui existe maintenant sur la scène; il faut qu'on enlève les pupitres. » (*Ibid.*)

§

Avec la création de cette société commence une seconde période dans l'histoire des œuvres beethovéniennes en France. Sans cette institution, les Symphonies, les Ouvertures, les Concertos, les Messes, fussent probablement restés pendant longtemps lettre morte. Cette société, nous apprend Fétis, devait ne se consacrer qu'à la « musique nouvelle », et elle le fit, en effet, pendant assez longtemps, non sans rendre hommage au vieil Haydn, le grand favori de naguère, et à Mozart, mais en ignorant à peu près complètement les grands maîtres leurs prédécesseurs, Bach et Hændel, qui ne faisaient que de très rares apparitions sur les programmes.

A ses débuts, la Société, qui sera centenaire l'année prochaine, n'était pas, comme on le répète si souvent, un musée de chefs-d'œuvre anciens : bien au contraire ! Mais, comme il arrive lorsqu'une institution prend de l'âge, que des habitudes se contractent, que des routines s'établissent, le moindre effort faisant son œuvre chez tous, auditeurs et exécutants, on fausse peu à peu ou l'on ralentit le mouvement initial. La Société des Concerts, ayant donc réellement révélé Beethoven au public parisien, finit par le « conserver », comme le Louvre de Louis-Philippe conservait les anciennes collections royales qui avaient été jeunes au temps de François Ier, comme l'Académie royale de musique conservait, — sans excès, il faut en convenir, — quelques partitions de Gluck.

De 1828 à 1831, toutes les Symphonies étaient exécutées rue Bergère (24). Et comme si les Symphonies ne suffi-

(24) On trouvera, dans mon ouvrage sur *les Symphonies de Beethoven*, un certain nombre de renseignements relatifs aux auditions données en France, des extraits des critiques contemporaines, etc. Balzac, ayant assisté le 24 avril 1837 à une audition de la Symphonie en *ut mineur*, écrivait le lendemain à Mme Hanska : « Hier, je suis allé entendre la symphonie en *ut mineur*. M. Beethoven est le seul homme qui me fasse connaître la jalousie. J'aurais voulu être Beethoven plutôt que Rossini ou Mozart. Il y a dans cet homme une puissance divine. Il semble qu'un enchanteur vous enlève dans un pays merveilleux... Non, l'esprit de l'écri-

saient pas, Habeneck, dans son zèle intempérant, ne craignait pas de faire jouer des fragments de Quatuors ou le Septuor par l'ensemble des pupitres. En trente-deux ans (de 1828 à 1859), Elwart comptait 280 exécutions de Symphonies de Beethoven exécutées, sur 408 au total ; 23 de fragments d'oratorio sur 178 ; 41 de morceaux de musique de chambre (par tous les instruments !) sur 73 ; 27 de fragments d'opéra sur 213, etc.

Arrêtons-nous un instant à la « session » de 1841. Cet hiver-là, deux auditeurs allemands, dont l'un était l' « ami de Beethoven », et l'autre un jeune musicien inconnu, besogneux, eurent, dans la salle du Conservatoire, la révélation des Symphonies de Beethoven. Le jeune inconnu, qui s'appelait Richard Wagner, écrivait, trente ans plus tard, que ces auditions inoubliables lui avaient fait « tomber les écailles des yeux ».

Quant à Schindler, qui faisait à Paris une sorte de tournée d'inspection, d'Ortigue a laissé sur lui de bien amusants souvenirs qui, perdus dans la collection des *Débats*, méritent d'échapper à l'oubli, ne serait-ce que pour égayer le lecteur.

Les séances du Conservatoire, écrit-il, avaient déjà produit une grande sensation en Europe, lorsque M. Schindler vint à Paris, curieux de voir par lui-même *comment les choses se passaient*. Il assistait aux répétitions, et, pendant les séances, Habeneck le faisait asseoir derrière ses premiers violons, adossé à la loge du cintre. M. Schindler triomphait modestement, comme si les symphonies de Beethoven eussent été son propre ouvrage. Habeneck avait l'air de le consulter de temps en temps de la parole et du regard, et il n'en faisait pas moins à sa fantaisie ; à telle enseigne que le chef d'orchestre a persisté jusqu'au bout dans quelques inexactitudes de pur entêtement, comme dans sa

vain ne donne pas de pareilles jouissances, parce que ce que nous peignons est fini, déterminé, et que ce que nous jette Beethoven est infini. Comprenez-vous que je ne connaisse encore que la symphonie en *ut* mineur et le petit bout de la symphonie *Pastorale* que nous avons entendu racler à Genève, dans un second étage! »

La Messe en *ré* ne fut exécutée pour la première fois, en entier, que le 8 janvier 1888.

manie de vouloir faire exécuter l'entrée du scherzo de la Symphonie en *ut* mineur par les violoncelles seulement, tandis que ce passage est écrit pour les contrebasses dans la partition, et tant d'autres licences que mon ami et maître, M. Berlioz, vous dira mieux que moi (25).

Schindler fut enthousiasmé des exécutions de Habeneck. « En entendant les œuvres instrumentales de Beethoven au Conservatoire de Paris, dit-il, je me suis rendu compte de la façon la plus persuasive que, d'une façon générale, jamais nulle part je ne les avais entendu exécuter avec une plus juste intelligence et une plus grande perfection de détail... Visiblement, l'esprit du maître plane sur cette phalange choisie (26). »

Ayant apporté avec lui le portrait de Beethoven par Schimon, Schindler l'exposa au foyer de la salle des concerts, un jour qu'on y répétait la Symphonie en *la*, donnée au 4e concert de la saison, un mois avant la IXe. Après la répétition, les musiciens se pressèrent devant l'image du maître, les uns tombant à genoux, les autres montant sur des tables ou sur des chaises, aux cris de : « chapeau bas ! » La *Gazette musicale* ayant raconté cette scène bien romantique, qui n'avait pas duré « moins d'un quart d'heure », ce fut, pendant plusieurs jours, un véritable pèlerinage au vieil hôtel des Menus. Sur la prière du comité de la Société, Schindler autorisa Grévedon à faire une lithographie de la toile de Schimon, et, depuis lors, tous les membres de l'orchestre reçoivent un exemplaire de cette lithographie, revêtu de la signature du président et du vice-président, c'est-à-dire du directeur du Conservatoire et du chef d'orchestre de la Société.

(25) *Journal des Débats*, du 9 nov. 1856, *les inventeurs de Beethoven*.

(26) Schindler, *Beethoven in Paris*, p. 26. Schindler vint deux fois à Paris, en 1841, puis l'hiver suivant. Une légende, propagée par Henri Heine (*Gazette d'Augsbourg*, du 29 avril), veut que Schindler ait inscrit sur sa carte de visite : « ami de Beethoven ». C'est une pure invention. Wagner, dans une lettre de Paris, du 6 avril 1841, adressée à un journal de Dresde, fait également allusion au séjour de Schindler à Paris et raconte plaisamment l'entrevue qu'il eut avec son ami Anders, le premier biographe français de Beethoven (*Gesamm. Schriften*, t. XII, p. 83).

D'Ortigue, dans le feuilleton déjà cité, rapporte une plaisante anecdote sur cet original Schindler, dont la présence à Paris réjouissait les milieux musicaux :

Un amateur de musique très distingué, M. de F... [Ferrière, probablement], qui habitait dans le square d'Orléans, rue Saint-Lazare [aujourd'hui rue Taitbout, 80 ; Chopin y demeura], désirait inviter M. Schindler à dîner. On ne savait comment s'y prendre vis-à-vis de l'ami de Beethoven, qui préférait dîner librement au restaurant. M. de F... s'entendit avec deux ou trois amis communs, et voici ce qu'on imagina. Une partie de l'appartement de l'amphitryon fut transformée en salle de restaurant, l'escalier sablé, une écaillière placée sur le palier, les domestiques affublés de tabliers blancs et de la courte veste bleue. M. Schindler arriva, précédé de M. Ernst, alors dans tout le feu de son talent de violoniste, de Stephen Heller, toujours le plus rêveur et le plus pathétique des pianistes ; les deux artistes n'avaient pas manqué de lui dire que, ce jour-là, ils le feraient dîner dans un restaurant où il n'y avait qu'un certain nombre d'habitués se connaissant entre eux, et où l'on *était assez bien servi*. En effet, de son côté M. Schindler n'avait pas manqué d'observer que la maison n'avait ni la situation ni l'apparence d'un lieu public où l'on mange. Quand les trois amis furent entrés, ils prirent place à l'une des tables rangées autour de la salle ; Mme de F... entra avec quelques personnes qui occupèrent les autres tables et aussitôt la conversation devint générale. Plusieurs fois, M. Schindler provoqua l'hilarité des convives par le sans-façon de ses manières et l'indépendance de ses jugements gastronomiques. Tantôt il se plaignait de la maladresse ou de la lenteur des garçons, tantôt il s'étonnait qu'un mets marqué sur la carte (qu'on avait empruntée au restaurant voisin) ne fût pas prêt, ou fût absent. Néanmoins, en résultat, il loua fort la bonté de la cuisine, le choix et l'excellence des vins. Après le dîner, on passa dans un cabinet, où furent apportés le café, les liqueurs et des cigares exquis. La conversation s'était animée ; Beethoven était sur le tapis ; M. Schindler seul ne démêlait pas encore bien clairement s'il se trouvait dans un cabinet de restaurant, à l'ameublement banal, délustré et *défraîchi*, ou bien dans un cabinet d'amateur, décoré avec luxe, distribué avec goût, rempli de curiosités et d'objets d'art. Bref, lorsqu'il se hasarda à parler de

la carte à payer, on lui répondit par une explosion de rires, et il prit son parti d'avoir été si gracieusement mystifié.

De retour en Allemagne, Schindler rédigea et publia son *Beethoven in Paris* ; mais il n'y souffle mot de l'aventure. Son livre, qui passe en revue la vie musicale parisienne au milieu du règne de Louis-Philippe, nous présente d'ailleurs plusieurs figures intéressantes de Beethovéniens. Il parle des Quatuors Franco-Mendès et Alard, travaillant à la diffusion de la musique de chambre. Mais le vieux Baillot « se taisait, et il fut impossible de le décider à rien faire ». Il donne un souvenir au « papa Chabran », ancien soldat de Napoléon et propriétaire de plusieurs maisons de la rue Saint-Honoré, qui avait fait construire six ans auparavant une salle de 2.000 places. Schindler alla le voir dès le surlendemain de son arrivée à Paris. « Papa Chabran me reçut avec sa cordialité accoutumée et me déclara tout de suite comment, par amour de Beethoven, il avait fait construire une grande salle de concerts dans son jardin, puis engagé un orchestre de quatre-vingts musiciens, *afin de rendre cette musique populaire en France*, tout en faisant en même temps exécuter *toute la bonne* musique instrumentale *allemande*. Il avait ainsi fondé les « Concerts de la rue Saint-Honoré », qui, malgré le prix d'entrée très minime d'un franc, n'avaient, pendant quelques années, laissé aucun déficit dans la caisse ». Malheureusement, il n'en était plus ainsi en 1841, et l'entreprise ferma au mois d'avril, ayant coûté au papa Chabran la coquette somme de 100.000 francs. Valentino dirigeait ces concerts, où Schindler put encore entendre, assez médiocrement exécutés, du Mozart, du Haydn, une symphonie de Spohr, une de Tæglichsbeck, une ouverture de Mendelssohn, un sextuor de Mayseder, et même du Beethoven : la neuvième Symphonie particulièrement maltraitée, l'*Ut mineur* bien exécutée ; et il constata que le public plutôt bruyant de ces concerts-promenade n'écoutait avec respect que Beethoven (27).

(27) En réalité, la salle de la rue Saint-Honoré, 251, avait d'abord été

§

Pendant la période antérieure à 1830, la musique de chambre, assez cultivée encore au début du siècle, avait presque disparu, sous le règne de Louis-Philippe, des salons parisiens. A peine deux ou trois réunions peu nombreuses existaient encore à Paris, constate Fétis dès 1828. « Mais Baillot, dit-il, suffit pour perpétuer parmi les amateurs le goût des belles choses (28). » Un amateur passionné qui, chaque semaine, réunissait chez lui les meilleurs instrumentistes, le baron de Trémont, rédigeant ses souvenirs vers 1840, déplorait de même qu'il n'y eût plus qu'une demi-douzaine de salons parisiens où l'on fît réellement de la musique : il en comptait plus d'une trentaine sous l'Empire.

En 1827 et années suivantes, Baillot donnait encore, à l'ancien hôtel Fesch, 59, rue Saint-Lazare, des séances de musique de chambre, où l'on entendait des Trios, des Quatuors et des Sonates ; « les connaisseurs qui résistent aux folies du jour » y jouissaient « en secret, dit encore Fétis, des délicieuses émotions que procurent les sonates de Boccherini, de Mozart et de Beethoven » (29).

A côté de Baillot, on trouve de temps en temps dans les journaux, l'annonce d'un quatuor ou d'un quintette. Le quatuor Herrmann, de Munich, venu à Paris en 1826, exécute un des grands Quatuors (24 juillet), mais pour ne pas lasser le public, il le coupe en deux parties, intercalant entre ces deux tronçons tout le reste du programme (Habeneck ne croyait pas devoir procéder autrement avec la IXe Symphonie !) Une harpiste, Mme Jules Chèvre (24 avril

occupée par Musard et ses bals, et ce n'est que plus tard que Valentino tenta d'y acclimater la musique classique ; il ne subsista que trois ans et demi, d'octobre 1837 à avril 1841. Vinrent ensuite les Concerts-Valentino, auxquels d'ailleurs ce chef d'orchestre fut étranger. Le Nouveau-Cirque, qui va disparaître, occupait l'emplacement de la salle du « papa Chabran ».

(28) *Revue musicale*, janvier 1828, p. 606. Cf. mars 1827, p. 190-191.

(29) *Ibid.*, fév. 1829, p. 19. Sauzay, dans ses *Etudes sur le Quatuor* (1861), dit que Baillot, son beau-père, ayant exécuté le dernier Quatuor (24 mars 1829), « dut céder à la démarche de son auditoire et renoncer pour le moment à le faire entendre en public ».

1827), fait appel à Brod, Barizel, Meifred, Buiteux et Mme Georgette Solère, pour exécuter un Quintette à son concert du 24 avril 1827. Les célèbres frères Bohrer (en mars 1830) annoncent l'exécution, en plusieurs séances, des derniers Trios et Quatuors. L'année suivante (6 mars 1831), avec Mme Bohrer, ils donnent le Quatuor en *mi bémol*, avec Tilmant et Urhan, un grand Trio et le XIIe Quatuor, avec les mêmes ; Mme Dulcken chante *Adélaïde*. « Que de nouveauté ! que de hardiesse ! Devrai-je dire aussi... et quelquefois que d'extravagances ! mais ces extravagances sont celles d'un artiste incomparable », dit la *Revue musicale*. « Un des derniers quatuors [le XVe] de cet homme étonnant (en *la* mineur) occupait une partie de la séance... Quant au dernier morceau... ! qu'en pourrais-je dire ? il faut respecter un homme supérieur, même dans ses erreurs (30). »

Au moment où Fétis écrivait ces lignes, Chopin venait de donner son premier concert à la salle Pleyel (26 janv. 1832) : en tête du programme figurait un quintette de Beethoven, exécuté par Baillot, Vidal, Urhan, Tilmant et Norblin.

Parmi les pianistes, Liszt qui, cependant, se rendait plus célèbre par ses fantaisies et ses improvisations sur des opéras en vogue, des variations sur des airs connus, avait déjà reçu la révélation de Beethoven. Le jour de Noël 1828, il devait donner dans la salle du Gymnase (théâtre de Madame), un concert au programme duquel était inscrit le Concerto en *mi bémol*. Lenz, qui se rappelait l'avoir vu affiché sur le boulevard, a dit l'impression que lui avait causée cette simple annonce. Mais, deux ou trois jours auparavant, le jeune virtuose, « à peine convalescent d'une maladie inflammatoire », dit *le Corsaire* du 25-26 décembre, dut renoncer à paraître en public. Lui-même écrit à son maître Czerny qu'il est malade de la rougeole (lettre du 23 décembre). Ce fut Ferdinand Hiller qui, le premier, fit enten-

(30) *Revue musicale*, 12 mars et 2 avril 1831, p. 46 et 71.

dre ce même Concerto, à un concert de Berlioz (1er novembre 1829).

Il semblait, dit Fétis, qu'il eût été mis là pour donner une leçon à celui-ci [Berlioz]. Ce concerto n'est point le chef-d'œuvre de Beethoven ; le premier morceau, qui est le meilleur, est trop long. L'adagio n'a rien de remarquable, et le rondo a de la monotonie; mais il y a des phrases dans ce concerto qui auraient fait la fortune du *Concert des Sylphes* (31). Il y a aussi mille effets ravissans de nouveauté dans l'instrumentation; mais ils ne sont pas puisés dans l'excès du bruit. M. Hiller a joué avec beaucoup de pureté et d'élégance la partie principale de ce concerto, sauf deux ou trois *lapsus digitorum* (32).

En 1832, au quatrième concert du Conservatoire, Mendelssohn révéla le Concerto en *sol*, et y déploya « une délicatesse de talent, un fini d'exécution et une sensibilité dignes des plus grands éloges » (33).

En 1834, les frères Tilmant, avec Urhan et Claudel, organisent des matinées de Quintettes et Quatuors, dans lesquelles figure Beethoven (34) ; ils se risquent, l'année suivante, à exécuter les derniers Quatuors. La Sonate à Kreutzer est jouée, par Urhan encore, avec Liszt, à Saint-Vincent-de-Paul, le jour de la Sainte-Cécile (22 novembre 1834); et par deux fois, en 1835, à la salle Saint-Jean, de l'Hôtel de Ville, et au Conservatoire, dans des concerts organisés par Girard et Berlioz, on entend la *Sonate quasi fantasia* (dite du *Clair de lune*), dont le premier morceau était orchestré par Girard !... Liszt jouait ensuite l'*allegretto* et *presto appassionato* au piano seul (35). Liszt

(31) C'est la première version de la scène des bords de l'Elbe (seconde partie de *La Damnation de Faust*).

(32) *Revue musicale*, nov. 1829, p. 351.

(33) *Revue musicale*, 24 juil. 1832, p. 52.

(34) *Gazette musicale*, 5 janvier 1834.

(35) « *L'adagio* de Beethoven, instrumenté par Girard, est une de ces choses dont on ne saurait parler que le front dans la poussière, écrit la *Gazette musicale*, sous la signature R. F. (9 avril 1825); le public n'en a paru qu'assez médiocrement touché. C'est que le concert était fort long. » Cf., le 29 nov., l'article de Germanus Lepic. En 1828, Liszt avec Sowinski, Bertini, auteur de l'arrangement, et Schuncke, qui donnait le concert à son bénéfice, exécuta à huit mains la VIIe Symphonie (*Revue music.*, mai 1828.

avait, du reste, peu l'occasion de jouer des sonates en public, se réservant de les exécuter devant ses intimes, les Berlioz, les Chopin, les Legouvé, les d'Ortigue et autres, qui en ont conservé le souvenir.

Oh! s'écrie d'Ortigue, il faut le voir, il faut l'entendre et nous taire, car ici nous sentons trop combien l'admiration affaiblit notre expression. Beethoven est pour Liszt un dieu devant lequel il incline le front. C'est surtout lorsqu'il exécute Beethoven, dans la musique de qui certains esprits étroits ou haineux s'obstinent encore à ne voir qu'une simple transformation, comme s'il pouvait y avoir transformation sans qu'il y ait un nouveau principe introduit fondamentalement dans l'art, comme si une transformation pouvait être autre chose que le corps, la manifestation extérieure d'un type nouveau, et d'un développement intérieur... (36).

Le premier peut-être, en public, Liszt encore exécuta, en 1836, une des dernières Sonates, l'op. 106, dont l'*adagio* transportait Berlioz. Et ce fut une révélation, lorsque, avec Urhan toujours et Batta, il fit connaître les Trios en *si bémol*, en *ré* et en *mi*, à la salle Erard.

A côté du Beethoven des symphonies, dont la pensée est transparente pour tous aujourd'hui, grâce à la société des concerts, écrivait Legouvé au sortir de ces auditions, il y a un autre Beet-

(36) *Gazette musicale*, 14 juin 1835, numéro entièrement consacré à *Liszt*, par d'Ortigue. La Sonate en *la bémol*, op. 26 (de 1802), devait avoir déjà quelque popularité : car, dans un ballet de l'Opéra, *l'Ile des pirates*, représenté six mois avant *les Huguenots*, le 12 août 1835, avait été introduite une variation du premier mouvement. Ce ballet, véritable *pasticcio*, avait pour auteur le chanteur Adolphe Nourrit, et pour « compositeurs », Carlini et Casimir Gide, qui avaient fait des emprunts à Rossini et à... Beethoven. Au quatrième et dernier acte, Casimir Gide, — qui fournit encore six ballets à l'Académie royale de musique, — avait orchestré (pour quatuor, flûtes, clarinettes, bassons, le quatuor commençant seul), la cinquième variation, tandis que l'infortunée captive Mathilde (l'une des sœurs Elssler), dansait de façon touchante « dans la tente du chef des brigands », afin d'attendrir celui-ci en faveur de son amant Ottavio!... *C'est la seconde fois, à notre connaissance*, que le nom de Beethoven parut sur la scène de l'Opéra, — mais non sur l'affiche, car on ne l'avait pas nommé, non plus que Rossini. Chose curieuse, l'ouvrage précédent, dont la première eut lieu le 8 avril, était un ballet en un acte, *Brézilia ou la Tribu des femmes*, musique du comte de Gallenberg, qui avait épousé Giulietta Guicciardi. *Brézilia*, dont les répétitions avaient été laborieuses, ne dépassa pas la cinquième représentation; *l'Ile des pirates*, plus heureuse, atteignit la vingt-cinquième.

hoven aussi grand et plus profond, mais incompris encore de la foule, c'est le Beethoven des trios, des quatuors et des sonates (37).

Et Berlioz, exprimant les mêmes idées dans les *Débats*, ajoutait :

Mais son dernier mot n'est pas là, c'est dans les sonates pour piano seul qu'il faut le chercher. Le moment viendra bientôt peut-être où ces œuvres, qui laissent derrière elles ce qu'il y a de plus avancé dans l'art, pourront être comprises, sinon de la foule, au moins d'un public d'élite. C'est une expérience à tenter ; si elle ne réussit pas, on la recommencera plus tard.

Les grandes sonates de Beethoven serviront d'échelle métrique pour mesurer le développement de notre intelligence musicale (38).

§

De courageuses phalanges d'artistes allaient travailler à cette œuvre de propagande beethovénienne ; deux élèves de Baillot, les frères Franco-Mendès, d'abord, vers 1840. Mais ce n'est qu'à partir de 1848 que se fondent des quatuors capables de rivaliser avec les célèbres sociétés similaires d'Allemagne. La Société de musique classique des frères Tilmant commence, puis la société Alard, Franchomme, Maguin, Casimir Ney, Deledicque, Diemer, qui subsista pendant plus de vingt ans, continue le mouvement ; en 1851, Maurin, Sabatier, Viguier, Chevillard et Mme Viguier, fondent la « Société des derniers Quatuors de Beethoven », qui vécut pendant plus d'un demi-siècle. En 1866, elle était composée de Maurin, Sabatier, Mas, Valère Müller, et Ritter, pianiste. Ce groupe d'artistes voyagea en France et à l'étranger ; en 1865, il visita l'Allemagne et remporta, notamment à Cologne, de grands succès.

En 1858, se fonda la Société Armingaud, Jacquard, Edouard Lalo, Mas, avec Mme Massart, Lubeck et Saint-Saëns comme pianistes. Aux programmes de ces trois so-

(37) *Gazette music.*, 5 mars 1837.

(38) *Journ. des Débats*, 12 mars 1837, *Trios et Sonates;* article reproduit dans le *Voyage musical* (1844), t. II, p. 359-365. Cf. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs.*

ciétés — six chaque saison, — le nom de Beethoven revenait le plus fréquemment : au moins une fois par séance. En 1863, on constatait que c'était l'op. 59 et l'op. 4 qui obtenaient les plus nombreuses auditions. Cette même année, Charles Lamoureux, préludant à sa carrière d'initiateur, fondait des « Séances populaires de musique de chambre », dont la première avait lieu le 8 décembre : son groupe comprenait Colblain, Adam, E. Rignault et trois pianistes : Mougin, H. Finot, A. Lavignac.

Une autre Société de musique de chambre débutait peu après (en 1864), avec Jacoby, Willaume, Dumas, Vacquez, etc., Mme Rémaury et G. Pfeiffer, pianistes. Puis Véronge de la Nux (piano), White et Lasserre inauguraient leur Trio, le 17 février 1865.

Tandis que la Société des Concerts continuait à défendre à l'orchestre la cause de Beethoven, tous ces groupements répandaient peu à peu la musique de chambre. Les trente-deux Sonates pour piano seul attiraient moins, sans doute, des auditeurs plus sensibles aux exécutions d'ensemble, et l'on peut répéter presque sans rien y changer ce qu'écrivait le regretté Louis de Fourcaud dans une brochure sur *la Musique au concert depuis 1830* : « Sur Beethoven, silence complet partout, hormis au Conservatoire. » On entend cependant, en 1856, dans cette salle Pleyel, dont Fourcaud s'est fait l'historiographe, dans l'op. 111, Ritter, ce jeune pianiste de quinze ans que Berlioz appréciait particulièrement. Saint-Saëns, de même, dut bien, de temps à autre, exécuter quelque Sonate. En 1859, Hans de Bülow, qui a joué le même op. 111 chez Maurin-Chevillard, fait entendre, chez Pleyel précisément, l'op. 101. Et Clara Schumann, en 1863, exécute l'op. 53, « avec une vigueur singulière, dit Scudo. Dans cette musique profonde, le talent de la virtuose a été presque à la hauteur de l'inspiration. »

§

A cette époque, — le second Empire, — commence, avec Pasdeloup, une nouvelle période dans la propagation de la musique beethovénienne, non seulement à Paris, mais en France, — car l'exemple de Pasdeloup suscite dans les grandes villes de nombreuses sociétés de « Concerts populaires ». Les vingt-huit matinées annuelles du Cirque d'hiver vulgarisent la musique symphonique, confinée presque exclusivement naguère dans la salle du Conservatoire. En deux ans (1861-1863), Pasdeloup avait déjà donné environ 35 auditions de symphonies, 11 d'ouvertures de Beethoven, 10 du Septuor, 2 de fragments de Quatuors, 6 de *Prométhée*, une d'un Concerto de piano, une du Concerto de violon, 3 d'*Egmont*, etc. (39).

A l'exemple des Concerts populaires de Pasdeloup, disparus en 1883 pour ressusciter en 1918, sous la direction de M. Rhené-Baton, les associations symphoniques se multiplient jusqu'à nos jours ; mais deux seulement subsistent sans défaillance à Paris : l'Association artistique, fondée par Edouard Colonne (à l'Odéon d'abord) en 1873, et les Nouveaux Concerts, dus à l'initiative de Lamoureux, en 1881. Colonne mit cinq ans à donner les neuf Symphonies, et Lamoureux vingt (la première n'ayant été exécuté qu'en 1901). En trente ans, Beethoven avait paru 374 fois sur les programmes du premier, venant entre Berlioz (448) et Wagner (366). A la veille de la guerre, sous sa direction ou celle de son successeur, M. G. Pierné, la V[e] Symphonie avait eu 51 exécutions ; la VI[e], 46 ; la IX[e], 40 ; la VII[e], 28, etc. Chez Lamoureux, on en comptait, de 1881 à 1914 : 72 de la V[e], 63 de la VI[e], 49 de la III[e], 41 de la VII[e], 40 de la IX[e], 29 de la VIII[e], 17 de la IV[e]. On voit qu'ici et là, le goût des auditeurs, *vox populi*, était exactement le même.

(39) Elwart, *Hist. des Concerts popul. de mus. classique*, 1864.

§

La période qui s'étend de 1860 à 1900 environ peut être appelée la période triomphante. Depuis lors, le wagnérisme aidant, les classiques retrouvent, au théâtre comme au concert, un regain de faveur. D'autre part, le mouvement qu'avait créé la *Schola cantorum* dans l'enseignement musical, renouvelle peu à peu la mentalité musicale française. Beethoven en profite, comme Bach et les classiques. Les auditions se multiplient : Colonne, de même qu'il a donné des « cycles » Berlioz, ne craint pas d'annoncer des « cycles » Beethoven ; il invite des chefs d'orchestre étrangers (Mottl, Harmann Lévi, Nikisch, MM. Weingartner, R. Strauss, etc.) à occuper son pupitre de kapellmeister au Châtelet. Nikisch, à la tête de la Philharmonique de Berlin, vient, en 1897, interpréter Beethoven et Wagner, réveillant les échos du Cirque d'hiver endormis depuis Pasdeloup. En mai 1905, Weingartner dirige tout un Cycle Beethoven au Trocadéro, avec MM. Risler et Capet comme solistes. M. Walter Damrosch fait de même en mai-juin 1924, pour le centenaire de la IXe Symphonie.

La musique de chambre ne chôme pas non plus : en 1872, le flûtiste Taffanel crée la Société classique de musique de chambre, puis en 1879, la Société de musique de chambre pour instruments à vent, suivie, en 1895, par la Société moderne d'instruments à vent (dirigée par Barrère d'abord, puis par Louis Fleury, de 1906 à 1926).

En 1886, le grand violoniste Ysaye fonde à Bruxelles (avec Crickboom, L. van Hoot et Joseph Jacob) son célèbre quatuor, et lui-même donne, avec Raoul Pugno, d'inoubliables auditions de sonates (notamment en mai 1907, à la salle Pleyel). En 1891, se fonde le quatuor Geloso-Schnecklud. Depuis 1903, le quatuor Capet-Thouret-H. Casadesus (puis Bailly), Hasselmans se consacre exclusivement aux Quatuors de Beethoven, dont il donne chaque année des auditions complètes, appréciées non seulement en France, mais

dans toute l'Europe. La Société philharmonique, fondée la même année, invite de son côté les plus célèbres quatuors étrangers à venir exécuter les mêmes œuvres : on y entendit l'illustre Joachim avec ses partenaires Halir, Wirth, Haussman. En 1904, MM. Armand Parent et Paul Landormy entreprennent de donner en quatre ans *toute* la musique de chambre et les mélodies, etc., etc.

Les Sonates pour piano, dont plusieurs sont presque populaires, — l'*Appassionata*, le *Clair de lune*, — sont pour la plupart, et les dernières surtout, encore peu fréquemment exécutées. M. Edouard Risler ne craint pas d'en jouer quatre (les op. 53, 106, 110 et 111), en une seule séance (27 avril 1902). Au Nouveau Théâtre, deux ans plus tard, il entreprend de donner le cycle complet des 32, et il recommence la saison suivante (1905-1906), à la salle Pleyel, se classant parmi les interprètes les plus complets de Beethoven ; M. Cortot, soit seul, soit avec MM. Thibaud et Casals, et plus près de nous, M. Paul Loyonnet (qui exécute, avec M. André-Lévy, l'œuvre pour piano et violoncelle, 1924), d'autres encore, achèvent d'explorer tout le domaine instrumental.

Le quart de siècle qui vient de s'écouler est véritablement la période de saturation. Romain Rolland publie, en 1903, aux *Cahiers* de Péguy, sa *Vie de Beethoven*, dont le roman de *Jean-Christophe* est comme une transposition moderne. En 1909, M. Fauchois fait représenter son drame à l'Odéon. Peintres et sculpteurs, architectes même se mettent de la partie : il n'est plus un Salon où l'on ne puisse contempler la face farouche du musicien sourd, en des images de fantaisie, où ne s'étalent des plans de temples aux IX Symphonies. Le regretté José de Charmoy meurt avant d'avoir vu inaugurer son monument à Beethoven, dont le Conseil municipal ne veut pas pour le Ranelagh, et qu'il finit par exiler en le socle sous les ombrages du Bois de Vincennes...

Lorsque la guerre survint, Beethoven avait enfin conquis

la popularité. On lui fit d'abord faire pénitence, comme à tous ses confrères austro-allemands, puis on s'avisa que son grand-père était né à Anvers, et qu'il portait, après tout, un nom belge, et l'on reprit ses Symphonies. Depuis l'armistice, il n'a plus cessé de figurer à un programme symphonique, pianistique ou violonistique. Seul le public des théâtre veut l'ignorer : on l'a bien vu l'an dernier, lorsque l'Opéra de la Haye vint donner trois fois le *Fidelio* (15-20 février 1926).

§

Inspiré par une pièce française de l'époque révolutionnaire et qui était pour Beethoven le livret idéal, —*Léonore ou l'Amour conjugal*, de Bouilly, musique de Gaveaux — *Fidelio* fut promis par l'Odéon lyrique, dès le mois de décembre 1825 (l'arrangement était de Castil-Blaze) ; mais ce n'est qu'en 1829 qu'une troupe allemande d'Aix-la-Chapelle, dirigée par l'ex-ténor Rœckel (le second Florestan), vint en donner trois représentations, avec Haitzinger, Genée, Mme Fischer, Mlle Hauff, etc. La première représentation (30 mai) fut assez médiocrement dirigée par Grasset, qui, à la seconde, céda la baguette au kapellmeister allemand. Les chœurs étaient excellents, le finale « colossal du troisième acte était dit avec un ensemble vraiment admirable », dit la *Revue musicale* (40).

Les deux années suivantes, la troupe allemande reparut, mais cette fois avec Mme Schrœder-Devrient, et à peu près les mêmes acteurs, dont Haitzinger, dans les autres rôles. Le second acte surtout faisait grand effet sur le public romantique et, après trois représentations, il fut repris seul trois fois (juin-juillet 1831). Une autre reprise en allemand, par la troupe de l'impresario Schumann, eut lieu le 18 mai 1842, à Ventadour. Puis, le 21 janvier 1851, avec Mlle Cruvelli, il fut donné sur la même scène, en italien (4 représentations), et pour Mlle Krauss en 1869 (6 représentations). Car-

(40) *Revue musicale*, juin 1829, p. 445, art. signé A. S.

valho, s'adressant à ses fournisseurs habituels, les heureux auteurs de *Faust*, Barbier et Carré, leur en avait, entre temps, demandé un arrangement, que fit représenter son successeur Réty (5 mai 1860).

Au lieu d'un mélodrame sombre, qui a bien la couleur de l'époque où il a été joué, et dont l'action se passe on ne sait trop dans quel pays, qui touche à l'Espagne peut-être, comme semblent l'indiquer les noms de Pizarre et de don Fernand (41), ces messieurs ont recouvert cette fable toute bourgeoise d'un faux vernis de couleur historique. Ils ont transporté Rocco, sa fille Marcelline et Léonore à Milan, au temps de Jean Galéas, de Louis Sforza et de Charles VIII, roi de France, qu'ils font intervenir d'une manière ridicule. Ces changements ne sont pas heureux et il eût mieux valu se contenter de la pièce qui a inspiré Beethoven. L'exécution n'a pas été non plus ce qu'on pouvait désirer pour une œuvre aussi difficile. Mme Viardot, dont la rare intelligence est à la hauteur des plus grandes conceptions, n'a plus la voix assez jeune et assez puissante pour chanter la partie de Léonore. Elle a dit avec un grand style le récitatif qui précède l'air du second acte ; mais dans tout le reste de l'ouvrage ses forces ont trahi son goût... Quoi qu'il en soit de nos critiques, concluait Scudo, l'opéra de *Fidelio* est bon à entendre et les amateurs de la grande musique ne peuvent que savoir gré au Théâtre-Lyrique de leur avoir fait connaître le seul opéra qu'ait composé Beethoven (42).

Paul de Saint-Victor dans la *Presse*, reflétait sans aucun doute l'opinion générale, lorsqu'il écrivait :

Un ennui noir, pesant, sépulcral, qui vous consterne et vous méduse. Il n'est donné qu'au génie d'ennuyer ainsi ! Après *Fidelio*, on écoute avec plaisir *Rita*, l'opérette posthume de Donizetti.

Et Fiorentino, de même dans le *Moniteur* :

L'ouvrage n'a jamais pu se maintenir. On se met à genoux

(41) La pièce de Bouilly avait pour sous-titre « fait historique espagnol ». Pouilly, administrateur du département d'Indre-et-Loire sous la Révolution, s'était inspiré du dévouement « d'une dame de la Touraine ».

(42) Scudo, *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1860. Cf. *l'Année musicale*, 1861, p. 112-113.

devant Beethoven, mais on bâille et on a raison de bâiller... On a écouté avec résignation.

Mais Berlioz, dans les *Débats* (18 et 22 mai 1860), fit deux magnifiques feuilletons sur l'opéra de Beethoven, qui « appartient à cette forte race d'œuvres calomniées sur lesquelles s'accumulent les plus inconcevables préjugés, les mensonges les plus manifestes, mais dont la vitalité est si intense que rien contre elles ne peut prévaloir ».

Qui sait pourtant, disait-il en terminant son étude, si la lumière ne se fera pas plus tôt qu'on ne pense, pour ceux-là même dont l'âme est fermée en ce moment, à ce bel ouvrage de Beethoven, comme elle est aussi fermée aux merveilles de la neuvième symphonie, des derniers quatuors et des grandes sonates de piano de ce même incomparable inspiré ? Un voile épais semble quelquefois placé sur les *yeux de l'esprit*, quand on regarde d'un certain côté du ciel de l'art, et empêche de voir les grands astres qui s'illuminent ; puis tout d'un coup, sans cause connue, le voile se déchire, on voit et l'on rougit d'avoir été aveugle si longtemps (43).

Onze représentations satisfirent « l'âme fermée » du public de 1860. Près de trente ans après, le 11 mars 1889, le théâtre de la Monnaie adopta une adaptation de Gevaert-Antheunis avec récitatifs, que remplaça, à ce même théâtre, la version fidèle de Maurice Kufferath ; restituant à la partition de Beethoven sa physionomie originale, elle utilise la pièce française de Bouilly, qui avait été traduite mot à mot par Sonnleithner, le librettiste de Beethoven. L'Opéra-comique, le 30 décembre 1898, a mis à son répertoire et conservé jusqu'en 1906 la version de Gevaërt : Mme Caron, à l'origine, jouait le rôle de Léonore, que remplit, par la suite, Mme Kutscherra.

§

Bien que la province n'ait fait, en général, que suivre le mouvement parisien, surtout depuis l'époque de Pasdeloup,

(43) Berlioz a reproduit ces deux feuilletons dans *A travers chants*, 1862, p. 65-82. Cf., sur *Fidelio*, l'ouvrage de M. Kufferath, Bruxelles-Paris, 1913.

dont les Concerts populaires furent imités bientôt dans nombre de grandes villes, on relève de place en place, à l'époque antérieure, certaines initiatives assez inattendues. La plus curieuse nous est révélée par Alexis Rostand, et nous vient par conséquent de Marseille. Si l'on en croit l'historien de *la Musique à Marseille*, son grand-père fit exécuter chez lui pour la première fois des Quatuors de Beethoven « qui venaient de paraître et que, par une circonstance assez bizarre, son grand-oncle, M. Bruno Rostand, avait rapportés de ses voyages dans le Levant. » *Se non è vero*... La chose après tout n'est pas impossible, puisque vers la fin de la vie de Beethoven, un Anglais, villégiaturant aux environs de Vienne, lui apprit qu'il avait entendu de sa musique dans les Indes... « De 1822 à 1827, nous révèle encore A. Rostand, toutes (*sic*) les symphonies de Beethoven furent exécutées et applaudies à Marseille. A ce moment, Paris hésitait encore... » Enfin, « des troupes allemandes » représentèrent *Fidelio* dans la métropole méditerranéenne (44).

Dans le Midi encore, à l'époque où Habeneck venait de révéler la *Symphonie héroïque* aux Parisiens, une ville qui ne brille cependant pas d'un éclat bien vif, Perpignan, entendait le même ouvrage ; tandis qu'à l'autre bout de la France, à un concert donné par la Sontag, à Lille, en avril 1829, l'*Ut mineur* était exécutée « avec vigueur » (45). Sans

(44) A. Rostand, *la Musique à Marseille*, p. 13, note 1; p. 12 et 15. La troupe de l'impresario Schumann, — qui avait débuté le 19 avril 1842, à la salle Ventadour, et donné le *Fidelio* le 8 mai, — fit ensuite une tournée en province. La *Gazette musicale* du 13 septembre publiait cette note à son sujet : « En quittant Marseille, la troupe allemande est venue ici (à Toulouse) et nous a fait entendre successivement *Don Juan, la Flûte enchantée, Fidelio, Freischütz*, dont la belle exécution a excité beaucoup d'enthousiasme. »

M. G. Servières me rappelle ces lignes de Berlioz (*Voyage musical en France, Marseille*, lettre à Ed. Monnais, parue dans *la Gazette musicale* du 10 sept. 1848 et reproduite dans *les Grotesques de la Musique*) : « Il faut que vous sachiez, mon cher M..., que Marseille est la première ville de France qui comprit les grandes œuvres de Beethoven, elle précéda Paris de cinq ans sous ce rapport; on jouait et admirait déjà les derniers Quatuors de Beethoven quand nous en étions encore à traiter de fou le sublime auteur de ces compositions extraordinaires. » Il n'est pas question des Symphonies.

(45) Voir *la Pandore* du 20 mars 1828.

doute trouverait-on, de côté et d'autre, et notamment à Strasbourg, des manifestations analogues. Dans cette dernière ville, existait depuis 1856 une société de musique de chambre (Schwæderlé), de même qu'à Lille et à Angers (46).

§

Que conclure de tous ces menus faits, sinon que l'œuvre d'un artiste de génie doit attendre de longues années avant de germer dans la conscience des hommes ?

« Il sait tout, mais nous ne pouvons pas encore le comprendre, disait Schubert à Braun von Brauenthal, peu avant la mort de Beethoven ; et il passera encore beaucoup d'eau dans le Danube avant que tout ce que cet homme a créé soit généralement compris... Mozart par rapport à lui est comme Schiller à l'égard de Shakespeare ; Schiller est déjà compris, Shakespeare ne le sera pas de longtemps. Tout le monde comprend déjà Mozart, personne ne comprend Beethoven ; il faudrait pour cela avoir de l'esprit et plus encore de cœur et être indiciblement malheureux en amour ou simplement malheureux. »

A mesure qu'un Bach, un Mozart, un Beethoven, un Wagner s'imposent à lui, le grand public musical abandonne, pour ne plus y revenir, les auteurs à succès qui l'ont un moment ébloui et captivé par leur facilité. Que reste-t-il des « brillants » pianistes qu'on opposait à un Liszt ou à un Chopin ? De tous les Kalkbrenner, de tous les Mocheles, de tous les Thalberg, aux œuvres innombrables ? Tout juste un nom. Devant un Beethoven, Rossini, Meyerbeer eux-mêmes ont pâli pour la postérité, tout comme un Boieldieu ou un Herold.

Seul peut-être, celui que Liszt appelait « l'héritier présomptif » de Beethoven, et dès avant 1830, seul Berlioz, parmi les quelques compositeurs qui se risquaient dans le domaine de la musique non dramatique, sut faire immédia-

(46) Arthur Pougin, *Almanach de la Musique*, 1867, p. 50.

tement son profit de l'audition des Symphonies et des Quatuors. Plus tard, ce fut Saint-Saëns, ce fut César Franck, ce fut Lalo, et les modernes : il n'y a guère plus d'un demi-siècle que l'œuvre de Beethoven, — auquel s'ajoute l'œuvre de ses successeurs romantiques, — a fructifié sur le sol gaulois, — on vient de voir grâce à quels efforts incessants, d'artistes enthousiastes, clairvoyants et désintéressés, dont, en ces jours de commémoration universelle, il n'était pas inopportun de rappeler la peine ; car ils ont mérité que sur eux rejaillisse un peu de l'honneur et de la gloire de celui auquel ils se sont sacrifiés.

Dans l'histoire posthume de Beethoven hors des pays austro-allemands, la France, grâce à eux, n'aura pas la page la moins belle ni la moins honorable.

J.-G. PROD'HOMME.

LA VIE MEURTRIÈRE[1]

—

Je crois bien que je ne me rendis pas tout d'abord exactement compte, et peut-être même y fallut-il plus de temps que je ne l'imagine. Certes les preuves étaient là, palpables, et l'évidence me crevait les yeux, mais, assommé par le coup, je tournais et retournais sur place, aussi parfaitement incapable de lui donner une explication que d'en préjuger les suites.

Je le dis tout au moins et pour les besoins de la cause, car, à la distance où j'en suis, la réalité de ces minutes s'estompe et disparaît; j'y supplée bien plus que je ne les transcris, mais tel fut cependant leur sens vrai. Trouver la source du mal était élémentaire, mais j'étais à ce point défait, que l'indiscutable même semblait douteux, et qu'il m'y fallut pas mal d'efforts; enfin je compris et eus tout loisir alors de me lamenter. Cela dura ce que ça dura, puis, vaincu par les préoccupations d'habitude, je me mis au lit et crois même que j'y pus dormir.

La situation n'en fut pas moins âpre au réveil; mais chose bizarre, je ne l'envisageais toujours qu'à mon seul point de vue; penser que mon amie pût être atteinte ne se mêla pas une seconde à l'ordre strictement personnel de mes soucis. Etait-ce égoïsme?... peut-être... hébétude plutôt... toujours est-il que je m'affairai dès le lever; si peu expérimenté que je fusse, j'en savais assez pour ne pas prendre cet accident trop au tragique. De nombreuses observations faites dans mes alentours m'avaient renseigné; chez les jeunes gens ce mal est courant et certains

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 686, 687, 688 et 689.

s'en targuent, par sotte vantardise. Je ne me montai donc pas l'esprit et acceptai ma disgrâce, bientôt heureux de n'avoir pas récolté pis. Diverses courses pharmaceutiques et autres usèrent une bonne part du jour; le reste me servit à maudire le destin en la personne féminine qui avait été son instrument, cela jusqu'à l'heure de mon rendez-vous.

A l'étage seulement, et le doigt sur le timbre, l'affreuse idée me perça; je la reçus en plein cœur. Elle!... Mes jambes vacillèrent et j'entrai dans le salon d'un pas d'ivrogne. Personne par bonheur, un fauteuil me donna le temps de me ressaisir.

Cinq minutes passèrent; quelles minutes!... Je n'en veux pas tenter le récit, l'immondice d'un tel souvenir m'étouffe. Qu'il me suffise de dire que tout ce qu'un cerveau congestionné peut suer de détresse m'abreuva jusqu'à l'instant où, dans le chambranle de la porte, parut la délicate silhouette.

J'ignore le sort de ces lignes et ne leur en souhaite aucun; mais si jamais homme fut soumis à pareil supplice et qu'il les lise, peut-être celui-là comprendra-t-il et m'absoudra. Dans ce bref moment, où toutes les démences battirent sous mon front, la seule pensée, la seule volonté, dirai-je, qui put s'y implanter, fut une volonté de brute, une volonté de défense animale et méchante, un besoin instinctif de bête traquée qui menace; faire front, nier, accuser même!... Des mots irrémédiables montaient à mes lèvres; déjà mes yeux heurtaient les siens, lorsque, souriante, elle fit trois pas et m'offrit sa main à baiser. A ce sourire, mes négations toutes prêtes s'affaissèrent : je sentis venir un espoir immense.

— Allons vite! dit-elle.

J'appuyai mes lèvres.

— Assez, maintenant... assez!...

Je n'y pouvais croire! mon visage blêmi dut être lamentable.

— Etes-vous souffrant?

— Moi?... Et pourquoi donc?

— Vous êtes si pâle.

J'eus le mensonge hideux

— L'émotion de vous voir.

Des paupières elle me remercia. Je grimaçai quelque chose en retour, puis, les mots me manquant, je crus un élan indiqué; elle l'arrêta net.

— Soyez sage.

Il le fallait bien!... Mais j'avais des avantages, j'en abusai.

— Toujours, alors!

— Toujours.

— Depuis hier je ne sais comment je vis!... Ah! chère Marthe! clamai-je sur un ton d'hosanna.

— Chut! Chut! fit-elle... Il ne faut plus penser à ça, jamais!

— Il me semble que je viens de vivre un rêve.

— Jamais, vous m'entendez bien... Jamais!

— Oh! Marthe... est-ce vous qui me parlez ainsi?...

— Je vous en supplie.

Tant de beauté flottait sur sa face que j'en oubliai mon ignominie.

— Je vous adore, Marthe, et ferai tout comme vous le voudrez.

— Alors causons. Demandez-moi de mes nouvelles, il est bien temps.

Le frisson me reprit. Mais l'aspect de son visage était si rassurant que mes terreurs s'évanouirent.

— Oncques n'eûtes si florissante mine, lui dis-je d'un ton que je tentai badin.

— Et votre travail?

— Peuh!

— J'espère que vous allez nous donner un chef-d'œuvre...

— Alors, je vous donnerai un chef-d'œuvre. Et après?

— Après, un autre.

— Comme vous y allez!

— Je veux vous voir un homme illustre.

— Entendu!

— A la bonne heure, vous voilà souriant!...

— Comment ne pas l'être près de vous?

— Merci. Alors dites un peu ce qui vous a pris l'autre soir; pourquoi cet air tragique, ces yeux furibonds... ces sorties et toutes ces duretés... J'en ai eu un très gros chagrin, je vous assure.

— J'étais furieux de trouver là cet importun, furieux, oui, et jaloux!... Et puis vos histoires de bateau m'avaient mis hors de moi... J'ai souffert beaucoup.

— Jaloux de Lambel!... J'avais bien compris, mais je croyais tout de même que vous me faisiez un crédit plus large.

— Pardon.

— Lambel est un excellent ami, mais l'idée de me faire la cour ne lui est jamais venue, vous pouvez m'en croire... C'est même très drôle, ça, Lambel amoureux. Et après ce beau coup?...

— Je suis allé me coucher de très méchante humeur, et n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

— Ça, c'est le châtiment.

Le mot porta, un frisson me glissa sous la peau, mais ses yeux luisaient d'une gentillesse telle que, cyniquement, je renchéris.

— Châtiment agréable, puisque j'ai pensé à vous.

— Et vous n'êtes pas venu me voir le lendemain, ni le jour suivant, ni hier, et vous ne seriez peut-être pas revenu...

— Oh! si!...

— Et vous ne seriez sûrement pas revenu!... Je l'ai bien senti; et vous ne m'auriez même pas écrit un mot

d'adieu; vous m'auriez laissée là, toute seule dans ma peine, pour toujours! Comme c'est mélancolique!...

— Mon amie!...

— Aussi, est-ce moi qui suis allée à vous; parce qu'il m'importait à moi de vous voir, de vous rassurer et de vous consoler.

— Oui, vous êtes un cœur d'or, mais ne regrettez pas.

— Je ne regrette rien.

Elle dit cela de son ton tranquille, ses yeux droits dans les miens, en honnête femme.

— Alors?... Vous m'aimez?...

— Ah! mon pauvre garçon! vous êtes vraiment peu psychologue...

Cet aveu, d'elle à moi, à cette heure qu'un moment j'avais cru vouée aux explications abjectes, détermina sur mes nerfs une réaction si violente que j'éclatai.

— Je suis un misérable, et un lâche, indigne de votre amour! Vous ne saurez jamais assez combien je me hais et me méprise!...

— Allons!... Allons!... Voilà les bêtises!... Allons!

Nous devisâmes ainsi, l'un près de l'autre, et dans cette moiteur que crée le sentiment partagé, jusqu'à ce que la nuit bleuît les fenêtres. Toute appréhension m'avait fui, et mes alarmes semblaient si ridicules que j'en eusse plaisanté.

— Dînez-vous? dit-elle.

— Impossible.

— Et pourquoi?

— Je suis très en retard, Danval me tarabuste, et, dame! ces jours-ci, je n'en ai pas fait lourd.

— Quel dommage! Quand, alors? Après-demain?

— Entendu.

Je rentrai chez moi sur des ailes et y écrivis d'abondance jusqu'à minuit. J'étais léger comme un pinson, et du moment qu'elle était indemne, rien n'avait plus aucune importance. — Moi, je serais vite hors d'affaire,

quelques jours, croyais-je, et l'amour idéal m'emplissait.

Il fallut déchanter; le docteur, si tout allait bien, m'en donnait au bas mot pour trois semaines, encore faudrait-il des soins et un régime; c'était dur, mais je ne pouvais mieux faire que me résigner. Je suivis donc ses prescriptions à la lettre, et trop heureux d'un dommage à moi limité.

Le surlendemain, je sonnai chez elle le cœur bondissant, mais sa vue éteignit vite ce qui me pouvait rester d'inquiétude; ses traits étaient d'une beauté lumineuse, et son regard épandit en moi des ondes de douceur. Je passai là quelques heures divines; — Montessac avait filé sitôt le dessert; — l'atmosphère pleine de silence était complice, et du vaste abat-jour tombait une lueur qui colorait en rose mes illusions. Nos mains ne se quittèrent guère, et, si indigne et souillé que je fusse, mon âme était intacte. Je dis ce soir-là les plus nobles paroles de mon existence.

Je la quittai vers onze heures, à ce point nerveux qu'il me fut impossible de me coucher. J'en profitai pour revoir une vingtaine de pages promises au *Parthénon* et déjà maintes fois réclamées; sur quoi, délassé, je ne fis qu'un somme jusqu'au jour.

Nous devions encore dîner ensemble le lendemain et nous rendre à l'Odéon où Montessac avait sa loge; on pense si j'en attendais l'heure avec des nerfs! Malgré la gêne irritante de mon état, l'après-midi avait été bonne et j'avais beaucoup écrit; bien étalé dans mes coussins, je relisais, tout au contentement, mes dernières pages, lorsqu'on me remit un petit bleu. C'était d'elle. Elle me disait que, souffrante et désireuse de ne pas se fatiguer, elle remettait la partie à un autre jour. Ces quatre lignes, banales pour tout autre, m'atterrèrent. Mon cœur s'interrompit, puis à grands coups sonna le tocsin des catastrophes.

Je trouvai néanmoins la force d'aller prendre de ses

nouvelles, et jamais épreuve ne fut plus douloureuse. Mes genoux étaient en plomb, et le bruit du timbre me perça les tempes comme une douleur. On m'introduisit et je la vis couchée sur sa chaise longue. Je me précipitai, les mains suppliantes; elle m'accueillit d'un joli geste et ses premiers mots furent de s'excuser du contretemps.

— Vous ne m'en voulez pas?

— Votre mot m'a fait si peur! Comment vous sentez-vous?

— Un petit malaise, rien de grave.

— Ah! et que dit le docteur?

— Je ne l'ai pas fait appeler.

Elle ne savait pas encore, c'était un répit.

— Vous êtes gentil d'être venu.

Gentil!... J'eusse préféré des injures. Un moment, je fus sur le point de lui crier la vérité; mais tant de bêtes lâches et viles grouillent en nous que je n'en pus trouver le courage.

— Vous m'attendiez bien un peu pourtant?

— Sait-on jamais?

— Oh!...

La peur me fouettait si fort que je n'osai donner à ce oh!... le ton d'un reproche.

— Je vous espérais, en effet. Mais maintenant il faut vous sauver.

— Déjà!

— J'attends une amie... une amie assommante.

Quelque chose d'infernal me poussa :

— Que ressentez-vous?

— De la courbature et du frisson.

— Vous aurez pris froid, sans doute.

— Probablement. A bientôt?...

— Je viendrai tous les jours.

— C'est ça.

Je partis, un rien plus allègre, mais la douceur de cet

accueil ne me leurra pas; elle ignorait, voilà tout; pour combien d'heures?

Ensuite je tâchai de voir les choses froidement, et, puisque la fatalité m'obligeait, résolus d'établir un plan. J'essayai de prévoir la scène, et l'imaginai violente, pleine de reproches et de mots durs sous lesquels je bondis par avance et me révoltai, juge à mon tour; puis, j'échafaudai je ne sais quel bâti de lâchetés et de sottises et, là derrière, me crus fort.

Longtemps, je tournai cette meule, à vide, puis l'idée que, chargé d'un tel poids, j'avais pu supporter son regard et dire des lieux communs sans mourir de honte m'étouffa; je n'y pus tenir, et cet aveu que mes lèvres n'avaient pas su faire, je l'écrivis. Cinq fois je recommençai ma lettre et cinq fois je la détruisis. A bout de ressources, je déchirai le papier et remis mon sort à la destinée.

Fier de cette trouvaille comme si elle m'eût coûté, je crus avantageux de reprendre mes travaux. J'attirai les feuilles de l' « Histoire générale de la sculpture française » dont le tas encombrait la moitié de ma table, et dans le mouvement fis tomber un objet assez lourd; c'était le revolver. Je le ramassai, et je vis en l'examinant qu'un point de rouille entachait le canon. J'effaçai ce point au moyen d'un chiffon gras, puis m'amusai à faire fonctionner le mécanisme. La précision sèche des détentes claquant dans le silence boueux où je m'enlisais me fit plaisir; cela au moins était péremptoire. Quand j'eus longuement joué de cette arme, j'y glissai les cartouches et la reposai, après quoi je fus plus calme, étant, semble-t-il, moins seul.

Mais tout cela ne changeait rien à l'affaire; il n'en faudrait pas moins dans un temps donné subir le tête-à-tête définitif, et toutes mes agitations n'y feraient pas plus qu'au coup de masse du boucher, les tressauts de la bête liée.

J'atteignis le lendemain et sonnai avenue de l'Observatoire en proie à des transes sans nom. Je trouvai Mme Montessac étendue; à mon entrée elle jeta son volume, et la bienvenue de ses yeux me fut l'annonce inespérée d'un sursis. J'eus le front d'en user et — la peur est si vile conseillère — pris de ses nouvelles sur un ton presque détaché; elle me les donna bonnes et je m'en réjouis avec éclat. La parade était enfantine et ne me trompa guère, mais ce peu de bruit fut un dérivatif qui fit taire de plus grondantes anxiétés. Je n'en dus pas moins être livide, car elle s'informa de ma santé avec une chaleur plus spontanée à coup sûr que la mienne. Je lui dis n'être pas très bien et insistai plus qu'il n'était digne, grâce à quoi l'intérêt dériva doucement sur ma personne et par mes soins ne la quitta plus.

Je rougis d'écrire ces vilenies, mais de tels aveux sont capitaux. En distraire quoi que ce soit serait mentir et ce livre veut être une confession. Acculé à cette impasse de voir mon amour s'effondrer dans l'ordure, je me débattais sans espoir que de retarder l'heure des explications; je fus misérable et bas, mais le noyé roulé par le flot discute-t-il la corde qui s'offre à sa main.

Nous restâmes ainsi longtemps, pendant quoi je m'étourdis d'un bruit qu'elle eut, elle, la grâce de ne point interrompre; et, de peur que de quelque imprévu ne jaillisse l'étincelle redoutée, je menai la conversation de manière à ne lui laisser placer tout juste que les réponses. Bénévole, elle se prêtait à tout, et je voyais dans l'ombre montante du crépuscule luire la blancheur de son grand front au pur dessin, l'arête fière de son nez et, un peu brouillé déjà, le pli délicat de sa bouche. Fut-elle dupe, je l'ignore; en tout cas, elle se montra plus que tolérante à tant de bavardage; mais, malgré la tendresse de ses reparties, il me sembla qu'un peu de gêne en voilait l'éclat d'ordinaire plus vif, et je lui en fis l'observation.

— C'est vrai dit-elle. Aujourd'hui je me sens particulièrement lasse. (Et, voyant mon visage verdir :) N'ayez pas de souci, je vous affirme que ce ne sera rien.

Nous nous dîmes au revoir, et je baisai sa main plus fiévreuse et moite que la veille; j'étais oppressé, l'idée de la laisser ainsi sans même un mot qui fût personnel et vînt du cœur m'étranglait; elle le trouva.

— Surtout, couvrez-vous bien, ces dernières chaleurs sont si traîtresses.

Je partis là-dessus et, ne sachant que faire de cette fin de jour, montai voir mon docteur

C'était un excellent garçon, un peu fruste, mais loyal et très au fait de son métier; je l'avais connu jadis, lorsque, étudiants tous deux, les habitudes de vie et la médiocrité de nos moyens nous ramenaient aux mêmes heures à la table des crémeries et des bibliothèques; depuis nous nous étions revus incidemment et, pour n'être pas ce qu'on appelle amis, restions néanmoins dans les meilleurs termes; j'avais donc pensé à lui pour mon cas, et il me soignait avec autant de minutie que de bonne humeur encourageante. Je le trouvai sur la porte; il me proposa de lui faire un bout de conduite et j'acceptai.

— Eh bien, ça marche? dit-il.

— Parfaitement.

— Rien de neuf, pas d'accroc?

— Pas le moindre.

— Vous voyez, ça va tout seul.

— Manière de parler.

Un petit mois de sagesse, qu'est-ce que c'est dans l'existence!... Et puis tout le monde y passe, consolez-vous!

— Et les femmes?

— Les femmes aussi... Faut bien.

— C'est plus grave pour elles?

— Bien soigné, non.

— Et pas soigné?

— Oh! sale affaire!... Tenez, j'ai justement vu hier à l'hôpital une petite lingère de vingt-deux ans qui est en train d'en claquer. Métrite, salpingite double, péritonite, toute la lyre, quoi! Trente-neuf sept de température, impossible d'intervenir.

— Non...

— Sans compter que les opérations ratent la moitié du temps.

— Vous parlez sérieusement?

— Tout ce qu'il y a de plus... Que voulez-vous? Il y a tant de gens qui ont peur du médecin et qui, par timidité, honte ou je ne sais quoi, préfèrent se droguer eux-mêmes. Les femmes du monde, par exemple; d'abord les trois quarts ne savent pas ce qui leur arrive : elles croient à une petite incommodité passagère, un bobo, et prennent des saletés, pour finalement nous appeler, — quand elles nous appellent, — alors qu'il est trop tard.

— Mais les maris?

— S'ils sont fautifs, ça s'arrange tout seul. Ils ont trente-six moyens d'expliquer la chose.

— Et si le mal vient d'ailleurs?...

— Ils n'y voient que du feu. Les femmes sont si malignes!... Je parle de celles qui sont au courant, bien entendu. On fait tout avaler à un mari, mon cher!... Sans compter que nous aidons aussi un peu, nous autres, si besoin est?

— Vous me stupéfiez.

— Encore, avec elles on sait où l'on va, ce sont les bons cas; mais les autres, les novices! Il est bien rare que, faisant tout juste ce qu'il ne faut pas ou ne faisant rien, elles ne paient dans les grands prix.

— Les soins sont donc bien compliqués?

— Nullement; antisepsie et repos, mais repos absolu. Vous connaissez un cas?

— Du tout.

— A l'occasion, usez de moi.

— Je vous remercie. Une visite? dis-je, le voyant s'arrêter à une porte.

— Deux mots en passant. Vous m'attendez?

— Oh! non.

— Alors, un de ces jours prochains sans doute?

— Un de ces jours.

Je me revis seul. Mon cœur affolé tapait dans ma poitrine comme un poing. Que faire?...

Je pris un fort cachet de valérianate, me jetai sur mon lit, et dormis la nuit pleine d'un sommeil de bœuf.

Entrant chez elle le jour d'après, je la vis chapeautée et prête à sortir; ma stupeur fut telle qu'elle éclata de rire.

— Oui, j'en ai assez de paresser chez moi, j'ai mille courses en retard, je veux marcher un peu.

— Vous ne ferez pas cela.

— Et pourquoi?

— C'est très mauvais.

— Bah!...

— Dans votre état, songez-y...

— Mon état... Mais je suis très bien portante et, si quelque chose peut m'être mauvais, c'est précisément l'immobilité continue.

— Vous prendrez une voiture, je pense?

— Jamais de la vie. Ah ça... mais qu'est-ce qui vous prend?

— J'aurais voulu vous voir garder la chambre encore un jour ou deux.

— Vous en avez de bonnes!... C'est bien plutôt vous qui devriez vous coucher, vous n'avez plus de figure. Je suis sûre que vous travaillez trop.

— Je ne fais rien. Dites? C'est convenu?

— Quoi?

— La voiture.

— Vous y tenez?

— Je vous en prie.

— Alors j'obéis... Accompagnez-moi jusqu'à la station, nous ferons quelques pas.

— Volontiers.

Nous descendîmes. A la dernière marche, elle fit un faux pas; ses sourcils se contractèrent, mais ce ne fut qu'un éclair; elle se moqua de sa maladresse.

— Maudites robes qui vous empêtrent!...

— Vous vous êtes fait mal?

— Mon pauvre ami, vous me croyez donc bien bas!

— Promettez-moi d'être prudente.

— Oui.

— De ne pas quitter la voiture...

— Oui.

— Jurez.

— Oui!... vous êtes étonnants tous les deux... Tantôt déjà, j'ai dû me disputer avec Fortuné; lui, c'est le contraire, il veut que je marche; et puis ne parlait-il pas de faire chercher le médecin... je vous demande un peu.

— Oh! ça, c'est inutile.

— Plutôt.

— D'abord les médecins n'y connaissent rien, et puis ils vous inventent toujours des maladies extraordinaires. Le repos, croyez-moi, tout est là.

— Je ne bouge pas depuis une semaine.

— Eh bien! continuez.

— Entendu... A présent, quand vous voit-on?... Demain je vais à Saint-Germain... Jeudi, je dîne en ville... Vendredi nous avons du monde; votre ami Jessen en sera... une occasion.

— Préfère autre chose.

— Samedi alors?

— Samedi.

Un fiacre errait; sur un signe, le cocher borda le trottoir. Installée, elle donna l'adresse et le véhicule s'ébranla.

Je suivis du regard les trois plumes oscillant par-dessus la capote tant que je les pus voir, puis, un tramway surgit, bouchant l'horizon. Après lui, rien ne restait qu'un grouillis noir d'indifférents.

N'ayant pas ainsi prévu ma journée, j'hésitais sur la suite quand un aboi lamentable me fit sursauter. Un objet mou boula dans mes jambes et je vis un chien qui s'échouait là, les reins brisés par quelque roue. Je me penchai, voulant le secourir; il fit un deuxième hurlement si lugubre que j'en frissonnai.

— En voilà un qui gueule à la mort, dit une voix.

Je regardai l'homme, stupide. Il remua du pied la bête dont les pattes se raidissaient.

— Foutu!... ajouta-t-il; puis il passa.

Il n'en fallut pas davantage pour que je courusse m'enfermer chez moi. J'y grelottai d'une forte fièvre, tout le reste du jour.

VI

Ici commence l'épilogue de ce drame. Je passe sur tous les entre-temps et laisse de côté cent détails. Le fait suffit. Ce qu'on va lire est un procès-verbal.

Le samedi, je reconnus dans le vestibule le chapeau de Montessac et sa canne; un fait aussi exceptionnel à pareille heure me frappa; j'en fis la remarque à Evelyne, la femme de chambre.

— Madame est très peu bien, et monsieur reste pour la soigner.

— Qu'a-t-elle?

— On ne sait pas... Madame est rentrée mardi presque évanouie... Il paraît que sa voiture a été culbutée par un omnibus.

— Blessée?

— Extérieurement non.

— Pourrais-je la voir?

— Je ne sais pas... Monsieur veut-il entrer?

Je pénétrai dans le salon; il était morne et sans fleurs, je ne le reconnus pas; le tic-tac de la pendule grignotait seul dans la vaste pièce, pareil à un bruit de souris; l'air datait de trois jours et je vis de la poussière sur un guéridon; inerte et la cervelle cotonneuse, je m'assis dans un coin. Des bruits étouffés de portes fermées et des frôlements mous filtraient à travers les murs; je me souvins d'une antichambre de juge d'instruction, jadis traversée au Palais, aussi de certaines séances d'attente chez le dentiste. J'essayai de penser, ne le pus et sentis, mais bien nettement cette fois, que ma vie était faite, et qu'aucune joie plus jamais n'y pourrait refleurir. Des pas se rapprochèrent et Montessac entra; je levai les yeux sur lui, son aspect ravagé me fit peur.

— Ah! mon cher! dit-il en s'approchant, les mains tendues, cette pauvre Marthe!

— Eh bien!

— Un accident de voiture, mardi.

— Evelyne m'a dit... mais pas grave?

— Est-ce qu'on sait!

— Elle souffre?

— Beaucoup.

— Et le docteur?

— Il ne se prononce pas... Lésions internes, dit-il.

— Comment ça s'est-il passé?

— Elle avait un mot à dire à un fournisseur; au lieu de descendre, elle a appelé le commis pour lui parler de la portière; c'est à ce moment juste qu'un omnibus a bousculé son fiacre et l'a jetée bas.

— Quelle horrible chose!...

— Moi qui l'avais suppliée de marcher!... Pensez donc, il faisait si beau... Que ne m'a-t-elle obéi, la malheureuse, elle n'en serait pas là...

La voiture!...

Je me souvins de mon insistance et du serment exigé

j'y reconnus ma marque, et mon espoir tomba tout entier, d'un seul coup, comme un moellon qui se détache.

Fatalité!...

— N'est-ce pas? dit Montessac en s'essuyant les yeux.

Il faut croire que j'avais parlé haut.

Nous nous regardâmes et je compris sa détresse totale; il ployait sur ses genoux, il avait le teint jaune, les yeux bouffis, et ses lèvres tremblaient gauchement sous les poils d'une moustache négligée; le Montessac vainqueur et beau garçon s'effondrait en une manière de vieillard; des larmes brouillèrent ses prunelles.

— Mon pauvre ami!...

Oui, vous êtes bon... Ah! c'est à ces moments-là voyez-vous, qu'on se reproche et qu'on souffre d'avoir si mal aimé!... Je vais lui dire que vous êtes là, mais je ne promets rien.

Il sortit et je me retrouvai dans le silence froid; le jour baissait, et les hauts murs tendus de soie bise prenaient une couleur austère. J'en fis le tour lentement et leur dis adieu, car mon existence atteignait son faîte, là dans cet intérieur où j'avais si passionnément vécu. Je donnai un dernier regard à tant d'objets saturés encore de sa personne, et par eux la résolution suprême m'entra dans tous les pores à la fois. Après, ce fut tout de suite un grand bien-être et le repos.

— La fièvre augmente, dit Montessac rentrant sur la pointe, il vaut mieux la laisser.

— Sait-elle que je suis venu?

— Oui... Elle vous prie de ne pas vous inquiéter.

— Vous lui avez bien dit, n'est-ce pas, le désespoir que j'ai?

— Elle vous connaît... Si vous aviez vu sa bonne figure lorsque j'ai prononcé votre nom... Elle essayait de sourire. Rassure-le bien surtout, disait-elle.

Je n'en pouvais supporter plus; aussi bien devais-je importuner ce malheureux dont la pensée était ailleurs;

je le quittai donc et descendis rue de Verneuil en traversant le Jardin du Luxembourg. A la porte, une pauvresse m'offrit un mauvais bouquet; l'esprit bien loin de terre, je passais sans la voir, elle me poursuivit en insistant.

— Quatre sous, monsieur!... pour me porter bonheur!...

Bonheur!...

Le mot tombait si juste qu'il m'arrêta. Elle, se méprenant, tâtait ma boutonnière; son contact me fit reculer.

— Touchez pas! lui criai-je. Vous voyez bien que je porte la mort!

Elle me crut fou sans doute.

Et jamais cependant je ne fus plus lucide. Cette demi-heure m'avait transformé, et si, d'extérieur, je restais à peu près pareil, la certitude de n'être bientôt plus m'avait moralement grandi. J'étais calme et marchais d'un pas solide, bien droit au milieu de ma route. Rien de visible ne m'échappa le long du parcours : je notai dans ses moindres nuances le charme du grand ciel endolori, je goûtai le paysage, et maudis une fois de plus tant de statues malencontreuses et disparates; près du bassin je me garai d'un cerceau; plus loin je reconnus et saluai des gens.

Il semblait, ce soir-là, que le jour partît à regret et que sa suprême coquetterie fût de ne se point presser; l'heure était idéale et je la ressentis pleinement. Des lambeaux dorés traînaient encore aux endroits découverts, ou, tapant sur quelque socle, trouaient d'un éclat blanc le mur alourdi des frondaisons. Dans l'air, pas un souffle; les grands arbres amis de Watteau rythmaient des profils ancestraux et figés; le jet d'eau retombait vertical. Hors la grande rumeur qui semble la respiration même des choses et les contient toutes, nul bruit, sauf la sifflée d'un vol d'hirondelles coupant le décor d'un trait brusque et sans choix. Ainsi, parfois, un enfant gâche de sa plume et balafre un dessin.

Déjà les gardiens, pressés d'en finir, secouaient leurs

clés en signe d'invite au départ; diligente, la préposée ramassait ses chaises et les entassait. Une demie sonna; trois gros pigeons réveillés au faîte de l'horloge en jaillirent pesamment, firent quelques tours ahuris, puis se reposèrent à nouveau, identifiés du coup avec le profil.

J'allais ainsi, semblable à chacun, et ma résolution bien assise au fond de ma volonté n'y bougeait plus; c'était un bien personnel, un bien acquis, dont je portais le poids avec fierté. Seul de tous, en effet, je tenais les deux bouts de mon histoire; mais pour misérable qu'elle fût, elle n'était pas commune. Je perdais la partie, c'est vrai, mais serais beau joueur.

Certes, je ne crois pas que jamais homme vécut une existence plus fatale et douloureuse, et de vouloir clore la mienne s'imposait. Ce n'est donc point à discuter la chose que je perdis mon temps; à vingt-huit ans la mort s'accepte, et l'on fait bon marché de jours si mal employés; mais, tout de même, l'avoir décidée, cette mort, à moi seul, et en accepter ainsi l'échéance par un si beau soir me paraissait un acte supérieur, un acte digne de racheter le reste et, qui sait, d'auréoler peut-être mon nom si malfaisant d'un rayon de prestige. Voilà, tandis que le sable des allées criait sous mon talon, les désordres dans quoi se diluait ma pensée. En fus-je bien responsable? J'en doute... Et puis qu'importe!

Je rentrai donc, afin de songer dans le calme à réaliser mon projet. Il semblait que je le dusse exécuter dans les cinq minutes, mais je n'étais point un homme de décision rapide... Je fis pourtant l'examen de mes affaires, elles étaient fort simples; ma fortune, tant valeurs que numéraire, était là sous ma main, et l'attribution n'en serait pas difficile. Seul de mon nom, le tout retournerait à la masse et je ne léserais personne. Je pris pour marquer ma résolution une feuille du plus beau papier et y écrivis ce mot d'un trait : TESTAMENT.

Après quoi, je restai la plume en l'air, inapte à trou-

ver le préambule. Je fis plusieurs brouillons, aucun ne me satisfit; j'aurais voulu, sans choir dans l'oraison, trouver un début représentatif de cet instant auguste, mais rien ne vint. Ma pauvre cervelle et mon cœur aussi las se refusèrent et ma plume orna la page d'arabesques et de gribouillis sans à propos.

J'ajournai donc par force le morceau et passai à l' « Histoire générale de la sculpture française »; le pauvre manuscrit était bien mince, et pour cause, mais j'avais dans mes notes les éléments nécessaires à le continuer. Je le parcourus en guise d'adieu; tout cela me parut lointain; toutefois, une phrase heureuse par-ci, une comparaison juste par-là m'aguichèrent, puis l'intérêt se déclencha; la lampe allumée, je m'installai, et je fis tant que j'oubliai d'aller dîner.

Cette reprise de contact me fut salutaire; elle m'éclaira sur mes devoirs, qui étaient de tenir mes engagements envers Danval et envers le *Parthénon*. A ceux-là du moins je ne ferais pas tort, et je partirais après le point final, la conscience nette. Ce ne serait d'ailleurs pas long.

Je songeai aussi à Darnac, et l'évocation de cette amitié gâchée compléta le bilan de ce triste jour. Terré dans sa province, il ne manisfestait guère, mais le ton de ma dernière lettre n'était pas pour qu'il se précipitât. Certes, je l'aimais beaucoup, mais j'eusse été impropre à le lui avouer; mes protestations me fussent restées sur la langue : aussi ne lui en fis-je jamais aucune; seulement je crois qu'il ne s'y méprit pas, et que sa délicatesse perçut combien ma gêne cachait d'élans timorés. Je n'eus pas le courage de lui écrire, mais je lui vouai un souvenir ému. Puis, à toutes les autres j'ajoutai la silhouette de cet homme droit dont je n'avais rien su faire; au moins celui-là vivait-il.

Des conclusions bien propres à ma nature, et tant d'expériences sanctionnées, m'interdisaient de croire que l'accident de Mme Montessac pût être bénin. Je n'en envisageai

même pas la possibilité, et je la jugeais si bien condamnée que j'en portais pour ainsi dire, le deuil anticipé. Ce fut donc avec un visage de circonstance que je me présentai le jour d'après. Je fus reçu par Montessac, et mon air était si lugubre qu'il s'en inquiéta.

— Vous êtes malade, cher ami? me dit-il.

— Non... Et... elle?...

— Plutôt mieux... La nuit n'a pas été mauvaise.

— Ah!...

Il y eut presque de la surprise dans mon interjection, car je m'attendais au pire; ce sentiment n'échappa pas à Montessac, mais il le prit au sens favorable.

— La pauvre n'est guère brillante, mais il y a du progrès, voulez-vous la voir?

— J'ai peur de la fatiguer, dis-je, étreint de je ne sais quelle terreur lâche.

— Elle vous attend, venez par ici.

Nous passâmes dans sa chambre, et la première chose que j'aperçus fut la masse noire de ses cheveux sur l'oreiller; à notre vue, ses yeux s'entr'ouvrirent, elle tenta un geste, Montessac se précipita :

— Tu es folle, chérie!... Et le docteur!...

Docilement, elle céda; le beau masque pâli reprit sa place parmi les ondes dénouées, elle eut un sourire à mon adresse.

— Vous voyez comme on me traite!... Bonjour, ami.

Je pris sa main, pauvre petit objet transparent et couleur d'ivoire, que les veines sillonnaient en bleu d'un relief élastique. Je la pressai doucement, sans parler; mes lèvres étaient sèches, et je souffris pendant cette minute, à l'infini.

— Je suis heureuse de vous voir.

Je ne sus répondre; cependant, à mes larmes prêtes à jaillir, elle devina l'immensité de ma douleur.

— Allons... Allons... dit-elle.

Puis, comme un gros sanglot me secouait, elle ajouta :

— Je suis jolie, hein!

J'ébauchai le mouvement d'attirer à moi cette tête adorée, mais elle me retint, d'un écart doux.

— Où en est votre livre?

Il s'agissait bien de mon livre!... Mais c'était un dérivatif.

— Je viens d'entamer le Seizième.

— Vous êtes content?

— Oui.

— Je me réjouis tant de le lire... J'espère que ce sera bientôt!

— Quelques semaines.

— Pour ma convalescence, alors?

— Oui, pour votre convalescence, je vous le promets.

Elle ferma doucement ses paupières et répéta, très bas :

— Ma convalescence...

— Tu sais, dit Montessac qui couvait le dialogue, défense de parler!

— Qu'importe maintenant.

— Votre mari a raison, fis-je à mon tour, je m'en vais.

Et je me levai.

— Une femme malade, triste chose, pas vrai?... Au revoir.

— Au revoir.

Elle me tendit à nouveau sa main si légère que je n'en sentis pas le poids; je baisai cette main de tout mon être, et la reposai sur le drap; elle s'y ramassa, pareille à un tout petit animal frileux, et ne bougea plus.

— J'espère que vous aurez une bonne nuit, bredouillai-je.

— Merci.

Ensuite elle abaissa ses paupières. Le regard éteint, son visage prit une rigueur tragique; il était comme délavé, très mat, et des ombres dures le déformaient de modelés barbares, aux tempes, aux joues et sous le men-

ton. La bouche était distendue, et les lèvres mal closes semblaient adhérer aux dents; je la vis respirer avec effort, et tout un jeu de cordes molles ondula dans l'ombre de son cou. Elle toussa, rouvrit les yeux et, de ce peu de vie qui en coula, parut se ranimer.

— A demain.

— A demain.

Je sortis, titubant et guidé par Montessac qui m'évitait les angles du couloir; dans le vestibule il m'arrêta :

— Comment la trouvez-vous?

— Mieux que je ne pensais.

— N'est-ce pas?

— Et que dit le docteur?

— Il prétend qu'à lui seul l'accident de voiture n'aurait pas d'exceptionnelle gravité, mais que l'état général de Marthe, très affaiblie depuis plusieurs jours, pourrait rendre la guérison difficile.

— Ah!...

— Ce que nous avions tous pris pour un malaise sans importance était en réalité une affection interne des plus sérieuses. Certains organes seraient complètement infectés.

— Ah!...

— Il a même parlé d'opération.

— Ah !

— Mais je n'en ai rien dit à Marthe.

— Vous avez confiance en ce docteur?

— Oh! absolue... Et vous?... votre impression?...

— Excellente... Excellente...

— Tant mieux, vous me faites du bien.

Mon amie mourut le jeudi suivant, soit exactement six jours après cette visite, et ces six jours furent atroces, car après l'avoir déclaré inutile, puis indispensable, puis avoir ajourné, le docteur décida brusquement d'opérer, et le fit à la hâte, *in extremis*, de sorte que la mal-

heureuse n'y survécut guère. Je n'étais pas présent, bien entendu, mais j'arrivai pour relever Montessac écroulé sur le tapis; il y avait sa sœur à elle, la garde et une autre parente. Tous sanglotaient et se gênaient dans cette pièce trop remplie et chargée d'odeurs pharmaceutiques. La nouvelle ne me frappa pas, j'étais enlizé dans une sorte d'horreur molle et ne percevais plus rien qu'amorti; je ne pleurai pas, me rendis même utile, et trouvai un mot possible pour chacun.

Elle reposait, si pâle que son visage pacifié se nuançait à peine de la blancheur du drap, et jamais ne fut plus radieusement belle; ses traits étaient calmes, et ses lèvres hier encore tordues par la souffrance se joignaient en leur rythme splendide et naturel. On l'avait coiffée, et son front découvert s'épandait harmonieux entre les volutes noires de ses tresses et l'arc rigide des sourcils; le globe des yeux bombait sous les paupières closes un peu bleuies, et sa narine avait le joli dessin, la délicatesse menue et ferme des meilleurs jours. Cet être d'intelligence et de sensibilité, qui eût pu commander ma vie et déchaîner toutes les forces de mon corps, gisait inerte dans le grand sommeil; je remplis ma mémoire de sa forme, et sur les doigts polis mis un religieux baiser de fiançailles.

Ensuite, après de vagues paroles que je n'entendis pas, je m'en allai le long des murs et le cœur gelé.

Chez mon concierge, on me remit quelques lettres; je les lus dans l'escalier sans y trouver de sens, car les mots ne m'atteignaient plus. Une cependant me frappa; elle venait d'Allemagne et l'on m'y proposait une traduction de mes ouvrages; si obscure et croupissante que fût ma volonté, j'y répondis et, sous prétexte d'un engagement déjà pris, refusai tous pourparlers. En datant, je vis que nous étions à la veille du terme; je préparai

l'argent et écrivis au propriétaire pour donner congé de mon appartement, puis je mis un peu d'ordre sur ma table, rangeai quelques papiers.

— Je fis tout cela sans hâte, avec la précision méticuleuse qu'ont les somnambules, et n'éprouvai nul embarras; j'allais aux choses à coup sûr et les trouvais sans les chercher, chacune à sa place; mais la perception des sons était abolie; je n'entendais pas le bruit que je faisais; mes heurts étaient mous et je marchais dans de la laine. Je ne me doutais du bris d'un verre qu'en voyant les éclats sur le plancher.

Je poursuivis ces divers rangements le jour d'après, et ne reparus avenue de l'Observatoire que le surlendemain pour les funérailles. Le salon regorgeait de monde et Montessac, debout à l'entrée, saluait indistinctement et prenait toutes les mains. Je lui dis je ne sais quoi, et le laissai à ses devoirs; il pleurait, et son mouchoir ne quittait guère ses yeux rougis et boursouflés. Les miens restèrent secs. Enfin les apprêts terminés, le convoi se mit en route; je le suivis dans un tas d'inconnus. On s'en allait à Montparnasse et mes jambes m'y portèrent jusqu'au bout. Soudain, le char s'arrêta; l'esprit ailleurs, je ne sus me retenir et donnai dans le dos du monsieur qui me précédait; il se retourna; je ne le connaissais pas, et dus lui bredouiller quelque informe réparation.

Après, je vis mettre la bière en terre; les hommes apportaient à cette besogne pourtant sue une diligence trop intéressée et maladroite, et, comme du soleil tombait une lumière toute blanche, leurs silhouettes s'enlevaient avec un relief dur dont la violence me choqua. Toujours plongé dans ma torpeur, je continuais à ne pas entendre, et le silence de cette agitation macabre lui donnait une apparence irréelle de cauchemar. Puis le reste se fit selon l'usage; j'imitai les autres, et ma poignée de sable tomba sur le cercueil, la dernière, en un petit tas grêle, du côté du cœur. La suite se perd dans un brouillard dont rien



LEURS SILHOUETTES S'ENLEVAIENT..

n'émerge. Je rentrai seul et personne que je sache ne me parla.

Mon logis, les êtres et tout le quartier m'étant devenus

odieux, je quittai peu de jours après la rue de Verneuil et m'enfuis à l'opposé, rue des Vignes, à Passy; j'y louai trois pièces banales et j'y achevai mes travaux. Entre temps j'écrivis ce récit.

Maintenant la tâche est accomplie. Matière comme elle, je vais pouvoir, enfin inoffensif et maté, rentrer dans l'ordre immuable et serein qui gouverne les corps, les mêle, les neutralise, les fixe ou les distribue, avec impartialité, selon les lois de la chimie et de la pesanteur...

Janvier 1907 - Janvier 1908.

FÉLIX VALLOTTON.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

F. Vézinet : *Autour de Voltaire*, Honoré Champion. — Manlio D. Busnelli : *Diderot et l'Italie*, Edouard Champion. — Le Chanoine Marcel : *La mort de Diderot d'après les documents inédits*, Honoré Champion. — Joseph Turquan : *Madame de Staël*, Emile-Paul frères. — Comtesse Jean de Pange : *Madame de Staël et François de Pange*, Plon-Nourrit. — Mémento.

Quelque temps avant la guerre, M. Fernand Caussy avait publié, sous le titre : *Voltaire, seigneur de village*, une très curieuse étude où il montrait sous un jour tantôt favorable et tantôt défavorable les relations du philosophe, dans son fief de Ferney, avec ses vassaux et ses voisins. Il semblait qu'il eût épuisé ce sujet. Or, M. F. Vézinet, dans son petit volume : **Autour de Voltaire**, nous prouve que, dans le domaine historique, un sujet n'est jamais épuisé.

M. Vézinet a pu, en effet, avoir communication des papiers de Joseph-Marie Balleidier, procureur au bailliage de Gex, lequel fut, de 1762 à 1773, homme d'affaires de Voltaire et, au surplus, de sa nièce Mme Denis. Ce procureur instrumenta pendant ces onze années au nom et au profit du « patriarche » dont soixante lettres subsistent encore, toutes relatives à ses différends de propriétaire soucieux de faire valoir ses droits.

De ces lettres et grimoires, il paraît ressortir que le philosophe fut peu endurant et volontiers procédurier. Il défendait âprement ses terres contre le braconnage, le vol du bois, la coupe des arbres, l'empiétement, la rafle des récoltes, mille friponneries. Doit-on l'en condamner ? Les registres des bailliages, des présidiaux et des sénéchaussées sont pleins, sous l'ancien régime, d'affaires de cette nature. Si le seigneur se montrait souvent brutal, exploitait sans scrupule le bourgeois et le paysan de ses fiefs, il endurait par contre, de la part de ces derniers et de la

part aussi des seigneurs ses voisins, d'innombrables larcins et perfidies dont aucun contrat notarié ne le préservait.

Voltaire fut certainement, parmi les détenteurs de la terre, l'un des suzerains les moins féroces. On le voit maintes fois, dans l'étude de M. Vézinet, obliger ses vassaux, leur faire des prêts, tenter de repeupler et de reconstruire une région appauvrie, témoigner d'autant de générosité que de petitesse. Il finit par rompre, non sans procédures nouvelles, avec son procureur, homme retors qui, devant le bailliage, eut raison contre lui.

M. Vézinet nous apporte quelques renseignements particuliers sur la longue querelle que Voltaire soutint contre le président de Brosses. L'un de ses chapitres, le plus nouveau, concerne la curieuse intervention de l'écrivain contre les jésuites en faveur de la famille de Crassy. Les premiers avaient dépouillé la seconde de domaines lui appartenant. Voltaire, avançant aux Crassy une somme de 15.000 francs et soutenant leur cause, parvint, non sans en tirer gloire et jubilation, à faire « rendre gorge » aux usurpateurs.

L'ouvrage plein d'intérêt de M. Vézinet se termine fâcheusement par un hors-d'œuvre. De Rousseau ou de Diderot lequel émit l'idée que les arts et les sciences, s'ils contribuent aux progrès de la civilisation, pervertissent les mœurs en éloignant l'homme de la nature ? M Vézinet attribue cette idée à Rousseau. Cela nous éloigne de Voltaire, mais nous rapproche de Diderot. Demeurons donc en compagnie de l'Encyclopédiste, puisque nous le rencontrons sur notre chemin. Aussi bien, depuis quelques années, les critiques et les historiens paraissent-ils lui accorder une sympathie plus soutenue. Des biographies et des études spéciales tendent à mettre mieux en lumière son caractère, ses concepts, son érudition, tous ses dons d'esprit.

Dans **Diderot et l'Italie**, M. Manlio D. Busnelli, avec le plus grand soin, une information très variée, de belles et limpides qualités d'écrivain, examine quels « reflets de vie et de culture italiennes » animèrent la pensée du philosophe. Travail excellent, plein de faits et d'une agréable impartialité. Tout d'abord, l'auteur montre que, dès l'âge le plus tendre, Diderot se livra à l'étude de l'anglais et de l'italien, mais manifesta un goût plus spécial pour la seconde de ces langues qu'il posséda assez bien pour lire dans le texte des œuvres de compréhension malai-

sée. Toute sa vie, il entretint, sans le réaliser jamais, le rêve de visiter un pays où vivaient les plus merveilleuses productions de l'art. Ne pouvant, faute de loisirs et de pécune, passer les monts, il se lia d'amitié avec différents personnages venus de la péninsule et qui fréquentèrent les salons de Mmes du Deffand et Geoffrin, de Mlle de Lespinasse et du baron d'Holbach.

M. Manlio D. Busnelli nous trace de ces amis italiens de Diderot, l'abbé Galiani, le médecin Angelo Gatti, le jurisconsulte Cesare Beccaria, tous trois un peu fantasques, mais doués, le premier surtout, d'une haute valeur intellectuelle, des portraits pittoresques et vivants. Le philosophe subit incontestablement leur influence. Il contribua à propager les fameux *Dialogues sur le commerce des blés* de l'abbé, fut, avec le docteur, un zélé partisan de l'inoculation de la petite vérole et, s'il combattit certaines doctrines contenues dans le traité *Des Délits et des peines* publié par le juriste, il loua néanmoins comme il convenait cet ouvrage où se trouvaient proposées maintes réformes que la postérité devait accomplir.

Un seul Italien illustre de cette époque, Goldoni ne semble pas avoir suscité, et pour cause, les sympathies de Diderot. M. Busnelli nous conte, avec des détails fort amusants, comment le philosophe, après la publication de ses deux œuvres dramatiques, *Le Fils naturel* et le *Père de famille*, fut accusé, par Fréron et Palissot, d'avoir plagié l'Italien et comment celui-ci, devenu célèbre en France par suite de cette querelle et des polémiques subséquentes, ne parvint pas, même en forçant sa porte, à gagner le cœur de son plagiaire. Les emprunts de Diderot ne sont guère niables d'ailleurs, mais la forme générale, le ton des pièces françaises diffèrent totalement de la forme et du ton des pièces italiennes, celles-ci, en définitive, plus gaies, plus verveuses, plus humaines.

Entrant plus profondément dans son sujet, M. Busnelli recherche dans la vie et dans les écrits de Diderot les traces de ses lectures et de ses inspirations italiennes. Cette enquête lui permet d'établir que le philosophe connut, souvent minutieusement, la majeure partie des poètes, des philosophes, des historiens et des voyageurs anciens ou contemporains que la péninsule révérait. Les citations que l'on en rencontre dans son œuvre ne laissent point de doutes à cet égard. Par contre, l'encyclopédiste ignorait

à peu près tout de l'art italien, sauf de la musique en faveur de laquelle il livra, comme on sait, d'âpres batailles de plume.

A la fin de son volume, M. Busnelli publie un *Essai bibliographique sur la fortune intellectuelle de Diderot en Italie* (éditions, traductions d'ouvrages du philosophe, études sur sa personne et sur son œuvre) et des documents inédits de quelque importance sur différents sujets se rapportant à son héros.

Plus modeste dans ses desseins, M. le chanoine Marcel, auteur déjà de plusieurs études intéressantes sur les alentours du philosophe, s'efforce de déchiffrer l'énigme de **La Mort de Diderot**. Il paraît en effet que cette mort, que l'on nous avait représentée comme normale et naturelle dans les biographies, ne le fut pas en réalité. Certes, M. le chanoine Marcel ne nie pas que le bel épicurien ne se soit éteint brusquement à table en mangeant des cerises, mais il étudie les circonstances qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent ce trépas.

Il le fait avec beaucoup de souci de vérité, avec beaucoup de scrupule et d'équité, accompagnant son texte fort clair de bonnes références et s'aidant des correspondances inédites de la famille de Diderot qui sont conservées aux Archives de la Haute-Marne. Ces correspondances sont souvent en contradiction avec les *Mémoires* de Mme de Vandeul, fille du philosophe, *Mémoires* pullulant d'inexactitudes.

M. le chanoine Marcel apporte ainsi des précisions sinon des certitudes formelles sur la maladie (hydropisie) de l'Encyclopédiste, sur les visites que fit à ce dernier M. de Tersac, curé de Saint-Sulpice, sur les gens qui provoquèrent ces entrevues et sur les résultats (négatifs) qui s'ensuivirent. La famille voulait à tout prix éviter un scandale et que le clergé refusât sa participation aux obsèques. Elle souhaitait de sauver la face. Tous ses efforts vont tendre à cela.

Peu de temps avant sa mort, Diderot fut transporté à Sèvres dans la maison de l'orfèvre Belle. Il s'y ennuya. Tandis qu'il y séjournait encore, Mme Diderot aménageait rue de Richelieu la maison que Catherine II, impératrice de Russie, avait louée en faveur de son ancien protégé. M. le chanoine Marcel établit que le philosophe mourut le 30 et non le 31 juillet 1784. Mourut-il à Sèvres ou à Paris ? Là est l'énigme. La famille, d'autre part, sachant que M. de Tersac refuserait à son paroissien, décédé sans

les secours de l'Eglise, des funérailles catholiques, avait intérêt à faire transporter le corps rue de Richelieu, dépendant de la paroisse Saint-Roch (bien qu'en fait l'appartement de cette rue fût à peine installé), le curé de Saint-Roch pouvant être plus aisément circonvenu.

Il semble bien que maintes supercheries entourèrent la mort de Diderot et que la famille n'aboutit à ses fins qu'en s'y livrant sans hésitation. Malheureusement les lettres, peu explicites, ne donnent pas une lumière suffisante et le doute plane encore sur les diverses conjonctures ci-dessus indiquées.

Tandis que Diderot s'en allait en terre catholique grâce à la diplomatie de ses parents, une fille de son esprit, Germaine Necker, se préparait, non sans dépit et chagrin, à épouser le baron de Staël. Comme l'Encyclopédiste et surtout comme Rousseau, son maître de prédilection, **Madame de Staël** retrouve, de nos jours, à profusion, des historiens. Bien que les archives de Coppet demeurent encore fermées à l'investigation des curieux, les derniers mystères de sa vie semblent près d'être éclaircis. Ils ne sont pas tous dignes d'une telle vigilance. L'amoureuse, la politicienne, la romancière prend trop souvent l'aspect d'une virago et attire mal la sympathie.

L'un de ses derniers biographes, M. Joseph Turquan, s'est ingénié, un peu trop néanmoins à notre gré, à faire ressortir cette image de personne mafflue, exagérée dans toutes ses manifestations. Disons tout de suite que son livre n'affiche aucune prétention à de fulgurantes originalités, ne vise point à nous découvrir une Mme de Staël inconnue, se contente d'une documentation clairsemée et contient seulement, en guise de documents inédits, plusieurs lettres d'ailleurs intéressantes. Ajoutons que ce livre, malgré quelques images hasardeuses disséminées dans son texte, quelques contradictions, offre un véritable attrait de lecture et résume l'essentiel d'une existence particulièrement mouvementée.

Nous nous étonnons toutefois d'y rencontrer si peu de détails sur la carrière littéraire de l'héroïne et des faits si peu circonstanciés sur son action politique. Seule la lutte de Mme de Staël contre Bonaparte semble avoir intéressé le biographe. Par contre, la baronne est envisagée avec complaisance et prodigalité de soins sous son double visage de femme galante et de femme mondaine. M. Joseph Turquan accompagne les geste excessifs de l'une et

l'ostentation de l'autre de singuliers sarcasmes. Sa plume avec quelque peine voile son aversion.

Certes, Mme de Staël, nous le disons plus haut, excite difficilement l'admiration. Elle fut chaude entre toutes les filles chaudes, vaniteuse, bavarde au point de condamner ses fidèles aux « galères » de sa conversation. Mais elle n'était point dénuée de qualités. Son attitude pendant l'émigration fut digne d'éloges et maints actes de sa vie plaident assez en sa faveur pour que le biographe impartial mélange à doses égales l'approbation au blâme. Elle voua un culte à l'amitié. Une certaine générosité animait son cœur et il ne faut pas oublier qu'elle paya chèrement son prestige : « La gloire, a-t-elle écrit, ne saurait être qu'un deuil éclatant du bonheur. »

Cette phrase résume, ce semble, les tristesses de sa vie sentimentale. Aima-t-elle réellement ? Fut-elle réellement aimée ? Le comte de Fersen, dans sa jeunesse, lui donna sa première désillusion. Il semble qu'elle n'ait tiré de sa liaison avec Benjamin Constant qu'une lugubre félicité. Mme la comtesse Jean de Pange, en un petit volume, bien composé, aimablement écrit et gonflé de documents inédits, probablement extraits d'archives familiales : **Madame de Staël et François de Pange**, contribue à nous prouver qu'elle passa toujours à côté de la vraie tendresse sans la pouvoir jamais saisir.

On possédait, grâce à Becq de Fouquières, quelques renseignements imprécis sur son aventure avec François de Pange. Voici, sur cette aventure romanesque, des lumières vives. L'homme est, au dire de Mme la comtesse de Pange, un être d'élection. Voué à l'ordre de Malte dès l'enfance, il fait, à Paris, de solides études en compagnie d'André Chénier, son condisciple et son ami, qui vante, dans ses poèmes, son caractère et son génie naissant. L'adolescence venue, il s'éprend de Marie-Louise de Domangeville, laquelle épouse Antoine de Sérilly. Cet amour contrarié domine sa vie, semble l'imprégner de mélancolie.

Sans goût particulier pour les armes, le chevalier embrasse la carrière militaire, mais se hâte, dès qu'il le peut, de regagner Paris, fréquente les salons avec Chénier, y moissonne les amitiés. En 1786, il rencontre pour la première fois Mme de Staël, alors âgée de vingt ans. Tous deux sont acquis au libéralisme, vont, remplis d'espoir, vers la démocratie ; mais Pange est plus délicat,

plus sensible que sa nouvelle amie, d'esprit plus ouvert. Les arts, les sciences, la philosophie le passionnent, de même que les études économiques et sociales. Il part pour la Suisse dans le but d'examiner les institutions de ce pays.

La révolution, accueillie par lui avec confiance, le déçoit. Suspect, il se met à l'abri non sans peine. En Suisse où il se réfugie et fonde une imprimerie, il voisine de nouveau avec Mme de Staël. Celle-ci, dès lors, apprécie sa belle intelligence, s'inspire de ses idées, imprègne ses *Réflexions sur la paix intérieure* de ces idées. Quand le chevalier, la santé très ébranlée, rentre en France, il a fait une impression profonde sur la jeune femme.

Celle-ci vient d'accueillir dans son cœur Benjamin-Constant, mais c'est Pange qu'en réalité elle aime et lui voudrait substituer. Sa correspondance et ses actes dès lors vont tendre à gagner cette âme dont elle admire les hautes qualités. Par malheur, le chevalier, quand il n'ajoute point page sur page à son *Journal*, surtout d'ordre politique et social, dont Mme de Pange nous fait connaître de fort beaux extraits, songe à Mme de Sérilly, devenue veuve. Après bien des tribulations, une participation active aux événements, de graves dangers, il épouse Mme de Sérilly, alors que Mme de Staël le croit à demi conquis par ses lettres passionnées.

C'est une stupeur, c'est une infinie douleur pour la baronne que d'apprendre ce mariage. N'importe! Elle garde intacte sa tendresse. Entouré de cette tendresse et de celle, plus consolante et plus assidue, que lui témoigne Mme de Sérilly, Pange meurt emporté par une maladie de poitrine, à peine âgé de trente ans. Son biographe nous conte sa fin, et les manifestations du double amour qui l'enveloppe, avec beaucoup de charme. L'unique consolation de Mme de Staël consistera à faire revivre l'amant dont elle ne réussit pas à transformer l'amitié en passion sous les traits d'Oswald dans *Corinne*. Nulle rancune, sous sa plume, mais de la tristesse et de l'admiration : « L'on était presque affligé de ce bonheur qu'il donnait, dira-t-elle mélancoliquement, sans qu'on pût le lui rendre. »

Mémento. — Signalons dans la *Chronique médicale* des 1er octobre 1926, 1er janvier et 1er février 1927, dirigée par M. le Dr Cabanès, d'excellents articles de MM. les Drs L. Lorion et J. Olivier sur *Delille écrivain médical* et sur *La famille de Marat*.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Jeanne Pélissier : *Goutte d'Eau*, « Revue des Poètes ». — Laurence Algan : *Les Tours de Silence*, « les Cahiers du Sud ». — Charlotte Séverac : *La Page où l'on aime*, préface de Henri Mériot, « Editions du Fleuve », Lyon. — Armand Marty : *Ferveurs en miniature*, Jouve. — Albert Daubry : *Heures qui passent*, Féret et fils, Bordeaux. — Joseph Aguillon : *L'Offrande rêveuse et sentimentale*, « Editions du Feu », Aix-en Provence. — Léon Laleau : *La Flèche au Cœur*, préface de Maurice Rostand, Henry Parville. — Armand Godoy : *Triptyque*, préface de Camille Mauclair, Edouard Champion.

Dans l'océan de la Poésie, une **Goutte d'Eau**, est-ce tout ce que Mme Jeanne Pélissier apporte ? Peut-être. Mais n'est-ce beaucoup que de s'être fondu en cette goutte d'eau, et de participer, si infime que soit l'apport ou l'importance, au déroulement incessant, nécessaire, des harmonies éternelles, tantôt rêve serein et pur, tantôt déchaînement formidable par rafales et par tumultes indomptés dans la tempête ? Etre en cet effarement des espaces la goutte d'eau qu'on y remarque et qui compte, n'est-ce, en vérité, quelque chose dont se puisse contenter la plus effrénée ambition ?

Mme Pélissier compose ses poèmes avec le plus grand soin, avec le souci parfait d'accomplir une tâche de son mieux. Ce qu'elle exprime, elle l'exprime d'elle ou des sites exaltant son souvenir, ou des pensées moroses qui la tourmentent sans l'abattre, aussi complètement qu'il lui est possible. Son métier, en dépit de quelques privautés récentes, demeure strictement parnassien. Les préceptes les plus rigoureux lui sont familiers, les difficultés ne l'arrêtent jamais ; même elle se risque avec adresse à des rythmes qu'elle innove ou renouvelle, non sans bonheur ou agrément.

Que déplorer dans un livre de vers consciencieux, bien construit et d'un développement en somme logique et normal ? Tout au plus la monotonie de ces mérites de logique et de normale, le manque d'accidents, de caprices, de jeux d'artiste ; je lâcherai, au risque de contrister l'auteur, le vrai nom qui se doit donner au défaut de ce volume, sa banalité. Il ne suffit pas qu'un poème soit bien fait, il est nécessaire qu'il apporte un son qu'on n'a point entendu avant qu'il paraisse ; il lui faut s'affirmer dans une attitude, par un geste ou un accent qui ne s'étaient pas produits antérieurement. Il faut que du poète se dégage la personnalité. C'est ce qui manque ici.

Dans ces derniers temps, une singulière expérience s'est poursuivie : l'introduction obstinée dans la poésie, les thèmes et la matière poétiques, d'une auto psychologie à peu près mécanique et procédant par saccades. On a obtenu des résultats assez curieux et qui serviront à un poète usant de ressources nouvelles, selon ses besoins vitaux, et non plus par l'acceptation d'une manière ou la soumission à un système préconçu. Déjà, chez les jeunes écrivains qui s'en réfèrent à cette méthode, un peu plus de liberté s'aperçoit. Mais chose curieuse, ce sont les mêmes auteurs qui s'affermissent à des formules de recherches sur soi-même et qui s'élèvent non seulement contre les règles prosodiques, même les plus relâchées, mais contre le principe d'aucune règle.

Mme Laurence Algan évolue, non sans quelque grâce un peu brusque, en prenant ces attitudes étudiées, qui voudraient apparaître et se croient impromptues, alors qu'elles dépendent d'une mode et contredisent par la sécheresse l'essentiel même de la poésie lyrique.

Il se rencontre dans les **Tours de Silence** maintes pages où se cache mal la sensibilité de l'auteur, et où s'exprime entre les maniérismes et les affectations — qui composent à trop de nouveaux venus le fond véritable de leur personnalité — une fraîcheur de pensée ou de cœur qui est le meilleur de ce qu'elle a écrit, — et puis la langue est sûre, les images sont nettes, elle ne craint pas d'affirmer avec précision et sans outrance puérile ce qu'elle veut dire. Qualités précieuses et d'augure favorable.

La Page où l'on aime et où voudrait, selon le vœu de Lamartine, s'arrêter Mme Charlotte Séverac, se prête pour elle à l'évocation d'un roman d'amour chaste et ardent. C'est ici le poète extasié, grave et empli d'espérance, des moments où l'on marche ravis au monde, plus grands que le monde, par les bois où les oiseaux chantent, deux par deux, les mains enlacées. Nous assistons, comme le remarque avec justesse dans sa noble et sympathique préface, M. Henry Mériot, à un printemps d'amour qui éclôt et s'épanouit en fleurs lumineuses et tendrement odorantes. Ce printemps n'est souillé d'aucun orage, d'aucune aspiration malsaine, d'aucune lourdeur vulgaire ou vile. Belle générosité d'une âme qui se livre sans arrière pensée et sans regret : ferveur farouche et candide d'un poète cependant exercé, de qui « la langue claire, veloutée et accessible sert prodigieusement l'or-

donnance de ses poèmes... » M. Mériot signale encore avec raison chez ce poète débutant « une forme sans stratagèmes » et une « métrique sans complaisances ». Son ingénuité est charmante. Puisse la vie affiner ou affirmer ces rares qualités qui nous font espérer un poète sincère et original.

Deux parties dans ce livret, **Ferveurs en miniature**, de M. Armand Marty. Dans la première, sonnets et autres courts poèmes d'une facture et d'un goût assez délicats, un fin métier d'artiste qui assouplit son vers chantant au rythme qui lui agrée selon ses désirs. Une seconde partie où le poète, ayant inventé, dit-il, ces doubles formes fixes et nouvelles qu'il appelle *quintutines* et *dizainetines*, contraint son aspiration à s'y ployer, à quoi il ne réussit pas toujours avec un égal bonheur. Ici se sent de la gêne. L'adoption de telles formes peut convenir (et encore j'en doute) dans quelques circonstances, elle ne satisfait pas à coup sûr. M. Marty ne se méfie pas de ce que son invention peut présenter d'arbitraire et d'inadapté.

Poèmes tantôt d'afféterie minutieuse, tantôt tissés d'un lien commun et d'intention vaine, morale même et aisée, au gré des **Heures qui passent**. M. Albert Daubry a chanté. Le ton de ses poèmes n'est guère nouveau ni même personnel, mais il sait faire les vers, et les fait bien.

A ouvrir les premières pages du recueil l'**Offrande rieuse et sentimentale**, de M. Joseph Aguillon, on oublie tout d'abord le titre : un poème, *Réveil*, laisse croire qu'on se trouve en la présence d'un jeune disciple de Théodore de Banville, et l'on est heureux d'y trouver ce qui rappelle l'aisance d'élocution, l'arabesque discursive et prolongée selon un rythme toujours soutenu, partout présent, qui font l'agrément des alexandrins dans *les Exilés*. A peine une discordance, une ou deux menues défaillances. Mais non, aussitôt le poète se dément lui-même et adopte un ton mi-plaisant, mi-grave, très familier, un peu pataud, qui déconcerte et qui lasse bien vite. Sans compter qu'il laisse échapper des vers tels que ceux-ci :

L'on pouvait deviner ce morne et creux dépit
Non comblé par un five-o'clock-tea qui papote...

D'autres fois, des fantaisies, des caprices, peu, sinon vers la fin où l'inspiration se redresse, de sentiment, et des images rapides qui manquent d'imprévu, qui n'ont pas la décision où se

complaît la verve amusée de M. Abel Bonnard, auquel elles font songer.

La Flèche au Cœur, poèmes de M. Léon Laleau, avec préface de M. Maurice Rostand. Comme il est habituel, cette préface ne sert pas à grand'chose ; elle serait superflue si, d'une part, elle n'offrait, une fois de plus, l'occasion au préfacier d'étaler aux yeux du lecteur l'ingénue satisfaction qu'il a de sa personne et de son génie; d'autre part, à M. Laleau l'occasion de témoigner la fidèle confiance d'une vraie amitié. Il lui a consacré, d'ailleurs, une étude des plus remarquables où l'on constate au surplus que si son attachement pour lui est désintéressé et sincère, son admiration juvénile ne va pas sans quelques réserves. J'ai pu, à diverses reprises, durant le trop court séjour que fit à Paris ce charmant poète haïtien, constater l'ardeur et la franchise de ses affections et de ses opinions, qui admettent qu'on les discute, mais qui, étant réfléchies, ne cèdent pas à la controverse. Ses poèmes passionnés, purs et sensibles, sont imprégnés de la même franchise d'accent, de la même délicatesse. Parfois ils glissent presque à de la sentimentalité banale, mais se redressent aussi avec quelle pureté farouche, nette et fièrement exaltée !

Poèmes d'amour, de songe, où le souvenir nourrit et soutient l'espoir, poèmes de joie mêlés de tristesse parfois et de mélancolie, je ne considère pas M. Laleau comme un des poètes qui seulement, dans les lointains exotiques, manifestent leur culte à la beauté de la langue française, à l'harmonie et à la noblesse de la civilisation française en s'esseyant à écrire des vers français — à la façon dont tant d'amis se révèlent à nous au Canada, en Egypte, à l'Ile Maurice, en Syrie, dans l'Amérique latine, — mais comme un authentique poète de France, qui ne s'attarde pas aux routines surannées, et qui, au contraire, prend sa place parmi les jeunes qu'il importe de suivre et d'observer. S'il apporte sa note personnelle, c'est en grande partie, peut-être, comme il le proclame :

C'est que je suis de ces Pays où de ses ors
Fondus, un lourd soleil cingle la chair des êtres
Et qu'aux rudes baisers de ce Royal Ancêtre
D'implacables désirs ont lacéré mon corps;

C'est que jamais je n'ai senti mes chaudes veines
Se tempérer de la torpeur des durs hivers.

Et qu'il circule en moi, puissant, âpre et pervers,
Un peu de ce sang noir des races africaines...

N'est-ce le ton d'un Othello adolescent, par bonheur assez averti et affiné pour ne livrer sa destinée à aucun Iago ?

M. Armand Godoy, dans une édition somptueuse à petit nombre d'exemplaires, fait précéder d'une cordiale et nette préface par Camille Mauclair ce **Triptyque**, réunion de trois beaux sonnets d'une fermeté classique et souple, délicats et sculpturaux. Ils transposent en poésie trois tableaux du « jeune et grand coloriste espagnol » Frederico Beltran Masses, qui, en regard, sont reproduits.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Georges Duhamel : *Journal de Salavin*, Editions du « Mercure de France ». — André Thérive : *Les souffrances perdues*, Grasset. — Charles-Henry Hirsch : *Marie Plaisir* ; *Confession d'un voleur*, E. Flammarion. — Marcel Rouff : *Sur le quai Wilson*, Emile-Paul ; *Les devoirs de l'amitié*, Les Cahiers de Paris. — Joseph Jolinon : *La paroissienne*, F. Rieder. — René de Weck : *Le roi Théodore*, Plon-Nourrit et Cie. — J. Jacquin : *Défense d'aimer*, Librairie Baudinière.

Journal de Salavin. J'ai entendu des gens, qui avaient aimé *Confession de Minuit* et *Deux hommes*, se plaindre que M. Georges Duhamel abusât, en consacrant un troisième volume à Salavin, du triste héros de ces romans. Il est vrai que ce n'est point par l'éclat, ni par le relief que le personnage retient l'attention. Salavin — avec qui, cependant, nombre d'entre nous pourraient se reconnaître des ressemblances, malgré qu'ils en eussent — pèche, en effet, par incapacité de ramasser son énergie intellectuelle ou de dominer l'activité désordonnée de ses sentiments. Mais pour manquer de cet équilibre qu'on désignait, naguère, du nom de volonté, il n'en est pas moins homme, et n'en souffre pas moins des mille cruautés de la vie. Aussi bien, une grande pitié anime-t-elle l'œuvre de M. Duhamel, et voyons-nous se concentrer, dans l'âme inquiète et douloureuse de Salavin, comme dans un microcosme, toute la misère dont nous souffrons dès que nous prenons conscience de l'inharmonie de notre être avec les lois mystérieuses qui nous échappent.... Salavin, à défaut de l'orgueil, privilège des forts, a de la vanité ; mais une vanité de caractère moral, et qui est noble, en son principe : il

veut devenir quelqu'un. Comme il ne possède pas les talents qui lui permettraient de s'illustrer dans les arts, les lettres ou les sciences, il se rabattra sur la sainteté. Tout simplement. Il travaillera — dans l'incroyance (*hénaurme !*) mais la démocratie n'a-t-elle pas inventé « le Saint laïque » ? — à réaliser la destinée de François d'Assise ou de « Monsieur Vincent ».... Sans vigueur spirituelle, sans la foi, en outre, qui y suppléerait, on devine à quel échec lamentable le pauvre diable est condamné à aboutir, tel que nous le connaissons. L'attitude de bonté qu'il adopte l'expose seulement à éprouver de nouveaux déboires, et à découvrir dans son entourage des éléments jusqu'alors insoupçonnés de laideur. Il se sent, bientôt, confusément dupe de sa chimérique et ridicule entreprise, et comprend que ce qui lui manque pour pouvoir la poursuivre sans défaillance, sinon la mener à bien, c'est l'aide de ce Dieu dont il nie l'existence, et l'espoir de cette immortalité à laquelle il aspire, mais que sa faiblesse ou la dispersion de ses facultés lui interdit de concevoir, comme tout autre absolu, d'ailleurs. Amené à chercher dans les Eglises l'appui dont il éprouve l'impérieux besoin, il se trouve, enfin, après une double déception, face à face avec le modèle du héros qu'il s'est proposé d'être, c'est-à-dire avec un saint. Mais il n'en faut pas plus pour qu'il renonce à son ambition. Sa vanité humiliée le convainc, en effet, que celui-là ne saurait être ce qu'il est qu'au prix d'une illusion qu'un esprit lucide comme le sien ne peut partager... Rien de plus navrant qu'une telle certitude au terme du cycle d'expériences décevantes que vient d'accomplir Salavin. M. Duhamel ironise-t-il ? Sans doute, mais, si j'ose dire, à son insu, et du fait seulement de confronter son personnage aux événement les plus ordinaires de la vie — un peu comme l'auteur de *Bouvard et Pécuchet* s'atteignait lui-même à travers ses fantoches, ainsi que l'a fort bien remarqué M. Albert Thibaudet dans son *Flaubert*. M. Duhamel dégage une émotion profonde de son roman par des moyens d'une sobriété vraiment admirable, et peu de pages égalent en pathétique celles où, pour pouvoir rassembler ses forces en déroute, Salavin se sépare de sa femme et va vivre, comme un anachorète dans le désert, dans une chambre meublée.

Les souffrances perdues. On se tromperait si l'on croyait dépourvu, non seulement de sensibilité, mais de passion,

M. André Thérive qui vient de publier dans une forme qui pastiche très spirituellement le tour des écrits didactiques du XVIII[e] siècle, un *Retour d'Amazan* ou une *Histoire des lettres françaises,* de la plus piquante partialité... Sa façon même d'aimer la grammaire et de la défendre, en puriste, est assez significative. Je n'y vois point de pédanterie, mais quelque chose de pareil au respect ombrageux d'un chevalier pour sa dame. Et s'il se guinde, ce n'est pas par morgue, mais par horreur de la négligence. De là, son injustice à l'égard de Balzac qui, il est vrai, manquait de tenue, mais dont il ne laisse pas de rappeler, dans le présent roman, la manière et jusqu'au *ton* même, preuve que ce soi-disant mauvais écrivain avait bien son style.... Il serait fastidieux de raconter par le détail *Les souffrances perdues* dont l'intrigue est assez compliquée, mais qui fait l'essentiel de son drame se passer surtout dans les âmes. Dans une petite ville du sud-ouest, Marie Plavigneux vit, résignée, dans l'horreur de la brute débauchée qu'elle a pour époux, avec ses deux filles. La mort les lui enlève successivement, et elle apprend bientôt que Plavigneux, qui est notaire, a disposé des fonds de ses clients pour satisfaire à de folles dépenses. Rien, autour d'elle, au milieu de ces deuils et de ces humiliations, qui éveille son intérêt ou offre à son cœur la moindre consolation. Ce serait peu qu'elle souffrît, si elle sentait une utilité quelconque à son malheur, ou que son sacrifice — à défaut de lui être utile à elle-même — fût profitable à quelqu'un. Mais un jour, son mari, après lui avoir manifesté un regain d'intérêt sensuel, se rabat sur la nouvelle servante qu'un docteur de ses amis a introduite dans la maison avec l'espoir — car il est jaloux de Plavigneux — que le notaire se comportera comme il se comporte... Loin, cependant, d'éprouver de la haine ou cependant du dégoût pour la pauvre fille, M[me] Plavigneux sent bientôt une sorte d'intérêt animal s'éveiller pour elle. Et en apprenant qu'elle est enceinte, l'idée lui vient d'adopter le bâtard de son mari... *Compensation amoureuse ?* Sans doute. Le docteur, d'autre part, auquel M[me] Plavigneux a inspiré des sentiments qu'il se refuse à s'avouer à lui-même, et qui, sous l'influence de ces sentiments, éprouve, tout matérialiste qu'il est, le tourment d'inquiétudes spirituelles, cherche aussi, non à vrai dire un dérivatif, mais un dédommagement à ses aspirations... Tout cela est d'une vérité

psychologique très subtile, et parfaitement accordée à l'atmosphère, à la fois déprimante et exaltante, de la vie de province. C'est avec un souci d'exactitude, peut-être voisin de la minutie, mais où l'on sent que sa curiosité se délecte, que M. Thérive crée cette atmosphère, et s'efforce de nous faciliter, ce faisant, la compréhension de ses personnages. Comme le dit excellemment M. Henri Massis du vrai romancier dans ses toutes récentes *Réflexions sur l'art du roman*, sa démarche « est de se porter tout entier vers les choses. Il est assiégé, conduit par les événements, les circonstances... Ce que ses personnages peuvent dire, peuvent faire, voilà où il s'applique. En composant, il ne songe qu'à ce qu'il raconte. » Il est ému, vibrant, et très préoccupé, en outre, par le problème religieux, dans son acception la plus large, ou pour parler comme Strauss, par « l'harmonisation de l'homme avec l'univers ». M. Thérive écrit irréprochablement ; mais son langage est direct, et il apporte même une certaine coquetterie à ce que rien ne fasse saillie, non seulement dans ses phrases, mais dans l'ensemble de son récit. Point de « morceaux », point de scènes, non plus, qui s'en détachent. Mais les pages où Marie Plavigneux sent sa désolation se fondre dans une sorte de tendresse charnelle pour la servante dont elle dotera l'enfant, sont d'une veine particulièrement heureuse, et d'une grande hardiesse, dans leur chasteté.

Marie Plaisir. Point de genre de composition plus ingrat pour un romancier, quand il veut faire une biographie, que celui qu'a adopté M. Charles-Henry Hirsch, dans le présent roman, plus dramatique que livresque, et qui consiste à découper par tranches la vie d'un personnage ou à la présenter fragmentairement. Déconcerté par la rupture qui se produit dans la continuité du récit, le lecteur regimbe contre la suspension d'intérêt qu'elle entraîne, et surtout contre le nouvel effort d'attention qu'elle réclame de lui... Or, ce sont deux, sinon trois moments de l'existence de son héroïne que M. Hirsch a évoqués, ici, avec beaucoup d'art, mais (au moins pour les deux premiers) en mettant entre eux un assez long intervalle, et en leur prêtant un caractère très différent. Sans doute, l'unité du roman de M. Hirsch est-elle faite de l'âme de Marie Plaisir qui, jeune fille, puis femme, et veuve, enfin, demeure semblable à elle-même, sous le triple aspect où sa personnalité charmante nous est présentée ;

et ce n'est pas un reproche que j'adresse à son peintre, en reconnaissant qu'il a joué la difficulté. Orpheline de mère — celle-ci est morte en la mettant au monde — Valentine de Cavres habite la campagne avec son père, officier démissionnaire, qui lui a donné le surnom qu'elle porte. Elle a à peine seize ans quand la guerre éclate, et la catastrophe, en la dépouillant de la tendresse paternelle, lui enlève pour toujours son fiancé. Nous la retrouvons quatre ans plus tard, mariée à un riche industriel qui l'adore — il est de beaucoup plus âgé qu'elle — mais qu'elle chérit aussi, avec toute la reconnaissance dont son tendre cœur est capable, et pour lequel elle déploie toutes ses séductions. Au cours d'une réception, son mari meurt de la rupture d'un anévrisme, et la voilà anéantie par sa douleur. Mais il n'est pas dans son destin qu'elle vive sans joie. Un artiste, qui se sera épris d'elle, lui révélera, en effet, le seul sentiment qu'il lui manquait d'avoir connu pour achever de s'épanouir, et l'amour, en couronnant sa jeunesse, lui apportera la consécration même de son surnom. Le roman de M. Hirsch, dont j'ai surtout aimé la deuxième partie, renferme des scènes très émouvantes, et le caractère de son héroïne est œuvre de psychologue particulièrement expert dans l'analyse de l'âme féminine. Ecrivain fécond, M. Hirsch a, d'ailleurs, d'admirables dons de conteur. Les sept nouvelles qu'il publie sous le titre de la première d'entre elles : **Confession d'un voleur**, et où je retrouve sa prédilection pour les êtres exceptionnels et les situations violentes, me paraissent dignes de compter parmi les plus réussies que je connaisse de lui. Leur ironie âpre et leur intensité dramatique sont bien de la meilleure veine de l'auteur d'*Eva Tumarche* et du *Crime de Potru*.

Sur le quai Wilson. Une fois admise la convention qui permet à M. Marcel Rouff d'imaginer un « radical » assez candide dans son idéalisme — quoique occupant un poste officiel éminent — pour se montrer déçu en voyant à l'œuvre la Société des Nations, c'est avec intérêt qu'on suit ce personnage à Genève, et que l'on s'initie avec lui au fonctionnement de la dernière machine inventée par les hommes d'Etat pour amuser le peuple. Aussi bien, les lecteurs du *Mercure* ont-ils pu se rendre compte — puisque c'est ici qu'il a paru d'abord — des qualités du roman de M. Rouff, dont la verve pittoresque a si heureusement évoqué

le monde politique international. Il y a dans ce roman dramatique et documentaire, mais dont la conception rappelle un peu celle du Zola des *Trois Villes*, de vivants portraits qui contribuent à l'impression de « crédibilité » qu'il dégage. J'ai fort apprécié la malicieuse philosophie de la première des deux nouvelles que M. Rouff a réunies, d'autre part, sous ce titre : **Les devoirs de l'amitié**, si même on en peut trouver le sujet immoral ou plus exactement amoral. Deux amis. La maîtresse de l'un d'eux. Celui ci, qui n'en est plus à la période des désirs exaltés, consent que l'autre contente l'envie que lui inspire la dame ; mais il lui conseille de feindre de ne céder qu'à son corps défendant à la séductrice... Ce faisant, il ne s'offre pas seulement le plaisir de tromper la trompeuse. Il lui permet de goûter des joies plénières. Croire qu'elle joue l'homme, n'est-ce pas, déjà, en effet, une volupté délicieuse pour la femme ? Dans la seconde nouvelle, une jeune veuve se donne au mari de son amie pour que l'inconstant ne commette pas la folie de devenir l'amant d'une coquine qui désorganiserait sa vie conjugale. Dévouement romanesque. Je m'en tiens à mon impression : je préfère l'histoire de la complicité des deux compères qui sont, cela va sans dire, d'aimables épicuriens gastronomes.

La paroissienne. Dans cette suite du *Meunier contre la ville* dont j'ai loué, ici, comme il convenait, la verve savoureuse, M. Joseph Jolinon continue de tenir avec entrain son rôle de chroniqueur de la petite ville de Corpuscu, ou de le faire tenir par un paysan madré. C'est tout un monde rustique, déjà presque légendaire, qu'il évoque dans la langue drue — à l'excès farcie de mots patois — qui est la sienne, et avec la bonne humeur gaillarde et égrillarde de nos vieux auteurs de fabliaux. M. Jolinon ne se pique point de moraliser, encore moins de prendre parti dans le conflit qui dresse le curé de Corpuscu contre sa paroisse anticléricale, ou seulement réfractaire à l'enseignement de la parole de Dieu... Il montre des hommes, avec les appétits qu'ils ont partout, mais avec, par surcroît, les manies ou les travers qu'ils ont acquis sous l'influence de ce qu'on est convenu d'appeler le progrès. Sa fantaisie, d'un réalisme haut en couleur, est très réjouissante, si peut-être elle a le tort de se prolonger un peu trop,

Le roi Théodore. C'est l'histoire de ce souverain déchu

qui, dans *Candide*, est venu « passer le carnaval à Venise » avec d'autres monarques malheureux comme lui, que M. René de Weck nous raconte dans le présent roman. Les lecteurs du *Mercure* n'ont pas oublié avec quel esprit et quelle variété de moyens il a mené son entreprise. L'étonnant, quand on voit le parti qu' a su tirer de la picaresque destinée de Neuhof, est que personne ne se soit avisé avant lui d'évoquer la figure de cet aventurier, et de la replacer dans son cadre. Rien de grandiose, sans doute, dans le caractère du personnage. Mais c'est précisément ce qui devait tenter un ironiste, qu'élevé à la plus haute dignité par le hasard, il ait fini, après avoir été le jouet d'intrigants, par être bafoué comme une vaine idole par le plus sauvagement passionné des peuples. M. de Weck, qui a fait œuvre d'érudition en écrivant *Le roi Théodore*, atteste, aussi, dans cet amusant roman, les plus brillantes qualités de conteur.

Défense d'aimer. Ce n'est pas, à vrai dire, un roman, mais une couple de nouvelles que M. J. Jacquin a écrites pour montrer à quel point les désenchantantes théories pansexualistes du célèbre professeur Freud peuvent être dangereuses pour la jeunesse et pour la jeunesse intellectuelle, en particulier. Sans doute, l'un des deux cas, au moins, qu'il nous présente a-t-il un caractère exceptionnel. Mais son agressive satire est marquée par l'accent de la conviction, et ses récits émeuvent qu'il mène avec entrain.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Pas encore, 3 actes de M. Stève Passeur, à l'Atelier. — *Viens avec nous, petit !* 4 actes de M. Jacques Deval d'après *Fata Morgana*, de M. Ernest Vaïda, à la Renaissance.

Relativement et par comparaison, cette pièce n'est pas détestable. Guère originale pourtant ; mais ça se passe entre des personnages pris dans le stock resté pittoresque (par rapport aux produits courants) de cette sorte de bourgeoisie animale et âpre, de catégorie incertaine, faite comme d'escarpes apprivoisés, adoucis, avec des idéals rudimentaires, mais d'autant plus excités sur le moment, et qui ont exclu du jeu la vindicte soutenue et l'activité du couteau. Bref, n'ayant conservé de leurs mœurs que le relâchement, l'exaltation passagère et les velléités. Les gens de la pièce sont en province ; et la couleur de leur assemblage

distrait. Cela va et se décompose, pourrit sur place, dans un court rayon.

Une femme, très décidée des coudes s'il s'agit de trouver des amants (elle en additionne une ribambelle), encore très d'aplomb et désirable, avance dans son âge mûr. Actuellement, elle dépend d'un propriétaire foncier, un goujat qui l'aime à la manière d'un maquignon attaché à la bête qu'il nourrit, et qui maintient sur elle une sorte de canaille hypothèque. Puis, parce que le plus récent amant de Fanny vient de prendre le large avec son épargne, quelque 50.000 francs, l'abject barbon accable la malheureuse de ses remarques tout à fait genre « théâtre libre ». Elle est finie, vieille ; même payés pour la fornication, les galants s'enfuient. L'étalage de ces gentillesses d'égoutier est le moment de la pièce qui a le plus suscité rires et applaudissements, — d'où je conclus au bas niveau du public vomissant une joie haineuse adéquate. Ça doit être ce que l'on appelle aujourd'hui « le sentiment de l'art ». Que les directeurs montrent un jour à ce public-là des femmes recevant la schlague et, j'en suis convaincu, même les exhibitions empommadées du Music-Hall, toujours si achalandées, devront baisser pavillon. C'est le processus connu de l'érotisme spécialisé. Le spectateur dirigé dans ce sens est conduit naturellement, par l'usure progressive de ses illusions idéales sensuelles, à un besoin atroce de voir ce qu'il a adoré mis à la torture et souffrant. Mais ici, un jeune ingénieur agronome au visage contracté de héros inspiré, et aux mollets bottés, intervient. C'est très cinéma. Il rudoie le propriétaire foncier. Il déclare, lui, aimer Fanny. Bref : il emmène cette nouvelle Manon à Paris. Singuliers démenti et camouflet aux insultes du maroufle ! Une jeune veuve, nièce, est laissée là, en plan, par l'auteur, pour être mariée à l'ingénieur à la fin de la pièce, quand Fanny — qui maintenant ne renonce pas encore à l'amour — se séparera du jeune homme et se rendra à son inamovible nu-propriétaire.

Dans le dénouement si prévu, il n'y a qu'une modalité relativement originale à laquelle on peut accorder un petit (oh, bien petit) mérite d'ingéniosité. L'auteur s'est efforcé à ce que le couple hétérogène se disloquât à l'amiable, presque « en beauté », évitant ainsi que selon le *processus* vulgaire, attendu, et béatement théâtre libre, la liaison ne s'effondrât dans les querelles et

les dégoûts auxquels sont voués les couples incultes. La nouveauté de chez M. Stève Passeur est que le trait du consentement mutuel à se séparer, assez bassement pratique, et succédant à une crise de « grand amour », concorde avec les caractères très médiocres des héros. Leur résolution va bien avec leur vilenie : aussi intransigeants dans leur illusion de s'aimer avec force que lâches dans la défaite. Les deux partenaires comprennent qu'ils se sont engagés dans une impasse. L'ingénieur agronome place du cirage, mais regrette sa profession champêtre. La femme a tâté du magasin et du bureau, mais c'est le lit qui lui va. Puis la faim les menace. Au surplus, ne plaignons pas Fanny. Ne doutons pas que jusqu'à la décrépitude (et elle en est encore fort loin, telle que Mme Dullin, cette belle pêche, l'incarne) elle ne trouve aisément de quoi poursuivre ses sensuelles cascades. L'aventure de la pièce n'est qu'une station, comme il est toujours de ces passades exaltées entre gens où le fond manque de qualité. Chez Fanny, le *pas encore* ne se changerait plus en *à nouveau* qu'avec l'amortissement des organes.

L'auteur démontre — comme si besoin était — qu'une femme qui est « sur le second versant de la vie » peut encore être très désirable et même l'emporter sur de beaucoup plus jeunes. Démonstration naïve, juvénile, d'un Bataille de province. Auprès de ça, « Maman Colibri » (dont je ne fais grand cas) est un vrai chef-d'œuvre !

Les interprètes de l'Atelier, sauf exception, accumulent les difficultés pour l'ouïe : voix basse, volubilité extravagante (1), inarticulation, saccades, stationnements prolongés au fin fond de la scène. Mais, en somme, je crois qu'il n'y a pas à regretter beaucoup les nombreux détails perdus. D'ailleurs, l'auteur paraît avoir renoncé ici à sa poursuite — infructueuse (2) — des traits à la Dumas fils, que j'avais notée dans sa « Maison ouverte ». Il faudrait de larges coupures. Ainsi, au moment de la séparation, il y a un interminable et fastidieux *duo* (qui serait à peine supportable, très écourté, avec une musique pâmée, et accompagné au violon par un tzigane dans le genre de ce Rigo qui vient de mourir...) sur le thème : Tu m'as donné le plus doux rêve...

(1) « Volubilité extravagante » vise surtout le protagoniste d'*Hara-Kiri*, le lever du rideau.

(2) Ici je me rappelle le mot de Chamfort : « Il court après l'esprit, — je parie pour l'esprit. »

§

Représentation mince, aimable et incertaine, et qui serait probablement un peu meilleure si l'adaptateur avait au moins respecté le milieu originaire; mais, d'après M. Strowski qui connaît la pièce de M. Vaïda et nous en a parlé, le jeune M. Deval a tout passé au badigeonnage rosé, tout défiguré. Nous ne pouvons écrire que sur ce que l'on nous a montré, dans l'impression que nous avions notée avant de savoir que c'était un arrangement très inférieur au modèle.

Sujet simple et susceptible de vérité. Dans un manoir en Bretagne, lointain, isolé, on voit un jouvenceau de 18 ans, rêveur, ingénu, chaste, soupirant après l'amour idéal, enfin resté enfant tardivement, on le voit. Survient, débarquant de Paris, une cousine (qu'il n'a jamais vue encore), jeune, mariée, élégante, mondaine. Sans tarder (la circonstance propice et « l'heure du berger »), dans un mouvement assez *presto*, elle l'éblouit — et le déniaise. Fantaisie d'une nuit, pour elle ; amour éperdu chez lui, qui ne voudrait rien moins que l'épouser après divorce. Il le signifie même au mari. Gaffe impétueuse, qui n'est pas du goût de la cousine. L'enfant se rétracte pourtant, et sa passagère initiatrice, suffisamment échaudée — et quelque peu rafraîchie, — laisse l'ingénu avec pourtant le cœur gros, pour retourner (au plus vite) à son mari et faire avec lui leur séjour à Deauville. Lui reste avec sa douleur, et — pour se consoler — avec sa préparation au baccalauréat, auquel il a été recalé précédemment.

Il est évident que M. Vaïda avait placé l'action dans un coin reculé de la puszta, ces immenses steppes hongroises, herbeuses et désertiques, romantiques, où les lieux habités sont comme de rares oasis. Milieu plus poétique et plus isolé du monde que la lande bretonne aux environs de Brest. Et, par parenthèse, l'on comprendrait mieux l'incartade commise par le jeune homme emporté par un besoin gidéen de vagabondage en plein air pendant deux jours et deux nuits (ce qui fait que ses parents, comme punition, l'ont laissé au château tandis qu'ils allaient à un bal aux environs) ; puis les nuits de juin sont plus chaudes là-bas qu'en Bretagne; les hautes herbes sont plus molles que les ajoncs. Et le petit errant s'y serait accointé avec des tziganes. A noter que la substitution dans le titre de la pièce marque déjà une dé-

gradation du sujet. Dès le pavillon, l'adaptateur nous avertit de sa capacité. Il supprime la suggestion poétique, mystérieuse, de *Fata morgana* — le mirage. Il est facile de concevoir que la pièce hongroise a une autre moelle qui justifie la rapidité du train des amants et évoque en eux certaines nappes psycho-physiologiques, autrement humaines que les adultérations de M. Deval.

Les deux protagonistes : excellents. Chose rare, Paul Bernard réalise au physique ce garçon printanier ; il en rend très bien aussi le caractère d'enthousiasme latent, d'ingénuité, d'aimable gaucherie. Blanche Montel a gentiment parlé et mimé la scène de séduction du *deux* : le jeune homme, n'ayant pas suffisamment compris ses premières suggestions, s'est chastement retiré dans sa chambre (il est nuit). Elle reste en scène pour se reposer sur un canapé arrangé en lit (maîtres et domestiques étant partis, on ne peut lui proposer une chambre). Elle se tourne et se retourne, se lève, se recouche très agitée, évidemment inquiète. Le philosophe doit-il négliger aussi cette remarque : l'effet d'une couche de fortune inconfortable, lorsque l'on est fatigué, tandis qu'il existe à quelques mètres un bon matelas ?... Sous divers prétextes, elle rappelle son jeune voisin ou l'interpelle à travers la cloison ; et comme il persiste dans sa pudique réserve, elle finit par le rejoindre d'autorité dans sa chambre. La scène restant vide, le rideau tombe. Blanche Montel fait au mieux pour atténuer ce qu'il peut y avoir de très vif en l'affaire. Elle la rend plus voluptueuse que panique et orageuse, et ainsi plus conforme et au démolissage de l'adaptateur, et aussi à son talent personnel d'actrice plus aimable que passionnée. Les autres personnages, assez nombreux, forment un bon ensemble. N'omettons pas les chiens de garde dont on entend, à plusieurs reprises, les aboiements nourris, furieux même (1). Tant il y a qu'il faut rendre ce témoignage : Bien aboyé, chiens !

ANDRÉ ROUVEYRE.

(1) A la fin, au rappel, un gros berger noir, poil frisé, est apparu au milieu des artistes. Un autre chien, au moins, était resté dans la coulisse, car le chœur exigeait bien un minimum de deux voix. Si j'étais *reporter*, je serais curieux de m'enquérir comment on peut, à point nommé, leur inspirer une émotion et une colère qui ne sentent pas l'artifice.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Georges Bruhat : *Thermodynamique*, Masson. — H. R. Trenkler : *Les gazogènes* (traduction Henri Besson), Payot. — Henri Petit : *Les moteurs*, Hachette. — Marcel Bochet : *Les moteurs thermiques*, Chiron. — Edmond Marcotte : *Les moteurs à explosion*, Colin. — Edmond Marcotte : *Les moteurs à combustion*, Colin. — Georges Claude : *Air liquide, oxygène, azote, gaz rares*, Dunod. — Mémento.

Depuis deux ans (1), je n'ai pas eu l'occasion de consacrer une chronique de mise au point sur la thermodynamique et sur ses applications. Coup sur coup, dans les derniers mois qui viennent de s'écouler, nous avons vu paraître un ensemble imposant d'études fondamentales, qui m'obligent à revenir sur cette branche capitale de la science et de l'industrie contemporaines.

Je n'avais guère été enthousiasmé — et je me suis gardé de dissimuler mon opinion (2) — par l'ouvrage sur *l'électricité* de Georges Bruhat, professeur à la Faculté des Sciences de Lille, « ouvrage honorable, appelé à rendre des services », mais soulevant un certain nombre de critiques. Je n'en suis que plus à l'aise pour dire tout le bien que je pense de sa **Thermodynamique**, parue récemment et qui peut, à mon sens, soutenir avantageusement la comparaison avec n'importe quel traité similaire, français ou étranger.

L'auteur a eu l'heureuse idée de consacrer près du quart de son exposé à des *notions préliminaires* relatives au travail mécanique et à la chaleur : grandeurs et unités mécaniques, travail reçu par un système soumis à des forces de pression, propriétés des gaz parfaits et des gaz réels, mesure des températures et des quantités de chaleur. Il est indispensable, en effet, de posséder à fond ces notions avant de s'occuper des transformations mutuelles du travail et de la chaleur, qui constituent l'objet propre de la thermodynamique.

La seconde partie se rapporte aux deux *principes* fondamentaux, principe de Mayer et principe de Carnot ; ce second principe, souvent assez délicat, est étudié par approximations successives, ce qui permet de passer, avec beaucoup de rigueur et de clarté, des cas les plus simples à l'expression générale de son contenu. Cette partie se termine par de fort utiles précisions sur l'étude de l'équilibre thermodynamique.

(1) *Mercure de France*, 15 février 1925, p. 191-195.
(2) *Ibid.*, 15 octobre 1924, p. 468.

Il est ensuite question des *états d'équilibre d'un corps pur* (sans omettre la théorie cinétique des gaz) et du *rayonnement par incandescence*, lequel trouve sa place normale dans la thermodynamique et se complète par la théorie des quanta de Planck.

Enfin l'ouvrage se termine par des *notions sur quelques appareils industriels* : production du froid, moteurs thermiques, éclairage. Le lecteur, quelque peu mathématicien, y trouvera l'essentiel des applications modernes de la thermodynamique : il se trouvera à même de lire, s'il en a besoin, les livres plus détaillés et plus techniques. En somme, à part les inévitables lapsus (j'en ai relevé une quinzaine à la lecture) qu'une seconde édition corrigera facilement, le livre de Bruhat donne toute satisfaction, tant par l'équilibre de l'ensemble que par la précision des détails.

§

La question des **Gazogènes** est de toute importance au point de vue industriel, moins peut-être comme producteurs de force motrice que pour la chauffe des fours métallurgiques. Il n'y avait pas jusqu'à ce jour d'ouvrages français qui traitât la question avec de suffisants développements ; nous devons donc être reconnaissants à l'ingénieur français Henri Besson d'avoir traduit — et bien traduit — le traité allemand de H. R. Trenkler, qui est une mise au point, tout à fait à jour, de la gazéification (bases chimiques et bases techniques), ainsi que de la récupération des sous-produits.

§

Et j'ai à vous parler de quatre petits volumes consacrés aux **Moteurs**.

Le premier, le livre d'Henri Petit, ingénieur, a paru dans la « Bibliothèque des Merveilles » : c'est dire qu'il est d'une lecture très facile ; c'est de la bonne vulgarisation. Le mot *moteur* y est pris dans son sens restreint de « moteurs à explosion » et « moteurs à combustion » ; l'auteur ne s'occupe donc ni des machines à vapeur alternatives, ni des turbines à vapeur. Mais les amateurs d'automobile et les esprits curieux d'aviation trouveront dans ce récit très accessible un grand nombre de descriptions fort intéressantes.

Les trois autres ouvrages sont d'un caractère plus élevé.

Marcel Bochet traite en moins de 150 pages de tous les *moteurs thermiques* ; c'est peut-être un peu bref et les dessins manquent souvent d'éclaircissements ; mais les lecteurs qui savent déjà et qui ne veulent que rafraîchir leurs souvenirs trouveront là ce qu'ils désirent. Les deux petits ouvrages d'Edmond Marcotte, publiés dans l'excellente petite « collection Armand Colin », étudient fort convenablement les moteurs à gaz, les moteurs à essence et les moteurs à huiles lourdes (mazout), moteurs Diesel et semi-Diesel.

§

Georges Claude, aujourd'hui membre de l'Académie des Sciences, est un inventeur extrêmement fécond, qui s'est consacré aux gaz, à leur liquéfaction, à certaines de leurs combinaisons et qui cherche, en ce moment, avec la collaboration de l'éminent électricien Paul Boucherot, à organiser d'économiques sources d'énergie dans nos colonies.

Son ouvrage sur l'**Air liquide** en est à sa deuxième édition: l'auteur raconte comment il est arrivé le premier, en partant de prémisses thermodynamiquement légitimes, à réaliser une liquéfaction qui a fini par s'imposer partout. L'exposé est familier, mais d'un style un peu relâché, où abondent les calembours et les expressions populaires ; ce n'en est pas moins un livre à lire, pour comprendre l'immense intérêt des basses températures, pour connaître les applications des gaz de l'air : l'oxygène pour les combustions à température très élevée, l'azote pour la synthèse des engrais, l'argon pour les lampes électriques demi-watt, le néon pour les tubes luminescents de couleur orangée, sans parler de l'hélium, qu'on utilise en Amérique pour le gonflement des dirigeables.

L'ouvrage est abondamment illustré ; Claude n'a pas craint, à propos de l'air liquide, de reproduire toute une série de photographies, qui sont encore de la physique, mais de la physique... amusante.

Mémento. — *Larousse mensuel* (février 1927). Une biographie, par Gaston Boucheny, du physicien Pierre Weiss, dont l'ouvrage sur le magnétisme a été examiné le mois dernier.

La Science et la Vie (février 1927). Un remarquable article sur « la restauration de l'industrie russe », par ***, article impartial qui montre

à quel point la Russie a pu renaître sous le gouvernement des Soviets. — Georges Urbain parle des terres rares et de leurs applications.

La Science et la Vie (mars 1927). J'ai consacré, d'une part, deux pages à l'illustre savant Newton à l'occasion du deuxième centenaire de sa mort; d'autre part, un article détaillé et illustré sur le « vide, comment le fabrique-t-on ? à quoi sert il ? » Peu de questions sont plus importantes au point de vue théorique et au point de vue pratique ; on se rendra compte que, sans le vide, la vie moderne serait impossible.

MARCEL BOLL.

QUESTIONS ADMINISTRATIVES

La « Fusion » de l'Enregistrement et des Contributions Directes. — I. PRÉAMBULE. RAISONS DE LA FUSION. — La question de la « fusion » des administrations de l'Enregistrement et des Contributions Directes, qui vient d'être résolue par le décret-loi du 17 septembre 1926, n'est pas de celles qui doivent passionner immédiatement l'opinion publique, car, à l'instar du poulet de la fable, il importe peu au contribuable de savoir par qui il sera accommodé, mais bien plutôt de ne pas être mangé du tout ou de l'être le moins possible, grâce à une sage répartition des charges fiscales.

Or, c'est précisément ce but que poursuit la fusion, puisque, grâce à la collaboration effective de deux services, on espère obtenir un meilleur rendement des impôts, tout en réalisant progressivement une économie sensible de personnel.

Deux exemples, un peu schématiques d'ailleurs, suffiront à mettre en lumière l'évidente infériorité de la séparation antérieure des services. Trois contribuables, petits rentiers en apparence, étaient, en fait, administrateurs d'une importante société industrielle *vérifiée par l'Enregistrement*, et émargeaient pour une centaine de mille francs chacun dans les bénéfices de la Société. Ils ne déclaraient rien au *Contrôleur de l'impôt sur le revenu* qui, ignorant, naturellement, que ses « clients » appartenaient à cette société, acceptait sans broncher leur déclaration négative.

Comme, désormais, la même administration aura dans ses attributions le Contrôle des Sociétés et de l'Impôt sur le revenu, semblable fait ne pourra plus se renouveler.

Autre exemple, relativement récent, de l'absence de collabo-

ration administrative antérieure : un fonds de commerce dont le prix d'achat figure dans l'acte *enregistré* pour 250.000 francs était porté, la même année, au bilan établi pour le *contrôle des bénéfices de guerre* (Service des contributions directes) pour 800.000 francs. L'enregistrement était frustré de la différence des droits dus sur la seconde somme, différence qu'il ne pouvait pas connaître normalement.

Ces deux exemples illustrent faiblement les paroles prononcées par M. Poincaré à la tribune de la Chambre, le 4 août 1926.

C'est l'Enregistrement seul qui peut fournir aux fonctionnaires chargés de l'assiette de l'impôt sur le revenu les renseignements vraiment utiles pour le contrôle des déclarations sans qu'il en résulte de vexation pour le contribuable. Tâchons donc d'abattre rapidement le mur qui sépare encore les deux administrations voisines.

On avait bien, ces dernières années, tenté d'organiser tout un système d'échanges de renseignements entre les deux administrations, mais comme l'employé qui rédige la formule n'est souvent pas celui qui la remplit — et même n'est pas encore celui qui l'utilise, — il était difficile à ces employés, de mentalités différentes, de connaître exactement l'utilité et la portée des renseignements demandés et transmis, d'où la nécessité de « fondre » dans un même moule, par un recrutement commun, ces deux fonctionnaires destinés à collaborer étroitement désormais. Telles étaient, au surplus, les constatations très anciennes de l'*Inspection des Finances* qui, en contrôlant les deux services, avait souligné la carence presque complète de ces échanges de renseignements, et telle est, en réalité, la véritable cause de la réforme.

II. Mécanisme de la fusion. — L'opération de la fusion a été parfaitement décrite dans l'exposé des motifs du décret-loi du 17 septembre 1926 : dorénavant, l'administration de l'Enregistrement, des Domaines et du Timbre, qui comprend le très important Service des Sociétés, et l'administration des Contributions Directes et du Cadastre, qui est chargée de l'Impôt sur le revenu, constitueront une seule et même Régie financière, placée sous les ordres d'un *chef unique*.

Outre le souci d'améliorer le fonctionnement et d'accroître le rendement de ces deux services, ainsi que nous l'avons vu précédemment, la réforme s'est, pour ainsi dire, imposée d'elle-même par ce fait que, dans l'administration des Contributions

directes, le recrutement du personnel est devenu de plus en plus difficile, par suite de l'exode considérable des agents les plus expérimentés vers les entreprises privées, qui trouvent, naturellement, que le meilleur moyen de se défendre contre le fisc est de lui opposer ses propres agents.

Diverses lois ont bien tenté de remédier à cet état de choses, qui n'est pas particulier aux administrations financières, mais ces lois sont inopérantes ; de sorte que, depuis la guerre, par suite de l'insuffisance manifeste des traitements, l'Etat est devenu l'école professionnelle de recrutement des administrations privées.

Le même mal a sévi également dans l'Enregistrement, mais, plus particulièrement, dans le cadre des employés supérieurs, alors que le recrutement des receveurs n'a pas trop faibli.

Il est donc immédiatement apparu possible d'utiliser ces agents, surtout dans les petits cantons, généralement peu chargés, pour suppléer aux vides du cadre des Contrôleurs des contributions directes. D'ailleurs, l'expérience ne sera pas nouvelle car, antérieurement au décret, l'administration de l'Enregistrement avait déjà mis à la disposition des Contributions directes un certain nombre de jeunes agents pour le contrôle des bénéfices de guerre, et l'assimilation avait rapidement donné d'excellents résultats.

Mais la fusion ne se bornera pas à ce rôle de remplacement : l'unité de recrutement entraînera l'unité de contrôle et l'unité de direction, de sorte que, progressivement, l'économie d'un certain nombre d'inspecteurs et de directeurs départementaux dans les deux services sera réalisée ; d'abord dans les régions pauvres et ensuite — sous réserve de nécessités de spécialisation ? — dans les grands centres également, pour aboutir au Directeur Général unique, qui existe déjà.

Telles sont, dans leurs grandes lignes, les caractéristiques de la fusion. Il reste à savoir ce que leur application donnera.

III. Critique de la fusion. — Et, ici, nous entrons dans le vaste champ des hypothèses et des critiques les plus contradictoires ! car cette réforme, en apparence bénigne, soulève dans le monde administratif de véritables tempêtes entre partisans et adversaires de la fusion.

Parmi les partisans, il y avait depuis très longtemps, si on en

croit son propre témoignage, M. le Président du Conseil lui-même qui, dans la séance précitée, rappelle « qu'il avait songé à la fusion il y a 32 ans, lorsqu'il était déjà Ministre des Finances et alors que l'impôt sur le revenu n'existait pas encore ».

Il y a ensuite, et depuis très longtemps aussi, le cadre des agents de l'Enregistrement, représenté en très forte majorité par l'Union générale des fonctionnaires de cette administration, dont les suggestions ont fait l'objet d'un rapport très substantiel à la Commission tripartite en 1925.

Enfin et surtout, il y a l'avis du *Comité des Experts* qui, s'inspirant des constatations de l'Inspection des Finances, s'est très nettement prononcé en faveur de la fusion dans le but d'arriver à un meilleur rendement des impôts.

Du côté des adversaires de la fusion, on trouve seulement l'administration des Contributions Directes, représentée à la fois par le Syndicat national des membres de cette administration et par l'association des agents supérieurs des Contribution Directes, qui déclarent tout net que *la fusion est irréalisable.*

Après l'exposé des motifs de la fusion, il nous paraît inutile de revenir sur les arguments des partisans de la réforme, puisqu'ils ont été adoptés ; et il nous semble également difficile d'entrer dans une discussion par trop technique de ceux invoqués par les adversaires. Nous les trouvons admirablement résumés dans un exposé de MM. Allin et Lecerclé : *L'Impôt sur le revenu* (2 vol., Paris, Rousseau, 1926, t. II, p. 762 et s.), auquel se réfère le syndicat national des Contributions directes, à savoir que :

> Les deux administrations de l'Enregistrement et des Contributions Directes obéissent l'une et l'autre, tant au point de vue de leur organisation interne qu'en ce qui touche la nature, le mode d'assiette et de recouvrement des nombreux impôts qu'elles sont chargées d'établir, à des règles propres que, dans l'état actuel des diverses législations relatives à ces deux administrations, il paraît bien difficile de modifier d'une manière profonde, et qu'en réalité, c'est la *pénétration* ou la *fusion* des deux administrations qu'il faudrait rechercher en la matière.

A ces arguments vient s'ajouter celui tiré des bienfaits de la *spécialisation*, voire même, aux dires des agents des Contributions Directes, de la *taylorisation*, si, toutefois, une telle mé-

thode pouvait être appliquée à l'art de « tondre le mouton sans le faire crier ».

Tous ces arguments méritent sans doute de retenir l'attention, mais, tant que la réforme n'aura pas été appliquée, il est permis de les considérer comme des arguments *à priori*, dont la valeur ne doit pas résister à l'expérience.

D'une part, en ce qui concerne la différence des législations qui régissent les deux services, ce ne peut être qu'une simple question d'étude nouvelle et d'assimilation progressive dont les agents des deux administrations — déjà dressés à tant de changements législatifs depuis la guerre — sont parfaitement capables.

D'autre part, en ce qui concerne la *spécialisation*, on peut répondre que la *fusion* ne l'exclut pas un seul instant, bien au contraire, et que, dans les grands centres notamment, elle sera toujours maintenue, mais qu'alors, dans les bureaux des agents spécialisés, les agents d'assiettes et de contrôle trouveront, dans les documents déjà préparés pour eux, les renseignements exacts dont ils ont besoin.

Au surplus, quelles que soient les raisons des partisans ou des adversaires de la réforme, ce qu'on doit, dès l'abord, déclarer, c'est qu'il s'agit d'une opération de longue haleine qui exigera des efforts patients et des retouches nombreuses avant d'être au point, car, de même qu'il est reconnu qu'il faut dix ans en moyenne pour former un agent expérimenté dans chaque administration, de même ce n'est pas avant dix ans qu'il sera possible d'apprécier les résultats de la fusion et de la juger.

Pour arriver au but, il conviendra, comme les auteurs du projet l'ont d'ailleurs indiqué, de procéder à certaines réformes qui permettront à nos services financiers de s'adapter aux nécessités économiques.

Parmi ces réformes, la première devra consister, non à codifier la législation fiscale, car c'est déjà chose faite, mais à l'unifier, à la refondre en vue de l'harmoniser et de la simplifier, afin de la mettre à la portée des redevables. Une autre conséquence logique de la fusion devra être l'unification des juridictions contentieuses, par la suppression des tribunaux administratifs en matière d'impôts directs et d'impôts sur le revenu, et le transfert de leurs attributions aux tribunaux civils, seuls compé-

tents en matière d'enregistrement. Enfin, pour couronner la réforme, l'administration nouvelle devra être dotée à bref délai d'un instrument de contrôle perfectionné, que, seule, la fusion va permettre de réaliser, à savoir *le casier fiscal*, sorte de carnet analogue au casier judiciaire où seront centralisés, au nom de chaque contribuable, tous les renseignements relatifs aux capitaux mobiliers et immobiliers (déjà détenus par l'Enregistrement) et aux revenus de toute sorte (déjà connus par le service des Contributions directes).

En résumé, malgré les difficultés qu'elle pourra susciter, la fusion sera une réforme utile parce que, encore une fois, pour aboutir à la grande unification fiscale qui seule permettra de taxer chacun selon ses facultés, sans laisser échapper personne, il était nécessaire de former dans un creuset unique les cerveaux de la génération nouvelle des « fiscaux » devant laquelle le détestable esprit de fraude des Français de toute classe devra fatalement disparaître.

ANDRÉ THIENNEAUT
Docteur en Droit,
Conservateur des Hypothèques.

VOYAGES

Maurice Soulié: *La Grande Aventure, l'épopée du comte de Raousset-Boulbon*, Payot. — G.-K. Chesterton : *La Nouvelle Jérusalem*, Perrin.

Une histoire bien extraordinaire est celle que nous conte M. Maurice Soulié avec **La Grande Aventure,** *l'épopée du comte de Raousset-Boulbon au Mexique (1850-54)*, — qui a tout l'attrait d'un roman et même — pour certains — d'un véritable « feuilleton ». Le comte Gaston de Raousset-Boulbon, après une jeunesse assez mouvementée, au cours de laquelle fut dilapidé l'héritage de sa mère, s'embarqua pour l'Amérique avec un mince bagage et un billet de 3ᵉ classe (1850). On était alors, aux Etats-Unis aussi bien qu'en Europe, dans l'enthousiasme et la fièvre de la découverte de l'or en Californie, et c'était une ruée vers les terres du Pacifique, où l'on espérait mettre la main sur le précieux métal. Là bientôt, les passagers débarquaient à Chagres pour gagner Panama, sur l'Océan Pacifique. Panama était encombré malgré le choléra, et des voyageurs nombreux, fuyant

l'épidémie, attendaient, avec impatience, le départ pour la Californie, — et à des prix triplés.

Le comte de Raousset-Boulbon finit par s'embarquer sur un petit cargo et débarqua à San-Francisco le 10 novembre. San-Francisco, en 1845 encore, s'appelait Yerba-Buena. C'était un pauvre village mexicain de 300 habitants. A propos de la colonisation régionale, on nous parle d'ailleurs des Peaux-Rouges, qui ne sont pas tout à fait ceux de Fenimore Cooper, mais apparaissent plutôt crottés, horriblement sales, couverts de puces et de vermine. L'un d'eux sentait si mauvais qu'il « fallait se boucher le nez ». En 1847, la population d'Yerba-Buena avait décuplé, mais on y retrouvait toutes les tares de la civilisation. Quelques années avant, des incidents avaient amené son annexion par les Etats-Unis (6 janvier 1845) et Yerba-Buena était devenu San-Francisco.

La découverte de l'or amena bientôt une émigration prodigieuse. En trois semaines, dix-huit mille personnes passèrent le Missouri ; et en 1851, il y avait à San-Francisco et dans les placers environnants plus de cent mille émigrants qui logeaient où ils pouvaient.

M. de Raousset-Boulbon, ayant atteint la Californie, se livra à la recherche de l'or, sur laquelle le texte apporte divers détails, mais y renonça bientôt, « car le travail ne payait pas ». Cependant, d'autres réussissaient, dont le sort pouvait faire envie. Un ancien hercule de foire était devenu banquier ; un ancien domestique tenait une maison de confiserie ; plusieurs Français étaient cuisiniers dans des hôtels et tables d'hôte, tandis que d'autres chantaient la chansonnette ou dansaient dans les bars. Cela ne les empêchait pas, le soir, d'aller dans les « salons », où l'on jouait et se battait. Mais les rues de la ville étaient horriblement sales, encombrées même de linge usagé qu'on séchait plutôt que de le faire blanchir, tant les prix étaient excessifs, si bien qu'un ancien notaire se mit à ramasser les chemises et les caleçons, qu'il fit nettoyer et revendit, ce qui lui permit d'acheter une blanchisserie avec laquelle il fit fortune. Mais passons, bien qu'il y ait dans ce chapitre de curieux détails comme le nombre des assassinats, — 1200 en 1850 à San Francisco, sur une population de 60.000 âmes.

M. de Raousset-Boulbon s'était soudain débrouillé d'une façon

inattendue. Il entreprit le déchargement des navires, puis alla au Mexique, dans la Sonora, province mexicaine infestée par les Apaches, mais particulièrement riche en mines d'or et d'argent, qui l'attiraient. Une première expédition avait été entreprise par un M. de Pindray, un autre noble dont le récit parle abondamment et dont M. de Raousset-Boulbon avait fait la connaissance, au reste dans des circonstances assez bizarres.

Cette première expédition, subventionnée par le gouvernement mexicain, réunit une centaine d'aventuriers ramassés en Californie et ne fit rien qui vaille. Débarquée à Guaymas (mars 1850), l'expédition s'enfonça dans l'intérieur. Attaquée par les Apaches, la colonne atteignit cependant le rancho de Cocospera qui était à trois journées. Après quelques combats et une entrevue avec le chef, M. de Pindray fut retrouvé assassiné et l'expédition se dispersa.

Après la mort de M. de Pindray, ce fut M. de Raousset-Boulbon qui prit la suite de cette entreprise. On voulait surtout exploiter les mines, — en partageant les bénéfices avec le gouvernement mexicain (1852). M. de Raousset-Boulbon obtint d'abord son consentement et ensuite son concours. Il mit à la disposition du comte une somme de 60.000 piastres et promit de l'aider à entretenir une troupe de 200 hommes dans la région. Cependant, il y eut diverses difficultés avec les Etats-Unis qui désiraient mettre la main sur le pays ; mais elles furent aplanies provisoirement. M. de Raousset-Boulbon put gagner Guaymas, ville de la côte, et ensuite Mexico.

A Guaymas, d'ailleurs, il fit la connaissance et bientôt la conquête d'une des jolies filles du pays, désignée seulement sous le nom de Marie — et qu'il devait épouser plus tard. Une compagnie anglo-américaine, qui avait jeté son dévolu sur des mines, intriguait déjà, achetait les autorités, le gouvernement, et s'était jetée au travers de l'entreprise. M. de Raousset-Boulbon, après diverses négociations, résolut de brusquer les choses.

Avec sa petite troupe, il alla s'emparer de Hermozillos, une ville proche dont il voulait se faire un point d'appui, mais il avait perdu 70 hommes sur 250 environ. M. de Raousset-Boulbon, après cet exploit, tomba malade et dut regagner San-Francisco Il devait y préparer une seconde expédition, mais qui ne se termina pas aussi facilement. Après quelques mois et mal-

gré l'opposition du gouvernement de Washington, M. de Raousset-Boulbon réussit à organiser sa nouvelle expédition pour le Mexique. Il débarqua de nouveau dans la ville de Guaymas.

Il voulut tenter un coup de force, mais ses troupes eurent le dessous dans un combat de rues et lui-même fut fait prisonnier avec bon nombre des siens qui, d'ailleurs, se battirent sans beaucoup de conviction. Traduit en Conseil de guerre, M. de Raousset-Boulbon fut passé par les armes le 12 août 1854. Tels furent les événements qui précédèrent l'expédition de Bazaine, laquelle se termina tragiquement elle aussi par la mort de l'empereur Maximilien dans les fossés de Queretaro.

Le volume de M. Maurice Soulié donne d'ailleurs de précieuses indications sur ce pays à cette époque, par exemple l'état de la route de Mexico, infestée de voleurs qui arrêtent les voitures, en font descendre les voyageurs et leur enlèvent jusqu'à la chemise ; c'est aussi l'aspect et la tenue des troupes, dont les officiers seuls possèdent des souliers ; la physionomie des politiciens et des généraux commandant dans les provinces, qui sont tous gens de sac et de corde. On peut laisser à l'auteur la responsabilité de ses assertions ; mais son récit sera suivi avec intérêt. C'est une très intéressante page d'histoire.

§

La **Nouvelle Jérusalem**, de M. G. K. Chesterton, appartient au genre des essayistes anglais et l'auteur y parle surtout de quantités de choses qui n'ont que de très vagues rapports avec son sujet.

Il passe par l'Egypte pour gagner Jérusalem, qu'occupent toujours les troupes anglaises ; il parle des remparts et des portes de la ville célèbre et du pittoresque de ses rues en escaliers ; de la mosquée d'Omar, élevée sur l'emplacement du Temple ; de l'église du Saint-Sépulcre ; des restes de l'architecture des croisés ; puis montre des rues et des places, décrit ensuite l'église aux colonnes byzantines de la Nativité, à Bethléem, etc., mais surtout ses plus curieuses pages sont celles consacrées à Jérusalem sous la neige. Cependant, M. G. K. Chesterton discute, bavarde, argumente à propos de tout et sur tout ; se répand en digressions fastidieuses sur les sujets les plus incompatibles et les plus bizarres. La traduction de ce volume, qui dut être laborieuse, nous a été

donnée par M. Fournier-Pagoire, qui doit être remercié au moins de ses efforts. Aux dernières pages du volume, on nous expose enfin le problème du sionisme ; et il y a de très bonnes pages sur les Croisades.

CHARLES MERKI.

HISTOIRE DES RELIGIONS

A. Moret : *Le Nil et la Civilisation Egyptienne*, Paris, Renaissance du Livre, 1925. — A.B. Cook : *Zeus. A study in ancient religion*, vol. II, Cambridge. University Press., 1925. — G. A. van den Bergh van Eysinga : *La littérature chrétienne primitive*, Paris, Rieder, 1926. — R. Stahl : *Le document 70*, Paris, Istra, 1923. — P.-L. Couchoud et R. Stahl : *Jésus Barabbas* dans *The Hibbert Journal*, octobre 1926. — D. Strömholm : *L'Enigme du Nouveau Testament*, dans *The Hibbert Journal*, juillet et octobre 1926. — Mémento.

Pour l'histoire des religions, l'Egypte est un champ privilégié. On y trouve la plus ancienne religion constituée qui nous soit parfaitement accessible. Et on en peut suivre l'évolution depuis l'époque des Pyramides jusqu'à l'ère chrétienne sur des textes précis, souvent accompagnés d'images. M. Alexandre Moret, qui est le premier égyptologue de notre temps, nous a fait singulièrement progresser dans la connaissance de la religion égyptienne par ses ouvrages classiques : *Le rituel du culte divin journalier en Egypte* (1902), *Du caractère religieux de la royauté pharaonique* (1903), *Rois et dieux d'Egypte* (1911), *Mystères égyptiens* (1913). Dans son dernier ouvrage : **Le Nil et la Civilisation égyptienne**, dont le Dr Contenau a rendu compte ici, il consacre un chapitre clair et profond à la religion.

Hérodote disait, à juste titre, des Egyptiens qu'ils étaient les plus religieux des hommes. En Egypte, dit M. Moret,

> nulle cloison étanche ne sépare l'Etat de la religion, l'administration civile du sacerdoce, l'art laïque de l'art religieux, le dogme de la science. En Egypte (et ailleurs aux origines de la civilisation), ce que nous appelons le sentiment religieux est à la base des institutions de toutes sortes, de l'art, des recherches littéraires et scientifiques. Il inspire la pensée et anime le raisonnement (p. 413).

C'est ce parallélisme de la religion et de la civilisation chez les Egyptiens que M. Moret met en lumière. Il fait aussi un exposé attachant de la spéculation égyptienne sur la nature des dieux. Voici par exemple un morceau curieux de théologie des

prêtres de Memphis sur l'origine intellectuelle des dieux et la divinisation du Verbe :

Quand les yeux voient, que les oreilles entendent, que le nez respire, ces organes font monter cela jusqu'au Cœur ; c'est celui-ci qui fait sortir tout ce qui en résulte (le concept, résultat de la sensation) et c'est la Langue qui répète (exprime) la pensée du cœur... Cela fait naître tous les dieux... Et toute parole divine se manifeste en pensée du Cœur et en émission de Langue.

On est encore mal fixé sur l'influence directe que les idées religieuses des Egyptiens ont pu exercer sur celles des Juifs d'abord, des chrétiens ensuite. Dans l'élaboration des doctrines chrétiennes sur la Parole divine (le *Logos*), l'influence égyptienne paraît prépondérante. Quant au rapport entre les mythes égyptiens et la tradition biblique, voici, pris au hasard, un parallèle assez saisissant, au premier chapitre de la Genèse :

Au début existait une Eau où flottaient les germes inertes de tout être, de toute chose... Dans le *Noun* (chaos) vivait un esprit encore indéfini, mais portant en lui la somme des existences futures ; on l'appelle Toum, Atoum... Atoum se dressa, par l'effort de sa volonté, hors du Noun : il monta au-dessus de l'eau ; dès lors le Soleil exista, la lumière fut (p. 436).

Dans le papyrus de Nesmin, le Créateur proclame :

J'ai créé toutes les formes par ce qui est sorti de ma bouche, alors qu'il n'y avait ni ciel ni terre.

Un autre problème posé par les travaux de M. Moret est celui des rapports entre les mystères osiriens et le mystère chrétien. Osiris, sauveur et rédempteur, sacrifié par les hommes et les rachetant de la mort par ses souffrances était appelé *Chrestos*, le bon. N'a-t-il pas pu se produire une certaine fusion, favorisée par la ressemblance des épithètes et telle qu'on en trouve beaucoup dans l'histoire des religions, entre le *Chrestos* et le *Christos ?* Dans le texte fameux de Tacite, les chrétiens sont appelés *Chrestiani*.

En revanche, l'Egypte a eu le rôle d'initiatrice dans le culte impérial constitué par les empereurs romains sur le modèle du culte pharaonique et auquel les chrétiens, successeurs des Juifs, se sont violemment opposés.

§

Un professeur de Cambridge, disciple et ami de Frazer, A. B. Cook, a donné la seconde partie d'un grand ouvrage consacré à **Zeus**, digne par son ampleur du père des dieux. La première partie, parue en 1914, a étudié Zeus comme dieu du ciel brillant. La seconde l'étudie comme dieu du ciel sombre. Une troisième partie complétera l'ouvrage, qui ne sera pas seulement la colossale monographie d'un dieu, mais presque une encyclopédie de la religion antique.

D'après M. Cook, Zeus, dont le nom signifie le Brillant, n'était à l'origine que la lumière du jour, le ciel conçu comme un être animé. Dès avant Homère, le dieu Ciel était devenu le suprême législateur qui réglait l'ordre du temps et présidait aux autres dieux.

Le ciel est sujet aux orages qui semblent de brusques colères. Zeus fut donc considéré aussi comme le dieu du ciel orageux. Son arme était l'éclair, où les primitifs voyaient une hache de pierre, une hache néolithique, à deux tranchants. Là est l'origine du culte de la double hache, si typique de l'époque minoenne, si répandu encore à l'âge classique. La « hache-éclair » devint plus tard la foudre. Elle devint aussi le trident de Poseidon, lequel, d'après M. Cook, est à l'origine une forme locale de Zeus (*Potei-dan*, le Seigneur Zeus, comme *Potnia* Hera, la Dame Hera).

La hache du Ciel-Père est souvent figurée comme enfoncée dans l'arbre de la Terre-Mère. C'est ce qui explique tant de thèmes folkloriques où une épée est plantée dans un arbre. La hache des licteurs, remise en honneur par M. Mussolini, a été une arme sacrée portée primitivement en Etrurie, devant le roi, comme un symbole du dieu du ciel.

Le livre de M. Cook est *illuminant*, comme disent les Anglais. Il se place à un point de vue central d'où l'on voit s'ordonner toute la religion antique.

§

M. G. A. van den Bergh van Eysinga, professeur à l'Université d'Utrecht, est aujourd'hui le principal représentant de l'école hollandaise d'exégèse « radicale » Il vient de résumer les vues

de cette école et ses vues propres dans un petit livre sur **la littérature chrétienne primitive.**

L'école radicale hollandaise cherche à s'émanciper de l'exégèse allemande. Chez nous, au contraire, depuis Renan l'exégèse est à la remorque de la science allemande. Dès 1871, Hockstra, professeur au séminaire mennonite d'Amsterdam, cherche à démontrer que l'évangile de Marc n'offre aucune base documentaire sérieuse pour la reconstitution de la vie de Jésus et que les évangiles sont des poèmes du genre allégorique et symbolique. En 1878, Allard Pierson, professeur de l'Histoire de l'Eglise à Heidelberg, montra que le *Discours sur la Montagne* est une anthologie de proverbes juifs, placée dans la bouche de Jésus, conçu comme un demi-dieu. Rien, disait-il, ne justifie l'hypothèse d'un Jésus historique. En 1881, Abraham Dirk Loman, professeur au séminaire luthérien d'Amsterdam, prit ouvertement fait et cause pour Pierson. Il déclara que les écrits du Nouveau Testament datent du deuxième siècle et qu'il n'y fallait pas chercher l'histoire d'un homme, mais celle des idées développées au sein du christianisme de cette époque.

A partir de 1882, la critique hollandaise aborda le problème des épîtres pauliniennes. Le théologien von Loon fit voir que les épîtres principales ne connaissent qu'un Christ métaphysique, qui n'a rien d'un personnage historique. En collaboration avec Naber, professeur de philologie classique à Amsterdam, Pierson publia des *Veresimilia* où l'on voit que les traits authentiquement historiques de Paul ne se trouvent pas dans les épîtres qui lui sont attribuées, mais doivent être dégagés du livre des Actes. En 1888, il publia ses *Nuculae* (petites noix) qui posent aux défenseurs de l'authenticité des épîtres pauliniennes (principalement de l'épitre aux Galates) quarante questions embarrassantes. Les petites noix de Pierson n'ont pas encore trouvé de casse-noix.

W. C. van Manen, professeur de théologie à la Faculté de Leyde, a consacré trois volumes à saint Paul : un au livre des Actes, paru en 1890, le second à l'Epître aux Romains (1891), le troisième aux deux épîtres aux Corinthiens (1896); l'auteur refuse d'admettre que le christianisme ait pu, en quelques années seulement, subir la réforme profonde dont témoignent les épîtres pauliniennes. En ce qui concerne les évangiles, van Manen répète

l'hypothèse d'un Marc primitif, auquel chacun donne une physionomie différente, et celle du recueil des *Logia*.

Bolland, professeur de philosophie à Leyde (1854-1922), s'est attaché à réfuter la thèse chère aux historicistes qui fait de Marc le premier des évangiles. Il rejette la légende de l' « Eglise-mère » de Jérusalem.

M. van den Bergh van Eysinga est un élève de van Manen et de Bolland ; il s'inspire aussi des travaux de Pierson, Loman et van Loon. Il nie l'authenticité des épîtres pauliniennes. Pour l'Epître aux Romains, il admet les conclusions de M. Delafosse :

Cet écrit, probablement dans une forme plus originale, a dû être apporté à Rome par les soins des marcionites et rédigé à nouveau selon une tendance catholique.

Les évangiles synoptiques dépendent, d'après lui, d'une source commune. Sur l'Apocalypse, son opinion est originale :

Nulle part il n'est question de Rome, de Néron ou d'autres empereurs... L'auteur combat la Gnose... Dans l'Apocalypse, Babylone n'a aucun rapport avec Rome : elle est le symbole de l'astrologie et de la magie, de l'adoration de la sagesse satanique.

C'est aller, je crois, trop loin. Il y a bien, au moins dans les couches les plus récentes de l'Apocalypse, de la polémique contre Rome. Mais primitivement ni la Bête, ni la grande Prostituée ne désignaient Rome. C'est un grand mérite de M. van den Bergh d'avoir mis le doigt sur cette erreur de la critique allemande. Son livre abonde en remarques originales, fortement étayées. C'est un guide précieux pour l'étude si difficile de la littérature chrétienne primitive.

§

Si la non-historicité de Jésus en Hollande peut être enseignée dans une faculté de théologie, il n'en est pas de même en France. Pourtant, en 1923 la Faculté de Strasbourg fut sur le point de donner l'*imprimatur* à un travail de M. Robert Stahl, **Le document 70**, concluant à la non-historicité. Cette publication donna lieu à une controverse très animée au sein de la Faculté. Les discussions qui durèrent plus d'une année aboutirent à un compromis : la Faculté publia le mémoire à ses frais, mais s'abstint d'avouer publiquement son parrainage en retirant, au mo-

ment de la mise sous presse, son sceau qu'elle avait apposé sur la page de garde.

Comme les Hollandais, M. Stahl rejette la priorité de Marc. Il pense que Jean est le premier des évangiles, Luc, le premier des synoptiques. D'étape en étape, l'ordre chronologique des évangiles suit donc étroitement l'historisation progressive de Jésus. En faveur de cet ordre, quelques arguments assez forts sont donnés.

Pour M. Stahl, le christianisme est la fusion d'une doctrine de salut d'origine païenne avec le messianisme des juifs. L'élément messianique lui-même n'est pas simple. Il faut distinguer deux tendances. Les uns pensaient que le Jugement serait annoncé par des signes précurseurs, les autres qu'il viendrait d'une façon inattendue, comme le voleur dans la nuit. Dans le grand discours, inséré dans Marc et dans Matthieu, qu'on appelle l'Apocalypse synoptique, les deux doctrines s'entre-croisent à plusieurs reprises.

Depuis trois ans, mes propres travaux se sont rapprochés sur bien des points de ceux de M. Stahl. Ensemble, nous avons publié dans *The Hibbert journal* (octobre 1926) une étude sur **Jésus Barabbas** (on sait que telle est la leçon des meilleurs manuscrits de Matthieu). Nous avons tenté d'appliquer aux textes du Nouveau Testament une méthode exégétique nouvelle. Depuis des siècles, les exégètes croient que leur premier devoir est d'accorder entre eux ces textes, malgré leurs visibles contradictions. Nous nous sommes efforcés au contraire, sous les harmonisations apparentes, de discerner les contradictions fondamentales des textes primitifs. On aperçoit que le Nouveau Testament est un compromis entre deux partis opposés, dont l'on voyait en Jésus le Fils de Dieu, l'autre le Messie. Ces deux notions, qui pour les chrétiens de nos jours sont presque synonymes, ont paru d'abord incompatibles. Les mystiques, d'origine païenne, s'opposaient à l'identification de leur Sauveur avec le Messie d'Israël, fils de David. Pour les judaïsants, au contraire, la notion de Fils de Dieu, dans un sens autre que poétique et allégorique, était un blasphème. Le brigand Jésus Barabbas, dont le nom signifie Jésus Fils du Père, a été primitivement, dans un écrit judaïsant, une caricature de Jésus Fils de Dieu. Il s'est agi d'établir que le vrai crucifié était bien Jésus Messie d'Israël et non le *Fils du Père*, comme le prétendait un autre parti.

Notre étude s'est rencontrée dans *The Hibbert Journal* avec un mémoire de M. Strômholm, docteur en philosophie de l'Université d'Upsal, sur **l'Enigme du Nouveau Testament.** Comme nous, le critique suédois voit dans le Nouveau Testament la synthèse de deux courants primitivement opposés. Les uns, qu'il appelle les *Stéphanistes* (d'Etienne, *Stephanos*) vénéraient en Jésus le Fils de Dieu. Les autres, qu'il appelle *apostoliques*, voyaient en lui le Fils de David. Dans leur polémique contre la notion de Fils de Dieu, les *apostoliques* auraient imaginé les récits où des démons, par la bouche de possédés, proclament que Jésus est le Fils de Dieu, mais sont aussitôt réduits au silence et expulsés par Jésus lui même.

L'auteur constate que des opinions aussi divergentes sur la personne de Jésus seraient inexplicables si Jésus avait été le contemporain de Pierre et de Paul. Pour éluder cette difficulté, il croit devoir reléguer la vie historique de Jésus dans un passé plus lointain. Il est d'accord avec nous pour considérer comme historiquement impossible que Jésus et Paul soient contemporains. Mais ce n'est pas résoudre le problème que de changer le Jésus prétendu historique de Renan, trop vague et fantomatique, contre un Jésus plus vague et plus fantomatique encore, dissimulé dans une brume plus reculée. Si les témoignages des évangiles sont imprécis et contradictoires, ce n'est pas parce qu'ils concernent des faits trop anciens. C'est parce que les choses dont ils parlent ne sont pas des faits concrets, mais des allégories et des faits spirituels.

Le livre des Actes débute par un récit où l'on voit les disciples de Jésus recevoir le Saint-Esprit, puis parler *en langues* et prophétiser. Ils étaient onze, Judas ne faisant plus partie du groupe. Plus loin, dans le même livre des Actes, l'on voit à Ephèse un groupe de disciples de Jean-Baptiste recevoir le Saint-Esprit, puis parler *en langues* et prophétiser. Et le narrateur ajoute ce détail étonnant : « Ils étaient à peu près douze. » (XIX, 7.)

Dans ces deux textes, le lecteur familiarisé avec l'évolution du folklore reconnaîtra le parallélisme qui caractérise deux phases successives du même récit et verra que la priorité appartient au récit qui vise des disciples de Jean-Baptiste. M. Strömholm a le mérite d'avoir signalé cette particularité, bien digne de retenir l'attention des critiques.

Mémento. — *Dieux et Religions*, série de conférences de *l'Union de libres penseurs et de libres croyants pour la culture morale* (Paris, Rieder, 1926). M. G. Belot traite de l'histoire de la religion et de sa portée, M. Hollebecque des formes primitives de la religion et de la magie, J. Toutain des dieux nationaux, Ch. Guignebert des mystères d'immortalité, puis des livres saints, A. Lods des rites et sacrifices. Les conférences sont suivies de discussions. Excellent livre, d'une lecture très attrayante. — G. Migeon. *Au Japon. Promenades aux sanctuaires de l'art*, nouvelle édition (Paris, Geuthner, 1926). Les chapitres sur les temples de Kioto, sur le monastère de Koya San, sur Nara et Horiuji, sont ce qui existe de plus documenté en notre langue sur l'histoire artistique du bouddhisme japonais. — Dans le *Bulletin de littérature ecclésiastique* de l'Université catholique de Toulouse (mai et juillet 1924, janv., mai et nov. 1925, nov. 1926), remarquable série d'articles de M. Louis Desnoyers sur *la Religion sous trois premiers rois d'Israël*. — E. Montet *Histoire du peuple d'Israël*. Payot 1926. Excellent tableau général de l'histoire religieuse et de la civilisation d'Israël. La période des origines est traitée assez longuement. Les problèmes historiques sont exposés avec clarté, résolus avec prudence. — J.-G. Février. *La date, la composition et les sources de la Lettre d'Aristée à Philocrate*, Paris, Champion 1925 Dans cette lettre, où est racontée la légende de la traduction de l'Ancien Testament en grec par les Septante, a été interpolée une description de la Palestine. — Dans les deux derniers volumes du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* de dom Leclercq, articles de première importance sur Hippolyte de Rome, les Historiens de l'Eglise (particulièrement Duchesne), les Inscriptions chrétiennes, etc. — G. de Jerphanion. *Le Calice d'Antioche* (Rome, Institut pontifical des Etudes orientales, 1926). Ce calice, autour duquel on a fait tant de bruit, est, au plus tôt, du ive siècle. Il ne peut servir en rien à l'étude des premières origines chrétiennes. — Dom Quentin : *Essais de la critique textuelle*, Paris, Picard 1926. Exposé d'une méthode nouvelle, rigoureuse et précise, pour déterminer de l'archétype d'une série de manuscrits. La méthode est appliquée à la reconstitution de la Vulgate, c'est-à-dire de la traduction latine de l'Ancien Testament par saint Jérôme. Reconstituer cette traduction, alors que nous possédons l'original hébreu, est en soi d'un intérêt assez mince. Mais à cause du nombre immense des manuscrits, c'est un exercice très profitable : Dom Quentin en a tiré d'excellentes règles, applicables à d'autres cas. — Saint Cyprien : *Correspondance*, texte établi et traduit par le chanoine Bayard. Paris, Les Belles-Lettres, 1925. Texte qui améliore un peu celui de Hartel. Traduction un peu grise. Introduction trop maigre.

P.-L. COUCHOUD.

LES REVUES

La Muse Française, la Revue de France : Querelles de poètes ; qu'elles sont vaines, la cinquantaine révolue ; M. Fagus contre M. Franc-Nohain ; vers de l'un et de l'autre, avec une pièce de M. Ch.-Th. Féret à la louange de M. Charles Derennes. — Mémento.

Il est assez périlleux d'intervenir dans un débat de poètes. Si l'on éprouve de la joie à constater que M. Tristan Derème puisse chanter sa Clymène, ensemble à **La Muse française** (10 février) et à la **Revue des Deux Mondes** (15 février) — on ne lit pas sans quelque regret une attaque rimée de M. Fagus, contre l'un assurément de ses meilleurs confrères: le poète Franc-Nohain.

Voici l'attaque :

JEU-PARTI DE FUTILE

— Quel vol s'étale,
Tulle ou dentelle
Sur toi, Futile,
Etoile, étole,
Métal ou tulle ?

Surgi de quelle Taprobane
Le xylophone en bois d'ébène
De cette rime babébine
Qu'un Franc-Nohain, birbe en Sorbonne,
Nous trombone de sa tribune ?

Ce Franc-Nohain nous enrhume
Par ses vers d'étrange arome :
Battons nos gammes de rimes
Sur nos cœurs, Tristan Derème,
Telle émeut un flot de rame !

Nous vous prions de juger si vous semble «d'étrange arome et venues de « quelle Taprobane » les poésies de M. Franc-Nohain. Il en publie une gerbe d'harmonieuse composition dans **La Revue de France** (15 février). Leur titre mélancolique : « La voie descendante », veut dire ce deuxième versant des jours où M. Fagus s'est engagé aussi et qui mène où nul ne sait.

Il faudrait lire d'affilée le dizain de pièces réunies là par l'auteur, pour ressentir toute l'émotion qui les inspira et qu'elles provoquent en nous. Elles fleurent si bon l'air de chez nous qu'il est possible que M. Fagus (qui est quelquefois juste) obéisse à la

gentille fantaisie de rimer richement, comme il le sait, en l'honneur de ce « birbe en Sorbonne » qui mérite l'admiration des vrais poètes :

Je n'ai pas de curiosité scientifique :
Qu'on traverse un jour l'Atlantique,
Ou à pied sec, ou bien en l'air,
En sous-marin ou en chemin de fer,
Je n'ai pas de curiosité scientifique...
Oui, je n'ai regret ni désir
De connaître ou ne pas connaître
Les merveilleuses découvertes
Que peut réserver l'avenir ;
Que, des hommes et des surhommes,
L'étonnant génie inventif
Arrive à trouver des sérums,
Tous les sérums et tous les explosifs,
Qu'un physicien, dans son laboratoire,
Arrache son secret à l'électricité,
Tant mieux, mais toute cette gloire
Ne manque pas à ma félicité,
Et, si je ne dois pas le voir,
Tant pis, j'en fais vite mon deuil...
Mais je suis curieux, très curieux, des feuilles
Et des thyrses des marronniers,
Tout pareils cependant à ceux de l'an dernier :
Je ne m'attends, avec ces thyrses,
A nulle nouveauté, à aucune surprise,
(On dirait, droits et blancs, les cierges d'une église),
Mais j'y pense, le cœur
Serré :
Les reverrai-je ? Et reverrai-je, après,
Les seringas et les sureaux en fleurs...

Comment ne pas aimer la muse inspiratrice d'un rythme aussi musical et qui souffle de tels mots très simples, pour exprimer l'inquiétude de tous les hommes vieillissants ?

Et cette pièce-ci ne gagnera-t-elle l'assentiment du beau poète de *Frère tranquille* :

Ne croyez pas que je sois triste :
Avec soin j'ai dressé et repasse la liste
De toutes mes petites joies,
De mes chers bonheurs d'autrefois ;
Vraiment, pourquoi

Serais-je triste ?
Petit garçon je me revois...
Une fête foraine, et des chevaux de bois...
Un fin profil, une voix douce,
La boucle de cheveux enroulée à mes doigts.
Un sourire auprès d'une source...
Le parfum d'une église... Et puis un bal masqué :
Elle, en Mimi Pinson avec moi, en jockey...
Et puis et puis
Je me marie,
Et puis, nous avons des enfants,
Et c'est le temps qui passe, oh ! sans
Péripéties
De tragédie,
Tranquillement,
Honnêtement,
Une droite vie,
Tout unie,
Comme la grande allée au milieu du jardin,
Où nous nous promenons en attendant la fin
D'un beau jour calme et clair, que, depuis le matin
Jusqu'au soir, n'ont troublé que de petites pluies.

Un charmant génie habite M. Franc-Nohain. M. Fagus ne saura ne pas en convenir — s'il veut bien — un moment, le temps de lire ces vers d'une liberté si personnelle — oublier les disputes d'école. Sont-elles de mise, entre pèlerins d'ici-bas en route sur « la voie descendante » ? Soyons donc, tous, un peu justes, à l'égard les uns des autres. La séparation des départs nous y invite.

Voici comme M. Ch.-Th. Féret (*La Muse française*) met à l'honneur M. Charles Derennes, dont la « Matinée du Faune » est la très admirable réussite d'un artiste sans reproche :

De Rennes aux flots de l'Adour,
Tu chantas et tu fis l'amour.
Des filles d'Hossegor et d'Arles
(Or en boucles, charbon de Marles)
Tu fus la proie... ou le vautour.

Tu les veux nices, au retour
Du puits, en blouse de lin ; car le
Sein bien taillé vaut mieux qu'atour
De Reines !

Mais tu n'es point qu'un faune autour
Des Nymphes ; il y a beau jour
Qu'Eros emprunte, quand tu parles,
L'arc de sa bouche au Troubadour,
Qu'Erato s'est donnée à Charles
Derennes.

Le gracieux tour d'adresse que voilà ! Nous ne croyons pouvoir lui donner de plus heureuse réplique qu'en empruntant à M. Fagus ce billet parfait qu'il adresse à « un acheteur inconnu » :

— Qui sois-tu qui voulus ce livre
(Mais vas-tu seulement l'ouvrir ?)
Prends-y que l'excuse de vivre,
C'est se préparer à mourir,

Et mourir n'est pas difficile
Plus que naître et plus douloureux :
C'est regagner, enfant docile,
Le nid où chantent nos aïeux

Pour retrouver là par avance
Les petits enfants de nos fils,
Branle d'anges menant la danse
Du *Gloria in excelsis*.

Mémento. — *Les Cahiers d'Occident* (n° 2) contiennent un nouveau roman de M. Thierry Sandre : « Cocagne ». Plutôt qu'un roman, c'est une satire dont la République fait les frais. Il y a de l'esprit et du meilleur, dans ces pages d'un écrivain verveux, au style direct qui a la vertu trop rare aujourd'hui de l'indignation.

Clarté (15 février) : « Les buts de la révolution chinoise », par M. Marcel Fourrier. — « Le mariage en U. R. S. S. », par Victor Serge. — « Le marquis de Sade », par M. Paul Eluard. — « Notre travail révolutionnaire : l'enquête de *Clarté* », par M. P. Naville.

La Nouvelle Revue française (1er février) : « Lettre à une amie », de R. M. Rilke. — « Allen », par M. Valéry Larbaud. — La suite du « Temps retrouvé », où s'accusent les intolérables défauts de Marcel Proust et ne s'affirment guère ses qualités précieuses.

Les Primaires (février) : « L'esprit de paix », par M. Le Révérend.

L'Europe Nouvelle (5 février) : « Les nationalistes de Berlin ». — (12 février) : « La Roumanie et ses traités ».

La Revue Française (13 février) : « Alexandre Arnoux », par M. Georges Pillement.

L'Opinion (12 février) : « Achille Millien», par M. Max Buteau. — La fin de « l'enterrement des Fakirs », par M. Paul Heuzé.

Revue bleue (5 février) : M. Pierre Doyon : « Le roman de l'impératrice Charlotte ». — M. le capitaine de Gaule : « La formation militaire supérieure ».

Les Cahiers du Sud (février) : « Profondeurs divines », de R. M. Rilke. — « L'italien », par M. Jean Chabrol. — Un fragment de « l'Amour magicien », par M. H.-R. Lenormand.

Le Correspondant (10 février) : Fragments du journal intime de Maine de Biran.

La Grande Revue (10 février) : M. Georges Renard : « Méthodes de la Préhistoire ». — M. J. de Lassus : « L'inquiétude freudienne dans le roman et le drame français contemporain ».

La Revue hebdomadaire publie depuis le 29 janvier (nos 5 à 8) les quatre premières parties d'« Adrienne Mesurat », un roman de M. Julien Green. Une introduction maladroitement excessive de M. F. Le Grix eût nui, certes, à cette œuvre, si l'on ne s'était accoutumé aux exagérations des montreurs de phénomènes littéraires. Le roman de M. Green est de la plus certaine valeur. Il émane d'un écrivain de vingt-cinq ans environ, parvenu à la maîtrise. C'est un livre composé, écrit, plein de substance — tel qu'on en découvre peu, par ces temps de gâchis. M. Julien Green est *quelqu'un*. Son départ nous rappelle avec joie ceux d'un Pierre Louys et d'un Claude Farrère. « Adrienne Mesurat » réalise « est le chef d'œuvre », tel qu'on l'entendait à l'époque des jurandes.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La vertu de Mme Hanska (*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 20-30 janvier. — Georges Brandès et la critique (*Le Figaro*, supplément littéraire, 26 février). — Le monopole de la critique (*Nouvelles Littéraires*, 26 février).

Au sujet du fameux récit de la mort de Balzac tel qu'Octave Mirbeau l'avait d'abord inséré dans son ouvrage *La 628 E 8* (1), M. Gaston Prinet nous apporte, dans l'**Intermédiaire des chercheurs et curieux**, quelques documents nouveaux, en faveur de la fidélité conjugale de Mme de Balzac.

Un de nos collaborateurs récemment décédé, le regretté Ulric Richard

(1) M. G. Prinet nous rappelle que le récit de Mirbeau a été publié dans le n° 1166 de l'*Intermédiaire* du 30 novembre 1907 (LVI, 729), et que toute la polémique provoquée par la protestation de la comtesse Georges Mnizech, fille de Mme Hanska, une réplique de Mirbeau, et une nouvelle protestation de M. Paul Latret, conservateur du Musée Jean Gigoux à Besançon, se trouve reproduite dans ce même numéro de l'*Intermédiaire*.

Desaix, avec qui j'entretenais des relations épistolaires, s'élevait avec indignation contre le récit de Mirbeau. Il avait été lié avec Gigoux et, par suite, avait eu l'occasion de connaître fort bien la veuve de Balzac. A propos d'un exemplaire du livre de Mirbeau contenant les endroits supprimés, qui venait de passer sous le n° 931 à la vente Jules Claretie, il m'écrivait le 10 février 1918 :

Mme de Balzac, à cette époque, n'était nullement une Parisienne, elle arrivait de Russie, où tout récemment elle venait de se marier...

La vérité, malgré toutes les faussetés que put écrire M. Mirbeau, est qu'en août 1850, époque du décès de H. de Balzac, Mme de Balzac et M. J. Gigoux ne se connaissaient pas, ignoraient réciproquement l'existence l'un de l'autre.

Ce ne fut qu'assez longtemps après, vers la fin de l'année 1851, que Mme de Mnizech amena sa mère dans l'atelier de M. Gigoux, alors installé rue de l'Abbaye, pour lui faire admirer un grand portrait en pied d'elle (Mme Mnizech) que venait de terminer l'artiste... Mme de Balzac en fut tellement satisfaite qu'elle demanda tout de suite au peintre de vouloir bien lui faire aussi son propre portrait. Ce qui fut accepté d'emblée. Ce portrait, un grand buste au pastel de grandeur nature, fut exposé au Salon de 1852. Il appartient aujourd'hui à l'un de mes meilleurs amis (1).

La liaison de Mme de Balzac avec M. J. Gigoux date de là seulement. Elle était bien connue et acceptée de tous leurs amis. Elle se continua sans interruption jusqu'en avril 1882, époque de la mort de Mme de Balzac...

L'été, M. Gigoux allait passer des mois entiers chez Mme de Balzac, à Villeneuve-Saint-Georges. Ce fut justement en m'y conduisant un jour qu'il me raconta tous les détails que je viens de rapporter. En bon *Balzacien* que j'étais déjà, je lui avais demandé comment il se faisait qu'il n'eût pas de portrait de Balzac dans sa belle galerie des contemporains célèbres lithographiés. — « Tout simplement, me dit il, parce que je ne l'ai jamais connu. Balzac travaillait de son côté à Passy, moi du mien. Je ne l'ai vu qu'une fois dans ma vie et de loin. C'était insuffisant pour que je pusse le portraiturer. Je n'ai jamais connu Mme de Balzac qu'assez longtemps après la mort de son mari, de telle et telle manière... (En voir le récit plus haut). »

Finalement, tout bien bons amis qu'ils furent, M. Jean Gigoux et Mme de Balzac ne se marièrent pas, uniquement (je crois bien) parce que Mme de Balzac tint à garder son nom. Si M. Gigoux se fût appelé

(1) A M. Ulric Richard-Desaix lui-même. Ce portrait doit toujours être dans son musée balzacien à Issoudun, musée dont j'ai signalé l'intérêt dans le numéro du 30 août 1925 (LXXXVIII, 621) et sur le sort duquel j'ai posé alors une question qui jusqu'ici est demeurée sans réponse.

M. le duc de Montmorency, je suppose qu'il en aurait été tout autrement.

Il ressort du récit de notre ancien confrère, bien placé pour connaître la vérité, que, si Gigoux a pu frôler Balzac dans un des salons que l'un et l'autre fréquentaient, il n'a jamais été lié avec lui et n'a pu se rencontrer avec Mme Hanska du vivant de son mari. C'est d'ailleurs l'opinion de la plupart des Balzaciens, et particulièrement celle du mieux renseigné de tous, M. Marcel Bouteron, qui, dans l'article intitulé *Apologie pour Mme Hanska* qu'il a publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1924, n'a pas craint de déclarer que Mirbeau avait « inventé de toutes pièces son affreux récit ». Malgré cela, il existe encore des personnes pour croire à la véracité du récit de Mirbeau, notamment M. Charles Léger, qui, dans une étude très sévère sur *Eve de Balzac* (Paris 1926, in-8°), s'est appliqué à démontrer que les attaques dont l'*Etrangère* a été l'objet de divers côtés étaient parfaitement justifiées.

S'il m'est permis de donner mon humble avis dans cette délicate question, deux raisons me paraissent militer en faveur de la fidélité conjugale de Mme de Balzac. En premier lieu, il convient de remarquer qu'avant son mariage, Mme Hanska rencontrait le plus souvent Balzac dans des villes étrangères et que, lorsqu'elle venait à Paris en contrebande, si l'on peut dire, puisqu'elle n'avait pas l'autorisation de l'empereur de Russie, elle se tenait cachée de tous, afin de ne pas exciter l'ire de son terrible souverain. Il lui aurait donc été difficile de se rencontrer avec Gigoux. En second lieu, il ne faut pas oublier que, peu de temps après la mort de son mari, Mme de Balzac avait fait la connaissance de Champfleury et contracté avec lui une liaison intime qui paraît avoir duré du commencement d'avril 1851 à la fin du mois de novembre de la même année. Si elle avait eu déjà des relations avec Gigoux du vivant de Balzac, elle les aurait continuées aussitôt après la disparition de celui-ci, et Champfleury n'aurait pas eu l'occasion de trouver le chemin de son cœur. C'est pourquoi, jusqu'à preuve du contraire, j'estime qu'il est peu vraisemblable que Mme Hanska ait été, avant ou après son court mariage, infidèle à son illustre époux. Toutefois, il est juste de reconnaître que, par la conduite qu'elle a eue dans la suite, elle n'a pas malheureusement gardé à sa mémoire le respect qu'elle lui devait. C'est, en somme, la vieille histoire qui, depuis la matrone d'Ephèse, se renouvelle toujours.

Il résulterait de ces confidences que Jean Gigoux ne fut pas l'amant de Mme de Balzac, mais plutôt son troisième mari. Si elle ne l'épousa pas officiellement, ce fut, comme l'écrit Ulric Richard-Desaix, pour ne pas perdre un nom illustre.

Mais il faudrait tout de même défendre Octave Mirbeau contre ces balzaciens exaltés qui, sous le prétexte de défendre l'honneur de Balzac et la vertu de M[me] Hanska, ne craignent pas de déclarer, ainsi que l'a écrit M. Marcel Bouteron, que Mirbeau avait « inventé de toutes pièces son affreux récit ». Car Mirbeau était un parfait honnête homme, autant que parfait et honnête écrivain, et honnête pamphlétaire.

§

Dans son supplément littéraire, **Le Figaro** nous offre deux lettres inédites de Georges Brandès à Andersen, le célèbre auteur des contes, communiquées à ce journal par M[me] Martine Remusat.

Elles nous révèlent à la fois la susceptibilité d'Andersen et la haute idée que Brandès se faisait de son rôle de critique.

10 juillet 1869.

Cher conseiller d'Etat,

Vous êtes de tous les écrivains que je connais celui qui s'est montré le plus injuste envers la critique, vous avez soutenu tous les préjugés qui s'élèvent contre elle, vous avez jeté le discrédit sur elle.

Pour moi, la critique est une science, je la cultive avec passion, et naturellement, je me figure, comme tout le monde, que chacun doit discerner ce que mon métier a d'excellent.

Je commencerai demain, dans le *Journal illustré*, la publication d'une série d'articles sur vos contes. Je vous prie de ne pas prononcer de jugement sur ces articles avant de les avoir lus jusqu'au bout, et si vous apercevez que je n'ai pas cherché à me venger de mauvaises paroles, de penser un peu de bien de la science de l'esthétique ; enfin de ne pas oublier la bonté que vous témoigniez autrefois à

votre respectueux et dévoué

G. BRANDÈS.

—

19 juillet 1869.

Cher conseiller d'Etat,

Merci de votre aimable lettre. Je suis très heureux que vous ayez pris en bonne part ma petite étude. Elle est écrite dans une excellente intention ; mais je suis tellement accoutumé à recevoir tout autre chose que des remerciements en échange de ce que j'écris, que je me demandais de quelle manière ces pages seraient interprétées par vous.

Le dernier article de la série paraîtra dimanche prochain. Il a la même longueur que le précédent et a pour objet de mettre en lumière la nature de votre talent.

En jugeant votre attitude à l'égard de la critique, je n'avais nulle-

ment l'intention de plaisanter; toutefois, je vous aime toujours autant. Vous avez nui grandement à la situation, déjà très difficile en ce petit pays, d'un critique littéraire ; vous avez contribué à répandre l'opinion que l'envie lui sert d'inspiration et qu'il porte une « ceinture de serpents ». Vous ne distinguez pas la bonne de la mauvaise critique. Le critique est à vos yeux le « raisonneur », esprit inutile et stérile. Il existe pourtant une science du Beau, à base d'histoire et de philosophie, science bien innocente des vantardises de ces écrivailleurs qui prétendent être aimés de la muse alors qu'elle ne leur a en réalité jamais souri. Le vrai critique cherche l'inspiration dans la sympathie très souple grâce à laquelle il s'identifie avec les esprits les plus divers, ainsi qu'avec le génie des différentes nations. En vertu de cette sympathie, il s'efforce de ressentir toutes les émotions d'où sont issus les ouvrages littéraires. Un critique est un individu *qui sait lire* et qui enseigne aux autres à lire.

Vous occupez dans notre littérature une place telle que chacune de vos paroles éveille un écho. Je sais fort bien que vous avez souffert d'une critique sans valeur, injuste et de mauvais ton. Moi-même qui, le ciel m'en est témoin, ne me compare en rien à vous, j'ai souffert de critiques analogues, et, grâce à mes tendances avancées, je continuerai de me heurter à plus d'hostilité que vous n'en avez jamais connu. Mais il me semble que votre amère expérience personnelle vous a conduit à être injuste envers les disciples d'un art. Voilà pourquoi je vous ai écrit dans les termes que vous savez. Je reconnais que vous avez établi une distinction entre la critique trop acerbe et la critique indulgente, mais je ne pense pas que vous ayez bien tracé la ligne de démarcation. Il n'existe pas deux sortes de critiques : l'une sérieuse et vraie, l'autre malveillante et fausse. Le public s'y trompe souvent, surtout lorsqu'il peut appuyer son opinion sur une autorité très grande.

Mais voici ma main. Je suis fort éloigné de vous garder rancune, à vous qui avez enrichi mon trésor intellectuel. Je désire contribuer de mon mieux à renseigner les gens sur ce que le Danemark possède de vous. Si j'y parviens, j'en serai heureux. Encore une fois, merci ; merci de me souhaiter de l'avenir. Connaissant mes moyens, je sais que cet avenir ne sera ni grand, ni brillant, je voudrais pourtant rendre quelques services à votre littérature et ne pas disparaître sans laisser de trace.

Votre dévoué :
GEORGES BRANDÈS.

Il y a dans cette dernière lettre une belle définition du critique qui doit chercher l'inspiration dans la sympathie,... s'identifier « avec les esprits les plus divers, ainsi qu'avec le génie des

différentes nations », et s'efforcer de « ressentir toutes les émotions d'où sont issus les ouvrages littéraires ». Il ne s'agit pas ici de ces critiques professionnels contre lesquels M. Fernand Vandérem épilogue dans **Les Nouvelles littéraires**, ces critiques qui prétendent « monopoliser » le jugement et interdire aux vrais écrivains d'avoir sur la littérature contemporaine une opinion qui n'est pas celle du critique estampillé. Ce ne sont là que de petites histoires de boutiques sans intérêt. Ainsi de médiocres petits médecins ont prétendu défendre des génies comme Quinton, qui n'était pas médecin, de guérir leurs contemporains. La critique n'est pas un métier, mais un art. Qu'elle soit ouverte à tous les artistes, qui d'ailleurs se moquent de certains fonctionnaires de la littérature, qui n'ont d'autre mandat que celui qu'ils se sont donné eux-mêmes.

R. DE BURY.

ART

Exposition Georges d'Espagnat, galerie Druet. — Exposition Marcel Roche, galerie Druet. — Exposition Ulysse Caputo, galerie Monna Lisa. — Exposition Picard-Pangalos, galerie Bernheim-jeune. — Exposition Ortiz de Zarate, galerie Bernheim-jeune. — Exposition Antral, galerie André. — Jean Topass : *L'Art et les Artistes en Pologne*, 2 vol. in-8, librairie Alcan.

Galerie Druet, une importante exposition de **Georges d'Espagnat**, en plein renouvellement de ses thèmes et de ses moyens d'expression. Le bouquet de couleurs ne varie que légèrement. C'est toujours, sur la richesse des fonds bleus ou vert pâle savamment variés, les éclats rouges, ivoirins ou roses. Le peintre continue à sertir des poteries brillantes, à enlever, du tapis blanc à grands florages, la ligne harmonieuse de ses touffes ; la splendeur des roses y voisine avec l'intimité plus tendre des anémones.

L'accent des nus féminins est plus pénétrant. C'est toujours la recherche de l'allure imprévue et synthétique, mais moins requise de l'observation du mouvement physique, du geste du modèle à la toilette. Il y a plus de pureté dans la ligne, plus de tendresse et de ténuité dans l'arabesque des corps.

Il y aussi de jolies études d'enfants, tel que *l'Enfant à la brouette*, encadré du plus complexe paysage d'arbres et de tapis d'herbe, l'allure abandonnée à la fois et attentive de la petite liseuse qui a emporté vers une orée silencieuse de bois quelque

livre préféré. L'observation de la fillette et du garçonnet est, chez Georges d'Espagnat, séduisante et juste.

De nombreuses aquarelles détaillent la vie nombreuse du port de La Rochelle. Près des tours célèbres, au long des quais, c'est un hérissement de barques, aux voiles pourpres, turquoise, jonquille, safranées, qui semblent des drapeaux flottant au ras de la mer. Le port de La Rochelle a été beaucoup décrit et diversement. Il a donné lieu à des pages, d'une étonnante luminosité, de Paul Signac. Balande en a suscité toute la vie. Georges d'Espagnat le traduit à son tour en une vision toute personnelle, très serrée, en fêtes de couleurs vives.

Une seule page nous présente Georges d'Espagnat orientaliste. Pour les peintres d'aujourd'hui, ce n'est pas un grand compliment que de les rapprocher de Decamps, car ils connaissent trop peu Decamps. Pourtant le souple mouvement de cavaliers galopant au ras d'une mosquée blanche, du merveilleux Decamps de la galerie Fodor (d'Amsterdam), se retrouve dans cette cohue de cavaliers blancs qui se pressent devant une des portes d'une ville marocaine, ceinte de grands murs blancs, aux larges terrasses et aux hauts créneaux. L'évocation est subtile, pittoresque et colorée. Sans doute le peintre nous montrera-t il d'autres facettes du miracle africain.

§

Marcel Roche est un des plus doués parmi nos jeunes peintres. Je soupçonne que depuis quelques années les théories ne l'intéressent plus et qu'il se borne à peindre, en honnête desservant de la nature, qui est le meilleur maître. Il a épié dans quelque campagne, assez simple avec des ruisselets dans des panaches d'arbres, des vallonnements modestes et des ravines peu profondes, le poème de l'automne, où selon l'admirable vers de Léon Dierx :

Le monotone ennui de vivre est en chemin.

Ses études sont brèves, de petit format et ne permettent peut-être pas le jeu complet des ciels admirables, diffus et dramatiques, dont le peintre esquisse avec bonheur la transcription détaillée, mais sans insistance, en simples indications. Ce sont tout de même de jolis dépliements de la robe rousse de l'automne et sans doute les préludes à des tableaux plus confirmés. Mais ces notations brè-

ves sont, telles quelles, infiniment expressives, de la même qualité que certains beaux coins de Montmartre du même peintre.

Marcel Roche expose d'excellentes natures-mortes, de jolies transcriptions de la célèbre chapelle de Gargilesse, et des chambres de maisons de paysans, tout à fait remarquables. Pas de mobilier, presque pas de décor. Quatre murs fauves, mais une étonnante puissance d'intimité.

Il y a aussi de jolis nus, où l'artiste a le mérite de faire très moderne. Il n'a comme moyen de transcription du modernisme que les cheveux coupés court, sur la nuque. Il se sert sobrement de ce moyen d'indication, mais il y démontre toujours cette puissance d'expansion de sensibilité qui fait que ces nus, sans le moindre classicisme et sans la moindre déformation, apparaissent d'une captivante fraîcheur.

§

Ulysse Caputo n'avait jamais groupé d'œuvres en exposition particulière. Des participations régulières aux Salons, à certains groupes de la galerie Georges Petit, à la sélection de peintres et sculpteurs qui emprunte annuellement les cimaises de la galerie Brunner, avaient suffi à signaler son robuste talent.

C'est un beau coloriste, d'une personnalité réelle dans la diversité des thèmes qu'il aborde. Il a le culte de la grâce et la traduit avec flexibilité et variété.

Il a débuté par la transcription de jardins de Provence à la fois touffus et ordonnés, où les grands arbres et les buissons de fleurs ombragent des fontaines de marbre blanc sur lesquelles se posent en frémissant des reflets d'un noir verdissant ou d'un or bleuissant. Il sertissait de cette joie naturiste de sveltes et jolies apparitions féminines.

Il a eu aussi le culte de la beauté romantique et il s'est parfois intéressé à reprendre aux illustrateurs du temps, à Johannot, à Devéria, le joli type de grisette ou de dame au chignon haut, aux oreilles d'épagneul ; il a repris ces gracieuses figures dans la couleur, les encadrant de leur décor, juxtaposant sans cesse de curieuses et variées natures-mortes à ces évocations plastiques.

Puis il a tenté de rendre, en belles pages, des émotions collectives de foules au théâtre d'Orange, ou bien dans une salle de

couvent, alors que l'orchestre joue une symphonie de Beethoven. C'était une tentative neuve à laquelle il s'est montré égal.

Sa dernière évolution date d'un voyage au Maroc, où il a été surtout séduit par la beauté des architectures de pierre blanche et de mosaïque bleue et or, et par ce qui circule de vie hiératique dans ce décor semi-féodal. La beauté de l'arabesque, de la splendeur des jardins, l'y a séduit autant que l'immobilité presque et la majesté extérieure qu'y savent affecter les gens. Aussi a-t-il donné dans la *Justice du Pacha* une belle image de palais mauresque, frémissante de foule grave et dans son *conteur* une belle marge d'espace ombreux, vrillé de lumière, où des auditeurs attentifs, et qui croient presque assister à une cérémonie religieuse, écoutent quelques beaux récits du temps de gloire des Edrissites ou des Mérinides, ou quelque histoire de Yousef ou de Zuleika, ou quelque bon conte de luttes de sorciers et de djinns.

Je ne vous dirai point que l'art de Mme **Picard-Pangalos** a atteint toute la perfection qu'il est susceptible d'offrir un jour, mais il y a, dans les dessins de cette jeune artiste, de la finesse, de la recherche et de la personnalité.

Elle nous montre quantité de dessins, où le souci est évident de garder la fraîcheur de la première impression devant le modèle. Elle a produit de jolies études de fillettes, engoncées dans des robes d'infantes, ou bien sveltes, court vêtues, tout absorbées dans leurs jeux de balle ou de dialogue animé avec la poupée. Elle a tiré le meilleur parti de la franchise des attitudes de ce petit monde et semble avoir, à décrire la spiritualité de l'enfance et la naïveté de sa hardiesse, une aptitude foncière. Il y a aussi à son exposition d'intéressantes études de coquetterie féminine et quelques paysages de rues qui ne sont point sans agrément.

§

Une grosse exposition d'**Ortiz de Zarate** présente des nus bien faits, un peu entachés de souvenirs du Musée, des natures-mortes d'un beau métier, bien enlevées en matière solide, et des paysages d'une adroite mise en page, d'une bonne construction, mais où il semble que l'étude de la lumière n'est point assez poussée dans les détails de sa splendeur.

§

Antral est un des bons peintres de la génération qui monte. Son faire précis, un peu sec, une sorte d'émotion directe qui le prend devant la détresse, et qu'il sait traduire, donne, à ses études des confins de Paris, un accent très particulier. Ses longues rues larges, qui se recourbent et font prévoir au delà du cadre une autre rue également sans fin et vide, donnent bien l'impression d'étroitesse de vie et de gêne. On sent que les gens ne sont pas là, qu'ils sont à l'usine, qu'ils n'y reviendront que pour le sommeil. Les voitures d'enfant bossellent la silhouette des trottoirs, les arbres sont plus malingres que dans le centre de Paris. Les éclats de beau ciel y sont plus mélancoliques encore que les temps gris, de par le contraste de la clarté de l'atmosphère et du gris des maisons et des passants.

Antral dessine et peint aussi avec âpreté, en donnant le caractère, les passants de ses terroirs de peinture.

§

Jean Topass, en deux volumes nourris de faits et d'une remarquable écriture, dénote l'art polonais depuis les temps lointains de Witt Stosz jusqu'aux artistes du pré-romantisme.

Il nous décrit l'originalité diverse et l'influence de peintres peu connus en France, Martin Kuber-Bacciarelli, Orlowski Missalowski, Kossak.

Les livres de Jean Topass sont pleins de renseignements et fournissent à qui voudrait étudier l'art polonais, ce qu'il contient de germanisme, d'influence française et de vérité nationale et ethnique, un guide précieux.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'Exposition du « Siècle de Louis XIV » à la Bibliothèque Nationale.

Il faut remercier infiniment l'actif administrateur de la **Bibliothèque Nationale**, M. Roland-Marcel, et ses dévoués collaborateurs du magnifique spectacle auquel ils viennent de nous convier : la nouvelle exposition organisée par eux et inaugurée le 24 février (1) vivra, à l'égale de celle du Moyen Age il y

(1) Elle restera ouverte jusqu'au 10 avril et sera accompagnée de douze con-

a un an, dans la mémoire de tous ceux qui s'intéressent à l'art et au passé, comme une des plus belles et des plus instructives qu'il leur aura été donné d'admirer. Belle, elle l'est non seulement par ce qu'elle nous montre, mais aussi par le décor, merveilleusement approprié, où elle nous est présentée : consacrée au siècle de Louis XIV, elle est installée, en effet, dans le cadre somptueux de la galerie haute que Mazarin fit construire, ainsi qu'une autre au rez-de-chaussée, par François Mansart, en 1645, en annexe de son hôtel, pour y loger sa collection d'œuvres d'art (1). Après avoir, sous le Second Empire et jusqu'à ces derniers temps, servi de salle d'exposition des principaux trésors de la Bibliothèque, elle a été, récemment, grâce à une généreuse donation, restituée dans son état primitif, et, illuminée par six grands lustres dans le style de l'époque, dont les lumières font valoir le vif coloris des peintures mythologiques de Romanelli, élève des Carrache, dans les compartiments du plafond, et les paysages peints par un autre Italien, Grimaldi, dans les niches des murailles et les embrasures des fenêtres, elle se prête merveilleusement à l'évocation qu'à l'occasion du deuxième centenaire de l'installation rue de Richelieu des divers services de la Bibliothèque du Roi (à l'exception du Cabinet des médailles, qui resta à Versailles jusqu'en 1747) on a voulu donner du siècle de Louis XIV par la réunion des pièces les plus célèbres, les plus rares ou les plus curieuses que possèdent la Bibliothèque, nos musées et d'autres établissements : estampes, livres et manuscrits, médailles, reliures, peintures, sculptures et tapisseries.

On pense bien qu'il ne nous est pas possible de passer en revue les 1281 numéros inscrits au catalogue ; aussi nous bornerons-nous à signaler les pièces les plus essentielles. En haut du grand escalier, tendu de deux tapisseries de l'*Histoire du Roi*, d'après

férences, données, à raison de deux par semaine, sur les institutions, la société, les lettres et les arts au temps du Grand Roi, par MM. Lacour-Gayet, G. Dupont-Ferrier, Henry Bidou, F. Funck-Brentano, L. Hourticq, P. de Nolhac, G. Pagès, J. Brunhes, Marcel Poète, André Bellessort, puis d'une séance de musique : « Un concert chez la duchesse de Bourgogne », dirigée par M. H. Expert, avec une causerie de M. A. Boschot, le 7 mai, dans cette même galerie Mazarine.

(1) Sur l'histoire de cette galerie et des bâtiments de la Bibliothèque actuelle, lire l'intéressante préface de M. Roland-Marcel en tête du catalogue (excellent, comme d'habitude) de l'exposition, et l'érudit article *Les Origines du Palais Mazarin*, par M. Louis Batiffol, dans la *Gazette des Beaux-Arts* d'avril 1908. Sur les collections de Mazarin, cf. Cte de Cosnac, *Les Richesses du Palais Mazarin*, Paris, 1884.

Le Brun : *Audience donnée au cardinal-légat* et *Défaite du comte de Marsin près du canal de Bruges*, on trouve sur le palier d'entrée, sous une troisième pièce de la même tenture : *Audience donnée à l'ambassadeur d'Espagne*, l'armure, que connaissent bien les visiteurs du Musée de l'Armée, offerte à Louis XIV par la République de Venise après la guerre des Flandres, dont les médaillons gravés sur le fer poli retracent des épisodes, et à côté un grand paravent en tapisserie de la Savonnerie. Puis vient, dans le vestibule, une réunion de plans et de cartes : plan de Paris par Gomboust, de 1652, montrant l'aspect de la capitale au moment de la Fronde ; le plus ancien plan de Versailles (vers 1661) ; d'autres de châteaux royaux ou princiers : Vincennes, Saint-Germain-en-Laye, Marly, Meudon, Chantilly : puis des documents touchant l'expansion maritime et coloniale de la France au XVIIe siècle : plans de ports de mer ; gouaches montrant l'avant et l'arrière du beau vaisseau-amiral *Le Soleil Royal*, que montait Tourville à la désastreuse bataille de La Hougue et qui fut coulé ; cartes de la Nouvelle-France, du Sénégal, de Madagascar ; relations de voyages au Maroc, aux Indes, en Perse, au Siam, en Chine, etc. L'exploration même des espaces célestes figure ici sous la forme d'une carte de la lune illustrant une *Sélénographie* offerte à Louis XIV par un savant de Dantzig, Hevelius.

Nous voici maintenant dans la galerie elle-même, étincelante de lumières, où s'alignent les innombrables vitrines, pleines de trésors, qui pendant des heures vont ressusciter à nos yeux et à notre esprit les grands faits et les grands personnages d'une époque illustre entre toutes. La fin du règne de Louis XIII et la régence sont évoquées par une lettre de Louis XIII à Richelieu, une d'Anne d'Autriche à Mazarin, un des carnets où ce dernier griboullait des notes en un mauvais français mêlé d'italien et d'espagnol (celui qu'on nous montre renferme un jugement sévère sur Turenne ; mais, à côté, une proclamation de Turenne « aux bons bourgeois de Paris » dénonce le cardinal comme « perturbateur de la tranquillité publique »). Des « mazarinades » — *La Robbe sanglante de Jules Mazarin*, notamment — rappellent à leur tour la Fronde, ainsi que les manuscrits des *Mémoires* du cardinal de Retz et de ceux de Mlle de Montpensier. Puis, c'est l'original du traité des Pyrénées, le sacre du roi dans la

cathédrale de Reims, et, dans un somptueux recueil in-folio relié aux armes, *L'Entrée triomphante de Leurs Majestés Louis XIV... et Marie-Thérèse d'Autriche... dans la Ville de Paris..*, la vue du cortège qui défila dans Paris, le 26 août 1660. Le grand règne va commencer. Tous les événements importants qui vont le remplir sont résumés dans cette histoire métallique de Louis XIV dont un rarissime exemplaire nous est montré, et dans les six vitrines qui, au milieu de la salle, réunissent, autour de la réduction en bronze de la statue de Louis XIV par Girardon érigée en 1699 place Louis-le-Grand (aujourd'hui place Vendôme), l'ensemble de ces médailles, méthodiquement classées : représentant le roi à différents âges, depuis quatre jusqu'à quarante-neuf ans ; commémorant les événements familiaux, les guerres et conquêtes, les réparations et soumissions exigées de l'Espagne, du doge de Gênes, du légat du Pape pour des offenses commises (la France alors savait parler haut et ferme et se faire respecter), les créations intéressant les sciences, les lettres ou les arts, les constructions monumentales (telle la grande médaille d'or fondue par Jean Varin à l'occasion du projet du Bernin pour l'achèvement du Louvre); retraçant les portraits des ancêtres, des membres de la famille royale, des grands serviteurs (telle la célèbre médaille de Richelieu par Jean Varin), etc. ; glorifiant enfin le Roi-Soleil avec la fameuse devise : *Nec pluribus impar*. Une grande vitrine-applique renferme, en outre, des camées et des monnaies antiques qui évoquent Louis XIV collectionneur (on nous montre ailleurs les petites baguettes d'or dont il se servait pour sortir les médailles de leurs écrins). A cette histoire métallique s'ajoute, près de l'épée de Louis XIV, superbement damasquinée, exécutée après les victoires des Flandres, le manuscrit autographe des mémoires du souverain, ou, plus exactement, des notes que, de sa grande et large écriture, le roi préparait pour ses conversations avec Octave de Périgny, chargé de composer pour le Grand Dauphin le journal et les mémoires dont le texte fut plus tard déformé par Pellisson. D'autres manuscrits de Louis XIV, qu'on ne lira pas sans intérêt, sont un de ses devoirs — un thème latin — à l'âge de neuf ans, et un curieux cahier où il a exposé en détail la « manière de visiter Versailles ».

Les écrits des ministres escortent ceux du maître : lettre de Colbert à son fils le marquis de Seignelay, le tançant pour son

indifférence et sa négligence ; note de Louvois sur des mouvements de troupes ; lettre de Hugues de Lionne à Louis XIV, avec réponse du roi ; un volume des *Oisivetés* (mémoires) de Vauban. Et voici la minute de la révocation de l'édit de Nantes.

Une vitrine, qui attire et retient particulièrement l'attention des visiteurs, renferme d'autres documents émouvants : la lettre de cachet ordonnant d'enfermer à la Bastille le surintendant Fouquet, l'affiche annonçant la vente aux enchères des « livres, orangers et médailles et diamants » lui appartenant et l'*Elégie aux Nymphes de Vaux* de La Fontaine, noble courtisan du malheur; la recette, écrite par la Brinvilliers, d'un de ses plus violents poisons et le procès-verbal de torture de son complice Jean Maillard; les registre de la Bastille contenant l'acte d'écrou et la mention de la mort du Masque de fer.

Après les affaires d'État, les fêtes de la Cour et les réjouissances : description du ballet des *Nopces de Pélée et de Thétis*, auquel le roi prit part et dont un dessin le montre en Apollon ; ballets qui servirent d'intermèdes à l'opéra italien de la *Finta Pazza* ; le grand carrousel de 1662, une des plus belles et des plus fastueuses fêtes du règne de Louis XIV, donnée à Paris aux Tuileries (la place du Carrousel en a gardé le nom) à l'occasion de la naissance du dauphin et décrite dans un grand album dû à Ch. Perrault et Fléchier (un des plus beaux livres illustrés du XVIIe siècle) dont on nous montre l'exemplaire, avec planches coloriées, ayant appartenu au roi ; le carrousel des « galans Maures de Grenade » donné à Versailles en 1685, etc.

Les sciences, les arts et les lettres, glorieux fleurons, entre tous, de la couronne royale, sont encore plus abondamment représentés, et par des pièces hors ligne. Tous les grands écrivains du règne font cortège au souverain : Descartes, Corneille, Racine (dont on montre le portrait dessiné par son fils Louis), Boileau, La Fontaine, Molière, La Bruyère, Pascal, La Rochefoucauld, Mme de Sévigné, Mme de La Fayette, Bossuet, Fénelon, Saint-Simon, etc., avec des autographes parfois des plus curieux (telle une lettre de La Fontaine à sa femme), les manuscrits ou les éditions originales de leurs œuvres. Quels regards de concupiscence n'exciteront pas chez tous les amateurs et collectionneurs la vue et même la simple énumération de pièces comme celles-ci : édition originale du *Discours sur la méthode*,

manuscrits et éditions originales des *Pensées* et des *Provinciales* de Pascal, manuscrit des *Maximes* de La Rochefoucauld (accompagné de l'édition originale), ceux des *Aventures de Télémaque*, des *Sermons* et des *Elévations sur les mystères* de Bossuet, éditions originales des *Oraisons funèbres* d'Henriette d'Angleterre et du Grand Condé, celles du *Cid* (avec les *Sentiments de l'Académie sur le Cid*, rédigés par Chapelain et annotés par Richelieu), de *Polyeucte*, des principales pièces de Molière (accompagnées du registre de La Grange, ouvert à la page où est racontée sa mort), des *Fables* de La Fontaine, des *Caractères* de La Bruyère, des *Contes* de Ch. Perrault, duquel on nous montre aussi les mémoires (où il raconte qu'étant enfant son père lui faisait réciter ses leçons, puis en dire la substance en latin, et qu'au collège il n'a jamais eu le fouet), de la *Pucelle* de Chapelain et de la *Clélie* de Mlle de Scudéry (dont on verra également la fameuse carte du pays du Tendre) ; les grands portefeuilles, donnés récemment à la Bibliothèque par la maison Hachette, contenant le manuscrit original des *Mémoires* de Saint-Simon ; enfin, le registre des procès-verbaux de l'Académie française et les *Observations des membres de l'Académie sur l'orthographe*, et, dans une autre vitrine, les procès-verbaux de l'Académie royale de peinture et de sculpture. N'oublions pas non plus l'ancêtre de notre *Mercure* : le *Mercure galant*, fondé en 1672 et dont on nous montre les premières années. — Dans le domaine des arts, on ne verra pas avec moins d'intérêt des lettres de Jules Hardouin-Mansart à Louis XIV, de Poussin à M. de Chantelou, de Puget à Colbert, la copie du *Livre de comptes* du peintre Hyacinthe Rigaud, un recueil de dessins de Le Brun d'après des statues antiques conservées à Rome, une instruction donnée par Charles Perrault au sculpteur Girardon pour son voyage en Provence et en Italie, un petit livre sur la *Diane* [en réalité la *Vénus*] et le *Jupiter* d'Arles, donnant la gravure de la *Vénus* dans son état primitif avant les retouches de Girardon qui l'affadirent (1) ; deux volumes des *Heures* de Louis XIV ornées de grandes miniatures, et les deux somptueux graduel et antiphonaire, enrichis également d'enluminures, à l'usage de la chapelle

(1) Nous avons conté ici autrefois l'histoire de cette transformation, exécutée pour faire disparaître les blessures reçues par le marbre au cours des siècles (v. *Mercure de France*, 16 mars 1913, p. 420 et suiv.).

de Versailles et de l'église des Invalides; l'*Office des chevaliers du Saint-Esprit* et les *Statuts de l'Ordre du Saint-Esprit* avec gravures de Sébastien Le Clerc; un des admirables vélins, qu'on vit l'an dernier au pavillon de Marsan, exécutés par Nicolas Robert d'après les oiseaux exotiques du jardin créé par Gaston d'Orléans; les *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des animaux* de Claude Perrault, dont on expose aussi la première édition des *Dix livres d'architecture de Vitruve* qu'il annota et illustra ; une gravure montrant la construction de la colonnade du Louvre, etc.

Les querelles gallicanes sont évoquées par l'original de la *Déclaration du clergé de France*, dite « des quatre articles », avec les signatures des soixante-huit prélats qui la rédigèrent, dont celle de Bossuet ; le jansénisme par les *Provinciales* de Pascal, dont nous avons déjà parlé, par une lettre de la mère Angélique à Mme de Sablé, un avis d'Antoine Arnauld (dont l'admirable buste en marbre par Coyzevox figure également dans la salle) aux sœurs de Port-Royal sur la conduite qu'elles doivent tenir à l'égard du nouvel archevêque de Paris, Hardouin de Beaumont de Péréfixe, et le touchant testament de Racine demandant à être enterré à Port-Royal des Champs « dans le cimetière aux piéz de la fosse de Mr Hamon ». Une autre convertie de marque, Mlle de La Vallière, devenue sœur Louise de la Miséricorde, est représentée par une lettre autographe à Mme d'Huxelles et par une gravure qui la montre dans son habit de Carmélite, tout à côté d'une lettre de sa triomphante et peu sympathique rivale Mme de Montespan. L'on verra aussi une lettre de la reine Marie-Thérèse à l'évêque du Puy, une de « Monsieur » (Philippe d'Orléans) à Colbert, une de Mme de Maintenon, un devoir d'histoire du Grand Dauphin, corrigé par Bossuet, et une version de l'élève de Fénelon, le duc de Bourgogne. Et voici, enfin, les dernières paroles bien connues de Louis XIV à son arrière-petit-fils et un placard de crieur public pour annoncer la mort du « très haut, très puissant, très excellent prince Louis le Grand, par la grâce de Dieu roy de France et de Navarre ».

Tout autour de la salle, des gravures, des dessins et des bustes, alternant avec des meubles de Boulle et des vitrines pleines de reliures magnifiques, par Le Gascon et ses émules, aux armes de tous les grands personnages de l'époque, à commencer par

Louis XIV et Mazarin (à ces maroquins précieux est jointe une somptueuse reliure en marqueterie d'étain et de cuivre sur écaille, attribuée à Boulle, au chiffre de Louis XIV) — portraits, magistralement gravés par Robert Nanteuil, de Louis XIV (en une merveilleuse épreuve du premier état), de Colbert, de Turenne, de Mazarin assis dans cette même galerie au milieu de ses collections, du Grand Condé, de Fouquet, etc. ; d'autres par Mellan, Masson, Audran, Edelinck (*Philippe de Champaigne*), P. Drevet et P.-I. Drevet, etc. ; eaux-fortes de Callot, de Sébastien Le Clerc, d'Abraham Bosse qui a rendu de façon si fidèle et si vivante la société bourgeoise du temps de Louis XIII ; eaux-fortes rarissimes et dessins de Claude Lorrain, dessins de Poussin, de Le Sueur (dont on montre également quatre *Scènes de la vie de saint Bruno* non exposées au Louvre), de Le Brun, de Van der Meulen, de Watteau ; bustes en marbre par Coyzevox de l'architecte Robert de Cote, qui installa ici la Bibliothèque du Roi il y a deux cents ans, de Jules Hardouin-Mansart, de Michel Le Tellier, de Colbert, d'autres en plâtre de Louis XIV et du Grand Condé ; portraits peints du maréchal de Villars par Hyacinthe Rigaud, de Mme de Maintenon par Mignard, d'autres encore, servent d'accompagnement à ces inestimables trésors et complètent cette évocation saisissante de ce qui, en dépit du mot de Michelet à une de ses leçons du Collège de France, restera pour la postérité le Grand Siècle français.

AUGUSTE MARGUILLIER.

PRÉHISTOIRE

Chronique de Glozel. — La « relation plus développée » annoncée par M. Henri Breuil dans le *Mercure de France* du 1er décembre 1926, p. 484, a paru dans la revue *L'Anthropologie*, t. XXXVI, 1926, nos 5-6, p. 543-558. Sur la plupart des points, c'est en effet un développement des opinions et des raisonnements publiés dans la lettre au *Mercure*. Par endroits, pourtant, on discerne de légères modifications, qui sont plutôt des atténuations, et parfois même des réserves formelles, notamment en ce qui concerne les intentions des dessinateurs préhistoriques.

Ne pouvant, malgré son intérêt scientifique considérable, reproduire ce Rapport en entier, nous en donnons ci-dessous

quelques passages relatifs aux points les plus controversés. Nous omettons l'historique, qui n'apporterait à nos lecteurs rien de nouveau, et la discussion sur le Renne, ainsi que les objections faites par l'auteur à M. Depéret, puisque depuis ont été publiées celles du Dr Brinkman, que M. Loth a fait connaître dans le dernier numéro du *Mercure*.

. . . .

... 9° Les os travaillés sont des poinçons, des alènes, des aiguilles à chas, des harpons, des dents percées (*Sus*, *Equus*) ; tous les outils sont en os, à l'exclusion de l'ivoire et du bois de Cervidé, *dont il n'y a aucun indice*, du moins dans ce que j'ai vu.

... Leur conservation est celle d'objets très postérieurs à tous les niveaux paléolithiques ou aziliens. La technique du travail de l'os n'a aucun rapport avec celle des milieux paléolithiques ou dérivés, où le burin était l'instrument usité dans le débitage de cette matière. Les aiguilles sont grosses, à tige très mal calibrée par raclage irrégulier sans polissage ultérieur, elles ressemblent à celles des assises énéolithiques d'Hissarlik.

Les harpons, tous de dimension assez faible, sont absolument différents de ceux des palafittes et de tous les niveaux magdaléniens et aziliens. La plupart, trois exceptés, sont inutilisables et ne peuvent être compris que comme votifs. Les Magdaléniens qui faisaient un harpon préparaient d'abord une baguette débitée par deux sillons parallèles faits au burin ; un ou deux autres sillons parallèles moins profonds en délimitaient le fût en baguette axiale ; les zones latérales étaient ensuite amincies par raclage longitudinal, puis les barbelures, très récurrentes, faites en série au burin.

Les harpons aziliens partaient d'un fuseau de bois de Cervidé à bords un peu tranchants ; ensuite, des incisions très obliques creusaient les intervalles des barbelures ; tandis que les harpons magdaléniens offrent une base, généralement prolongée, ordinairement à un ou deux tubercules latéraux coniques très saillants, les harpons aziliens ont le plus souvent une base elliptique élargie, forée vers son centre par un trou circulaire ou fusiforme. Les harpons des palafittes, grands, plats, en bois de Cerf dont les rugosités ne sont pas enlevées, ont des barbelures, assez récurrentes, mais très écartées, à évidement en section de cercle. Les harpons balkaniques (Vinca, près Belgrade), d'âge énéolithique primitif, en bois de Cerf, se relient aux harpons magdaléniens et protoaziliens à base bituberculée, sans doute par une hérédité maglemosienne dont l'art décoratif de ces milieux présente d'autres vestiges, comme d'autres groupes de l'Est et du Centre de l'Europe. Les harpons de Glozel sont tout autres ; la tige centrale n'existe pas, bien que la

base, très courte, soit cylindrique, mais sans vraies saillies d'arrêt ; les barbelures, sauf pour un, sur os très mince de type particulier, sont lourdes, épaisses, larges, toutes développées en largeur. Le harpon en os mince n'avait ni base ni fût, sa base est une concavité basilaire semi-circulaire ; ses barbelures, longues et anguleuses, se rapprochent davantage d'un type magdalénien 5, c'est-à-dire pas tout à fait final. Sauf celui-ci et les deux, brûlés, un peu mieux faits, à double rang de barbelures, ils témoignent d'une technique de travail osseux particulièrement pénible et hésitante. La matière : un éclat de canon de gros animal (Bœuf ou Cheval ?) a été péniblement sculptée au couteau, avec maintes mâchures inhabiles, puis râpé par frottement à facettes dans des sens très divers, et, sauf les pièces indiquées, sans qu'on se soit préoccupé d'amincir par polissage les zones latérales et terminales, dont toutes les arêtes sont maladroitement arrondies, et les pointes absolument mousses. Je ne connais actuellement aucun harpon d'aucun âge qui soit aussi mal réussi.

... Je me suis habitué, dans l'étude des peintures rupestres les plus tardives de la série orientale espagnole, et encore davantage dans les séries semi-naturalistes néolithiques des provinces de Cadix et d'Alméria, etc., à observer que les bois, figurés à première vue avec quelque soin, ne correspondaient à ceux d'aucun Cervidé réel, mais à la fantaisie, mêlée d'observations, de l'artiste. Souvent aussi, on ne peut mettre aucun nom spécifique et même générique sur des dessins superficiellement réalistes Il en est peut être ainsi dans le Cervidé de Glozel, en tout cas ni Renne, ni Elan, mais que l'on peut regarder comme zoologiquement incorrect, et simplement Cervidé « généralisé ».

... La même imprécision zoologique, mais bien plus accentuée, se retrouve dans la « scène d'allaitement », figurant un ruminant femelle cornu tendant le pis à un quadrupède plus petit à tête allongée et bouche longuement fendue, comme celle d'un Canidé (fig. 44 du troisième fascicule). Le port très redressé du cou et l'incidence très oblique de la tête à front excessivement bombé, à angle aigu avec l'encolure, me paraissent indiquer la Chèvre domestique, et, malgré la présence de plusieurs incisions parasites dans l'encornure, j'y pense voir deux cornes simples, longues et grêles, fortement incurvées ; l'une est accolée à l'oreille très grande et dressée, l'autre se dirige d'abord en avant, puis se fléchit brusquement à angle droit, en arrière, parallèlement à la première, mais, par un raccourci, ne va pas aussi loin. Malgré l'extrême incorrection des pattes, elles sont longues pour un corps assez bref, mais très développé en hauteur. Tous ces traits sont bien caprins et nullement d'un Cervidé, surtout Renne. Aucune scène d'allaitement n'existe dans l'art paléolithique, ni franco-cantabrique, ni oriental espagnol ; mais il en existe quelqu'une dans les peintures rupestres

semi-naturalistes du Néolithique andalou. La Chèvre n'existe en France et à l'état domestique qu'après l'arrivée des Néolithiques ; l'interprétation en perspective tordue de l'encornure n'est pas non plus conforme aux traditions magdaléniennes. Une ligne de caractères est gravée au verso du galet portant ces figures. Une autre tête, que j'attribuerais volontiers à un Chevreau aux cornes à demi poussées, est celle du petit galet (fig. 46 du même mémoire). Ces cornes sont figurées de face dans le profil, divergeant à angle obtus ; très épaisses à la base, elles se terminent brusquement par un petit crochet récurrent à bout renflé qui ne ressemble à aucun animal. La hauteur de la tête, très forte pour sa faible longueur, est très conforme aux caractères de celle d'un Chevreau. Tout le tracé est fortement surcreusé, spécialement la base des cornes, ce qui n'a d'analogue en France que certains cailloux de Lourdes, d'âge tout à fait indéterminé (1). Ni par cette facture, ni par la figuration des cornes de face dans le profil, cette figure, du reste assez jolie, ne se rattache au Magdalénien. Les cornes de face, constantes, dans les figures de Cerf et de Bœuf de l'art oriental espagnol, bien plus rares dans ses figurations de Bouquetins, se retrouvent fréquemment dans les peintures rupestres espagnoles d'autre style, depuis les Batuecas, dans sa couche la plus ancienne ; on les retrouve aussi régulièrement dans l'art néolithique de Malte, d'Algérie et d'Egypte, où elles s'observent sur les palettes de schiste, les vases peints, et même bien plus tard.

... La gravure de tête de Bovidé, figure 53, est au contraire très suggestive et assez belle, mais elle figure, à mon sens, une tête de *Buffle*, avec ses larges cornes en croissant, rejetées en arrière.

On peut naturellement hésiter devant la détermination d'un tel animal en France (2), mais ayant vu personnellement de nombreux Buffles en Roumanie, cet animal m'est familier ; la présentation du dessin à plusieurs Anglais distingués, ayant séjourné aux Indes et connaissant bien ce Bovidé, les a toujours amenés à y lire la figure d'un Buffle femelle, déclaré extrêmement clair ; cette lecture est aussi celle de M. Lavauden, le mammalogiste bien connu, qui y voit un Buffle indou distinct de l'Arni, dont les cornes sont toujours plus grandes.

... Le front, assez bombé, du Bovidé dessiné rappelle aussi très parfaitement celui des Buffles indiens, et, à moins qu'on ne veuille rien tirer de cette figure et la regarder comme d'apparence purement fortuite, je la tiens décidément comme celle d'un Buffle analogue à ceux,

(1) L'ensemble, figurant des Oiseaux, Poissons et Chevreaux, est au musée de Saint-Germain ; le corps des quadrupèdes, dessiné *en sac* avec pattes rajoutées, ressemble à une série encore inédite de Glozel.

(2) M. Depéret lui préfère, pour cela, un petit Bœuf de palafittes à cornes en croissant.

de souche indienne, qui se trouvent aujourd'hui, à l'état domestique, sur le pourtour de la Méditerranée, de la Sicile à l'Asie Mineure et à l'Egypte.

C'est donc une donnée fort exotique, digne d'être considérée, quand on essaiera, avec plus de matériel encore qu'aujourd'hui, de trouver l'origine des gens de Glozel, qui ne me paraissaient pas des autochtones, mais bien des émissaires lointains d'un monde oriental.

Je manque de compétence pour parler des écritures protohistoriques. Un examen rapide de celles de tout le pourtour méditerranéen me semble indiquer qu'elles sont toutes issues d'un fond pictographique antérieur commun ; j'ai toujours pensé que cette pictographie ne devait rien à notre Magdalénien, ni même à l'Azilien ; les signes véritables de ces époques, non issus de stylisation, se réduisent à de très rares marques de propriété ou signatures d'artistes ou à un très petit nombre de symboles, trop simples pour n'avoir pas des chances d'être inventés plusieurs fois. Mais j'ai aussi l'impression que cette pictographie est issue de faits analogues à ceux que j'ai constatés sur les roches peintes d'Espagne : entre l'Epipaléolithique et l'Enéolithique, les schémas, dont beaucoup rappellent Glozel, s'y développent en grand nombre, et ont dû avoir une valeur symbolique qui nous échappe ; bien exceptionnellement, ces symboles se groupent en espèces d'inscriptions, mais le plus souvent, ils sont jetés pêle-mêle sur la surface rocheuse. Ce n'est pas de l'écriture, mais « la page avant » celle-ci, la préparation du matériel qu'elle utilisera et sélectionnera. Sans doute des trouvailles ultérieures découvriront d'autres ensembles pictographiques que ceux d'Espagne, et qui ont aussi préparé le même avènement.

Les idéogrammes de Glozel, avec leurs quatre-vingt-dix signes environ, doivent être une de ces étapes, déjà très avancées, d'organisation d'un langage tracé.

A mon sens, il doit se rapporter à une population, étrangère au monde occidental des dolmens et des palafittes, à un groupe humain exotique, arrivé au stade néo-énéolithique général, qui n'a laissé dans son dépôt votif, peut-être funéraire, aucun des objets précieux nécessaires à la vie, ni haches polies en silex, ni bons outils ou armes de cette roche, ni outils en os soignés et difficiles à remplacer, ni bonne céramique légère et de fabrication résistante, ni objets précieux d'aucune sorte, ni, si, comme je le croirais volontiers, ils en avaient, du cuivre. Peut-être étaient-ce des passagers, et ne sont-ils pas restés longtemps à Glozel ?

Je ne puis, sur tous ces points, qu'émettre des conclusions provisoires que de nouvelles trouvailles peuvent confirmer ou modifier, surtout si la position, tant stratigraphique que topographique, de chaque

découverte est notée avec tout le soin que l'on peut souhaiter pour un ensemble aussi extraordinaire.

En tout cas, je ne trouve aucunement légitime de rattacher cet ensemble à une source magdalénienne occidentale, et, par conséquent, les rajeunissements sensationnels de l'âge du Renne, annoncés à grand fracas dans la presse quotidienne de France et d'Angleterre, me paraissent aussi dénués de bonnes raisons que les chiffres fabuleux émis souvent par la même presse au sujet de l'âge des cavernes ornées ou de tel ou tel crâne. La méthode géologique seule tient la clef de ces évaluations, et c'est dans les dépôts du finis-glaciaire sud-scandinave que se trouve le seul élément solide de réponse au problème.

§

Le président de la Société Préhistorique française, M. Desailly, en signalant les découvertes de MM. Morlet et Fradin, a demandé à connaître l'opinion de ses collègues sur les caractères d'écriture considérés par les auteurs comme préhistoriques.

La première réponse reçue semble avoir été celle de M. Courty ; elle est résumée dans le fascicule de décembre du *Bulletin* de la S.P.F. p. 311, et est importante, surtout à cause de la compétence de l'auteur en tout ce qui concerne les inscriptions sur rochers (pétroglyphes), sur tumulus, menhirs, etc. ; sa belle collection documentaire lui a permis d'affirmer à plusieurs reprises l'existence d'écritures préhistoriques coordonnées.

Voici l'analyse de cette réponse que donne le *Bulletin* :

M. Courty souligne la nature alphabétiforme des signes nouvellement découverts sur les roches et les briques cuites de Glozel ; il indique les raisons qui lui font regarder ces sortes de caractères comme appartenant à une écriture postérieure à celle de la période énéolithique dont il n'a cessé de s'occuper depuis trente ans. Il sépare nettement les signes idéographiques néolithiques de ceux de Glozel, qu'il rapproche des caractères d'inscription. Il fut un temps, dit-il, où les idéogrammes ont dû faire place dans l'évolution du langage écrit à des signes fixés, et cette époque pourrait bien correspondre à celle du bronze. M. Courty croit à l'authenticité des briques écrites de Glozel, ainsi qu'à celle des inscriptions sur anneaux-bracelets en roche dure ; mais la nature des matériaux sur lesquels se dévoilent ces écritures n'implique pas forcément qu'elles datent du néolithique, d'autant plus que le soi-disant renne gravé a l'air d'un cervidé.

M. Courty est tout disposé à considérer dès maintenant les signes de Glozel comme un terme de passage entre les écritures de l'extrême fin du néolithique et celles de la période du bronze.

Mais comme, d'après l'article de M. Loth dans le *Mercure de France* du 1er mars, le problème du Renne est remis en question, la date de toute la station, et par suite aussi des inscriptions de Glozel, semble devoir être plus ancienne que celle qu'admet M. Courty.

§

A la suite de la communication de M. Albert Hugues publiée dans la Chronique de Glozel du 1er février, nous avons reçu de M. J. Loth la lettre suivante :

Paris, 1er mars,

Cher Monsieur,

Je ne puis qu'être reconnaissant à M. Albert Hugues d'avoir complété ce que j'ai dit fort sommairement des *masques néolithiques* sans bouche et relevé une erreur que j'ai commise par pure distraction. Au lieu de Saint-Sernin (Gard), il faut lire Saint-Sernin (Aveyron) : Cf. Déchelette, *Manuel* I, p. 588, 590, 591, 592, 596, 597.

Au reste, M. Albert Hugues me permettra de lui faire remarquer que je n'ai pas écrit *Saint-Cernin*, comme il me le fait dire, mais *Saint-Sernin* et qu'il lui eût été facile de rectifier l'erreur qu'il a l'obligeance de signaler, en se reportant au *Manuel Déchelette* (I, p. 594 et suiv., en particulier p. 597) cité ci-dessus. Point n'était besoin d'autre référence.

Bien à vous. J. LOTH.

MERCVRE

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Souvenirs sur Georg Brandès. — Georg Brandès, qui s'est certainement survécu, était, avant et jusqu'à la guerre mondiale, une des grandes figures européennes de Lettres. Tout jeune encore, je devins un de ses admirateurs, surtout pour ses *Grands courants* et certaines de ses monographies, dont la meilleure est assurément celle qu'il consacra à *Ferdinand Lassalle*. Je l'avais lu en langue russe, langue dans laquelle presque tout ce qu'il écrivait avant la Grande Guerre en allemand ou en danois paraissait immédiatement en traductions faites par d'excellents écrivains. Le fait est que Brandès (et c'est à retenir) écrivait certaines de ses œuvres d'abord en allemand et ensuite en danois. Sa mentalité était sans doute plus *scandinavo-germaine* — je ne dis pas prussienne — qu'occidentale (anglo-latine). Là gît la raison du drame de la fin lamentable de sa carrière d'*écrivain*

européen. Sa mentalité se trouva être plus forte que ses fréquentations, ses vastes lectures, sa connaissance des richesses littéraires de tous les peuples, ses amitiés et même ses sympathies personnelles. Et à l'épreuve elle ne résista pas à l'évidence : l'homme dépouilla *l'enveloppe* de « grand civilisé » qu'il avait portée pendant plusieurs lustres et retourna à *l'habit lourd* et porté sans élégance du « *professeur* germano-danois » ; il ne comprit pas que tout son être, tout son passé — surtout depuis que la France l'avait reconnu et adopté, — tout le poussait à se ranger du côté du droit et de la civilisation contre la force brutale de la *Kultur mitteleuropéenne*.

Deux particularités, qui m'ont frappé dans cette fin morale et physique du grand critique, la caractérisent mieux que nous ne le pourrions exprimer. La première, ce fut l'apostrophe célèbre — et qui restera — de Clemenceau : « Adieu, Brandès ! » qui retrancha l'*ex-ami* du monde des grands civilisés de notre temps (Clemenceau, Anatole France et autres) ; la seconde, ce fut ce télégramme aux journaux qui fut un trait de lumière pour beaucoup d'anciens amis de Brandès : *Le professeur Georg Brandès est mort*. Pourquoi, grand Dieu ! *professeur* à la mode germano-scandinave (*herr doctor*, *herr professor*, *herr Consul*, etc.)? Admettez-vous une dépêche annonçant : « Le *professeur* Brunetière est mort » ?

Evidemment sa mentalité germano-danoise — que ne possèdent heureusement pas tous les Allemands, ni tous les Danois — a été la première cause de cette catastrophe morale, dans laquelle sombra la grande personnalité littéraire de Brandès. Son caractère en a été la seconde. Brandès était très personnel, très autoritaire, très fier, mais très sujet à la flatterie, et souvent très *province*.

Sincère admirateur de Brandès, comme je l'ai déjà dit, depuis mon jeune âge de collégien et d'étudiant, je ne fis sa connaissance personnelle qu'à Paris, dans le cercle de la famille et des amis intimes du célèbre violoniste L. Auer. Dans ce milieu de lettrés, d'artistes de haute culture, Brandès se plaisait beaucoup (1) et trônait, malgré l'indépendance, les jugements personnels, voire

(1) Quelle contribution à l'histoire littéraire de l'époque 1900-1915 Mme Auer n'apporterait-t-elle pas, si elle se décidait à publier ses Souvenirs sur Brandès (Paris-Pétrograd-Copenhague) ?

la critique qui y était faite de ceux (littéraires et politiques) de l'écrivain danois.

Je devins bientôt le familier de Brandès, me trouvant sans cesse, lors de ses séjours à Paris, avec lui non seulement — presque tous les jours — chez les Auer, mais aussi les vendredi (dîner et réception) chez les Psichari, où Brandès connut la fine fleur des « intellectuels », habitués de ces vendredi, du monde politique, savant, littéraire et artistique, — et les dimanche et mercredi chez les de Caillavet dans leur hôtel particulier de l'avenue Hoche, où nous charmait le « maître » (Anatole France), le spirituel J. Hébrard, le fougueux Mirbeau, le prince des poètes de l'époque F. Gregh, l'alerte Pierre Mille et tant d'autres, et où commença le fameux *duel Clemenceau-Jaurès* pour finir à la tribune de la Chambre, à propos du rôle dans l'histoire de l'*individu* et de la *foule* : conception *aristocratique et démocratique* des destinées et de la marche douloureuse de la civilisation. Ce tournoi brillant et remarquable devrait trouver un éditeur pour mettre à la disposition de la jeunesse contemporaine les idées — bien qu'opposées et même contraires — de celui qui adjurait son antagoniste socialiste de ne pas priver la pauvre humanité de la divine espérance des flèches des Cathédrales montant vers le ciel — je m'excuse de citer ainsi de mémoire le grand vieillard, n'ayant pas sous la main ses discours — et de Jaurès, toujours poète, exaltant la chanson éternelle et renaissante de l'humanité... *Aristocrates* et *démocrates* trouveraient leur compte et combien de profit dans la lecture de ces pages magistrales...

Il va sans dire que Brandès prenait une part passionnée à ce débat. Il était pour la conception *aristocratique*, affirmant d'abord que Clemenceau ne l'avait jamais préconisée ! Le jour du grand discours de Clemenceau à la Chambre sur les *flèches des cathédrales*, nous avions déjeuné avec Brandès et nous allâmes à la Chambre, où, comme vice-président du Syndicat de la Presse étrangère, je le fis monter dans la loge des journalistes étrangers. Il était très agité et attendait avec impatience le discours de Clemenceau.

Vers la fin, n'y tenant plus, il me saisit par le bras :

— Vous entendez, Séménoff, vous entendez : il accepte ma thèse !

— Oui, mon cher maître, répondis-je à Brandès : parce que c'est la sienne...

J'eus une idée. Il existait à cette époque, au début du siècle, une Ecole Russe des Hautes Etudes Sociales (jusqu'à la « première révolution russe » de 1905-07) ayant à sa tête un Comité composé de savants russes et français (Croiset, Gide, Maxime Kovalevsky, E de Roberty et autres). Je faisais partie de l'Administration de la première Société de l'Ecole.

Je dis à Brandès :

— Pourquoi, maître, ne feriez-vous pas en français une conférence à l'Ecole russe des Hautes Etudes Sociales, justement sur : *Le rôle de l'individu dans l'Histoire* ?

Brandès, après quelque résistance, accepta de faire la conférence demandée et je l'annonçais solennellement chez les Psichari le prochain vendredi en présence de Clemenceau.

— Ne l'invitez pas, me dit à haute voix Brandès avec un petit air malicieux et provocateur : il ne viendra pas !

— Au contraire, répliqua Clemenceau, je viendrai sans faute et je vous prie, Séménoff, de me réserver une place, je viendrai sûrement.

Il va sans dire que je réservai une place à Clemenceau, qui vint et qui applaudit beaucoup le conférencier. Le succès en fut très grand. J'en parlai ensuite à Stock, qui édita la conférence en brochure.

§

Ce fut la troisième publication (car avec le livre de Basch sur Brandès et la traduction d'un des volumes du grand critique c'est tout ce que j'ai pu trouver en France sur Georg Brandès) faite en France des œuvres de Brandès. Très sensible à tout ce qui était *gloire*, il en était très aigri, malgré l'universalité de sa renommée universelle.

Je pus m'en convaincre le jour où j'organisai le premier banquet public en France en l'honneur de Brandès. Jules Claretie en accepta la présidence, Octave Mirbeau et beaucoup d'autres écrivains et critiques littéraires y assistèrent. Mais lorsque je causai avec les principaux critiques pour qu'ils fissent un « papier » sur Brandès à l'occasion de ce banquet, ils me demandèrent où on pouvait trouver des « bouquins » de Brandès ou

sur lui ! La recherche de ces bouquins pour mes amis me prit plus de temps et me valut plus de peine que l'organisation du banquet lui-même.

Brandès eut une « bonne presse ». Seule la *Libre Parole*, d'Edouard Drumont, se souvenant que deux ans auparavant Brandès avait pris parti par sa plume à la lutte (dans la célèbre *affaire*) en faveur de Zola, publia un violent article contre Brandès. L'article finissait par cette saillie :

— Oui, monsieur Brandès, on vous connaît à Paris, mais sous le nom de *Marthe Brandès* (nom de la charmante pensionnaire d'alors du Théâtre-Français) !

L'âme humaine, disent les Russes, est pleine de ténèbres. Qui sait si ces menues péripéties de la chronique de ce « temps jadis » ne laissa pas dans l'âme du critique danois des réminiscences ineffaçables ?

Car tout grand écrivain qu'il fût, Brandès était très rancunier.

J'en eus mainte fois la preuve. Un souvenir me suffira en l'occurrence.

Peu après le banquet, Jean Finot me demanda un jour de le faire déjeuner avec Brandès. Je prévins Finot que Brandès détestait Max Nordau, collaborateur assidu de sa *Revue*. Finot me dit :

— Soit, je n'inviterai pas Nordau à ce déjeuner. Mais leurs rapports réciproques ne me regardent pas...

— C'est bien, répondis-je à Finot, j'avais tenu à vous prévenir...

Les rapports des deux écrivains, tous deux grands critiques littéraires, tous deux d'origine juive, mais l'un judéophile-nationaliste et chef du Sionisme (Max Nordau), l'autre (Brandès) *assimilateur*, étaient, en effet, des plus mauvais. L'auteur des *Mensonges conventionnels* (aussi écrits, je crois, d'abord en allemand) et de *Dégénérescence* me disait un jour :

— Ce que je ne pardonnerai jamais à Brandès, c'est qu'il a trahi son peuple et qu'il a demandé au gouvernement antisémite russe l'autorisation d'aller en Russie, dont l'accès est interdit aux juifs étrangers.

Je transmis la demande de Finot à Brandès. Comme je m'y attendais, il me parla de Nordau. Force me fut d'aborder ce

sujet scabreux. Je rapportai à Brandès ce que Nordau m'avait dit de lui, ses reproches, ses accusations.

— Mensonges ! fulmina Brandès : qu'il me montre une ligne de moi contre les Juifs. Au contraire, j'ai toujours pris leur défense et je n'ai cessé d'écrire contre les *pogroms*... Mes voyages en Russie ? Je n'y allais pas comme Juif, mais comme conférencier et pour y voir mes nombreux amis. Et je crois que, philosophe, historien et homme de lettres, je servais en l'occurrence mieux les Juifs que par les bavardages de cerveaux vides d'idées !...

Le déjeuner à trois eut lieu à l'Automobile-Club. Tout se passa bien. Brandès fut charmant, très en verve et causa beaucoup. Je ne me rappelle pas si ce fut à ce déjeuner ou à une autre occasion que Brandès, sur une observation de moi, parla longuement du phénomène, qu'il essaya de généraliser, des grands écrivains qui à la fin de leur carrière « deviennent mystiques ou même religieux » (Tolstoï, Zola, Huysmans, François Coppé, et d'autres).

Je lui parlai de quelques jeunes et entre autres de Saint-Georges de Bouhélier, le chef des naturistes.

— Oh, pour moi, trancha Brandès, il n'y a pas d'école *bonne* ou *mauvaise*, il n'y a que de bonnes ou mauvaises *œuvres* ! Bouhélier m'intéresse beaucoup...

Je ne sais comment il se trouva que le nom de Max Nordau tomba de nouveau dans sa conversation. Ce fut un coup de tonnerre en pleine sérénité du ciel. Nous étions déjà levés de table, et, étant montés sur la terrasse du bâtiment, nous en redescendions déjà. Brandès s'arrêta, rouge de colère :

— Ah, Nordau ! C'est une nullité. Cet homme a moins de talent que mon petit orteil.

Et il leva le pied, comme pour souligner du geste son jugement. Finot et moi n'insistâmes pas !...

Heureusement, l'air frais et délicieux de la place de la Concorde calma l'excitation brusque de Brandès.

EUGÈNE SÉMÉNOFF.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

A propos de l'Atlantide. — A la suite de la publication de l'article de M. Paul Couissin, le *Mythe de l'Atlantide*, nous avons reçu les deux notes suivantes :

La *Société d'Etudes Atlantéennes* s'est constituée non pour affirmer un dogme, mais pour rassembler et étudié l'ensemble de documents, de monuments, de traditions qui suggèrent fortement l'hypothèse d'une terre et d'une civilisation atlantéennes, en des temps antérieurs à ce long moyen âge proto-historique qui a précédé l'ère de la primitive histoire.

Nous avons un but, un plan, une méthode de recherches. Mais ce but, ce plan et cette méthode restent et resteront sur le terrain des investigations scientifiques ou critiques.

Or, dans le *Mercure de France* du 15 février 1927, M. Paul Couissin, qui signe : « agrégé des lettres, docteur ès lettres », a consacré à l'Atlantide un article d'un amusant parti pris. Il me rappelle ces discussions qui mettent aux prises, dans « Tartarin sur les Alpes » le Herr Doktor et « vir ineptissimus » Astier-Réhu.

M. Paul Couissin, *vir sapientissimus, doctor doctissimus*, déclare tout net que ce problème « ne saurait intéresser les savants que comme fournissant l'exemple d'une des mystifications les plus amples, les mieux réussies et les plus propres à faire entrevoir l'insondable profondeur de la crédulité humaine ».

Tout simplement.

Je n'insisterai pas sur ce que peut avoir d'artificiel ce procédé d'exégèse, — réservé d'habitude, aux polémiques électorales — et qui consiste à traiter son adversaire de farceur ou de faussaire, faute d'arguments plus conformes à la probité critique.

Je ne suivrai donc pas M. l'agrégé Paul Couissin dans une méthode qui lui réussit, peut-être, auprès de ses jeunes élèves, mais qui ne saurait décemment s'appliquer à des hommes qui ont passé l'âge d'être mis au piquet ou d'aller en retenue.

Ce sont là de mauvaises habitudes dont M. Paul Couissin se défera très certainement en prenant de l'expérience, de la culture et du tact...

En tout cas, qui dit : mystification, dit, évidemment : mystificateur.

Les mystificateurs, dans la thèse de M. le docteur Couissin, seraient tous ceux qui ont osé parler de l'Atlantide.

Pour ne point vous faire défiler une interminable série de grands noms et de grands esprits, je noterai seulement que cette chaîne d'humoristes, à travers les millénaires, irait de Platon à Olaüs Rüdbeck, à l'astronome Bailly, à Alexandre de Humboldt, voire, pour prendre des

contemporains notoires, à M. Pierre Termier, de l'Institut, ou à M. Louis Germain, du Muséum.

Mais laissons les personnes et passons aux choses. M. Paul Couissin connaît exactement — l'heureux agrégé, l'heureux docteur ! — les dates initiales et finales des âges de la pierre polie et du bronze. Ce qui lui permet, vous le pensez bien, de repousser en se jouant les incertaines supputations des malheureux chercheurs qui n'ont point bu aux fontaines de son infaillibilité.

M. Paul Couissin constate que Platon est seul, chez les Anciens, à parler des Atlantes.

Qu'il affirme cela à sa jeune classe, passe encore ! Mais aux lecteurs du *Mercure de France* !... M. Paul Couissin n'ignore pourtant point que Diodore de Sicile, tout comme le bon Hérodote, nous parlent des Atlantes du Maroc proto-historique. Il n'ignore pas davantage qu'à Athènes, à la procession des petites Panathénées, était porté en grande pompe un voile à figures commémorant la guerre des Atlantes contée par Platon.

S'il l'ignore — ce qui n'est point un crime — il lui est facile de réparer les lacunes de son savoir. La Société d'Etudes Atlantéennes, qui, elle, n'est pas un mythe, ouvrira avec plaisir à M. Couissin ses séances d'études et sa bibliothèque documentaire. Elle l'inscrira même volontiers parmi ses membres, car M. Couissin s'intéresse trop au problème de l'Atlantide pour n'être point, un jour, des nôtres. Et s'il nous persuade, je serai le premier à proclamer ma conversion.

Mais puisque, pour l'heure, M. Paul Couissin considère l'Atlantide comme un mythe, c'est qu'il a pour cela de bonnes et savantes raisons.

Car il faut rendre cette justice à notre docteur : pour si « mystificateurs » qu'il nous tienne, il ne va pas encore — ce dont nous le remercions — jusqu'à nous accuser d'avoir fabriqué les textes du *Timée*, du *Critias* ou de la *Bibliothèque Historique*.

Il va même jusqu'à admettre la possibilité, la réalité d'une Atlantide.

Seulement, avec une astuce qui m'enchante, M. Couissin considère, avec feu Th.-H. Martin, que « toute cette histoire de l'Atlantide ne fut qu'une fable égyptienne inventée tout exprès par les prêtres de Saïs pour flatter l'amour-propre des Athéniens et obtenir leur alliance.

« Si l'on admet cette explication, conclut victorieusement M. Couissin, avec une ingénuité que je lui envie, il est aisé de découvrir l'origine de chacun des éléments de la fable et, comme dit M. Dévigne, le mystère se dissipe. »

Quand j'ai montré ce passage à mon excellent confrère M. Léon Abensour, qui est, lui aussi, agrégé des lettres et docteur ès lettres, il m'a répondu qu'il aimerait avoir avec son collègue Paul Couissin une

controverse sur la valeur de l'alliance athénienne, au point de vue égyptien, à l'époque de Solon !...

Mais laissons ces chicanes.

La Société d'Etudes Atlantéennes, en poursuivant ses recherches, apportera, avant tout, une méthode sinon neuve, du moins rarement employée avant elle. C'est de considérer que l'on ne peut étudier à part les deux continents dans une histoire des origines humaines.

J'ajoute qu'un certain nombre de ses membres partagent, sur bien des points, les doutes les plus raisonnables de M. Couissin. Mais que, pour eux, subsiste encore l'énigme d'une « civilisation » qui, avant les derniers cataclysmes diluviens et glaciaires, semble avoir civilisé l'Occident atlantique.

L'hypothèse de l'Atlantide, je le répète, est, avant tout, un plan, un guide, une méthode synthétique de recherches et de confrontation de documents.

Pour ma part, — et ceci à titre purement personnel — je crois qu'une telle méthode nous permettra d'évoquer, même pour d'irréductibles négateurs, le peuple mystérieux du bronze et du soleil, dont Platon nous a décrit si exactement la grandeur, l'orgueil et la chute.

ROGER DÉVIGNE.

A la suite de sa note, M. Roger Dévigne nous a prié de publier la communication suivante :

A LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES ATLANTÉENNES. — M. Paul Le Cour ayant donné sa démission de Secrétaire Général de la Société d'Etudes Atlantéennes, c'est désormais M. Maurice Du Bos qui assure les fonctions du Secrétariat général.

Voici la seconde note que nous avons reçue :

M. Paul Couissin, dans le *Mercure* du 15 février, expose les raisons qui lui font rejeter l'hypothèse de l'Atlantide : « Pourquoi avoir situé cette Atlantide dans l'Océan, en une région si éloignée de l'Attique que cette circonstance à elle seule suffit à rendre absurde toute son histoire ? » La remarque est logique, mais Platon a-t-il vraiment en vue des îles immenses situées au delà du détroit de Gibraltar ?

L'Atlantide devait être en plein monde égyptien, en plein monde grec. A. C. Moreau de Jonnès, érudit remarquable, fâcheusement négligé, (M. Coussin semble l'ignorer) a serré de près le problème dans un livre paru en 1873, *L'Océan des Anciens et les Peuples préhistoriques* (Didier, édit.) Il constate que dans l'Antiquité, il y avait plusieurs Gadès, plusieurs Cadix, et deux détroit appelés « détroit des Colonnes d'Hercule » ; l'un, c'est Gibraltar ; l'autre, c'est le passage d'Iénikalé, à l'entrée de la mer d'Azof, ou Palus Mœotide, tout proche de l'Egypte et

de la Grèce. Toutes les indications géographiques et historiques des Anciens semblent décrire ce passage ; dimensions, distances, îles, marécages, côtes, solfatares, fumerolles, volcans, populations, légendes, villes, concordent avec leurs enseignements. Platon suppose à l'Atlantide 3.000 stades de longueur, 2.000 de largeur, soit 550 kilomètres sur 370, c'est l'étendue du Péloponèse ou Morée ; il dit que l'emplacement de l'île ensevelie est demeuré fangeux, or la partie sud de la mer d'Azof est sans profondeur, 1 mètre, 2 mètres — on l'appelait *mer putride, innavigabilis, marimarusam*, et les volcans de boue des proches rivages, les geysers, rejettent parfois des débris de poteries, de pierres sculptées.

Les Anciens ont confondu les deux détroits des Colonnes d'Hercule, nous continuons leur méprise. Ces deux détroits avaient chacun leurs colonnes, *l'une en Europe, l'autre en Afrique* ; expliquons-nous : au Palus Mœotide, un rivage peuplé de Blancs s'appelait l'Europe ; l'autre rivage, c'était la Libye, des hommes noirs ou de peau foncée l'habitaient, et la Libye, c'était l'Afrique. De Jonnès fait cette remarque : « en étudiant les descriptions les plus anciennes du Bosphore cimmérien, on s'aperçoit qu'il y est fréquemment question de Libyens et d'Ethiopiens... Des Africains sont venus là, et le Caucase supérieur s'appelait Libye, *Libya supra Colchos*. »

Notre détroit, quoique bien distant des rivages marocains, pouvait donc être dit : ouvert entre l'Europe et l'Afrique. Quant à la grande mer qui baignait les îles, n'oublions pas que la mer d'Azof, dans les temps anciens, n'était qu'un golfe de l'immense océan couvrant la steppe russe, se mêlant à la mer Caspienne, à la mer d'Aral, longeant la chaîne de l'Oural et rejoignant Baltique et mer Blanche. Cette étendue liquide, c'est la *Mer Ténébreuse* des Hébreux, le *Fleuve Océan* d'Homère. Mais l'Atlantide de Moreau de Jonnès, même acceptée, ne nous satisfait pas, nous en voudrions une permettant d'expliquer les similitudes de croyances, de traditions, de civilisation, de monuments, de langages (1), que l'on est bien obligé de constater entre les naturels des Amériques et nous. On se passionne pour l'Atlantide des géologues, elle serait le trait d'union, mais s'ils la datent de l'ère secondaire, ou des débuts du tertiaire, quelles sortes d'humains pouvait-elle nourrir ? Une autre hypothèse a été proposée : l'explorateur américain Henry

(1) M. Couissin estime « qu'il est impossible de pouvoir établir le moindre lien de parenté entre l'une quelconque des innombrables langues américaines et celles du bassin européen... » Je me permets (grâce pour cette petite réclame!) de lui signaler mon livre de paléolinguistique, *Le Mystère du Langage*, qui paraît chez Maisonneuve. Cette étude, peut-être, le décidera à modifier quelques-uns de ses jugements. Les erreurs les plus répandues, soutenues par tous les savants d'une époque, les préjugés les plus tenaces, disparaissent très lentement, mais disparaissent, devant les faits et la raison.

Savage Landor a remarqué, le premier (v. les journaux de 1912), que les côtes ouest d'Afrique et d'Europe épousent très exactement les contours opposés des côtes américaines et groenlandaises. Il en conclut que ces terres, aujourd'hui séparées, n'ont formé, jadis, qu'un seul morceau. Une craquelure se serait produite. Elles auraient glissé, dérivé jusqu'aux emplacements actuels. En 1924, le géologue allemand Wegener a repris, et présenté comme sienne, la thèse de l'Américain Savage Landor. Un savant français, M. Emile Belot, se montre sceptique sur la possibilité de ces glissements. La question de l'Atlantide, habitat d'une humanité supérieure, est loin d'être résolue. L'Atlantide de Platon est bien petite, celle des géologues est bien lointaine, et le glissement des continents est douteux!

CHARLES CALLET.

LITTÉRATURE COMPARÉE

Régis Michaud : *Le Roman américain d'aujourd'hui*, Boivin.

Voilà donc, en volume, les conférences si vivantes qu'a faites à la Sorbonne M. Régis Michaud, professeur à l'Université de Californie. Comme tous les bons ouvrages écrits pour être parlés, celui-ci se distingue par le mouvement, l'agilité, la discipline et l'agencement en vue d'une conviction immédiate. Une très sympathique et méridionale exubérance d'expression l'orne de plis verbaux qui flottent au vent comme des pans de toge. Si M. Régis Michaud était peintre, il peindrait à fresque, et avec succès.

La variété des *moi*, l'omni-fiction mentale, le travestissement mythogénique de William James, le reportage émotif des Behavioristes, le refoulement, l'auto-censure, l'obsession sexuelle des Freudiens habitent ensemble ces pages. Nous n'avions rien ou à peu près sur le roman américain. Nous voici comblés.

Que sont et valent les romanciers américains de nos jours ? Pas le moindre doute pour leur interprète de la Sorbonne. Comme écrivains, « des artistes imparfaits, dirai je sans éducation » (p. 206). Mais tous, du premier au dernier, « des critiques du puritanisme et du refoulement qui l'accompagne ». Cela, tout cela, et, mon Dieu, à peu près rien que cela.

L'œuvre maîtresse de Nathaniel Hawthorne, écrite il y a soixante-dix ans, n'est, tenez vous bien, pas autre chose qu'un diagnostic et un traitement à la Freud. « Si jamais, dit M. Michaud, œuvre littéraire fut écrite pour prouver les dangers du refoulement freudien et essayer de le guérir, ce livre là est bien la

Lettre Rouge (*Scarlet Letter*). » Mais Phèdre et Hermione sont aussi « freudiennes », et mainte héroïne aussi de Paul de Kock.

Henry James est psychologue : donc il a exploré les secrets de l'inconscient. Tous les psychologues modernes en sont là. Edith Wharton, romancière mondaine, décrit des « indigents » intellectuels. Comment pourrait-elle faire autrement ? Est-il bien nécessaire de les cataloguer « pragmatistes » et « refoulés », de leur inscrire au front *ambitio et libido* ? Mrs Wharton est dix fois en vingt pages libellée « spécifiquement freudienne ». Qui l'eût cru, mon Dieu, qui l'eût cru ? Howells n'est rien, rien autre chose (sauf une ligne sur dix pages) qu'une victime du Croque-Mort puritain. Destinée tragique pour un confiturier !

Ah, voilà Théodore Dreiser. Un grand réaliste. D'accord. Mais ce vigoureux Américain de souche rhénane est-il vraiment en bataille contre l'Amérique ? Il l'admire. Il l'adore. C'est un Darwinien au moins autant qu'un Freudien, un déterministe et pas un pragmatiste. Sans doute, il n'a pas souci de la morale puritaine. Mais de quelle morale aurait-il souci ? Y a-t-il une éthique de la bio-chimie ?

Et Sinclair Lewis ? Cet excellent romancier montre joyeusement, copieusement, le côté « bouché » de ses compatriotes. Les trois quarts de son œuvre, loin d'appartenir aux psycho-moroses, sont plutôt d'un bon garçon. Le bovarysme de Carol Kennicot dans Main Street ? A ce compte, quelle femme n'est bovaryste ?

Sherwood Anderson, j'en tombe d'accord, le fait exprès d'être psychanalyste. Mais c'est aussi un sociologue, un mystique, un peintre, un poète, un grand bonhomme, le plus complexe du roman américain d'aujourd'hui. On pourrait l'aborder d'autres façons tout aussi intelligentes que « du côté de chez Freud ». L'antipuritanisme n'est qu'une de ses dimensions. Ou bien appelez puritaine toute oppression sociale, politique, religieuse ou économique. Pour Cabell, c'est un vrai paradoxe. Willa Cather, Zona Gale, Waldo Frank, Floyd Dell, Hergesheimer sont expédiés en quelques pages. Ils résistaient, voyez-vous, à l'unification. Pourtant, dit M. Michaud, « la tentation est grande d'enrôler Frank parmi les Freudiens ».

Quant aux conscrits de Greenwich Village (ou Campagne-Première), Mac Almon, Ben Hecht, Williams, ils peuvent aussi

bien s'inscrire là qu'ailleurs. Ils ont, d'avance, perdu leur matricule.

Le livre de M. Michaud est sympathique, vivant, déluré, vient à son heure, répond à un besoin. Personne ne lui reproche d'être systématique. Mais son système est trop étroit. Il y a quelque chose dans la vie et la littérature américaines qui s'appelle le Lucre et l'Aventure, les Affaires et l'Entreprise, et, ma foi, quelque chose aussi qui ressemble au Romanesque, mais est plutôt une espèce de Romantisme *sui generis* qui appartient aux races transplantées, aux provignements humains. Sans compter cette gamme infinie de mœurs, couleurs, mentalités et vitalités, qui est le propre de l'Amérique. Le plus « moyen âge » des Etats modernes, n'est-ce pas en un sens le pays où l'on intente des procès à Darwin ? Pour le dire en passant, avez-vous lu *Teeftallow* ? Si j'avais à parler du roman américain je ne serais ni assez malin, ni assez (comment dire cela gentiment ?) — ni assez « docile », pour le réduire à l'unité freudienne. N'avons-nous abandonné la *passion dominante* de Pope, le *caractère principal* de Taine, le *trait distinctif* des Villemain et des Nisard que pour nous aplatir devant des mannequins de même rembourrage parce qu'ils s'appellent freudisme ou pirandellisme ? — Tout cela n'empêche pas le livre de M. Régis Michaud d'être riche, savoureux, désormais indispensable à qui veut découvrir la côte la plus fréquentée de l'Amérique contemporaine. Mais il faut savoir qu'il y en a d'autres.

Ma dernière chronique sur le Romantisme et ses Origines m'a valu l'intéressant billet suivant d'un très grand et très vrai poète, dont le destin et l'œuvre sont une vivante « littérature comparée »...

A propos du livre assez documenté, mais aux conclusions si étranges, que vous analysiez dans le dernier *Mercure*, je songe à une contrepartie également paradoxale, mais moins absurde. — On y pourrait soutenir que c'est dans la poésie anglaise qu'aboutit l'effort poétique de la France. On rappellerait Pope pour le classique. On citerait Tennyson, Swinburne. Vous voyez les noms... On noterait l'action « dénationalisante » du Grand Siècle où La Fontaine se trouve isolé et si peu chez lui. On verrait, dans Racine, se cristalliser le roman sentimental. On prouverait, par l'inutile effort de ses imitateurs et le grotesque de nos innombrables « tragédies », que l'originalité de Racine est d'avoir mis la dernière main et comme un point final au « classicisme » fran-

çais ; que, du fait de l'interruption séculaire de la tradition gothique et celtique, le *Romantisme* a dû chercher ses appuis là où subsistait quelque chose de son passé, c'est-à-dire dans la littérature anglaise : et que, ce que ce romantisme peut avoir de compassé, de faux et d'outré lui est imposé par ses hérédités « classiques », en luttant contre lesquelles il s'est anémié et enfiévré. Il y aurait, dans ce paradoxe, beaucoup de vérité, je crois.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

MÉMENTO. — E. J. Pond : *Les idées morales et religieuses de George Eliot* (Presses Universitaires). — Dr Ernest Kallos : *Bilder aus der neusten französischen Literatur* (une plaquette). — L. M. Riddle : *The Genesis of Corneille's Tragedies* (Johns Hopkins Press, Baltimore, et Presses Universitaires, (Paris) ; une consciencieuse étude de sources. — *Orplid* (Cologne), numéro de janvier consacré à la France catholique (Bloy, Maritain, Massis, Maurras, Sangnier, Bernanos). — Italo Siciliano : *Théodore de Banville* (Fratelli Bocca, Turin), ouvrage copieux, auquel nous reviendrons, à l'occasion.

ABEL CHEVALLEY.

LETTRES ITALIENNES

La crise du livre en Italie : *Per la Battaglia del Libro*, Florence, Vallecchi. — Ardengo Soffici : *Elegia dell'Ambra*, Florence, Vallecchi. — Paolo Buzzi : *Gigi di Purità*, Foligno, Campitelli. — Mémento.

La librairie italienne est en pleine crise, et, de l'autre côté des Alpes, libraires, éditeurs et hommes de lettres mènent en faveur du livre une véritable croisade. A Naples, place Trinità Maggiore, on lit sur un immense écriteau de toile blanche, au-dessus d'une librairie : *Une maison sans livres est une caverne préhistorique*. Antonio Baldini a écrit, dans le *Corriere della Sera*, une brillante série d'articles à ce sujet. Enfin l'éditeur Vallecchi, de Florence, a publié un très beau fascicule de propagande, **Per la Battaglia del Libro**, contenant des articles d'Allodoli, de Baldini, de Codignola, de Corradini, de Delcroix, de Gentile, de Giuliotti, de Palazzeschi, de Pancrazi, de Papini, de Paolieri, de Soffici, etc. Tous ces manifestes contiennent des choses fort judicieuses ; certains sont émouvants, comme celui du pur héros qu'est Carlo Delcroix. Je ne peux évidemment songer à les résumer. D'autant plus que le livre italien n'est pas seul à être menacé, et que force m'est de laisser de côté les causes générales

pour n'indiquer, et encore brièvement, que celles qui sont spécifiquement italiennes.

Les auteurs des articles contenus dans *Pour la Bataille du Livre* sont pour la plupart trop sévères pour le public italien. Dans un manifeste critique, ils ont raison de l'être ; mais objectivement, on peut juger ce public intelligent, curieux et facile à intéresser. Il a un défaut dont on ne saurait lui faire grief : il est pauvre. Je ne crois pas que la grosse masse du public moyen lise moins en Italie qu'en France ; mais il achète moins de livres. Il a à sa disposition un grand nombre de bibliothèques de prêt. Un même exemplaire passe par une quantité de mains. D'où des tirages beaucoup plus réduits qu'en France, même pour les livres à succès. Enfin, nombreux sont les Italiens qui lisent dans le texte original les œuvres des littératures étrangères, ce qui est pour autant une concurrence au livre national.

Avant la guerre, l'édition italienne se sortait d'affaire grâce au bon marché de la main-d'œuvre. Elle arrivait à présenter des volumes qui, chez nous, eussent coûté presque le double. En calculant les prix en valeur or, on voit qu'aujourd'hui, loin d'avoir augmenté, ils ont diminué d'un tiers et plus. Le livre courant, qui était vendu quatre lire, devrait aujourd'hui en coûter au moins vingt. Il est marqué de douze à quinze. Et en Italie aussi bien qu'en France, le livre subit le même sort que les autres articles industriels : la consommation intérieure ne suffit pas à le faire vivre ; il lui faut une vente internationale. Le livre français en a une assurée. Le livre italien, non. Il se lit fort peu en dehors de la Péninsule, et pour des raisons évidentes. La langue qui tend actuellement, surtout dans les pays orientaux, à devenir langue générale est l'anglais. Parce que c'est une langue simple. Le français est plus compliqué, mais il bénéficie de son prestige de langue de culture mondiale, et beaucoup l'apprennent par surcroît. Ils s'en tiennent là ; ils n'y ajoutent point l'étude de l'italien qui, malgré le préjugé courant, est une langue difficile. En outre, alors que les œuvres françaises développent ordinairement des thèmes généraux et pour ainsi dire universels, les bonnes œuvres italiennes ont presque toujours une valeur particulière et caractéristique. D'où la difficulté d'en comprendre toute la portée sans préparation. Ainsi les Italiens non Toscans ont eux-mêmes quelque peine à goûter dans toute sa verdeur

l'admirable *Natio Borgo Selvaggio* de Paolieri ; un étranger aurait plus de mal encore à tenter l'épreuve.

Est-ce dire qu'il n'y a rien à faire ? Non. Je pense au contraire qu'une propagande bien comprise peut avoir de l'efficacité. Il y a quelque temps encore, elle aurait été facile à mener. Les Italiens ont manqué ce que les maîtres d'escrime appellent, chez eux, la *scelta del tempo*. Ils ont laissé passer le moment opportun. Aujourd'hui, la crise générale suscite des difficultés de tout genre. Ne serait-ce que de faire transiter un paquet de livres ou une caisse de clichés photographiques par la gare de Modane ? Néanmoins, il ne serait pas fort difficile de reprendre les choses méthodiquement et sérieusement. Tout ce qui touche à la civilisation italienne éveillera toujours la curiosité du public étranger, surtout du public français. Encore ne faudrait-il pas le dérouter en lui présentant, comme il a trop souvent été fait et dernièrement encore, les œuvres les plus contestables et les plus plates qui paraissent en Italie, alors qu'il y en a assez de belles et d'attachantes. Pratiquement, la librairie italienne pourrait essayer de vendre des livres à ses nationaux hors des frontières, alors qu'il leur est à peu près impossible de s'en procurer. Je parle d'expérience. Je connais des libraires français qui n'eussent pas demandé mieux que d'avoir un fonds de livres italiens ; ils n'ont été ni aidés ni renseignés, sauf parfois par des officiels qui leur ont conseillé des *pannes* invraisemblables. En tout cas, l'AELI ne risquerait pas grand'chose à envoyer un de ses représentants dans nos villes du Sud-Est, du Sud-Ouest, de la Champagne et de la Lorraine.

Que les auteurs eussent à compter avec de tels problèmes, voilà qui eût fort surpris les écrivains d'autrefois. Ils auraient mal compris que l'expression de la pensée pût dépendre aussi tyranniquement de tant de conditions matérielles. De l'encre et du papier leur suffisait. Pour le reste, ils cherchaient moins à avoir beaucoup de lecteurs à la fois que d'en garder longtemps. Dante, Pétrarque, Machiavel ne se fussent jamais plaints de n'être point lus par la foule. Un petit nombre d'esprits avertis leur suffisait. C'était une élite qui recherchait une élite. La question était renversée. Or il est piquant de voir l'éditeur Vallecchi, au moment où il lance son opuscule en faveur de la grosse vente, revenir à la tradition des anciens, en publiant à un tirage extrê-

mement réduit trois cents exemplaires, **L'Elegia dell' Ambra**, d'Ardengo Soffici. Cette idée aristocratique et hautaine de la poésie est tout à fait toscane. La poésie est expression de sagesse ; il ne faut pas la vulgariser. Soffici, qui fut un artiste d'avant-garde, qui participa au mouvement futuriste, Soffici fait comme Papini : il revient aux mètres de la poésie traditionnelle. Il habite une grande partie de l'année à Poggio a Caiano ; on y trouve la villa de l'Ambra, où Laurent le Magnifique séjournait volontiers et qu'il chanta dans une fantaisie pastorale qui porte ce nom pour titre : Ambra est une nymphe des bois poursuivie par l'Ombrone, dieu du ruisseau qui coule en cet endroit. Le poème du Magnifique est en octaves. Soffici a dédaigné ce mètre facile. Il a choisi l'austérité des *sciolti*, cent soixante dix-sept vers qui commencent comme du Foscolo et rappellent parfois Leopardi, mais un écho seulement, quelque chose dans le rythme et dans la coupe. Il fallait bien que Soffici recourût aux modèles pour manier comme il l'a fait ce vers difficile. Mais la langue est à lui, ce Florentin sobre et nerveux dans lequel fut écrit *Lemmonio Boreo*, dont quelques pages sont parmi les plus belles qu'on puisse lire en toscan, et déjà classiques Les vérités que Soffici a coulées dans un tel moule et en un tel métal sont hautes et profondes. Faut-il parler de conversion ? Comme nous voilà loin, en tout cas, du paganisme de la *Giostra dei Sensi*. C'est d'abord un retour sur des amours de jeunesse qui furent suivies de scepticisme philosophique. Aujourd'hui, les sens sont domptés, et l'esprit revient de son erreur :

... Dieu mystérieux toujours dressé à l'endroit où l'abîme se creuse devant l'homme qui, se traçant des ombres de vérité, y courait, mais n'y tomba pas... c'est vers lui que par une loi fatale converge tout ce qu'enregistre la pensée, ou bien elle s'égare en une folle dispute, et s'enténèbre. Reconduit maintenant dans sa lumière, nulle apparence trompeuse ne m'en détourne, aucune idée de désespoir ne pèse sur mon cœur.

La présentation du volume, un in-folio orné de quatre dessins de Soffici lui-même, est magnifique.

En lisant, après l'Elégie de l'Ambra, **Gigi di purità**, de Paolo Buzzi, nous nous apercevons que nous avons fait un certain chemin vers le Nord. Nous sommes en plein romantisme, car l'Italie fut autant romantique que classique. Mais le roman-

tisme de *Gigi* est doux et charmant, dans la ligne des fantaisies de Carlo Gozzi. Buzzi a voulu écrire, en prose mêlée de quelques vers, une espèce de vie légendaire de saint Louis de Gonzague que l'on a commémoré cette année. Au moment où j'écris, certaines de ses reliques achèvent à travers l'Italie une sorte de pieuse tournée. Nous nous faisons, surtout en France, de ce jeune et saint jésuite de la contre-réforme une idée d'un piétisme froid et conventionnel. C'est pourquoi au premier abord, à la seule lectu du titre, nous sommes surpris. Il faudrait à peu près le traduire par *Loulou de toute pureté*, et nos habitudes attacheraient une certaine irrévérence à cette familiarité. L'œuvre de Buzzi, au contraire, est toute de foi. Il l'intitule roman mystico-lyrique, mais en fait, comme il l'explique dans sa courte préface, c'est une suite d'images de piété, d'enluminures, de petits poèmes dont l'ensemble fait une sorte de féerie brodée sur la vie réelle du saint. La spontanéité de ces tableaux et de ces petits récits est savoureuse ; elle charme et elle émeut. Peut-être le genre subit-il l'influence de l'*Histoire du Christ*, de Papini, mais sans les passages de violence et de polémique. Dans *Gigi di Purità*, même l'héroïsme de la sainteté est rempli de douceur. L'œuvre, toutefois, n'est point fade ; elle a de l'accent et de la ligne. Elle est également éloignée du pastiche et de la désespérante monotonie de la plupart des livres de pure édification. Et surtout, elle se lit d'un bout à l'autre sans fatigue, avec le plus réel intérêt. C'est, en prose, un des meilleurs livres de Paolo Buzzi.

Mémento. — A la suite d'une chronique où je souhaitais que fût traduite en français la *Vie de Michel-Ange* par Condivi, M. Boyer d'Agen me signale qu'il l'a déjà traduite et qu'elle a paru chez Delagrave avant la guerre. Je lui en donne acte tout en m'excusant de cette erreur. — A signaler la naissance, à Livourne, d'une revue : *Gli Arrisicatori*, les coureurs d'aventure. Beaucoup des collaborateurs sont jeunes. Belle présentation. Vivant, moderne, bouillant parfois comme il convient à des jeunes et Livournais, qui plus est. — Malgré la crise dont il est parlé plus haut, l'éditeur Formiggini continue à publier les jolis volumes de ses collections. Notons, dans les Classiques du rire, la traduction des *Amours Impossibles* de Théophile Gauthier avec des bois de Pietro Parigi. Dans la petite collection des *profils*, signalons *Montaigne*, par Diego Valeri, *Rimbaud* par Ferruccio Liuzzi et *Pauline Bonaparte* par Eugenio Giovanetti, biographies que la précision et la sûreté des vues rend tout à fait recommandables. — Mlle Marie-Thérèse Laignel

publie, chez Colin, un précis de *Littérature Italienne* commode et sûr. — L'Université catholique du Sacré-Cœur, à Milan, continue la publication de ses travaux scientifiques. Signalons la *Mortalité des Missionnaires* par M. Boldrini et A. Uggi, ainsi que *Développement corporel et prédispositions morbides*, par M. Boldrini.

PAUL GUITON.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

Georg Brandes. — J'assistais il y a quelques jours à une réunion de l'association des étudiants scandinaves de Paris. On ne savait pas encore que Georg Brandes était dans un état grave. Mais comme cette réunion était la première qui avait lieu depuis le 85e anniversaire du grand critique, l'envoi d'un télégramme fut proposé. Le discours prononcé à ce propos insista sur l'importance de l'action exercée par Georg Brandes pour *tous* les pays scandinaves. On voit que malgré son grand âge il n'était pas oublié. On l'honorait et l'on se parait de sa grande renommée.

Il est vrai qu'il était encore actif par la plume et par la parole. Il y a quatre ans, il est encore venu à Oslo faire des conférences. Ses derniers volumes sont tout récents. Dans le dernier numéro de *Tilskueren*, il avait un article sur Etienne Dolet, écrit de son style toujours clair et alerte, avec de brèves réflexions sur les hideurs de la vie humaine et de l'histoire, réflexions faites comme sur un ton de reproche au public qui oublie ou ne veut pas voir ces tristes réalités. La brutale intolérance du XVIe siècle, en contraste avec le mouvement de la Renaissance, lui offrait un thème à souhait.

Cette disposition à insister sur le mal est une des caractéristiques de Brandes. Qu'il s'agît des institutions ou des hommes publics ou d'affaires privées, il semblait prendre un malin plaisir à souligner tout ce qui ne se passait pas selon la norme régulière. Au contraire des bonnes gens qui croient ou feignent de croire qu'il est exceptionnel de s'en écarter, il affirmait sa croyance au mal, qu'il recherchait avec prédilection. Et comme, en effet, le mal est fort abondant, il était plein d'anecdotes, qu'il racontait volontiers d'un air sarcastique.

Ce ton lui était naturel. Mais il se sentait encouragé à le prendre parce qu'il pensait ainsi réagir contre la veulerie de pensée des bonnes gens. Il jugeait utile de scandaliser, parce que

cela fait réfléchir. En quoi il avait certainement raison. Des rappels vigoureux à la réalité crue seront toujours nécessaires. Cependant il ne songeait pas assez que l'erreur qui consiste à voir partout presque exclusivement le mal, et par suite à le supposer lorsqu'on ne le voit pas, n'est pas une erreur moins grande, — pour être plus rare, — que celle des moralistes vulgaires qui croient béatement à la généralité du bien.

Cela explique, pour une part, l'attitude de Brandes pendant la guerre. Il voyait les torts de l'Allemagne, mais il supposait que les mêmes torts devaient exister du côté des alliés, et interprétait tous les faits de manière à établir une analogie qui lui paraissait si probable *a priori*. Lui-même avait pourtant parlé, quelques années plus tôt, de « la détérioration du sentiment humain dans les âmes allemandes », qui était, disait-il, l'œuvre de Bismarck. Il n'aurait eu qu'à se consulter lui-même pour comprendre qu'il pouvait y avoir une différence entre l'Allemagne et les alliés.

Cette erreur de Brandes est d'autant plus singulière qu'il a toujours été un ardent défenseur de tous les peuples opprimés. Il savait donc quel écho avait toujours trouvé leur cause en France, alors qu'en Allemagne elle était parfaitement méconnue. Et il savait, en particulier, que la France n'oubliait pas les Slesvigois, en faveur de qui elle était autrefois intervenue. Mais précisément il lui semblait que le petit Danemark ne pouvait récupérer la partie danoise du Slesvig que si l'Allemagne y consentait de bonne volonté. Cet espoir illusoire a aussi contribué à diminuer la bienveillance qu'il aurait été naturellement porté à manifester à l'égard de la France.

Car il avait des amis en France, et les cultivait. Il y venait souvent. Il en connaissait bien la littérature, au moins jusqu'à 1890 ou 1900. Depuis lors, il ne lisait plus guère que les ouvrages qui lui étaient adressés, et il les considérait trop facilement comme représentatifs de l'ensemble de la littérature nouvelle. Mais il s'est tenu longtemps au courant, et s'y serait remis avec joie, s'il avait eu l'occasion d'étendre son cercle de relations françaises, et surtout de pénétrer dans le public français. Il regretta toute sa vie de n'être pas traduit en français. Et il est certain que *Les grands courants de la Littérature du XIXe siècle*, qui restent son grand ouvrage, auraient dû être traduits. Un seul des six volumes a paru en français, sans autorisation. Mais cette

vaste étude a paru en 1872 et les années suivantes, et la librairie française, qui commence à être un peu plus accueillante aux écrivains étrangers, ne l'était pas du tout alors. Lorsque Brandes devint célèbre, l'ouvrage était ancien, et ses livres nouveaux convenaient mal au lancement d'un auteur nouveau en France. L'occasion avait été manquée. Il aurait fallu que Taine profitât de l'influence qu'il devait avoir chez Hachette pour proposer la traduction des *Grands Courants*. Il ne semble pas qu'il y ait pensé. Toute la carrière de Brandes en aurait été modifiée.

La connaissance des *Grands Courants* n'aurait d'ailleurs pas mis le public français en mesure de bien apprécier l'importance du rôle joué par Brandes en Danemarck et même dans les trois pays scandinaves. On y aurait vu seulement un historien de littérature qui englobait dans son étude les grandes littératures européennes. Cet exploit, renouvelé de Mme de Staël, aurait impressionné. Mais on n'aurait pas vu l'homme d'action qu'était Georg Brandes. Historien de littérature, et critique, il l'a été toute sa vie, dans un bon nombre de ses livres et de ses articles. Mais en ses débuts, et pendant longtemps, il a été surtout éducateur. Et c'est l'homme d'une action éducatrice que saluait le télégramme envoyé par l'association des étudiants scandinaves.

Dès 1866, à 24 ans, Brandes avait engagé une polémique contre le professeur de philosophie Rasmus Nielsen, qui cherchait à concilier la science et la religion. Le jeune Brandes engageait la jeunesse danoise à ne pas se laisser enlacer dans la réaction nationale, et déclara que R. Nielsen et ses partisans « sont en lutte contre l'avenir et s'efforcent, mais en vain, d'empêcher le vrai nouveau de s'ouvrir sa voie. Mais ce nouveau est irrésistible; car il porte la raison et la liberté dans son écu. » On peut penser l'effet produit dans un petit pays où la réaction politique était triomphante, et où, surtout, l'influence du luthéranisme grundtvigien était immense. La position prise par Brandes paraissait tellement audacieuse qu'Ibsen, deux ans plus tard, pour bien montrer qu'il est sans importance que son Brand soit prêtre, lui écrivait : « Si j'étais né cent ans plus tard, peut-être aurais-je pu aussi bien vous prendre vous-même, et votre lutte contre la philosophie de compromis de Rasmus Nielsen. »

C'était une déclaration de guerre, et Brandes se posait en chef de parti. Guerre à qui ? A des idées. Et il ne se souciait pas de

former un parti politique. Jamais il n'a eu la moindre velléité de faire de la politique active. Il a eu tout naturellement pour alliés les partis politiques « avancés », peut-être a-t-il pris soin de conserver cet appui, mais il a toujours distingué sa cause de la leur. Pourtant il a bien été un chef de parti, préoccupé d'avoir un organe à lui, groupant des adhérents, surveillant les incidents de la vie intellectuelle, non seulement en Danemark, mais aussi en Norvège. C'était une œuvre de rééducation intellectuelle et morale qu'il entreprenait, œuvre dont la littérature était le principal moyen. Il a joué le rôle singulier d'une sorte de directeur de la littérature danoise nouvelle.

Il prônait le réalisme, la lucidité, l'audace de l'expression franche, et n'avait d'ailleurs rien d'un pédant qui veut imposer une forme littéraire. Il s'est bien gardé, il n'était d'ailleurs nullement tenté de prendre la succession de J.-L. Heiberg, le régent des lettres danoises des générations précédentes, qui mourut précisément en 1866, l'année même où commence l'action publique de Brandes. Il exerça, lui aussi, une influence énorme, mais qui fut moins pesante, parce qu'elle était surtout indirecte : car elle portait plutôt sur les idées que sur les œuvres mêmes, détruisait certaines barrières, procurait une liberté inconnue. Les *Grands Courants* établirent l'autorité de Brandes à la fois par l'ampleur et la solidité de l'œuvre, par les qualités éminentes du style, et aussi parce que le poste de professeur d'esthétique, pour lequel il était si évidemment désigné, lui fut obstinément refusé. Même le titulaire du poste, le poète Carsten Hauch, qui mourut en 1872, déclara qu'il devait lui succéder. Rien n'y fit, et le caractère militant de l'action du jeune critique en fut accentué. Il délaissa les études d'esthétique théorique.

C'est ainsi que sa position devint de plus en plus celle d'un chef de parti en Danemark, et comme il ne s'agissait pas d'un parti politique, mais d'une propagande pour des idées plus larges et moins soumises aux contingences de la vie nationale, son influence s'étendit aux autres pays scandinaves, puis, peu à peu, à toute l'Europe. Cependant les partis politiques ne pouvaient l'ignorer, pas plus qu'il ne pouvait les négliger. Lui-même, dans un discours prononcé à l'association des étudiants de Copenhague, en 1894, a montré combien la politique, par l'atmosphère morale qu'elle crée, peut favoriser ou gêner l'éclosion d'une littérature

saine. Toute une partie de son discours était un réquisitoire contre le ministère Estrup, accusé d'avoir indirectement, et sans chercher ce résultat, ralenti le mouvement littéraire danois. Les sympathies de Brandes étaient donc très nettement « à gauche » en politique, et les partis avancés de toute l'Europe le considéraient comme un allié. Mais c'était un allié très indépendant.

Les socialistes l'attiraient, et en même temps leur doctrine le choquait, en ce qu'ils n'envisagent que des réformes matérielles et semblent ne vouloir tenir compte de la personnalité humaine ni dans leurs plans d'organisation sociale, ni comme force d'action historique. Sur ce point, il était tout à l'opposé du socialisme. Les partis et les masses ne lui inspiraient aucune confiance. Il n'était pas démocrate. Il disait : « La foule n'est pas 1 + 1 + 1, jusqu'à la somme totale des unités, mais 1 + 1 + 1 + x ; x, c'est-à-dire la bestialité qui se développe chez les individus lorsqu'ils deviennent foule. »

Son extrême individualisme lui aurait interdit d'être un chef de parti ailleurs que dans le monde des idées ; il n'aurait pu être autoritaire. Ses meilleurs alliés, Henrik Ibsen et Nietzsche, étaient d'ailleurs aussi individualistes que lui. Peu à peu, il s'est fait une théorie de son individualisme et de son antidémocratisme, et lorsqu'il fut invité, en 1902, à faire une conférence à « l'Ecole russe des Hautes Etudes » de Paris, il traita ce sujet : « Le grand homme, origine et fin de la civilisation », et la conférence fut publiée en français par les soins d'un autre individualiste, Georges Clemenceau.

Brandes pousse à fond sa théorie. Naturellement, il la concilie avec son désir du bonheur pour le plus grand nombre de gens possible. Mais ce qui seul importe à ses yeux, c'est le développement des hautes personnalités, qui ne sont pas, comme le disait Taine, des résumés, mais au contraire des créateurs. « Jamais une idée philosophique, religieuse, politique, jamais une conception ni une forme artistique n'est venue de la foule. Toujours elle vient d'un individu qui, après de longs efforts, a communiqué aux masses sa façon de sentir et de penser. » Le grand homme est le seul initiateur, et le but de l'humanité est la production de grands hommes, comme Renan le fait dire à un personnage de ses dialogues. Les grands hommes sont d'ailleurs de sortes très diverses, et, dans le classement un peu confus qu'il

présente, Brandes range côte à côte Jeanne d'Arc et Bismarck. On voit qu'il s'agit surtout pour lui des fortes personnalités.

Toujours les grandes études littéraires de Brandes, depuis les *Grands Courants*, avaient réuni l'écrivain et l'œuvre, et tantôt cherché l'homme dans ses écrits, tantôt, et plus souvent, expliqué l'œuvre par la vie de l'auteur. C'étaient autant d'études sur de grandes personnalités. Il continua dans cette voie avec ses deux volumes sur Gœthe (1914-15) et ses deux volumes sur Voltaire (1916-17). Il entreprit même des biographies de personnallités non littéraires avec ses deux volumes sur Jules César (1918) et son livre sur Michel-Ange (1921). Depuis cette date, il a publié encore trois volumes sur l'exégèse biblique et le christianisme primitif.

Brandes était-il lui-même un « grand homme » ? Certes, il n'avait pas mauvaise opinion de son talent et de son intelligence. Toute sa vie témoigne d'une grande confiance en soi. Et pourtant, en 1902, à la fin du dernier volume de ses œuvres complètes (complètes à cette date), il publia un poème où il dit :

Mais je ne crois pas que l'œuvre,
l'œuvre de ma vie restera.
Je sais bien qu'elle est condamnée,
qu'elle doit périr, disparaître.
Je n'étais pas de ceux qui savent créer une œuvre immortelle.

Le meilleur de cette œuvre était « fugace comme le feu et l'orage ». C'est pourquoi « mon avenir n'est pas assuré, le but de ma vie n'est pas atteint ». Pourtant, il se console en pensant qu'il a pris part à bien des luttes, et que si quelque bien en résulte plus tard, il y aura été pour quelque chose :

Ne croyez pas que je me désole
parce que je sais bien
que mon action sera oubliée,
et mon effort, et mon nom.
Vivre dans la vie superbe de l'avenir est une sorte d'immortalité.

Ce souci de l'immortalité peut paraître singulier. Sa modestie ne l'est pas moins. Et le plus curieux est que, parmi les luttes auxquelles il a pris part, il ne mentionne pas son rôle de libérateur intellectuel en Danemark ou dans le Nord. C'est pourtant surtout à ce titre que son nom demeurera.

P.-G. LA CHESNAIS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Der Weltkrieg 1914 bis 1918, bearbeitet im Reichsarchiv. Operationen zu Lande, IV. Band, Berlin, E. S. Mittler (*suite*) [1].

Hentsch quitta Luxembourg à 11 h. avec les capitaines Kœnig et Kœppen. Il expliqua en chemin à Kœnig qu'il jugeait la situation de l'aile droite « très grave ». Il ne s'arrêta que quelques instants au quartier général de la 5e armée à Varennes, où on lui dit « qu'après la prise des forts de Troyon et des Paroches, on espérait remporter un succès décisif ». A la 4e armée, à Courtisols, même impression favorable. Par téléphone, Hentsch en rendit compte à Luxembourg. De là il alla à la 3e armée, à Châlons. Le rapport du soir de celle-ci allait partir; Hentsch y ajouta: « La situation et l'état d'esprit de la 3e armée sont absolument favorables. » En route pour la 2e armée, Hentsch dit à Kœnig que « si un recul était nécessaire, ce serait tout au plus de l'aile droite de la 3e armée pour le cas où les 1re et 2e devraient reculer ».

Le quartier général de la 2e armée était à Montmort. En y arrivant, Hentsch vit que les voitures étaient rangées pour battre en retraite. Peu après Bülow arriva de son poste de commandement. « Lui et son état-major donnaient une impression de confiance et de calme. » Avant d'avoir pu conférer avec lui, Hentsch dit au g. v. Lauenstein, son chef d'état-major, que la 1re armée, attaquée de deux côtés, n'était plus en état de vaincre. « Le grand quartier général, si douloureux que ce fût, était d'avis qu'il fallait compter avec la possibilité d'une retraite derrière la Marne.» Lauenstein alla en prévenir Bülow. Celui-ci se rendit chez Lauenstein, y trouva Hentsch et 3 autres officiers et exposa devant eux « que la force offensive de la 2e armée avait tellement diminué qu'elle ne suffirait plus à remporter les succès décisifs que la situation nécessitait ». Elle avait cependant fait des progrès sur son aile gauche, mais sa droite était réduite à se défendre ; elle tiendrait néanmoins tant qu'elle ne serait pas tournée. Seulement il fallait compter avec la possibilité de la pénétration de l'ennemi entre la 2e et la 1re armée. Cette dernière n'avait pas rempli son rôle en se plaçant si près de Paris. *Le mieux serait qu'elle recule.*

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 689.

Pendant que Bülow parlait, Lauenstein fut appelé au téléphone. Il revint en disant que l'on avait dû reculer du côté de Montmirail et proposa que l'aile droite fût reculée jusqu'à la Verdonnelle. Bülow l'approuva sans difficulté, quoique par là l'espace entre les 1re et 2e armées fût augmenté de 15 kil. et la grande route de Château-Thierry abandonnée à l'ennemi. Hentsch prit alors la parole. Il déclara considérer la situation de la 1re armée comme très sérieuse : elle était incapable de rejeter l'ennemi au delà de la Marne s'il la passait. « Si celui-ci y arrive, dit Hentsch, j'ai pouvoir du commandement suprême d'ordonner à la 1re armée de reculer. » Bülow fit alors observer que la percée par l'ennemi n'était qu'une menace future. Le meilleur moyen d'éviter un recul était que la 1re armée se rapproche de la 2e, si elle pouvait encore manœuvrer, ce que ni Hentsch, ni Bülow, ni Lauenstein ne croyaient. Après une longue discussion entre Henstch qui voulait que les deux armées reculassent et Bülow qui demandait que la 1re se rapproche de la 2e, il fut résolu que cette dernière ne reculerait que si l'ennemi passait la Marne avec des forces importantes. Sur ce, Bülow donna à son aile gauche l'ordre d'attaquer le lendemain 9.

Bülow, comptant que Hentsch rendrait compte de cette conférence, n'avertit pas Moltke ce soir-là de sa situation. Hentsch se contenta d'annoncer à Moltke par sans-fil : « La situation de la 2e armée est sérieuse, mais pas sans espoir. »

Aucun des assistants au conseil ne paraît avoir eu l'idée de demander à la 1re armée son avis sur sa situation. Hentsch ne se dépêcha pas d'y aller : il resta coucher à Montmort et n'en partit le 9 qu'à 7 heures. En route, il rencontra partout des trains et des groupes de blessés qui reculaient : l'ennemi avait passé la Marne ; près de Brumetz, Hentsch dut faire demi-tour, la cavalerie anglaise étant déjà arrivée dans le voisinage. Ces incidents firent une profonde impression sur lui. Il hésita même un instant à continuer son chemin. Il dut conclure en tout cas de l'avance de l'ennemi que la 2e armée allait reculer comme il était convenu. Finalement, vers 12 h., il arriva à Mareuil où se trouvait le quartier général de la 1re armée et y vit von Kuhl. Celui-ci lui exposa en présence du colonel von Bergmann que la marche de la bataille lui paraissait tout à fait favorable. La pénétration d'infanterie ennemie sur Charly et Nanteuil avait, il est vrai,

momentanément menacé l'aile gauche, mais l'envoi de la 5e division à Dhuisy avait paré au danger. « La pénétration des Anglais dans la trouée ne devait pas être prise au tragique, étant donné l'état des troupes anglaises. La 1re armée n'avait cessé de les pousser devant elle depuis Mons et Le Cateau. » Les mesures prises contre eux suffiraient jusqu'à ce que la victoire ait été remportée à l'aile gauche. « L'enveloppement de l'aile ennemie faisait espérer de grands succès. » La forte croyance de Kuhl dans la victoire fit impression sur Hentsch. « Sa surprise, a écrit Bergmann, se lisait sur son visage : il en était *baba.* » Cela ne l'empêcha pas de demander si la 1re armée pouvait combler rapidement la lacune en se rapprochant de la 2e le 10 après avoir battu l'ennemi le 9. Kuhl le déclara impossible. Hentsch alors exposa que les 5e, 6e et 7e armées étaient tenues en échec et que la 2e était « dans une situation sérieuse ». Le 7e corps, qui constituait son aile droite, « n'avait pas reculé, il avait été rejeté». Puisque, par suite de l'avance des Anglais, la 1re armée ne pouvait plus rejoindre la 2e directement, la 1re reculerait jusqu'à Soissons-Fismes et même jusqu'à Laon-La Fère. On devait réunir une nouvelle armée à Saint-Quentin. On pourrait entreprendre une nouvelle opération avec son aide. Kuhl maintint avec énergie qu'il fallait continuer l'attaque. L'armée avait encore assez de force pour celle-ci, mais pas pour une retraite, d'autant que la nombreuse cavalerie de l'ennemi essaierait d'occuper à l'avance les hauteurs boisées de l'Aisne. Pour ce qui était des Anglais, la 5e division suffirait pour soutenir la cavalerie contre eux. Hentsch répliqua que la 2e armée, fort ébranlée, devait déjà être en retraite, que lui-même avait pouvoir de Moltke d'ordonner la retraite sur Soissons-Fismes et que la 1re armée n'avait qu'à obéir. Kuhl continua à résister : le recul par une marche latérale vers Fismes était impossible ; on ne pouvait reculer que droit en arrière sur Soissons ; la lacune continuerait donc à subsister ; il était beaucoup plus simple de « continuer le combat jusqu'à la victoire définitive » ; la réunion avec la 2e armée se ferait en avant. Hentsch objecta de nouveau que le recul de la 2e armée était irrévocable par suite de l'avance des Anglais ; le 10 au matin, la 2e armée serait au nord de la Marne ; l'offensive de la 1re armée était trop tardive. Kuhl fit alors la remarque qu'autant qu'on le savait, la 2e armée avait seulement replié son aile

droite, mais Hentsch répéta de nouveau que cette droite n'avait pas été repliée, mais rejetée. « *La 2e armée n'est plus qu'un tas de scories* », ajouta-t-il. Devant une telle déclaration, Kuhl et Bergmann s'inclinèrent, car, a écrit plus tard Kuhl, *la 2e armée étant battue et reculant, même une victoire sur Maunoury n'aurait pu nous préserver d'être entourés à l'aile gauche et rejetés loin des autres armées*. Kuhl se rendit aussitôt auprès de von Kluck pour lui exposer la dure nécessité. Peu après, il revint apportant l'ordre de retraite. Celle-ci s'accomplit sans difficulté partout, malgré l'étonnement qu'elle provoquait. En particulier, à l'aile droite, von Quast, le commandant du 9e corps, crut à un malentendu. Il demanda confirmation par téléphone. Puis « l'ordre se heurta aux protestations indignées des troupes, particulièrement à la 18e division [qui allait attaquer Villers Saint-Genest] et qui se refusa à exécuter l'ordre de la retraite à raison du recul général de l'ennemi ». Von Kluge, son commandant, téléphona personnellement de Bargny avoir vu l'ennemi « en pleine fuite ». Von Quast demanda alors au capitaine Bührmann de voir Kluck pour faire retirer l'ordre néfaste, mais celui-ci ne put voir que Kuhl qui déclara l'ordre irrévocable à raison de la retraite de la 2e armée. Von Quast fit coucher ses troupes sur le champ de bataille, qu'elles ne quittèrent que le 10 au matin.

Bülow, de son côté, semble avoir eu confiance jusque vers 10 h. du matin le 9. Un aviateur annonça alors que de La Ferté-sous-Jouarre à Montmirail, 5 colonnes étaient en marche vers le nord, c'est-à-dire vers l'arrière de la 1re armée. Bülow n'avait reçu le 9 aucun avis de celle-ci. Il en était resté à l'exposé de Hentsch. Un conseil fut tenu aussitôt. Tous reconnurent que la retraite de la 1re armée étant devenue inévitable, la 2e devait en faire autant. A ce moment arriva un sans-fil de Marwitz annonçant que l'ennemi traversait Charly et Nanteuil, se dirigeant vers le nord, et que la cavalerie all. allait l'attaquer. Bülow se décida alors à donner l'ordre de retraite. Toutefois, ignorant encore les résultats de l'offensive de son centre et de sa gauche, il ordonna de la continuer pour faciliter la rupture du contact.

Simultanément, à 11 h. 2, il envoya un sans-fil à Kluck pour savoir où il en était. Jusque vers 13 h. [12 h., heure française], il attendit la réponse. Alors arriva un sans-fil de Kluck qui fut pris faussement pour celle-ci : « Mon aile gauche recule de Crouy-

Coulombs jusqu'à Montigny-Gandelu. Marwitz (si c'est possible par une attaque) couvre le mouvement contre l'ennemi qui a passé à Charly... »

On vit dans le recul de l'aile gauche le prélude de la retraite de toute la 1re armée. Les ordres de retraite aux troupes furent maintenus et, à 14 h. 30, Moltke fut prévenu. Peu après, arrivèrent les avis des victoires de la Garde et des Saxons : « Les Français refluaient de Sézanne vers la Seine. » [Faux : le 9e corps n'avait pas bougé ; la 17e div. act. et la 52e de rés. à sa droite n'avaient reculé que de 4 kil.; mais plus à l'est, de Connantré à Trouan, sur plus de 35 kil., presque tout était en retraite.] On dut répondre que le recul de la 1re armée imposait celui de la 2e. Partout les troupes protestèrent contre l'ordre de retraite, mais naturellement surtout là où elles étaient victorieuses.

L'aile gauche de la 3e armée n'avait pas réussi à avancer le 9, mais les progrès de sa droite étaient tels (elle avait pris environ 50 canons) que von Hausen était plein d'espérance quand, vers 13 h. 20, ses services interceptèrent un sans-fil de la 2e armée annonçant qu'elle reculait, « l'aile gauche vers Damery ». Vers 15 h., on apprit que Bülow avait, avant 13 h., donné l'ordre de retraite aux 3 divisions saxonnes détachées par la 3e armée pour l'aider. Ce n'est que vers 17 h. 30 qu'arriva enfin un sans-fil de Bülow annonçant sa retraite. Celle du restant de la 3e armée fut aussitôt ordonnée.

Pendant que cet ordre était rédigé, Hentsch arriva à Châlons, sans avoir (on ne sait pourquoi) passé par la 2e armée. Il y exposa à Hausen qu'il avait été nécessaire de faire reculer la 1re et la 2e armée derrière l'Aisne. Hausen lui communiqua les ordres qu'il venait de donner. Hentsch reconnut leur convenance et à 18 h. 20 quitta Châlons pour Courtisols (à 11 k. à l'Est, quartier général de la 4e armée). On y avait reçu à 16 h. 15 un sans-fil de la 3e annonçant sa retraite, puis à 17 h. 10 un avis de la 5e annonçant qu'elle attaquerait la nuit sur la ligne Louppy-Ippécourt et demandant de couvrir son flanc droit. En possession de ces avis si différents, le duc Albert de Wurtemberg se décida à préparer sa retraite sans l'ordonner. Pendant la préparation des ordres, la 3e armée prévint que son corps de gauche (le 19e) ne voulait pas bouger, au moins jusqu'à la matinée du 10, l'ennemi reculant. Le duc demanda à son 8e corps (le voisin de gauche du 19e) ce

qui se passait devant lui ; il lui fut répondu que l'artillerie française avait presque cessé de tirer. L'hésitation du duc crût. A ce moment (18 h. 40), Hentsch arriva. Il chercha à décider le duc à battre en retraite derrière la Marne et le canal de la Marne au Rhin. Celui-ci s'y refusa énergiquement et Hentsch lui laissa le soin de se concerter avec Moltke par le téléphone qui fonctionnait entre Courtisols et Luxembourg. Vers 20 h., le duc eut communication d'un sans-fil à la 5e armée par lequel Moltke interdisait à celle-ci son attaque nocturne. L'indécision du duc en fut accrue, mais, vers 21 h., un message téléphoné par Moltke y mit fin : « La 3e armée, disait-il, reste au sud de Châlons, prête à une nouvelle offensive. La 5e attaque dans la nuit du 9 au 10. La 4e (si elle peut espérer un succès), fera de même et se mettra dans ce cas en rapports avec la 3e. » Cet ordre fut aussitôt téléphoné à la 3e armée qui le considéra comme la réponse à son sans-fil de 18 h. 30, mais qui en fut d'autant plus étonnée qu'elle venait d'intercepter le sans-fil de Moltke à la 5e interdisant à celle-ci son attaque nocturne. Pendant que Hausen hésitait, Hentsch, qui était toujours à la 4e, lui téléphona que « l'ordre de rester au sud de la Marne ne devait pas être exécuté suivant sa lettre, la situation de la 2e armée étant autre que Moltke l'avait cru ; lui-même, Hentsch, se portait responsable que la 3e armée devait dans ces circonstances agir comme les nécessités de la 2e l'imposaient». Hentsch s'étant présenté lors de sa visite comme ayant pouvoirs, Hausen crut devoir maintenir ses ordres de retraite.

A la 4e armée, où se trouvait Hentsch, on attaqua au contraire, quoique sur certains points les troupes eussent déjà battu en retraite, mais les succès furent très minces ; la 5e armée en remporta d'à peine plus importants ; mais quoique leurs troupes fussent bien fatiguées, elles avaient l'impression que l'énergie des nôtres était comme « brisée ». Aussi Hentsch, lorsqu'il arriva à la 5e armée à 9 h. du matin, ne parvint-il pas à persuader au Kronprinz et à son chef d'état-major qu'il avait « pleins pouvoirs » pour faire reculer leur armée sur la ligne Sainte-Menehould Clermont, « la 2e armée n'étant plus qu'un tas de scories ». Il dut s'en aller à Luxembourg sans avoir rien obtenu d'eux.

Depuis le départ de Hentsch le 8 à 11 h., Moltke avait vécu dans l'angoisse : les nouvelles de l'avance des Alliés entre la 1re et la 2e armée le torturaient. Vers midi, il se décida à envoyer le

major v. Redern porter à la 6e armée à Dieuze l'ordre suivant :

Comme il n'y a pas à compter sur une intervention prompte de la 4e et de la 5e armées dans la direction Neufchâteau-Mirecourt et comme la possibilité pour la 6e armée de pénétrer par la haute Moselle grâce à ses propres forces est douteuse, *on projette de retirer de fortes portions de celle-ci. S'y préparer immédiatement.* L'artillerie lourde qui ne fait pas partie de la 6e armée (et en particulier celle tirée de Metz) doit être rendue disponible pour un autre emploi.

Déjà le 8 au matin, le chef des munitions de campagne avait informé le kronprinz Rupprecht qu'on allait lui enlever un grand nombre de sections de munitions d'artillerie lourde pour les attribuer à l'attaque des Hauts-de-Meuse par la 5e armée. Comme de nouveaux progrès, d'ailleurs chèrement achetés, avaient été faits dans l'attaque de la position de Nancy, Rudolf à 15 h. 30 quitta Dieuze pour aller protester auprès de Moltke contre cette modification de plan. Il croisa en route Redern, mais parvint à faire contremander l'ordre porté par ce major. Moltke, « qui tenait son grand corps courbé », donna à Rupprecht « l'impression d'un homme malade et brisé ». Rupprecht essaya en vain de le convaincre que l'ennemi n'était plus capable d'une grande offensive.

Le soir du 8, peu de nouvelles arrivèrent à Moltke : Hentsch gardait le silence et les armées, croyant qu'il rendait compte, faisaient de même. Ce n'est que le 9, vers 8 h. du matin, qu'arriva enfin un sans-fil de la 1re armée annonçant qu'elle comptait amener la décision le 9 à l'aile droite. Puis, vers 12 h. 30, un sans-fil intercepté apprit que la 5e div. de cav. était engagée dans une escarmouche à Marigny (à 13 kil. au N. O. de Château-Thierry). L'interception d'un autre sans-fil fit savoir, vers 13 h. 15, que dès 9 h., quatre colonnes ennemies avaient atteint la Marne et que la 2e armée voulait reculer, l'aile droite vers Damery. Moltke craignit aussitôt le pire. Le 5e corps (g. Strantz), qui attaquait Troyon, ayant téléphoné à 13 h. 25 que de forts rassemblements de troupes avaient été observés de l'autre côté de la Meuse, Moltke lui ordonna immédiatement d'abandonner l'attaque et d'aller construire une position fortifiée entre Verdun et Metz. Strantz, ne comprenant pas la raison de cet ordre, se refusa d'abord à l'exécuter et ne s'y décida que quand il lui fut réitéré.

Vers 13 h. 30, Moltke fit également téléphoner à la 6e armée d'abandonner l'attaque de la position de Nancy. Le kronprinz Rupprecht s'y était déjà décidé auparavant, lui ayant été téléphoné de Luxembourg le matin que l'ordre d'abandonner l'attaque donné la veille subsistait malgré le consentement de la continuer donné depuis par Moltke (!), après quoi les chefs d'état-major des 3 corps intéressés lui avaient déclaré ne pouvoir garantir un succès à bref délai. Mais ce qu'il y avait de grave dans cet ordre était qu'il y était ajouté que « toutes les troupes dont on pouvait se passer devaient être rendues disponibles et *les préparatifs pour occuper une ligne de défense en arrière commencés immédiatement* ».

Vers cette heure aussi, ordre fut téléphoné à la nouvelle 7e armée, en formation en Belgique, d'y laisser le 9e corps de réserve et de ne réunir à Saint-Quentin que le 15e c. et le 7e corps de rés.

Un peu après avoir donné ces ordres (semble-t-il), Moltke fit son rapport au kaiser et lui proposa, non seulement la retraite de l'aile droite, mais même celle de toute l'armée. Le quartier-maître général v. Stein et le gén. aide-de-camp v. Plessen s'y opposèrent. Le kaiser se rangea à leur avis. L'entretien, d'après v. Stein, avait été « un peu vif et sans étiquette. Moltke avait même un moment mis sa main sur le bras du kaiser comme pour l'apaiser ; celui-ci n'était cependant pas particulièrement agité. »

« Une tentative française de percer entre Metz et Verdun n'étant pas invraisemblable », vers 18 h., Moltke réitéra à la 6e armée l'ordre de réunir les troupes disponibles à Metz et d'y renvoyer l'artillerie empruntée. Le 1er corps bavarois (qui allait être transporté en Belgique) reçut l'ordre de s'arrêter dans cette ville.

Vers 18 h. 30 arriva un radio (?) de Bülow annonçant qu'il retraitait sur Dormans et Kluck sur Gandelu. Cela semblait indiquer qu'ils allaient faire leur jonction à Fismes et combler enfin la lacune. Comme en même temps des nouvelles favorables arrivaient des 3e, 4e et 5e armées, le col. Tappen conseilla à Moltke de ne pas les faire reculer. Moltke y consentit. Entre 20 h. et 21 h., arriva l'avis de la retraite de la 3e armée, mais sur l'ordre de Bülow *malgré son avance victorieuse*, puis le

kronprinz Guillaume réitéra sa demande d'offensive. Tappen en profita pour faire autoriser l'attaque nocturne des 4e et 5e armées et la reprise de l'attaque contre Troyon.

Le 10, des nouvelles moins rassurantes de Pologne et de Bülow vinrent de nouveau torturer Moltke. Au rapport chez l'empereur vers 13 h., sa nervosité frappa. Le silence persistant de Hentsch contribuait à dérouter. Vers 15 h., il arriva enfin. Il déclara que la 1re armée songeait déjà à battre en retraite lors de son arrivée (*faux* !) et qu'il n'avait fait que diriger cette retraite sur Soissons-Fismes (*faux pour la 2e ville !*) en conformité avec les intentions de Moltke. Les 2e et 3e armées reculant derrière la Vesle et Châlons, les 4e et 5e pouvaient se maintenir dans leur position actuelle si l'on prenait les forts de la Meuse. Quant à l'ennemi, il le peignit comme à bout de forces (*niedergebrochen*). Ces nouvelles, particulièrement celle de la retraite sur Fismes (ce qui comblait le trou entre la 1re et la 2e armée) réjouirent tant de Moltke que Hentsch crut devoir lui conseiller d'aller juger sur place la si importante question de la position des armées 3, 4 et 5. Moltke s'y décida pour le lendemain. En attendant, à 17 h. 30, il donna l'ordre à la 2e armée de s'établir derrière la Vesle, la gauche à Thuizy ; à la 3e de s'établir de Mourmelon à Francheville, à la 4e de s'établir au nord du canal de la Marne au Rhin, à la 5e de rester dans ses positions et au 5e corps de reprendre l'attaque de Troyon.

Le soir, Hindenburg télégraphia que Rennenkampf avait battu en retraite à temps et la 1re armée qu'elle était à Villers-Cotterets ; elle ne retraitait donc pas sur Fismes, le trou ne se bouchait pas! Moltke se découragea de nouveau.

Le 11, à 5 h. du matin, Moltke, Tappen et Dommes quittèrent Luxembourg et allèrent d'abord à la 5e armée à Varennes. On y était plein de confiance. A Suippes (3e armée) et à Courtisols (4e), même note. Moltke se décida à les maintenir où elles étaient. Tappen en rédigeait l'ordre quand arriva un sans-fil de Bülow : « L'ennemi paraît diriger son attaque principale contre l'aile droite et le centre de la 3e armée pour y percer. Peut réussir, étant donnés l'étendue des fronts et les effectifs. Peut être paré par le recul du centre jusqu'à hauteur de Suippes-Sainte Menehould. Une nouvelle offensive ensuite aurait grandes chances de réussir. » L'imagination de Moltke lui peignit aussitôt la 3e ar-

mée enfoncée, la 4e et la 5e coupées. Il alla à Suippes et y ayant trouvé un semblant de confirmation de l'avis de Bülow, ordonna à 14 h. 30 la retraite des 4e et 5e armées pour pouvoir raccourcir le front de la 3e. Après une entrevue avec Bülow auquel il subordonna la 1re et la 7e armées, Moltke rentra brisé à Luxembourg dans la nuit du 11 au 12.

Le 12 de mauvaises nouvelles arrivèrent : les Autrichiens battaient en retraite derrière le San ; la 5e div. de cav., ayant voulu défendre offensivement la trouée près d'Hartennes, était tombée sous le feu des Français, avait reculé sur Bazoches et la cavalerie franç. en avait profité pour occuper le 11 un passage de la Vesle ; le 12, les Anglais en forcèrent le passage à Braisne et les Français à Fismes ; Bülow dut abandonner Reims. Le 13, vers 15 h. l'arrivée sur le Chemin des Dames du 7e corps de rés. qui avait pris Maubeuge permit enfin de boucher le trou qui avait tant inquiété Moltke, Hentsch et Bülow. C'est à leurs *craintes chimériques* et à la liaison défectueuse des armées allemandes qu'était dû ce recul général des ennemis qui a constitué la victoire de la Marne : sauf à Braisne et à Fismes, les Alliés n'avaient fait que suivre ou avaient été repoussés à peu près chaque fois qu'ils avaient attaqué.

Dès le 12, l'état nerveux de Moltke était tel que le kaiser dit à Plessen que le ministre de la Guerre Falkenhayn devrait lui être donné comme collègue ; le 13 et le 14, il s'aggrava ; le 14, à 15 h., le kaiser dut envoyer Lyncker à Moltke pour lui faire dire qu'il devait s'annoncer comme malade et passer ses fonctions à Falkenhayn.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Léo Bronstein : *Lutte et réconciliation*, essai sur la manifestation du réel dans l'art; Alcan. 30 »

Lucien Leluc : *Un artiste orléanais au XVIIIe siècle : Aignan-Thomas Desfriches, 1715-1800;* Cahiers Orléanais, Orléans. « »

Folklore

J. B. Marcaggi : *Lamenti, voceri, chansons populaires de la Corse*, pu-

bliées avec le texte corse, la traduction française, une introduction sur la poésie populaire corse et 13 morceaux de musique; Rombaldi, Ajaccio. 15 »

Histoire

Victor Chapot : *Le monde romain.* Avec 2 pl. h. t., 11 cartes dans le texte et 1 hors-texte. (Coll. *L'Evolution de l'humanité*); Renaissance du Livre. 30 »

Emile Gabory : *La Révolution et la Vendée,* d'après des documents inédits. II : *La Vendée militante et souffrante;* Perrin. 20 »

S. Gsell, G. Marçais, G. Yver : *Histoire d'Algérie.* Avec de nombr. gravures; Boivin. 15 »

Paul Matter : *Cavour et l'unité italienne.* Tome III : *1856-1861*; Alcan. 45 »

Littérature

Louis Batiffol : *Le cardinal de Retz.* Ambitions et aventures d'un homme d'esprit au XVIIe siècle. Avec un portrait; Hachette. 20 »

Maurice Bocate : *Colardeau ou le poète aux champs. Un milieu provincial de 1746 à 1776;* Peyronnet. 4 »

Paul Brulat : *Du bonheur.* (Coll. Les petits reliquaires); Figuière. 2 50

Jérôme Carcopino : *Etudes romaines.* I : *La basilique pythagoricienne de La Porte majeure.* Avec 8 plans et 24 illust; L'Artisan du Livre. 30 »

Paul Carru : *En Bresse autrefois : Souvenirs d'un paysan du Revermont.* Avec la notation musicale de 10 vieilles chansons ou rondes du pays de Bresse, une carte du territoire de Treffort et un dessin à la plume; Syndicat d'initiative et de tourisme, Bourg-en-Bresse. 10 »

Chateaubriand : *Lettres à la comtesse de Castellane,* publiées par la comtesse Jean de Castellane; Plon. 10 »

Eugène Figuière : *Notre bréviaire;* Figuière. 8 50

Albert Flament : *La vie amoureuse de Lady Hamilton, ambassadrice d'Angleterre.* (Coll. Leurs amours); Flammarion. 9 »

Théophile Gautier : *Lettres à la Présidente et Galanteries poétiques.* Edition contenant 65 lettres inédites et le texte exact de la lettre d'Italie, publiée avec une introduction et des notes par Helpey, bibliographe poitevin, accompagnée d'une étude sur *La Présidente* par Sylvestre Bonnard; Edition du « Musée secret », Neuilly. « »

Raymond Genty : *De l'amour.* (Coll. Les petits reliquaires); Figuière. 2 25

Maxime Gorki : *Notes et Souvenirs,* traduit du russe par Dumesnil de Gramont; Calmann-Lévy. 9 »

Jean Guirec : *Victor Margueritte, l'homme et l'écrivain;* Delpeuch. 5 »

F. de Joannis : *De l'amitié.* (Coll. Les petits reliquaires); Figuière. 2 50

Sandor Kémeri : *Promenades d'Anatole France.* Préface de P.-L. Couchoud; Calmann-Lévy. 9 »

Pierre de Lanux : *La vie de Henri IV.* (Coll. Vie des Hommes illustres n° 5); Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 %

Hugues Lapaire : *Des heures.* (Coll. Les petits reliquaires); Figuière. 2 50

H. A. Needham : *Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIXe siècle*; Champion. « »

Dorothy O'Connor : *Louise Labé, sa vie et son œuvre;* Presses françaises. 25 »

Marie-Louise Pailleron : *L'enlèvement à la belle étoile. Histoire de Monsieur de Saint-Géran;* Plon. 15 »

Alexis Souvorine (Directeur du *Novoïe Vremia*) : *Journal intime,* traduit du russe par M. Lichnevsky; Payot. 10 »

Léon Treich : *L'esprit de Chamfort.* (Coll. d'anas n° 22); Nouv. Revue franç. 5 + 20 %

Léon Treich : *Histoires pour la nouvelle année.* (Coll. d'anas n° 21); Nouv. Revue franç. 5 » + 20 %

Musique

Arthur Honegger : *Un miracle de Notre-Dame. L'Impératrice aux rochers*, musique de scène pour le drame de Saint-Georges de Bouhélier; Senart. « »

W. R. Spalding : *Manuel d'analyse musicale*, édition française, par M. Firmin Roz. Préface de M. Adolphe Boschot; Payot. 30 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Burton J. Hendrick : *La vie et la correspondance de Walter H. Page, ambassadeur des Etats-Unis à Londres de 1913 à 1918*, traduit par Louis-Paul Alaux; Payot. 60 »

Général de Trentinian : *L'Etat-major en 1914 et la 7e division du 4e corps. 10 août au 22 septembre 1914;* Fournier. « »

Philosophie

Divers : *L'évolution psychiatrique. Psychanalyse. Psychologie clinique*, tome II; Payot. 25 »

Louis de La Vallée Poussin : *La morale bouddhique*. Préface de Emile Senart; Nouv. libr. nationale. 12 50

Charles Richet : *L'intelligence et l'homme*, études de psychologie et de physiologie; Alcan. 35 »

Poésie

Pierre d'Arcangues : *La maison du soleil;* Plon. « »

Marie-Thérèse Gadala : *L'anneau de cristal*. Préface d'Hélène Vacaresco; Figuière. « »

Raymond Genty : *La Lampe d'Aladin;* Figuière. 5 »

Gaston Giraudias : *Les refuges; Nouvelle journée.* « »

Alfred de Saint-Quentin : *Le petit Rolland*; Stock. « »

Juozas Tysliava : *Coupe de vents*. Traduction de H. Izdebska. Introduction de O. W. de L. Milosz. Portrait de l'auteur par Foujita; Ceux qui viennent « »

Questions médicales

Dr Cabanès : *Le mal héréditaire*, 2e série. Avec de nombr. illust.; Albin Michel. 15 »

Roman

Gabriel d'Aubarède : *L'Ingrat;* Cahiers du Sud, Marseille. « »

André Billy et Moïse Twersky : *Le fléau du savoir. (L'épopée de Ménaché Foïgel)*; Plon. 12 »

Louis des Courières : *Au gré du destin;* Libr. Treillart. « »

Marie Dormoy : *L'exorcisée;* Flammarion. 12 »

Georges d'Esparbès : *La folie de l'épée;* Albin Michel. 12 »

Jean Francis-Bœuf : *Sous le triste soleil splendide;* Messein. 9 »

J. C. Holl : *La chaîne d'amour. L'amant. Le mari. L'amant;* Libr. des lettres. 12 »

Panaït Istrati et Josué Jéhouda : *La famille Perlmutter;* Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 %

Drieu La Rochelle : *La suite dans les idées;* Le Sans Pareil. 12 »

Charles Le Goffic : *Madame Ruquellou;* Plon. 12 »

Georges Maurevert et Emeran C. du Maine : *Eros et la Riviera;* Edit. Radot. 12 »

Maurice Mutterer : *La reine Sibylle;* Berger-Levrault. 7 20

Jeanne Perdriel-Vaissière : *C'est votre histoire;* Plon. 3 »

Henry Raad : *Les trois pommes du jardin des fées;* Messein. 7 »

Paul Reboux : *Trio;* Flammarion. 12 »

Louis de Robert : *Ni avec toi ni sans toi;* Flammarion. 12 »

Marc Séménoff : *Dans les jardins d'amour de Catherine-la-Grande:* Sansot. « »

Stefan Zweig : *Amok ou le fou de Malaisie. Lettre d'une inconnue. Les yeux du frère éternel*, traduit de l'allemand par A. Hella et O. Bournac. Préface de Romain Rolland; Messein. 6 »

Sciences

R. Cornubert : *Généralités de chimie;* Presses universitaires. « »
René Mesny : *Les ondes électriques courtes;* Presses universitaires. 30 »
Eugenio Rignano : *Qu'est-ce que la vie,* nouveaux essais de synthèse biologique; Alcan. 20 »
Pierre Thomas : *Cours de chimie biologique. I : Partie générale;* Presses universitaires. 70 »

Sociologie

Léon Abensour : *Le problème féministe. Un cas d'aspiration collective vers l'égalité;* Edit. Radot. 10 »
Antonin Franchet et Léon Franchet : *Les lectures de l'apprenti.* Textes coordonnés pour l'éducation professionnelle. Préface de M. H. Luc; Libr. de l'Enseignement technique. « »
Mary E. Richmond : *Les méthodes nouvelles d'assistance. Le service social des cas individuels,* traduit de l'anglais par Mme P. de Chary et le Dr René Sand. Préface de M. le Dr Armand Delille; Alcan. 15 »

Sports

Claude Anet : *Suzanne Lenglen;* Kra. 12 »

Varia

J.-W. Bienstock et Curnonsky : *Le livre de chevet,* recueil d'anas; Edit. Crès. 10 »

Voyages

Edmond Gojon : *En Algérie avec la France;* Fasquelle. 12 »
Francis Jammes : *Basses-Pyrénées.* (Coll. Portrait de la France); Emile-Paul. « »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Georges Brandès et la traduction des « Essais choisis ». — Le corps de Mme de Staël est-il conservé dans l'alcool? — A propos d'Albert Millaud. — De l'emploi du mot emprise. — L'amour platonique. — Question d'orthographe. — Les auteurs dramatiques et les revues : un article de M. H.-R. Lenormand. — Toujours le théâtre et la critique : une lettre de M. Michel-Maurice Lévy. — Encore un auteur dramatique. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le grand prix littéraire annuel de l'Algérie, d'une valeur de 5.000 francs, a été attribué à M. Albert Tustes pour son recueil de poésies : *Plaisir des Dieux.*

Le jury du prix Minerva a décerné ses trois prix de 5.000, 3.000 et 2.000 francs à Mme Charlotte Chabrier (*Les Danaïdes*), Mme Mourra (*La Mariée*) et Mme Marvig (*Sous le vent des Cimes*), trois romans manuscrits.

Le prix de littérature coloniale, d'une valeur de 4.500 francs, a été décerné à Mme Ch. Chivas-Baron pour son roman *Confidences de métisse.*

§

Georges Brandès et la traduction des « Essais choisis ». — Dans l'article qu'il consacrait à Georges Brandès dans le *Temps* du 21 février, M. Paul Souday, parlant des *Essais choisis* édités par le *Mercure de France* dans la traduction de Mme S. Garling, avec une préface d'Henri Albert, s'exprimait ainsi :

Je suis persuadé que des traductions de ses principaux travaux auraient facilement trouvé des éditeurs et des lecteurs. Mais il aurait fallu qu'il s'en occupât. Il s'en occupait si peu qu'ayant parlé ici des *Essais choisis*, dont la couverture portait la mention : « Traduits avec l'autorisation de l'auteur », je reçus de lui une lettre, d'ailleurs fort courtoise et même reconnaissante, où il me déclarait qu'il n'avait donné cette autorisation à personne. Il laissait faire ! Il se plaignait que notre public ne s'intéressât pas à lui, mais il ne surveillait vraiment pas beaucoup ses intérêts littéraires dans notre pays.

Désireuse de rétablir la vérité au sujet de l'assertion de Georges Brandès rapportée par M. Paul Souday, la traductrice des *Essais choisis*, Mme S. Garling, a adressé au critique du *Temps* la lettre suivante :

Paris, 24 février 1927.

Monsieur,

Rentrant à Paris après quelques jours d'absence, ce n'est que ce soir que je vois votre article sur Brandes paru dans le *Temps* du 21 oct. Vous voulez bien y citer une traduction d'*Essais choisis*, publiée par moi en 1914. Malheureusement, en vous référant à une lettre de Brandes, vous y donnez à entendre que c'est sans l'autorisation de celui-ci qu'est paru ce recueil. Si la couverture des *Essais* porte la mention « Traduits avec l'autorisation de l'auteur », ce n'est pas seulement parce que Brandes « laissait faire », mais bien parce qu'un contrat du 19 février 1912 me conférait le « droit exclusif et absolu de traduire, d'adapter et de publier en France, en langue française, ses œuvres : *Les grands courants de la littérature du XIXe siècle, Personnalités françaises et allemandes,* et *Epoques et pays différents* » ; je vous communiquerai volontiers ce contrat qui prévoit délais de validité, renouvellements et partage des droits d'auteur perçus en France.

Brandes souffrait, comme vous le constatez, de ce qu'il prenait pour de l'indifférence de la part des milieux littéraires français. Peut être n'était-ce pas une raison suffisante pour pousser le détachement apparent jusqu'à l'oubli de la signature donnée.

En vous remerciant d'avance de la rectification que votre courtoise impartialité ne manquera pas de juger nécessaire, je vous prie d'agréer, etc.

S. GARLING.

§

Le corps de Mme de Staël est-il conservé dans l'alcool ? — La lettre ci-dessous nous est adressée en réponse à l'écho que nous avons inséré sous ce titre le 1er mars. Son auteur, M. Jean Mistler, a

publié récemment un ouvrage sur Mme de Staël et ses relations avec le comte Maurice O'Donnel.

Ce n'est pas, comme le croit votre correspondant, Mme de Staël, mais sa mère, Mme Necker, qui se fit ensevelir dans un cercueil plein d'alcool. Elle mourut à Lausanne, le 15 mai 1794, après avoir pris cette bizarre disposition funéraire. Un espion de police, dans un rapport adressé à Barthélémy, a recueilli une mauvaise épigramme qu'on fit courir à ce propos. La voici :

Ci-gît qui dans son agonie
N'imagina rien de plus beau
Que d'être placée au tombeau
Comme une pêche en l'eau-de-vie.

C'est P. Kohler, dans son livre sur *Mme de Staël et la Suisse*, qui a recueilli tous ces détails. Quant au monument funèbre, je ne sais plus où j'ai lu qu'il avait été ouvert une fois, au cours du XIXe siècle, assez longtemps après que Mme de Staël était allée y rejoindre M. et Mme Necker.

A noter que Mme Necker a écrit un livre intitulé *Les inhumations précipitées* (Paris, 1790, in-8).

M. Edmond Barde, rédacteur au *Journal de Genève*, nous envoie d'autre part les précisions suivantes :

A propos du discours du duc de La Force, un lecteur du *Mercure de France* demande si le comte d'Haussonville « veillait aussi sur la cuve d'alcool où fut plongé le corps de Mme de Staël et qui lui tient lieu de cercueil, dans le monument funéraire qu'on aperçoit de la tour féodale du château » [de Coppet].

Et le *Mercure de France* parle à ce propos de « légende ».

Il n'a pas tout à fait tort.

On trouvera à ce sujet toutes les précisions nécessaires dans le livre remarquable de M. Pierre Kohler : *Madame de Staël et la Suisse*, p. 157 et suiv., 319 suiv., 669 suiv. (Payot, 1916).

Mais d'aucuns nous sauront gré peut-être de les résumer.

A la mort de son épouse (15 mai 1794), Necker fit en hâte entreprendre, dans un boqueteau de hêtres, situé à quelque 300 m. au sud du château et enclos d'un mur, la construction d'un mausolée en forme de temple grec. Les travaux exigèrent trois mois. Du 15 mai au mois d'août l'inconsolable veuf garda et veilla le cercueil dans le salon du château de Beaulieu à Lausanne, où il résidait alors.

Suzanne Curchod avait elle-même ordonné que son corps fût conservé dans l'esprit de vin. Cet ordre fut exécuté.

Necker vint reposer à côté de sa femme en avril 1804 ; on le coucha dans la second niche de la fameuse cuve de marbre, qui fut également rempli d'esprit de vin.

Mme de Staël, elle, mourut à Paris le 14 juillet 1817. Son corps fut embaumé, puis conduit à Coppet à petites journées. M. de Broglie fit percer par un seul ouvrier la porte murée du mausolée où il pénétra seul.

« Au milieu (de la chambre sépulcrale), a-t-il raconté dans ses *Souvenirs*, la cuve de marbre noir encore à moitié remplie d'esprit de vin. Les deux corps étaient étendus, l'un près de l'autre, et recouvert d'un manteau rouge. La tête de

Mme Necker s'était affaissée sous le manteau ; je ne vis point son visage ; le visage de M. Necker était à découvert et parfaitement conservé. »

Le cercueil de Corinne fut déposé *au pied de la cuve de marbre*, le 28 juillet 1817. Puis la porte d'entrée fut murée ; elle n'a, paraît-il, jamais été rouverte.

Des chemins qui entourent, à grande distance d'ailleurs, le bois de hêtres, on ne découvre le monument qu'à la chute des feuilles. Mais en hiver le promeneur attentif peut en voir distinctement le fronton orné d'un bas-relief que Canova avait exécuté à la demande de Mme de Staël. L'artiste a représenté l'auteur de l'*Allemagne* « pleurant sur le tombeau de ses parents, tandis que son père, attiré vers le ciel par Mme Necker, lui tend la main pour lui dire un dernier adieu ». (Haussonville, *Salon de Madame Necker*, tome II.)

§

A propos d'Albert Millaud.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Quoique lecteur assidu du *Mercure*, je prends connaissance, aujourd'hui seulement, de l'entrefilet que M. C. P. a consacré, dans le numéro du 1er décembre dernier, à Glais-Bizoin et à mon père, Albert Millaud.

Je ne conteste pas à M. C. P. — je suppose qu'il s'agit de M. Camille Pitollet — le droit de juger sévèrement le talent d'Albert Millaud; mais je suis vraiment surpris qu'il fasse allusion à la naissance de mon père « fils de banquier » et à ses « évolutions ». En toutes choses, éclairons nos lanternes : qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Mon père était, en effet, fils de Polydore Millaud, banquier, mais celui-ci était surtout fondateur du *Petit Journal* et créateur de la presse à un sou ; et quant aux évolutions de mon père, *quid* ? Albert Millaud n'a jamais fait de politique : il fut journaliste — médiocre, soit — mais journaliste jusqu'à sa mort et auteur dramatique, c'est-à-dire de 1864 à 1892.

Excusez je vous prie cette défense que justifie mon affection filiale : Albert Millaud et Glais-Bizoin sont, tous deux, morts et oubliés, hélas ! Laissons-les dormir et ne mêlons à leur souvenir, si vous le voulez bien, ni l'antisémitisme, ni la politique.

Veuillez agréer, etc.

RENÉ MILLAUD
Secrétaire de la Chambre des Députés,
Rédacteur au *Figaro*, au *Temps* et au *Matin*.

§

De l'emploi du mot « emprise ». — Un des membres du « Grammaire-Club » a répondu, dans l'*Opinion* du 12 février, à la question que nous avons posée ici, le 15 janvier dernier (p. 511), sur l'emploi du mot « emprise » avec le sens d'influence.

Le mot *emprise*, dit-il, est un vieux mot français qui avait le sens d'*exploit* ou *entreprise*.

Revenu à la mode à l'époque du symbolisme, il est, depuis lors, l'objet d'un faux sens, dû à sa forme, qui rappelle *empire, empiétement, empoignement* et même *empreinte!*

Si l'on veut parler correctement, il faut donc lui substituer ces mots selon le cas : le mot *empire* est le plus souvent justifié.

Notons cependant que *droit d'emprise* veut dire *droit d'empiétement sur la voie publique*, dans le vocabulaire des agents-voyers. Mais cette exception explique l'analogie sans motiver toutes les confusions qui en proviennent. Le scrupule de Barrès était excellent et fort honorable pour un si grand écrivain.

Notons que le mot *prise*, employé par Barrès dans la phrase que nous avons citée, convient aussi très bien pour exprimer l'idée d'influence, de possession. Nous en trouvons un exemple dans le livre, récemment paru, de M. Paul Reboux, *Trio*, page 239 : « Paulette se libéra de la prise physique que le contact nocturne renforçait quotidiennement. » — L. DX.

§

L'amour platonique.

Monsieur le Directeur,

Par souci d'éviter une confusion qui risque d'égarer l'opinion sur la véritable nature de l'amour platonique (*éphèbérastie*), permettez-moi d'ajouter quelques mots à la critique du *corydonisme* gidien que J. de Gourmont publie dans le *Mercure* du 1er mars dernier.

Votre collaborateur pense avec raison que l'*inversion* sexuelle chez l'homme ne peut produire de philosophes, mais là où il y a confusion flagrante, c'est quand il assimile l'*inversion* sexuelle du gynandre (homosexuel) avec l'*aversion* sexuelle de l'androgyne (pédérastie), en faussant le sens de la conception platonicienne de l'Eros uranien ou psychique dont la valeur est spirituelle et qu'André Gide appelle la « pédérastie normale » (1). Il faut avouer que dans l'état actuel de nos connaissances biologiques et psycho-synthétiques, la « pédérastie normale » ne saurait être que l'*androgynat* (2) qui, comme Platon nous le dit, est l'identité spirituelle des sexes, de l'Amitié (Psyché) et de l'Amour (Eternel-Adolescent), en sorte que l'amour platonique, que symbolise le baiser de Narcisse, se confond à la fois avec la Sagesse (le *féminin*) et l'éclair créateur du génie (le *masculin*).

Contrairement à l'assertion de J. de Gourmont, la sexualité intégrale ou cérébrale de l'amour androgyne ou divin intervient dans le déterminisme mental du Sage dont la polarité cérébro-génitale est en état de synergie (*érotisme*) et non plus de sympathie (*sexualisme* normal ou anormal).

(1) *Corydon*, p. 38.
(2) La bisexualité paléo-infantile de chaque individu (*narcissisme*), admise par Freud. (Sur l'Androgynosophie, voir : L. Estève : *L'Enigme de l'Androgyne*. Ed. du Monde Moderne.)

Je vous prie, monsieur le Directeur, de trouver ici l'expression de mes sentiments distingués. CAMILLE SPIESS.

§

Question d'orthographe. — On parle beaucoup d'homo-sexualité en ce moment, et on orthographie correctement le mot avec une *h*, le mot grec *omos*, « semblable » étant affecté d'un esprit rude. Mais l'inconvénient est que beaucoup de gens, trompés par la ressemblance avec le mot latin *homo*, se figurent que homo-sexualité ne désigne que les relations contre nature des hommes entre eux. C'est ainsi que M. Jean de Gourmont écrivait ici même à propos de M. André Gide (1er mars, p. 389) : « Si l'homo-sexualité ainsi que le saphisme... etc », ce qui constitue un pléonasme, le saphisme n'étant qu'une forme de l'homo-sexualité ou rapprochement des mêmes sexes.

Pour éviter cette confusion, il serait bien simple soit de se servir des mots *homino-sexualité et fémino-sexualité*, soit, si on veut conserver le mot actuel, de l'écrire *omo-sexualité* en négligeant l'esprit rude. Nous le négligeons bien dans les noms propres Adrien, Annibal, Amilcar, que seuls les érudits un peu pédants écrivent avec un H, et même dans les mots savants *omousiens* et *omoiousiens*. Si les théologiens nous donnent l'exemple pour les noms d'hérésies, nous pouvons bien les suivre pour ces autres hérésies charnelles, qui sont d'ailleurs aussi des fautes d'orthographe. Anatole France ne définissait-il pas l'homino-sexualité le fait de mettre au masculin ce qui doit se mettre au féminin ? — H. M.

§

Les auteurs dramatiques et les revues : un article de M. H.-R. Lenormand. — On sait que la critique dramatique est généralement exercée, dans la presse quotidienne, par des amis des auteurs et des interprètes, le plus souvent auteurs dramatiques eux-mêmes ou candidats à la gloire dorée de la scène, et cela selon les us adulatoires de la plus irréprochable camaraderie envers leurs confrères ou de la dévotion la plus intéressée à l'égard des directeurs. Seules les revues (et encore pas toutes) échappent à cette franc-maçonnerie de la réclame et manifestent une regrettable indépendance. Cela ne fait pas l'affaire des auteurs, qui voudraient s'annexer jusqu'à ce dernier domaine où s'affirme trop dangereusement pour eux la liberté de la critique. Leur colère vient de s'exhaler dans un article récemment publié par M. H.-R. Lenormand (*Chantecler*, 19 février) sous ce titre expressif : *Les ennemis du théâtre*. Nous ne croyons pas dénué d'intérêt d'en reproduire les principaux passages :

Le cas des revues littéraires, écrit M. Lenormand, mérite d'être examiné plus attentivement. On sait que des publications comme la *Revue des Deux*

Mondes, la *Nouvelle Revue Française*, le *Mercure de France*, contribuent à orienter le jugement de la partie la plus cultivée du public, de celle-là précisément dont la carence est ressentie le plus douloureusement par les défenseurs du grand théâtre. Or, j'affirme qu'il y a corrélation entre le mépris dans lequel l'élite française d'aujourd'hui tient l'art dramatique et la politique théâtrale suivie ces dernières années, dans certains périodiques importants. C'est là que se cachent les véritables ennemis de notre art. C'est à ceux-là qu'il convient de s'en prendre, plutôt qu'aux critiques des quotidiens, dont les jugements n'ont pas d'influence décisive.

. . . .

... Voyons la *Revue des Deux Mondes*. N'est-il pas surprenant qu'au moment où des critiques aussi prudents que M. Adriano Tilgher, en Italie, et M. John Palmer, en Angleterre, consacrent des volumes entiers à l'histoire de notre renaissance théâtrale, les lecteurs de la plus grande revue française en soient si mal informés ? N'est il pas incompréhensible de voir M. René Doumic se désintéresser à peu près complètement des batailles que nous livrons depuis vingt ans ? Celles de nos pièces qui, de Lisbonne à Vienne, de New-York à Tokio, de Rome à Berlin, sont accueillies comme les signes les moins discutables d'un renouvellement de la matière dramatique, M. Doumic ne les a pas vues. S'il les a vues, il n'a pas jugé utile d'en parler. Et s'il en a parlé... Mais M. Doumic commente avec la plus sévère honnêteté les « nouveautés » du Boulevard et de la Comédie-Française.

La *Nouvelle Revue Française* et le *Mercure de France* ne peuvent être accusés de pécher par ignorance. Leurs dirigeants savaient quelle satisfaction recevrait leur mépris du théâtre, quand ils attirèrent chez eux M. Maurice Boissard. Ce dernier a sévi plusieurs années dans chacune de ces publications contre *ce bavard et prétentieux M. de Curel, ce vrai parvenu de la littérature dramatique*, contre M. Georges de Porto-Riche et presque tous les dramaturges que des liens affectueux avec ces deux cénacles n'assuraient pas de l'immunité. *Niaiserie, prétention, bavardage, sérieux bête, préciosité amphigourique, voilà, dans son ensemble, tout notre théâtre, depuis cinquante ans.* Ce leitmotiv des chroniques de M. Maurice Boissard résume l'opinion qu'il s'efforçait d'accréditer parmi la clientèle des revues où il écrivait. Si, aujourd'hui, la situation du théâtre sérieux est rendue précaire par l'indifférence des cinquante mille spectateurs lettrés qui suffiraient à assurer sa prospérité, il n'est pas exagéré de prétendre que la *Nouvelle Revue Française* et le *Mercure de France* y sont pour quelque chose.

M. Lenormand continue :

Du moins, M. Boissard est-il un écrivain rendant ses jugements sur des écrivains. Depuis son départ, le *Mercure de France*, qui semble être, actuellement, le milieu où la haine du théâtre sévit avec le plus d'aigre férocité, n'a pas trouvé de critique professionnel dont le tempérament se prêtât aux entreprises qu'il rêvait : aussi a-t-il, en dernier lieu, chargé un dessinateur d'assouvir des rancunes si excessives, des prurits d'éreintage tellement irrésistibles qu'on doit les attribuer à une aliénation partielle du jugement. M. Rouveyre s'emploie à cette besogne avec un manque de goût et des violences qui enlèvent beaucoup de saveur à sa méchanceté. Ses comptes rendus de *la Viveuse et le Moribond*, de

M. François de Curel, et de *Jean le Maufranc*, de M. Jules Romains [M. Rouveyre n'a jamais fait le compte rendu de cette pièce], quoique lourdement injurieux, demeurent en somme étrangers à la critique.

A cette situation pénible M. Lenormand ne voit, pour les pauvres auteurs dramatiques, qu'un moyen d'échapper : les voies de fait. Et il conclut sur cette menace :

Il importe que le nouveau théâtre français, généralement respecté à l'étranger, le soit même en France. Des novateurs, en train de faire leur révolution [?] ne sauraient gaspiller leur temps, ni leur énergie en polémiques. Ils n'ont guère le choix des moyens. Peut-être ne faudrait-il pas leur tenir rigueur d'employer les plus simples, les moins élégants, si certaines revues devenaient coutumières de ces attentats contre l'esprit.

§

Toujours le théâtre et la critique : une lettre de M. Michel-Maurice Lévy. — A la suite de son appréciation d'un ouvrage de M. Michel-Maurice Lévy, intitulé *le Moine* et représenté récemment à l'Opéra-Comique, M. Jean Marnold a reçu la lettre suivante qu'il nous demande d'insérer dans les *Echos*.

58, rue Caulaincourt, 18e.
Téléphone : Marcadet 14-27.

22-2-27.

Jean Marnold (quel beau nom !)

Quand j'étais petit et que l'on me parlait de Jean Marnold, je pensais à Bayard et à Duguesclin, parce que Marnold ça sent la loyauté, la bravoure, c'est un nom forgé avec un fer vaillant et pur ! —

Mais je crois que vous devez en réalité vous nommer Durand ou Dupont, comme moi Lévy et non Bétove ! —

Ceci dit :

Sachez, ô critique avisé, que je ne suis pas un amateur, mais bien un musicien professionnel. (Voulez-vous que je vous fasse parvenir mes titres ? Je vous parie une critique de Louis Schneider, un autre rigolo aussi, que j'en ai plus que vous !...)

Et puis mon nom de Bétove, contrairement à ce que vous voulez bien écrire dans toujours votre critique (?), est beaucoup plus répandu que mon nom de Lévy, car il y en a trop dans l'annuaire des Téléphones et on confond !

En tout cas sachez bien ceci : c'est que vous dégringolez bigrement à mes yeux, car je me faisais une sacrée autre idée de vos critiques, que les huit lignes hâtives et style d'affiche d'élection que le « Courrier de la Presse » m'a fait parvenir ! —

Que vous critiquiez bellement, bravo ! nous ne demandons pas a être encensés. Nous voudrions un peu de compétence dans votre travail et surtout une analyse honnête et loyale des compositeurs que vous essayez (vainement) d'anéantir ! Vous êtes des amateurs, *vous* et non pas moi ! — D'ailleurs rassurez-vous, vous n'êtes pas seul, vous êtes avec des bons rigolos, Louis Schneider (déjà nommé, bravo !), P.-B. Gheusi, de Montgout, Camille Bellaigue, de Pawlovsky, tous, tous excellents musiciens compétents, virtuoses de la com-

position, du piano, du violon ou de la clarinette !! Mais, en tout cas, vous êtes des hommes néfastes, car vous ne vous donnez même pas la peine d'attaquer loyalement, avec des critiques PRÉCISES et DOCUMENTÉES ; vous jetez huit lignes et vous fuyez dans une galipette.

Prenez garde ! l'époque change !! —

Agréez mes civilités, Monsieur. — MICHEL-MAURICE LÉVY *dit* BÉTOVE.

§

Encore un auteur dramatique. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Alger, le 25 février 1927.

Monsieur le Directeur,

On me communique le numéro du 15 février de votre excellente revue. Votre critique dramatique, M. Paul Rouveyre, m'y consacre un article assez long. Je n'aurais rien à redire au contenu de cet article si votre éminent collaborateur s'était borné à faire la critique de mon œuvre. Tout le monde n'envisage pas les choses de la même façon et on ne peut juger que de son point de vue et suivant sa capacité. Il est très certain que le microbe dégénéré de l'époque actuelle ne regarde pas l'univers du même œil que l'immense atlantosaure des temps secondaires. L'aigle qui plane dans l'azur voit plus loin et plus clair que la taupe dont une malencontreuse membrane obscurcit la cornée. On ne peut donc faire grief à un critique de ne pas aimer telle ou telle forme de drame, de ne pas comprendre un poète, de ne pouvoir distinguer la variété d'avec l'uniformité, le grotesque d'avec l'élégance, l'incorrection d'avec la perfection. Tout cela est une affaire d'éducation, de science et de goût. La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

Il en va de même pour la beauté : chacun a son idéal et chacun le trouve plus beau que celui des autres. La mère hibou trouvait ses petits bien faits, mignons, adorables. Allez donc dire à un crapaud qu'il chante moins bien que le rossignol !

Pour en revenir à l'article de votre très distingué critique théâtral, en tant qu'il se borne à mon œuvre, je n'ai rien à dire : il a jugé loyalement suivant ses opinions, sa poétique, sa conception de l'art et de la langue française. Je n'aurai pas l'impertinence de lui reprocher là-dessus quoi que ce soit.

Mais de quel droit s'occupe-t-il de ma personne ? En quoi l'intéresse-t elle ?

Et pourquoi, — comme un vulgaire mouchard de l'époque du « Petit-Père », — me dénonce-t-il à la vindicte des pouvoirs publics ? et en quoi enfin *Galswinthe* constitue-t-elle un danger pour la république ?

Je vous somme, Monsieur le Directeur, et au besoin vous requiers de publier ma réponse, sans en omettre un seul mot, sans y rien ajouter et dans votre plus prochain numéro, à la même place où a paru l'attaque, et avec les mêmes caractères.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

P. GIRAUDET

directeur propriétaire de l'école Lamoricière, Alger.

Le Sottisier universel.

Il y a beau temps que les poètes romantiques ont prêté une âme aux choses et Lamartine faisait de l'anthropomorphisme quand il écrivait :

Ma maison me regarde et ne me connaît plus.

CHARLES LE GOFFIC, *Larousse mensuel*, tome VI, p. 731, mars 1925.

En 1738, amélioration qui parut merveilleuse : le « coche d'eau » ! c'est-à-dire un bateau halé par des chevaux. (Remarquez que, un siècle auparavant quand Mme de Sévigné voulait aller de sa rue du Bac à l'île Saint-Louis, rendre visite à M. de Lauzun ou au président Le Charron, qui avait fait construire la maison que j'habite aujourd'hui, elle employait aussi ce moyen de locomotion). — PIERRE MILLE, *Excelsior* 24 février.

Ainsi l'on peut dire aujourd'hui [après 1870] que nous ne jouissons pas encore complètement d'une paix que nous avons si chèrement achetée et que les hostilités sont continuées, le seront peut-être longtemps encore, par le ver solitaire. — LAROUSSE, *Grand Dictionnaire universel*, volume XIV, page 1604, 4e colonne, article *Ténia*, Paris, 1875.

L'œuvre principale de Brandès, *Les Courants littéraires du XIXe siècle*, attend encore son traducteur. On aurait dû depuis longtemps en traduire, tout au moins, le volume consacré à l'Ecole Romantique Française. — HENRY POULAILLE, *Le Peuple*, 24 février.

4818. Montalembert (Comte de). *Les Momies d'Occident*, depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard. Paris, Lecoffre, 1882, 4 vol. in-12, brochés, couv. imp. (*Un dos cassé*). 8 fr.

Catalogue n° 67, Librairie Cumin frères, Nice.

NAISSANCES... Thérèse et Monique Bauduin, filles jumelles de notre ami Gaston Bauduin, ligueur de Tourcoing, son cinquième enfant. — *L'Action Française*, 27 février.

Michaud sortit de sa torpeur pour répondre, enchanté de se faire valoir à son tour :

— Certainement !... *Tu es Marcellus* !... C'est dans Virgile !

— Vous voyez ! dit Suze, Virgile est votre parrain !... Mais que M. Michaud est donc savant ! — PAUL ZAHORI, *Les Petits Crabes*, roman, *Le Journal* 16 février 1927.

Mais il était leur chef, étant pourvu du génie des entreprises qui leur manquait et qu'ils reconnaissaient en lui. Tel Bonaparte au milieu des généraux de Louis XIV, recevant l'hommage de Condé et de Villars. — PAUL ZAHORI, *Les Petits Crabes*, roman, *Le Journal*, 22 février.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CXCIV

—



Les Éditions Rieder



7, Place Saint-Sulpice, 7
PARIS-VIe

Vient de paraître : **Vient de paraître :**

PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

FRANÇOIS BONJEAN

HISTOIRE D'UN ENFANT DU PAYS D'ÉGYPTE

EL AZHAR

Un volume in-16..... **12 fr.**

M. CONSTANTIN-WEYER

CINQ ÉCLATS DE SILEX

Un volume in-16.... **10,50**

JEAN TOUSSEUIL

Le village gris

Un volume in-16..... **10,50**

MAXIME NEMO

Un dieu sous le tunnel

Un volume in-16... .. **12 fr.**

LES PROSATEURS ÉTRANGERS MODERNES

LODE BAEKELMANS

BINETTES

Traduit du flamand par J. D. JACOBSOHN

Un volume in-16............ **[illegible],50**

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines*, roman. Volume in-18........ 12 fr. »

La Tour d'Amour roman. Volume in 18........ 12 fr. »

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18........ 12 fr. »

La Jongleuse, roman. Volume in-18................ 12 fr. »

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Vol. in-18.. 12 fr. »

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18..... 12 fr. »

L'Imitation de la Mort, Volume in-18........ 12 fr. »

Le Dessous, roman Volume in-18.................. 12 fr. »

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18. 12 fr. »

Son Printemps, roman. Volume in-18.............. 12 fr. »

L'Animale, roman. Vol. in-16....................... 12 fr. »

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917*, avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard, reproduit en héliogravure. Volume in-18.................... 12 fr. »

THÉATRE

(précédé de *Contes et Nouvelles*). Volume in-18..... 12 fr. »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRAN
Registre du Comm

BIBLIOTHÈQ

Collection sur beau papier (0,20

GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs ... 1 vol.
II. *Civilisation ... 1 vol.
III. *La Possession du Monde ... 1 vol.
IV. *Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants 1 vol.

REMY DE GOURMONT

*Une Nuit au Luxembourg. Couleurs ... 1 vol.

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un jour. La Mort du Poète. La Jeune Fille Nue. Le Poète et l'Oiseau etc. ... 1 vol.
II. *Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Églogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Église habillée de feuilles. 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis ... 1 vol.
IV. *Le Roman du lièvre. Des choses. Contes. Notes sur des oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des jardins. Notes diverses ... 1 vol.
V. *Méditations. L'Auberge des douleurs. L'Auberge sur la route. L'Auberge des Poètes. Quelques hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles. La Brebis égarée .... 1 vol.

RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle ... 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle ... 1 vol.

JULES LAFORGUE

I. *Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune ... 1 vol.
II. *Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers vers. Appendice (Notes et Variantes) ... 1 vol.
III. *Moralités Légendaires ... 1 vol.

OEUVR

IV. *Lettres I (1881-1882).
AUBRY ...
V. *Lettres II (1883-1887).

MAURICE M

I. *Le Trésor des Humb
II. *La Sagesse et la De

JEAN M

I. *Les Syrtes. Les Ca
sionné. Enone au c
phile et Sylves no
II. *Les Stances. Iphigé

HENRI DE
de l'Académ

I. Les Médailles d'argil
II. La Sandale ailée. Le
III. *Les Jeux rustiques e
IV. *Les Lendemains. A
Sonnets ...
V. *Poésies diverses. Poé
ques. Tel qu'en So

ARTHUR

*Vers et Proses. Textes re
et les premières éditions, m
BERRICHON. Poèmes
CLAUDEL ...

GEORGES

I. *La Jeunesse blanc
ce ...
II. *Les Vies encloses. Le
sieurs poèmes ...

ALBERT

I. *Au Jardin de l'Infan
mes ...
II. *Le Chariot d'or. La S
Flancs du Vase ...

Il a été tiré des ouvrages marqués d'un astérique des exemplaires sur papier pur fil à
des exemplaires sur Japon ancien à la
Il est en outre signalé que les trois volumes d'Albert SAM

Les volumes de cette collection peuvent

GENRE DE RELIURE

Janséniste (dos sans dorure), quatre nerfs, tête dorée ...
Le même, avec coins ...
Dos quatre nerfs ou long, orné, tête dorée ...
Le même, avec coins ...

PARCHEMIN : 1/2 Parchemin janséniste, 35 fr. — Le m
Ces prix s'entendent de la reliure seule

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

Le Pèlerin du Silence. Volume in-18 — 12 »
Les chevaux de Diomède. Volume in-18 — 12 »
D'un Pays lointain. Volume in-18 — 12 »
Le Songe d'une Femme. Volume in-18 — 12 »
Une Nuit au Luxembourg. Volume in-18 — 12 »
Un Cœur Virginal. Couv. de G. D'ESPAGNAT. Volume in-18 — 12 »
Couleurs, *suivi de* **Choses anciennes.** Vol. in-18 — 12 »
Sixtine. Volume in-18 — 12 »
Histoires magiques. Volume in-18 — 12 »

LITTÉRATURE

Le Livre des Masques. *Portraits symbolistes. Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. VALLOTTON. 2 volumes in-18. Chaque volume — 12 »
La Culture des Idées. Volume in-18 — 12 »
Le Chemin de velours. Volume in-18 — 12 »
Epilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18 — 12 »
Epilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie* (IIe série). Vol. in-18 — 12 »
Epilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie* (IIIe série). Vol. in-18 — 12 »
Epilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18 — 12 »
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps. Vol. in-18 — 12 »
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18 — 12 »
Esthétique de la Langue française. Volume in-18 — 12 »
Le Problème du Style. Volume in-18 — 12 »
Promenades Littéraires. Volume in-18 — 12 »
Promenades Littéraires, IIe série. Volume in-18 — 12 »
Promenades Littéraires, IIIe série. Volume in-18 — 12 »
Promenades Littéraires, IVe série. Volume in-18 — 12 »
Promenades Littéraires, Ve série. Volume in-18 — 12 »
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Volume in-16 — 2 50
Pendant l'Orage. Préface de JEAN DE GOURMONT. Volume petit in-18 — 12 »
Pendant la Guerre. Volume in-16 — 12 »
Lettres à l'Amazone. Volume in-16 — 12 »
Lettres d'un Satyre. Volume in-16 — 10 50
Lettres à Sixtine. Volume in-16 — 12 »
Pages choisies. *Avec un portrait.* Préface de MARCEL COULON. Volume in-8 — 15 »

PHILOSOPHIE

Physique de l'Amour. *Essai sur l'Instinct sexuel.* Vol. in-18 — 12 »
Promenades Philosophiques. 3 volumes in-18 à — 12 »
Promenades Philosophiques, IIe série. Volume in-18 — 12 »
Promenades Philosophiques, IIIe série. Volume in-18 — 12 »

POÉSIE

Divertissements, poèmes en vers. Volume in-18 — 12 »

THÉATRE

Lilith, suivi de Théodat. Volume in-18 — 12 »

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

Remy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16 — 2 50

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE LAFCADIO HEARN

ROMAN

Kwaidan ou *Histoires et Études des choses étranges*, traduit de l'anglais par MARC LOGÉ. Avec un portrait. Vol. in-16 . . . . 12 fr.

Feuilles éparses de Littératures étranges (*Histoires reconstruites d'après les livres des Anvari-Soheïli, Baital-Pachisi, Mahabharata, Pantchatantra, Gulistan, Talmud, Kalewala*). Traduites et précédées d'une préface par MARC LOGÉ. Vol. in-16 . . . . 12 fr.

Chita. *Un souvenir de l'Ile dernière.* Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ. Vol. in-18 . . . . 12 fr.

La Lumière vient de l'Orient. *Essais de psychologie japonaise.* Traduits de l'anglais par MARC LOGÉ. Vol. in-18 . . 12 fr.

Kotto. Traduit de l'anglais par JOSEPH DE SMET. Vol. in-18 . . . 12 fr.

Fantômes de Chine. *Six Légendes.* Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ. Vol. in-18 . . . . 12 fr.

Youma, roman martiniquais. Traduit par MARC LOGÉ. Vol. in-16. 12 fr.

LITTÉRATURE

Le Japon. Trad. de l'anglais par MARC LOGÉ. Vol. in-16 ... 12 fr.

Le Roman de la voie lactée. Traduit par MARC LOGÉ. Vol. in-16 12 fr.

Esquisses martiniquaises. Vol. in-16 . . . . 12 fr.

En glanant dans les Champs de Bouddha. Traduit par MARC LOGÉ. Vol. in-16 . . . . 12 fr.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

JOSEPH DE SMET

LAFCADIO HEARN. *L'Homme et l'Œuvre.* Vol. in-18.. 10 fr. 50

LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, Rue Hautefeuille, 21 — PARIS (VIe)

LES MAITRES DE L'ART ITALIEN

ADOLFO VENTURI

MICHEL-ANGE

Traduction de Jean Chuzeville

Avec 296 reproductions hors-texte

Un beau volume grand in-8, couverture ornée d'une reproduction de Michel-Ange. **225** fr.

CARLO CARRA

GIOTTO

Avec 192 reproductions hors-texte

Un beau volume grand in-8 . . . . . . **150** fr.

ADOLFO VENTURI

BOTTICELLI

Avec 192 reproductions hors-texte

Un beau volume grand in-8 . . . . **150** fr.

CE. 26, Rue de Condé, PARIS (VIe)

rce : Seine 80.493

UE CHOISIE

o,13,5), à 20 Francs le volume

S DE :

troduction et Notes de G.-JEAN
.... 1 vol.
otes de G.-JEAN AUBRY. 1 vol.

TERLINCK

.... 1 vol.
née................ 1 vol.

EAS

lènes. Le Pèlerin pas-
r visage. Sylves. Éry-
lles............ 1 vol.
.... 1 vol.

EGNIER

rançaise
a Cité des eaux. 1 vol.
oir des heures.. 1 vol.
vins.............. 1 vol.
ement. Sites. Épisode.
.... 1 vol.
anciens et romanes-
.... 1 vol.

MBAUD

r les manuscrits originaux
rdre et annotés par Paterne
rouvés. Préface de Paul
.... 1 vol.

ENBACH

Le Règne du silen-
.... 1 vol.
oir du Ciel natal. Plu-
.... 1 vol.

AIN

ugmenté de plusieurs poè-
.... 1 vol.
honie héroïque. Aux
.... 1 vol.

III. *Contes. Polyphème. Poèmes inachevés.. 1 vol.

MARCEL SCHWOB

I. *Spicilège.............................. 1 vol.
II. *La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria.............................. 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. *Poèmes élégiaques........................ 1 vol.
II. *Poèmes aristophanesques................ vol.

JEAN DE TINAN

I. *Pensés-tu réussir ? ou *les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges*.............................. 1 vol.
II. *Aimienne ou *le Détournement de mineure*. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse........... 1 vol.

EMILE VERHAEREN

I. *Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie.............................. 1 vol.
II. *Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille. 1 vol.
III. *Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route.............................. 1 vol.
IV. *Les Blés mouvants. Quelques chansons de village. Petites légendes.................. 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. *Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis.............................. 1 vol.
II. *La Clarté de Vie. Chansons à l'ombre. En Arcadie. Trois chansons françaises. Vision de midi. La Partenza.............................. 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. *L'Ève future.............................. 1 vol.
II. *Contes cruels.............................. 1 vol.
III. *Tribulat Bonhomet suivi de Nouveaux Contes cruels.............................. 1 vol.
IV. *Axel.............................. 1 vol.
V. *L'Amour suprême. Akëdysséril.......... 1 vol.
VI. *Histoires insolites.................... 1 vol.
VII. *La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde 1 vol.
VIII. *Morgane Elën.............................. 1 vol.

r., et spécialement pour Albert SAMAIN, lors d'une réimpression sur caractères neufs,
à 150 fr. et sur Arches à 60 fr.
r Japon et sur Arches ne se vendent pas séparément.

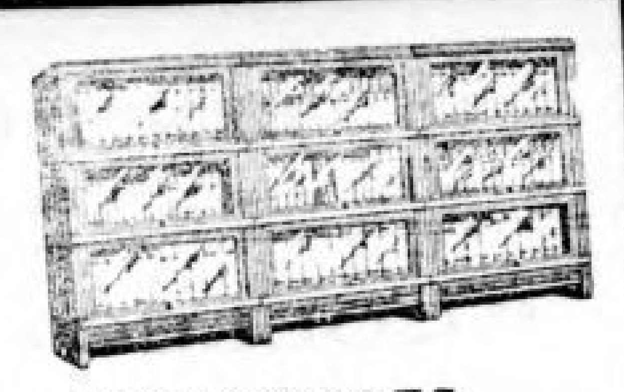
fournis reliés, aux prix suivants :

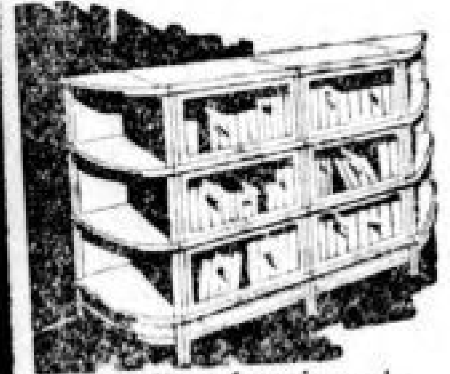
	1/2 BASANE	1/2 CHAGRIN	1/2 VEAU	1/2 MAROQUIN.
....	31 fr. 50	36 fr. 50	48 fr. »	51 fr. »
....	37 fr. »	47 fr. 50	60 fr. »	63 fr. »
....	34 fr. »	40 fr. »	55 fr. »	56 fr. »
....	40 fr. »	50 fr. »	68 fr. »	73 fr. »

vec coins, 37 fr. 50 — Plein parchemin janséniste, 75 fr.
l faut y ajouter le prix du volume.



Avant d'acheter une
Bibliothèque
demandez notre catalogue N° 53
envoyé franco





Facilités de paiement

Bibliothèques EXTENSIBLES
et TRANSFORMABLES *à tous moments*

BIBLIOTHÈQUE M. D.
9, rue de Villersexel
PARIS (VIIe)

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

ADJUDication à la Chambre des Notaires de Paris, le mardi 8 mars 1927, de **5 IMMEUBLES A PARIS**

1° AV. DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 31, et 24, rue de MARIGNAN.
Conten. 817 m. 32. Rev. brut 159.640 fr. — Mise à prix : 3.000.000 de fr.

2° AV. DE L'OPÉRA, N° 9, et rue d'Argenteuil, n° 10 (1 APPARTEMENT LIBRE)
Conten. 509 m. 24, rev. brut actuel 122.996 fr. Mise à prix : 1.500.000 fr.

3° RUE DE TURBIGO, n° 16, R. ETIENNE-MARCEL ET R. SAINT-DENIS
Conten. 469 m. 63. Revenu brut 122.451 fr. Mise à prix : 1.000.000 de fr.

4° BOULEVARD BEAUMARCHAIS, 93, ET RUE DES ARQUEBUSIERS, 4
Contenance 700 m. Revenu brut 84.516 fr. Mise à prix : 600.000 fr.

5° RUE AMELOT, N° 46, ET RUE SAINT-SABIN
Conten. 425 m. 60. Revenu brut 35.454 fr. 60. Mise à prix : 200.000 fr.

S'adr., pour tous renseignements, aux notaires, à Paris : Me Revel, 28, av. Opéra ; Me Amy, 105, rue de la Pompe, et Me **COURCIER**, 17, r. de Presbourg, dép. des **cahiers des charges.**

Vente au Palais de Justice à Paris, le 24 février 1927, à 14 h., sur licitation et surenchère du sixième en six lots :

1° PROPRIÉTÉ A COLOMBES (Seine), Avenue Menelotte, 60. Cont. 1018m 50 env. **LIBRE DE LOCATION, M. a P. 87.559 fr.**

2° PAVILLON A BOIS-COLOMBES (Seine), Rue Victor-Hugo, 16. Cont. 200 m. env. Rev. brut. 8.000 fr. **Mise a prix : 75.834 francs.**

3° MAISON A COLOMBES (Seine), n° 7, rue Sellier. Cont. 1.324 m env. Rev. brut 5.040 fr. env. **Mise a prix : 110.834 fr.**

4° PAVILLON A COLOMBES (Seine), n° 10, rue du Progrès. Cont. 5.4m77 env. Rev. brut : 8.000 fr. env. **Mise à prix : 60.667 fr.**

5° MAISON A COLOMBES (Seine), 12, rue des Montclairs à l'angle de la Rue Lazare-Carnot. Contenance 512 m. environ Revenu brut. : 4.655 francs env. **Mise à prix : 39.784 fr.** 6° **PROPRIÉTÉ**

BOIS-COLOMBES (Seine), Rue Mertens n° 21. Cont. 320m env. Rev. brut : 8.600 fr. env. **Mise a prix : 81.667 fr.** S'adresser à Me ROGER BERTIN, avoué poursuivant, 7, rue de Penthièvre, Mes Détis, Christian Lafille, Laverne, Depaux, Dumesnil, Hamel, Fernand Bertin, Duval, avoués, à Paris, Me Sainte-Beuve, notaire à Colombes.

VENTE au Palais de Justice, Paris, le 2 mars 1927, à 2 heures.

PROPRIÉTÉ A BOULOGNE-SUR-SEINE

Rue du Vieux-Pont-de-Sèvres, n° 200. Contenance 576 mètres environ. Revenu net : 2 000 francs environ. **Mise a prix : 175.000 francs.** S'adresser à Mes **PLAIGNAUD**, avoué poursuivant, 14, rue des Pyramides, Me de Forges, avoué, et de Me Vitry notaire à Boulogne-sur-Seine.

